KRIST

ou

LES PULVERULENTS DES TÉNÈBRES

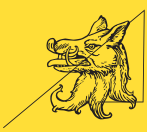
ou

la biographie manifeste et raisonnée de Pulver à propos de la musique,
de la mythologie, du folklorisme, des personnages, des ouvrages,
des faits et des choses, qui tiennent aux apparitions, à la magie,
au commerce de l'enfer, aux divinations, aux sciences secrètes,
aux grimoires, aux prodiges, aux erreurs et aux préjugés,
aux traditions et aux contes populaires, aux superstitions diverses,
et généralement à toutes les croyances merveilleuses, surprenantes,
mystérieuses et surnaturelles

Librement interprété par

JONATHAN NAAS

— ikwàrtiart uff gschrewana vor kurtzem ufgadàckt do
drewer ärwähnt un jätz verliart...



musique & son :

pulver

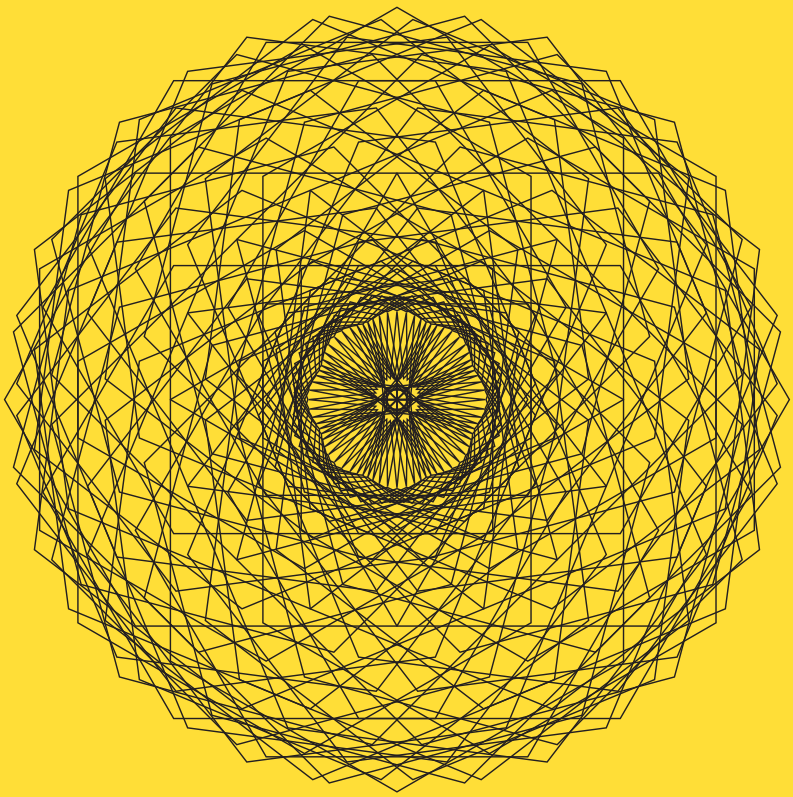
JONATHAN NAAS

GNIST

ou

LES PULVERULENTS DES TÉNÈBRES

ou la biographie manifeste et raisonnée de Pulver
à propos de la musique, de la mythologie,
du folklorisme, des personnages, des ouvrages,
des faits et des choses, qui tiennent aux
apparitions, à la magie, au commerce de l'enfer,
aux divinations, aux sciences secrètes,
aux grimoires, aux prodiges,
aux erreurs et aux préjugés, aux traditions et
aux contes populaires, aux superstitions diverses, et
généralement à toutes les croyances merveilleuses,
surprenantes, mystérieuses et surnaturelles.



« La vérité, c'est une agonie qui n'en finit pas. La vérité de ce monde c'est la mort. Il faut choisir, mourir ou mentir. Je n'ai jamais pu me tuer moi. »

L.F. Céline

DIRECTION ARTISTIQUE ET D'ÉDITION : Jonathan Naas, avec la collaboration de Juliette Zeller et Pascal Auer, Édifices
CORRECTION : Juliette Zeller et Pascal Auer
MISE EN PAGE : Jonathan Naas
IMPRESSION : Jonathan Naas / HEAR
ASSEMBLAGE : Jonathan Naas & Juliette Zeller
TYPOGRAPHIE, ILLUSTRATION : Jonathan Naas
COUVERTURE : Jonathan Naas / OX
composée en **Hoefler Text** et ***Klute***

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION
RÉSERVÉS PAR L'AUTEUR.

deuxième édition version numérique téléchargée depuis *naas.fr* MMXII

Get behind me Satan

Entretien avec Jonathan Naas à propos de *Gnist*.

« Vous avez choisi de consacrer des années de votre vie à rechercher des informations sur un groupe dont personne ne savait rien, puis des mois à l'écriture de ce recueil, si je puis dire. Était ce seulement une volonté de sortir de l'ombre un groupe qui pour vous en valait le coup ?

« Non, en réalité quand j'ai commencé mes recherches, je ne connaissais pas réellement Pulver, c'est à dire que je ne les avais même jamais vus. Mais, disons, que j'ai toujours été subjugué par ce phénomène qu'arrivent à créer des groupes de musique alors que normalement, ce ne sont pas des marques de vêtement, ni une mode que ces derniers essaient de produire. Ils essaient de faire de la musique. Donc, disons que c'est leur production que les gens devraient adorer. Pourtant, il y a bien plus que ça autour de tous les grands groupes, on arrive à une sorte de fanatisme autour de leurs personnages, cela donne lieu à des produits dérivés, des documentaires sur comment ils vivent et tout... Ça va bien au delà de la musique ! Et ça ne s'applique pas qu'aux groupes de renommée internationale, bien sûr. Par exemple, mon domaine musical c'est le *metal*, et plus particulièrement les pendants extrêmes. *Death*[1], *grind*[2] mais encore plus le *sludge*[3] et le *doom*[4].Ce sont de toutes petites scènes assez virulentes et très *underground*. Le plus fascinant encore dans ce genre de *metal* est le rapport élévé de production, visuelle ou audio, pour un public restreint et élitiste. Ce sont des connaisseurs collectionneurs. Quand tu fais du *doom* et que tu es connu, ça veut dire qu'au mieux tu peux avoir une centaine de *fans*, mais c'est des *fans* de compétition et de haute qualité. Et, alors que j'avais déjà cette réflexion, j'ai entendu parler de Pulver. Plus de trois fois. D'ordinaire, quand j'entends parler d'un truc par quelqu'un qui a les mêmes goûts que moi, je vais me renseigner, au moins sur internet, pusique de nos jours c'est le meilleur endroit pour découvrir de petits groupes. Mais là, rien ! Trois personnes m'en avaient parlé, dans des situations différentes, et c'est énorme dans ce milieu, et pourtant je trouvais rien ! Pas une trace et que des homonymes. Y'avait bien ce type qui, au courant d'un de leur concerts, avait vite fait voulu immortaliser le truc avec son portable. Résultat, une image noire, et un vague fond musical auquel tu ne comprends rien. Je veux dire, ils n'avaient vraisemblablement sorti aucun *CD*, alors qu'apparemenent ça faisait des années qu'ils tournaient. Pourquoi ? Comment ? Rien à collectionner ni à écouter d'eux... Que des images noires et des bruits blancs. Du coup, j'ai creusé, et j'ai fini par trouver mon prétexte pour étudier vraiment cette question du fanatisme. Eux, ils avaient des *fans*, et pourtant sans faire de pub et sans l'internet, alors que c'est rare, voire même impossible, d'exister aujourd'hui sans une trace sur le *web* ! Dire que j'y ai passé des années est peut être exagéré. C'est vrai qu'il y a trois ans de recherches, beaucoup de déménagements en Norvège, Suisse et France, beaucoup d'argent dans le vide. Mais qu'est ce que ça m'a fait voyager ! L'écriture je l'ai commencée une fois que j'ai compilé toutes les informations, donc le

1. Sous genre de *heavy metal*, avec des rythmes beaucoup plus rapides et agressifs.

2. Style dérivé du *death metal* et du *crust hard core* caractérisé par une approche ultra rapide et brutale et des chants gutturaux incompréhensibles de par la rapidité de diction et la brutalité mise en place.

3. Slyle musical, amalgame de *doom metal* et de *hard core*, *crust*, *punk* basé sur des atmosphères sombres, mélancoliques et boueuses.

4. Sous genre du *heavy metal* caractérisé par un *tempo* lent et des ambiances sombres.

travail m'a pris en gros six mois, mais avec l'aide de ma compagne et d'un très bon ami tous deux écrivant à merveille.

« Et pourquoi, selon vous, ont ils non seulement accepté de voir sortir cette biographie, mais en plus de jouer le jeu et d'y contribuer, en vous fournissant de la matière ? Je veux dire, ça leur fait un sacré coup de pub, mais cela n'est il pas un peu paradoxal vis à vis de leur silence durant toutes ces années ?

« Je ne pense vraiment pas qu'ils en aient quelque chose à faire de la pub, sinon effectivement, elle serait faite depuis des années. Faut voir qu'ils ont même pas de *manager*, juste un très bon ami qui les suit plus ou moins et qui leur file un coup de main pour les concerts, un *roadie*[5] en fait. Ils auraient même pu faire des albums de *pop*, et pour les connaître désormais, je peux dire qu'ils en sont capables et assez rusés pour faire une promotion colossale sur une sortie. Mais d'une part, je pense que le respect prime chez eux, et que le respect passe par l'humilité. D'autre part, j'estime que Pulver est *underground* mais dans la définition même de l'*underground*, comme on ne peut pas l'être plus. Ça va au delà de l'esprit *punk* où tu fais tout toi même et t'enregistres sur des cassettes, c'est plutôt tu produis des choses, mais tu t'attardes pas à les matérialiser pour les vendre ou même les diffuser. Pulver, c'est des performeurs, pour eux l'important c'est la création de la musique, faire du *live*, des concerts, et pas produire par après tout un tas de trucs pour contenter le public. Je ne sais pas si on peut dire que c'était par manque de temps, mais ils ne se sont pas attardés là dessus. Après tout, on s'en fout de quoi est faite l'église, pourvu qu'elle tienne ! Après, on a pas mal discuté avec le guitariste, et il m'a confié qu'ils avaient déjà écrit une sorte de biographie du groupe, et qu'ils continuaient à l'écrire au fur et à mesure. Je crois qu'ils réfléchissent beaucoup à ce qu'ils font, mais que le fruit de leurs réflexions, jusque-là, ils les rangeaient dans un tiroir de leur bureau sans même penser qu'ils pourraient la partager. Mais par contre, ils ont assez vite compris l'intérêt qu'ils pouvaient avoir de me laisser écrire tout ça : c'est une façon de laisser une trace, pas pour la gloire et la renommée, mais juste pour garder quelque part tout ce qui aurait été fait et que ça ne s'oublie pas, ou que ça puisse toucher une fois une personne qui ne les aurait pas vus en *live*. C'est aussi pour ça qu'ils ont fini par se décider à enregistrer une anthologie de leur production musicale. En gros, c'est une histoire de bonne rencontre au bon moment, ils auraient sans doute continué à se taire si je n'étais pas venu les voir avec ce projet. C'est presque comme si le groupe commençait à exister maintenant.

« Vous dites qu'avoir entendu parler *plus de trois fois* de Pulver c'est déjà beaucoup pour un groupe qui ne fait pas de promo. Alors justement, à votre avis, comment leur renommée, qui est réelle, a t elle pu être possible avec cette absence totale de trace matérielle ?

« Le bouche à oreille joue énormément encore. Même si internet et les réseaux sociaux sont là, ils ne sont que des accélérateurs d'information. Pour ce qui est des traces tangibles matérielles, il ne sont pas du genre à refuser des photos, des vidéo *etc*. Mais ça ne marche pas, personne n'arrive à avoir un truc correct, y'a comme une sorte de malédiction alliée à du j'men foutisme. J'ai rencontré pas mal de gens qui avaient essayé de filmer un concert, ou bien de les prendre en photo en train de jouer. À chaque fois, la qualité est super mauvaise, on voit quasi rien et le son n'en parlons pas ! Ça ne donne en fait que des images noires, et au niveau du son, ce qu'on appelle un bruit blanc. Bien sûr on peut croire au hasard, mais ça fait aussi partie de leur mythe à force. Depuis peu ils se sont décidés

5. Anglicisme fourre-tout pour désigner un machiniste itinérant.

à faire des photos, du coup on a désormais quelques images d'eux, et depuis trois ans leur notoriété, notamment en Europe s'est vue agrandir. Ils ont aussi franchi le cap d'internet pour répandre des informations avec un site *web*, un bandcamp, un facebook *etc*. Mais là encore, c'est pas de la promo, ils ne cherchent pas à intoxiquer et forcer les gens à les aimer, il faut venir à eux par le fait du hasard ou de la transmission orale de connaisseur à connaisseur. Leur renommée s'est construite sur la qualité et non la quantité, et ça continue.

« Vous avez fini, au cours de votre recherche, par rencontrer les membres du groupe. Comment cela s'est il passé, et comment ont ils accueilli le fait que quelqu'un les suive avec un tel acharnement ?

« En fait je ne leur ai pas présenté tout de suite toutes les recherches que j'avais faites, sinon je suppose qu'ils auraient eu un peu peur. Mais bon, le mot acharnement est peut être un peu fort quand même ! En réalité, à partir du moment où j'ai commencé à vouloir en savoir plus sur eux, l'un de mes buts a bien sûr été de les voir jouer, puisque j'avais jusque là seulement pu écouter un extrait de qualité moyenne, et que j'étais assez frustré. Mais justement, à cette période là ils étaient retournés faire une tournée aux *States*, et j'avais pas vraiment les moyens d'aller à leur rencontre aussi loin. Et puis, alors que ça devait bien faire un an que je collectais des infos sur eux, ils sont revenus en Europe, et là, j'ai eu la surprise d'apprendre qu'ils allaient jouer en Suisse, mais surtout, juste à côté de chez moi, dans un *squat* à Bâle. Y'a des tas de trucs comme ça qui finissent par ne plus me faire croire au hasard, avec eux. Enfin bref, du coup j'ai réservé ma soirée, et j'ai foncé. Niveau concert, j'ai pas été déçu, même si à la base je pensais l'être car j'ai eu bien trop de temps de m'imaginer ce que Pulver serait en *live*. Mais j'étais surtout très concentré par le fait que je ne voulais pas les laisser repartir sans leur avoir touché un mot, ce qui a été bien plus facile que prévu, le cadre aidant. On était forcément pas bien nombreux dans cette salle, et puis, l'organisation s'était pas non plus emmerdée à installer un système de loges et de coulisses, c'était une cave, du coup, ils étaient super accessibles. Et surtout, alors que je pensais qu'ils étaient originaires des *States*, j'ai eu la surprise de voir sur l'affiche qu'ils s'annonçaient comme norvégiens et, surtout, qu'ils parlaient français ! En fait, Jon répondait aux gens en suisse allemand, mais au bout d'un moment, il y en a un qui s'est adressé à lui en français, et il lui a répondu le plus naturellement du monde. Ça m'a bien facilité les choses. Pour ce qui est du premier échange, ça s'est super bien passé. Quand je leur ai dit que ça faisais un an que je cherchais à les voir et que je collectais des infos sur eux, ils ont eu surtout l'air surpris, et puis Jon a aussi eu l'air comment dire... d'un gamin à qui on aurait annoncé que le Président avait envie de le rencontrer, comme si c'était tout à fait improbable qu'un type se soit autant fait chier pour eux. Du coup, on a un peu discuté, et on s'est échangés nos *mails*, parce que j'avais une multitude de questions à leur poser, mais que bon, j'allais pas les immobiliser trois heures dans cette soirée. Un super premier contact donc. On a fini au bar à boire des bières presque toute la nuit. La suite, vous la connaissez, je leur ai exposé mon truc, et ils ont accepté non seulement que je les « étudie », mais aussi de m'aider. Je crois que ça les amusait. Au final, lors de leur voyage suivant aux États Unis, je les ai suivis, presque en tant que journaliste et surtout comme *roadie*, celui avec qui la confiance prime avant tout, et j'ai enfin pu découvrir les bases de Pulver, leurs origines. J'y suis resté plus d'un mois, rien qu'avec eux.

« À l'origine, vous êtes plasticien. Pourquoi avez-vous mis tant d'énergie dans ce projet ? Ça a quoi à voir avec votre boulot ?

« En fait j'y vois comme un écho à mon travail qui consiste, dans les grandes lignes, à employer les images d'un récit que je produis pour en créer des objets plastiques. Jusqu'à présent, je produisais des objets issus de mon autobiographie. Ce sont, pour la plupart des fois, des combinaisons d'ambiances et d'objets réels, que j'ai vécus, et que je ré interpète à travers mon travail. Du coup, c'est un peu comme une sorte d'alchimie : je transforme des faits en art que l'on peut qualifier de parlant, à savoir des écrits, pour en sortir ensuite des œuvres muettes, purement plastiques, le tout en suivant un processus concret de répétition et de concentration. Suivre Pulver, ça m'a donné assez d'inspiration pour faire naître une nouvelle matière pour des écrits, et donc des pièces. Mais cette fois, il y a aussi un vrai travail de collection, j'ai récupéré pas mal de visuels, que ce soient des illustrations, des photos ou des affiches produites par des gens extérieurs, comme dans un souci d'archivage ou de collectionnite accrue de piste de travail. Et puis, j'aimerais démontrer tout ce qui peut se dégager d'un groupe de *rock* comme ça, toutes les problématiques visuelles et artistiques que ça cache. Comme je l'ai dit, il y a aussi ce processus de fanatisation qui m'intéresse. »

Life ; The best game in town

Ça a débuté comme ça, comme le pétrole dans mes veines, les cultes dans nos esprits, les boues perçantes de l'aube d'un pèlerinage sans fin, comme une infra-basse issue d'un moteur Harley, comme une insurrection profane, les mains pleines de graisse, comme la délicate noirceur de leurs yeux, comme l'or noir de mes pensées distillées dans le regard d'un loup éventré sur le bord de cette route. Elle était là, fardant de manière plus qu'évidente l'établi, fine et imposante tel un régalec, aussi blanche et agressive qu'un harfang des neiges juché sur son épicéa noir. Vibrante et étincelante comme au premier jour, elle ne tarde pas à nous dérober à l'univers conscient. Je voulais des allers, je voulais des retours. Un sédentaire voyageant la nuit, dormant le jour, bercé par des sons stridents et obèses ; ils ne sont pas le Christ, mais ça y ressemble à s'y méprendre.

Nous pouvions lire dans un magazine *underground* américain, Pussybel, distribué de 2006 à 2009, la chronique qui suit. Le magazine, entièrement *DIY*[6], ne référençait qu'une dizaine de textes à chaque numéro, et des illustrations ou des bandes dessinées locales. C'était un petit feuillet photocopié et plié, attaché par un trombone doré en haut à gauche. On trouvait ça lors de *generator parties*[7] ou à des concerts indoor. Ici, c'était je crois le second numéro de 2008, il y en a encore eu deux de sortis après, et avant la fin définitive de la parution. Je crois que le rédacteur tient désormais une librairie à Lake Havasu City en Arizona, selon les propos que j'ai pu entendre. Voici la chronique :

« Ça a été un principe central de la musique *metal*, dès le premier jour, d'explorer l'imposante masse de l'humanité. Mais, ironiquement, plus le *metal* extrême vieillit, plus il devient insensible à la nouvelle vague de groupes qui essaient de *s'hors brutaliser* mutuellement. Quand je reçois un disque qui se sort avec succès de ma pile d'écoutes et de travaux à faire, eh bien, j'ai pratiquement avalé un sachet de thé et noyé ma tasse par du sucre en poudre. Tel est le cas avec le sucre jaune de Hurricane, Pulver, dont voici le premier album de plomb, empli d'une imagination dualiste de malades, et crachant la taxation la plus émotionnelle possible. Le contenu est soniquement dévastateur ; un album construit avec des enregistrements à sortir depuis des années, dans lequel ils ont pris le *rock'n roll* du point de vue le plus sombre possible. À la façon d'un rat de gouttière, *Spøkelsefelt* saigne l'angoisse et la rage, filtre du *rock sudiste* et du *blues* à travers un marécage de boue, le tout en ajoutant alors une dose sauvage de peste noire qui ne peut que venir de quelqu'un qui a vraiment touché le fond. *Eksplosjon* et *Ugler Øyne* offrent certains des meilleurs *riffs blues* en matière de musique extrême entendus à ce jour et depuis *Dopesick* de Eyehategod ; le *Dod Omradet*, gloire au propre dégoût de soi, et *Ødelegge*, s'avèrent être des exercices ingénieusement tordus dans la structure des chansons traditionnelles *folk* ; mais l'ouverture, *Taken*, vole l'ensemble de l'album : son conte, plaintif, se transforme en interprétation menaçante de *Malm* et *Dogger*, se terminant toujours sur la note la plus *dronante*[8] et sombre possible. Les groupes peuvent chanter sur la politique, les *b movies*, et même sur Satan... tout ce qu'ils veulent, mais rien n'est aussi effrayant que ce véritable enfer qui nous attend ici. Exaltant, un chef-d'œuvre du genre le plus gras possible. »

6. *Do It Yourself*.

7. Fêtes organisées dans les déserts, appelées ainsi à cause de l'emploi de groupes électrogènes.

8. N.D.T. : équivalent de bourdonnant.

En parlant de ce texte avec le groupe j'ai eu une réponse assez claire et qui, je trouve, met agréablement en place les intentions réelles de Pulver : À ce jour je crois que l'auteur de cette chronique est le seul mec à avoir compris plus de 80% de notre idée de départ. Qui est d'ailleurs encore la même maintenant, ce qui est rare dans la musique. Soit : faire quelque chose de lourd, sans grosse technicité, et qui sonne gras et lent. Je me rappelle avoir dit un jour : « Sois massif, agressif et lent ! Garde l'image en tête d'une machine de guerre allemande qui sort d'un marécage de graisse noire dans un monde où l'apocalypse aurait remplacé l'aube et où le soleil disparu derrière une fumée opaque et sombre ». Ce jour là j'étais inspiré et on a toujours gardé cette conduite. Parfois, la machine s'enlise totalement, parfois elle se révèle à la surface et d'autres fois encore un rayon de lumière jaune transperce l'épais voile de fumée et donne un aperçu clair de ce qui nous entoure ; la mort d'une culture basée sur l'indignation, la colère et la peur, ou le désarroi d'une intelligence perdue. Pulver n'est pas vraiment notre unique bébé, mais c'est un peu le chouchou, celui qui a apporté non pas une gloire sur le plan financier mais sur le plan de l'intellect. ... Un jour, un type est venu nous voir après un concert. Complètement cinglé ! Il ne disait que des choses contradictoires. Il m'expliquait des théories à la con juste après nous avoir dit que Pulver était la pire merde musicale entendue à ce jour, puis soudainement que c'était la meilleure. Et il en avait de la bouteille à vue de nez, et sous les deux sens du termes ; mais globalement, ce n'était pas très flatteur comme compliment qu'il nous faisait. Cependant il a dit une chose pas bête avant que l'alcool ne me fasse me frictionner à lui pour qu'il se taise ; il m'a dit : « tu sais il y a deux genres de groupes, les groupes qui sont dans la réalisation, et ceux qui ont le concept. Mais des fois, on tombe sur des raretés comme Pulver, qui n'est ni l'un, ni l'autre. Il faut que la musique soit efficace, et elle arrive à l'être concrètement, mais uniquement grâce au concept que le groupe peut avoir. Chez vous le *drone* [9], on trouve le *stoner* [10] qui envoient tout juste du bois sans grande technique, un peu *punk* sur les bords ; et un concept derrière des costumes, des contes *folks*, votre biographie *etc*. Mais je trouve que c'est de la merde tel quel, faites une putain d'histoire autour de votre groupe et là ce sera moins à chier ». C'est vrai que nous avions une histoire assez sympathique à raconter pour un groupe du genre. Mais cette idée de développer un concept plus fort autour du groupe m'intéressait et voilà la raison pour laquelle nous acceptons cette biographie raisonnée de Pulver. J'avais commencé à tenir un journal de mon côté, dans l'intention d'en faire un jour quelque chose. Mais j'ai laissé tomber bien que l'idée me reste tout de même en tête. Ça tombe bien, je commençais vraiment à m'emmêler entre le vrai et le faux car avec Pulver, nous racontons des histoires, des contes, des légendes et l'on peut vite s'y égarer. »

Quand on m'a dit ça, j'ai aussitôt pensé à un groupe suisse que j'affectionne, Æthenor, composé notamment de Stephen O'Malley [11] mettant à profit quelques jours libres pour enregistrer des sessions improvisées. La légende veut que ces sessions, réalisées à divers endroits du globe, se passent exclusivement les nuits de pleines lune. Je trouvais ça fort, j'ai aussi pensé que le groupe avait lancé cette rumeur afin de gagner

9. Principe musical du *bourdon*, qui s'emploie à faire vibrer une ou plusieurs cordes ou anches toujours sur la même note ou formant un accord continu. Le genre musical présente des morceaux très longs composés de longues notes superposées. Ici, le terme peut être confondu avec les dérivés du *drone ambiant* ou du *drone doom*.

10. Style de *rock metal* se caractérisant par des rythmiques simples et répétitives sur une basse lourde et des guitares sales avec des touches de *Southern rock* et *blues*. Le genre s'inspire énormément du psychédélisme des *70's*, des *comics*, des *b movies* et de la science-fiction.

11. *Leader* guitariste de SunnO et Khanate.

en notoriété ou en identité stylistique. Que cela soit vrai ou non, peu importe ; ce qui compte c'est ce que l'on ressent, ce que l'on pense et ce que nous voulons bien croire en écoutant ou en fanatisant le groupe. La vérité compte peu, et si l'histoire du groupe, réelle ou inventée, est plus intéressante et envoûtante que la réalité, laissons nous aller au gré des flots du mensonge ; c'est là que peut résider la force de l'écrit et le bien-fondé de cette biographie, à mon sens, qui peut se voir également comme un roman, dans le doute.

Après tout, la fiction est un genre comme un autre ; donc la fiction fait partie de la création artistique. Dans le domaine musical, où plusieurs domaines de la création s'entremêlent, la fiction peut intervenir au même titre que la composition, les textes, le graphisme, les costumes, les lumières, le son, la théâtralité, *etc*. Et pourtant, si les membres d'un groupe s'habillent en vikings et racontent dans les textes qu'ils veulent conquérir des terres inconnues, ou encore qu'un groupe porte des aubes et profère des paroles anti-chrétiennes, là on ne voit pas la fiction mais un pendant de la réalité. À croire que les artistes sur scène et dans la réalité jouent le même jeu. La fiction est donc perçue toujours et à tort comme élément d'ambiance, donc comme un moyen purement illustratif, voire parfois comme la manifestation du désir de mettre en avant une ambitieuse passion, ou encore la volonté de mettre à jour une compétence singulière de l'un des membres. Et je ne parle pas ici des trop nombreux pseudo graphistes qui travaillent sur les pochettes de leur groupe ; mais je citerais préférablement la formation américaine Gwar, qui, passionné par les b movies et travaillant dans les costumes de cinéma, s'habille en monstres de science-fiction sur scène. On leur reprochera donc de pratiquer le satanisme, et de rendre un culte au Dieu des mouches. Hormis ces exemples et quelques exceptions qui méritent une attention plus particulière, Pulver cherche à évoluer dans une construction mêlant étroitement fiction et réalité jusqu'au moment où, eux-mêmes, musiciens et créateurs de féeries, n'arrivent plus à faire la part entre leur réalité et leurs créations, basées sur le mensonge et le fantasme de leurs passions.

Wild, wonderful purgatory

Dans certaines circonstances, durant mes études et dans mon travail plastique, je me suis rendu compte d'une chose en regardant mes pièces, mais davantage encore en regardant celles des autres artistes lors d'expositions, de concerts ou de films. Ce sont toujours les mêmes informations que j'aime connaître à propos de l'auteur des pièces que je vois : d'où il vient, à quelle génération il appartient, quel est son vrai nom, mais encore plus que tout, pourquoi fait il ça ? Comme si le besoin de connaître l'identité de la personne en face de vous était importante, parce que cette personne a quelque chose qui n'est pas identique à vous même, quelque chose de gênant dans sa personnalité dont vous ne voyez qu'un fragment. Si vous marchez dans la rue, vous avez très peu de chances de vous faire arrêter par quelqu'un ou d'arrêter quelqu'un vous même parce que vous ou l'autre sortez du commun. Pour que cela arrive, votre apparence doit correspondre ou ressembler à celle d'une personne célèbre, présenter une malformation visible et horrifiante ou bien vous devez tout simplement ne pas vous comporter ou vous vêtir comme le veulent les courants de pensée, les modes, les coutumes ou encore les bonnes manières.

Au fil du temps et de mes questions là-dessus, je me suis rendu compte que l'identité importe peu, tout en étant pourtant quelque chose de central. J'entends par identité la reconnaissance que nous avons de soi ou des autres ; il n'y a ici rien de plus philosophique ou ethnologique dans la définition. Mais si nous réfléchissons bien, et Pulver le démontre à mon sens parfaitement, nul besoin de nous contenter de notre identité imposée : en Art nous sommes libres de la choisir, rien que par le pseudonyme. Mais, nul n'échappe à sa biographie, qui à l'heure d'internet est devenue une clé de la connaissance des autres et des individus célèbres, et avec Facebook, le pochard du coin peut devenir une *star* non plus seulement communale mais internationale. J'ai régulièrement remarqué que, quand vous parlez d'un groupe ou d'un artiste à quelqu'un, trois réflexes différents peuvent être adoptés : Facebook, avec la recherche d'une page, Youtube pour voir si il y a des vidéos, et souvent Wikipédia. Comme si la présence sur ces sites accréditait soudainement l'information. Une fois de plus, l'identité ne compte pas réellement dans une biographie, même si c'est le démarreur du moteur, on sollicite son aide une fois au début puis durant tout le trajet on n'y pense plus. Par exemple, on va acheter la biographie de Marylin Manson, en partie parce que c'est un personnage intriguant et signifiant, mais au fond on s'en contrefiche, ou au mieux, nous satisfaisons un besoin en curiosité culturelle de savoir qu'il s'appel Bryan Warner. En revanche, ce qui est plus intéressant c'est de connaître l'origine de son pseudonyme, donc selon moi de savoir d'où vient son identité *marketing*, et comment cette dernière a été construite ainsi et à quelles fins, souvent justifiées par des éléments biographiques, donc ayant une signification personnelle. Ici on rentre sur le terrain non plus de l'identité mais des données biographiques, et donc au delà, des données qui se rapportent au privé et au personnel. C'est là que ça devient intéressant, et que nous allons répondre à toutes les attentes voyeuristes des curieux.

Souvent, en voyant un groupe sur scène, je me dis « mais pourquoi ne sont ils pas juste boulangers ou vendeurs en grande surface » ? Il le sont peut être, mais ils n'ont pas la tête pour ! Soit je leur pose donc la question, ou bien je vais me renseigner sur internet. Bizarrement, si les informations que je découvre me satisfont, je vais continuer à suivre le groupe, ou bien,

sinon, le laisser dans un oubli biographique et me contenter uniquement de ce qu'il fait et non pas d'où il vient juste parce que son travail manque peut-être de sincérité. La biographie, c'est une sorte de carte de fidélité de grande enseigne, soit on s'y retrouve dans le cas échéant on adhère soit pas du tout et l'on passe alors son chemin. Je pense que l'on remarque cette notion de fidélisation biographique bien plus dans le monde de l'Art contemporain et dans le 7ème art. Là, les artistes jouent, et emploient avec virulence leur passé. Il est tout bonnement impossible d'échapper à sa biographie en Art, si l'on fait un travail sincère. Dans un premier essai appelé *Mon combat, ou l'ultime confession à mon petit carnivore domestique* [12.] j'explique, sur la trame de mon autobiographie, quelques événements marquants de ma vie, aussi anodins qu'ils soient, pour arriver à l'explication de mon travail plastique. Encore plus à la base, j'explique pourquoi ces événements réunis, et qui font donc ma biographie, m'ont fait prendre tel chemin dans la vie et m'ont fait arriver ici, maintenant, à faire ce que je fais. La biographie est la clé de voûte de tout être créateur, quel qu'il soit. Le passé, c'est ce qui est propre à chacun de nous, ce qui nous ancre dans le présent et qui construit notre futur. Connaître le passé de quelqu'un, connaître son propre passé, permet de saisir des mécanismes qui ont engendré des voies singulières et qui sont propres à chacun. Parfois, les voies se croisent, mais elles n'arriveront jamais au même endroit que les vôtres. Rechercher et comprendre son histoire, c'est comprendre une multitude de choses qui nous entourent, et nous permettent aussi de faire attention par la suite aux destinations que nous souhaiterions prendre pour dessiner encore un meilleur présent. L'exemple pourrait être simple : je ne ferais ni art ni musique si ce jour là, il ne m'était par arrivé ceci avec mon grand père, et si, un autre jour, trois ans plus tard, je n'étais pas sorti avec mes amis sous la neige... Ce sont les détails les plus anodins qui forgent la vie de chacun et fondent son unicité : nous sommes ce que nous avons vécu, et le résultat de comment nous avons su appréhender les événements et passer au delà, ou non.

Tout ceci est une sorte de mise à nu, d'éviscération publique, de mise à mort de son intimité. Nous avons tous une histoire à raconter, des anecdotes, des témoignages, mais cela prend sens dans un contexte. Par exemple, pendant longtemps, je me fichais de qui était Mattew Barney. Puis un jour, dans une exposition rétrospective de son travail, j'ai vu sa biographie rédigée par le centre d'art où il exposait. Je l'ai lue, et suis devenu à ce moment là précis un sujet du texte ; je me suis retrouvé dans la biographie de l'artiste, même si je ne m'y suis retrouvé que dans des détails insignifiants qui m'ont touché, et que tout m'opposait à lui au final. Depuis, j'aime son travail, non pas des pièces individuelles, mais l'ensemble de son œuvre, parce que je me retrouve à un point précis de son travail.

Pourtant, je n'en reste pas moins un fervent défenseur de ce que j'appelle le *One Shot* ! Qui consiste, face à une création quelle qu'elle soit, à prendre une décision instantanée sans se permettre de grosses réflexions dessus et de choisir parmi deux propositions : c'est bien, ou ça ne l'est pas. Noir ou blanc, ici le gris existe mais est blasphématoire, et ne pas avoir d'avis c'est détruire toute l'œuvre que l'on voit. Cette technique ne donne toutefois accès à la biographie que si l'on aime ce que l'on voit ou ce que l'on entend et que l'on creuse ; il est donc possible de passer à côté de plein de choses qui, si l'on s'attardait dessus, pourraient nous satisfaire. Il faudrait donc prendre l'habitude de faire des recherches biographiques à chaque fois que l'on n'aime pas quelque chose, histoire d'être certain de ne pas manquer un détail exceptionnel. Mais je ne pense pas que le temps nous permette cela, mieux vaut donc en faire plus, et ne retenir que la vraie qualité. Je pense que si l'on doit vraiment découvrir quelque chose, malgré une faible

12. Naas (Jonathan), Mon combat, ou l'ultime confession à mon petit carnivore domestique. ÉCAL/Édifices, Lausanne, 2009

couverture médiatique ou une popularité réduite, cela arrivera forcément un jour. Si, par exemple, on écoute la playlist d'une compilation de quinze groupes sur internet, on va en retenir au mieux et dans un bon jour trois ou quatre, et se fidéliser à un seul peut-être. Un autre jour, même exercice avec une autre compilation mais avec quarante groupes : on va en retenir quatre ou cinq et n'en suivre toujours qu'un seul. Nous serons donc passés à côté de beaucoup plus de choses, parce que nous étions peut être plus pressés, mais tôt ou tard on retombera par un autre moyen sur certains noms qui nous ont échappé, pour les retenir cette fois ci. Probablement parce que je me suis posé ces questions, et que l'importance de la biographie est un sujet récurrent et important dans ma propre biographie, le fait d'entendre parler de Pulver et de ne trouver aucune donnée biographique ni aucune donnée identitaire sur eux m'a surpris ; comme si quelque chose échappait à ma toute puissance de « wikipédien tubeur ». Je pense que le fait de ne pas pouvoir me rassasier d'informations à leur égard m'a frustré, et j'ai dû en apprendre plus. Et même, une fois que l'on connaît un peu Pulver, il n'y a pas d'identité individuelle qui s'en dégage : c'est Pulver. L'on ne dit même pas, « c'est le guitariste de Pulver ». Ils ont réussi, par le fait qu'il n'y ait pas de médiatisation parasite autour du groupe et par l'anonymat assuré par le port de masques lors des présentations publiques et en quasi permanence dès qu'ils s'approchent d'une scène, ou plutôt d'un instrument. Ils parviennent ainsi à abroger leurs identités individuelles au profit d'une aura vague et mystique dans laquelle on ne trouve plus vraiment de sens, ni même d'identité réelle. Mourir pour renaître autrement, voilà, à chaque fois que je les ai vu changer de peau, l'effet que cela me procurait.

Au final, je pense que la biographie, une fois existante, devient parfois plus intéressante parfois seulement que les pièces réalisées par les créatifs. La biographie permet de faire œuvre, donner des informations supplémentaires qui apportent de l'intérêt à quelque chose, ou de saisir cette dernière. De nos jours, nous ne nous attachons plus seulement à un fragment du travail plutôt qu'à l'œuvre d'un artiste, de quelque domaine qu'il soit ; ce qui nous intéresse c'est toute son œuvre, et toutes ses petites histoires. On veut connaître sa vie, on veut que ce soit *people*, et, comme un maniaque, accéder en une fois à l'ensemble de la connaissance sur le sujet recherché, pour se retrouver dans l'autre. Je me soucie énormément de la question de la construction identitaire, du fait qu'un certain nombre d'événements, tous uniques et dans un ordre bien précis, vont vous forcer à créer tel ou tel genre d'entreprise. Je ne garde que ce que je juge utile dans la biographie des membres de Pulver, ce qui a permis la création du groupe. Le reste, nous le laisserons à leur intimité. Je pense que comprendre leur passé est important pour comprendre leur présent. Sans ce qu'ils ont vécu, ils n'auraient sans doute jamais atteint le stade actuel, ou bien différemment, et ce serait d'un tout autre groupe que l'on parlerait. Peut être même n'auraient ils jamais fait de musique ! J'ai ainsi essayé, en les interrogeant, et en fouillant leurs albums photo de famille à tous les deux, de dégager tous les éléments qui ont, à mon sens, permis de former le groupe, ou qui ont eu une incidence plus ou moins directe ou même indirecte sur leurs états actuels. Aussi anodines qu'aient été les anecdotes récoltées, tout a été soigneusement analysé pour reconstruire le cheminement de la création.

Quand on écrit une biographie, il y a aussi une part de fantasme, je pense. On essaie de se mettre à la place de celui pour qui l'on écrit, et dès lors le dédoublement de personnalité vous guette. Par moments l'on ne sait plus très bien qui l'on est soi même et si ceci est une expérience personnelle, partagée ou carrément propre à l'autre. C'est un excellent exercice pour apprendre à mieux se connaître soi même que de consacrer impulsivement une partie de sa vie, aussi infime soit–elle, à écrire sur la création d'un autre au détriment de sa propre création. Le couple s'est prêté au jeu des

mémoires. Je leur ai proposé de me raconter leurs vies comme si j'écrivais leurs biographies. J'ai essayé de trouver et d'orienter les conversations afin de dégager toutes les briques qui ont permis d'ériger ces deux tours. Et j'ai également soigneusement cherché celles qui permettront de comprendre pourquoi ces deux individus se sont rencontrés, ont fondé ce groupe ensemble, ce qui sous entend de comprendre pourquoi ils font de la musique et pourquoi ce genre, pourquoi se masquer, pourquoi cacher leur nom, pourquoi avoir tel ami et tel *label etc*. Je les ai écoutés individuellement, et ai fait un tri par la suite, tout ce qui suit n'est issu que des propos rapportés par Pulver.

Jon est né en 1987 à Soldotna en Alaska ; Jul quant à elle est née en 1989 à Tampico au Mexique. Pour ce qui est de la suite des données, les deux artistes ont préféré ne pas trop dévoiler d'informations sur leurs identités. Nous les appellerons toujours par leurs pseudonymes, Jon et Jul. D'ailleurs, aucune autre info sur leur véritable identité ne se trouve, ni sur internet, ni dans un quelconque écrit sur eux. Voici l'histoire de ces simples êtres qui au détour de son et quelques autres artifices ont réussi à faire brûler les enfers ; l'histoire des *pulvérulents des ténèbres*.

Time will fuse its worth

Jon est né en plein milieu d'un automne glacial, pour ne reprendre que ses termes : un vrai temps à ne même pas foutre un cadavre hors de la morgue ! Jon a ainsi, au cours d'un après-midi plutôt arrosé, accepté d'offrir ses mémoires. Il revient sur certains détails, probablement racontés par sa mère, mais dont la source reste vague, même après questionnement.

« J'ai été vidangé par ma mère avec un mois de retard. Par chance, je suis né sous le signe de la Balance. ... Il vaut mieux être une balance toute sa vie qu'une vierge, non ? Enfin, quoique, c'est pour le jeu de mots, mais je ne suis pas d'accord avec ce que j'avance, je ne supporte pas les balances et les vierges ont quelque chose de mystiquement intéressant. Pour ma part, je préfère ne pas goûter toute ma vie aux plaisirs de la chair, plutôt que d'être une seule fois une balance, c'est mon principe ! Même si cela dépend avec qui. [...] Après 10 heures de massacre, les médicastres de hospital de Soldotna, plutôt que de charcuter davantage ma mère, ont employé une ventouse obstétrique. On m'a littéralement pompé hors du ventre ! J'ai été arraché à mon cocon amniotique et forcé à rejoindre cette salle d'une blancheur morbide. Je hais le blanc par dessus tout, et je pense également, que dès ma naissance, je n'aimais pas les hôpitaux. Déjà, des gens me craignaient par ma stature de colosse, qui s'estompera au fil du temps ; dommage. Plus de 5,3 kg pour 55,5 cm, voilà un vrai monstre ! Ma mère, c'était plutôt la femme du genre, comment dire pour rester respectueux... forte ! ... Quand à mon père, tout ce que j'en sais c'est qu'il avait beau être un bec à gaz c'en était pas moins un sacré pochardin avec la tête dure !

« [...] Mes parents qui voulaient une fille se sont trouvés fort dépourvus quand mon zizi fut venu [*sic* ils m'ont nommé à la va vite sans trop y réfléchir, je n'ai jamais aimé mon prénom et je ne l'ai jamais vraiment employé. Je préfère Jon, avec l'orthographe scandinave et non américaine. J'avais de magnifiques cheveux filasses blonds et une tête un peu difforme suite au passage de la ventouse. « *Bienvenue sur la Terre*[13] », dirent il probablement, ces enfoirés de *hippies* ! Le premier souvenir que tout le monde a de moi, notamment les sage femmes qui en parlent encore, ce n'est même pas ma stature, mais ce cri strident de colère que j'ai poussé. Dommage que je ne me souvienne pas plus de ma première répèt' ! Les raisons de ces cris peuvent être nombreuses, mais imagine un peu : tu arrives dans un univers bancal où tu ne pourras rien changer, entouré de médecins aux masques menaçants, une lumière affolante et des gens qui te tapent sur le cul la tête à l'envers juste après t'avoir pompé la fontanelle. Déjà, ce sentiment de soumission doit être assez éprouvant. Tu ne peux rien faire. ... Ce jour là, je pense que certains se disent qu'ils ne seront jamais plus soumis, tandis que d'autres n'en sont pas marqués ; pour ma part, je vais rester dans la première catégorie, ceux des battants qui ne se laisseront pas faire. Honneur et respect, c'est tout ce que je souhaitais et c'est tout ce que je souhaite encore. J'avais toutes les raisons du monde d'être mécontent, et plus le temps passe, pires sont les aprioris sur notre environnement. On ne remplacera jamais la clairvoyance des poupons. J'aimerais tant encore pousser des bonnes crises de nerfs comme à cette époque, mais notre éducation voit cela d'un mauvais œil. ... Ni ma mère, ni mon père, ne durent être très contents. On ne va pas se leurrer et mettre au fait dès maintenant ! Mes parents et moi ça n'a jamais été une vraie histoire d'amour, mais ce sont mes vieux, ils m'ont mis là et j'ai pas le

13. N.D.T. : cité en français, probable hommage au refrain du groupe français Lofofora dans *Bienvenue* sur l'album *Le Fond et la Forme*, M10, 2003

choix. J'ai toujours pensé que l'on ne choisit ni sa famille, ni son nom, et pour tout le reste, c'est une affaire de volonté. J'ai vécu tout de même dix-neuf ans en leur compagnie à les suivre partout où ils m'emmèneraient, et à faire tout ce qu'ils me diraient de faire. Mais je n'en pensais pas moins sous mes allures d'enfant modèle. »

Times of grace

« Ma mère, avec vingt-trois ans de plus que moi, ne m'a jamais vraiment témoigné de preuve d'amour et encore moins d'intelligence. Elle travaillait d'abord dans un bureau à faire des papiers pour un revendeur de bois ; en particulier du bois de chauffage mais la scierie faisait également de très belles planches. Je me souviens que le patron s'appelait Cliton Hilden. Un sacré trou du cul, et je suis sûr qu'il se tapait ma mère, enfin ça encore, je m'en fous et je n'en ai jamais eu de preuve, seulement des soupçons ; mais qui étaient attisés et entretenus par les dires de mon père. L'entreprise s'appelait *Hilden & Geigy* et elle était juste à l'entrée du village à côté, Primrose. À cette époque là, je fantasmais complètement sur les tronçonneuses, les haches et les tas de bois. J'adorais aussi les compétitions de bûcheronnage. Une ville pas trop loin, Bear Creek, a une fois organisé, dans le cadre d'un championnat local, une compétition de bûcheronnage sponsorisée par une grande marque de tronçonneuses. C'était plus une fête en l'honneur du bois qu'une compétition à proprement parler. Il y avait des démonstrations de sculpture sur bois, des ateliers de création et peinture sur bois, des manèges en bois, des démonstrations de tronçonneuses dont une qui avait un moteur *V8*[14], et plusieurs démonstrations ainsi que des stands de machines pour le bois.

« ... Ma mère devait y tenir un stand. Les épreuves étaient diverses et variées et toutes aussi impressionnantes : courir sur des rondins dans l'eau, monter et redescendre d'un arbre avec des sangles, couper des bûches le plus vite possible à la hache ou tant d'autres choses toutes aussi folles à voir. Mais je préférais encore et de loin le traitement ou le stockage du bois plutôt que sa première coupe. Chez *H&G*, c'était vraiment beau tous ces amas de pins de plusieurs mètres de long, empilés les uns sur les autres et dénués de toutes leurs branches, que les machines manipulaient comme des cure dents. Il y avait aussi cette odeur si particulière d'huile de vidange et de citronnelle que j'affectionnais encore plus que ce que mes yeux m'offraient. Probablement car mon berceau, en bois sculpté dans un tilleul d'europe, sentait la citronnelle. En été, quand les premières chaleurs arrivaient, le bois était arrosé en permanence par un système de jet pour empêcher qu'il ne se déforme au soleil lors de ces séchages prolongés ; le bois restait ainsi de très bonne qualité. ... Cela avait pour effet de provoquer une immense brume, le tout sous le son étourdissant des machines et du système de récupération de l'eau, et c'était agréable quand les chaudes journées d'été commençaient à se pointer. Je rentrais dans ce joyeux concert presque tous les jours de beau temps après l'école et m'asseyais sur un tronc. J'étais complètement trempé à chaque fois et je rentrais en vélo. Une fois, cela m'a valu une pneumonie, mais diable que ce fût bon. ... On ne pouvait pas trop marcher ailleurs que sur les troncs car le bois était posé sur des grilles pour que l'eau de ruissellement repasse dans un filtre et dans une pompe avant de retourner pulvériser sur le bois. C'était super dangereux, je pouvais à tout moment glisser du tronc où je marchais, et tomber à travers la grille. Parfois je me contentais donc seulement d'écouter longtemps toute cette cacophonie. Depuis ce jour, les sons de ce type là m'obsèdent, et je n'ai de cesse d'essayer d'obtenir les même vibrations, cet effet de clignotement sonore, mais en vain, car je ne les trouve nulle part ailleurs. ... Il m'est bien une fois arrivé, bien plus tard, une rencontre qui m'a marqué. J'étais avec des amis, on avait tous un peu bu, et les souvenirs restent vagues de ce que nous avons fait avant d'arriver sur une place. Je me rappelle très bien, et je considère cela comme l'un des jours les plus marquants de ma vie. On entendait

14. Type de moteur à explosion de huit cylindres placés en « V ».

vaguement un son continu sur cette place déserte en plein milieu de la ville. On avait cassé quelques cabines téléphonique et nous nous baladions fièrement avec les combinés en mains que nous tapions au sol. Et ce son nous a vraiment interrompu net. Il était… quasi… mystique. Étrange, il nous prenait bien plus qu'au corps, il nous prenait par l'âme. J'ai pensé que cela venait des toilettes publiques au loin. Je m'imaginais déjà une cuvette émettre un drone en vibrant vigoureusement et l'eau qui ferait des ondulations comme seules certaines fréquences savent le faire. L'image était magnifique. Arrivé vers ces toilettes, nous avions noté que toute la place était cerclée à son périmètre par des poteaux. Un sur deux était un lampadaire, les autres étaient des sortes de hauts parleurs cylindriques d'un beige dégueu. Et, en fait, le son venait de cet insignifiant élément du mobilier urbain : c'était un bug de cet haut-parleur. Magnifique, c'était comme d'entendre le chant d'un cygne en train de mourir. J'en ai pleuré. Nous avons dansé jusqu'à la fin, comme une danse cérémonielle en l'honneur de son dernier souffle vibratoire. Puis soudain il se tut dans un fade out grave, un petit voile de fumée, et je me rappelle avoir ressenti une très profonde tristesse. Encore une fois : putain de hippies… »

Under great white northern lights

« Mon père, lui, était conducteur d'engins de carrière. Il travaillait à plus d'une heure et demie de route de chez nous, dans une carrière qui exploitait un petit gisement de pétrole. Il devait parfois travailler plus loin à une mine de gaz, ou encore parfois juste exploiter et déblayer une carrière de minerais. Il se déplaçait souvent, car c'était un bon machiniste et son entreprise était implantée un peu partout dans la péninsule. ... Il avait une passion, la chasse et la pêche ainsi que les grosses machines. Malgré ces traits de véritable *redneck*, il n'était pas si stupide. Je me suis rendu compte un jour qu'il ne faisait pas que regarder les images dans le journal mais qu'il lisait et qu'il arrivait à analyser les articles. Parfois, à table le matin, il me lisait un passage dans le vide en disant « tiens écoute ça » et finissait toujours par dire « de toutes façons, vous les jeunes, vous ne comprenez rien ». On a commencé à s'entendre un peu quand j'ai débuté la moto. Mais ce n'était pas ma passion première, car je préférais à ce moment là le vélo. Moins de contraintes techniques, plus de *fun*. En même temps, il me forçait quand même à faire de la moto cross. Il s'avère que je suis plutôt un randonneur, et bricoleur. Donc, vers mes seize ans, quand j'ai exprimé le fait que je voulais rouler en moto, mon père à commencé à me reparler. Dingue comme en tant que fils vous pouvez décevoir votre père. Je me suis même aperçu que nous avions des passions en commun. J'allais régulièrement aussi avec ma mère le voir sur ses chantiers. J'étais *fan* de ce que j'y voyais. Mais c'était loin d'être aussi impressionnant que ces machines qu'il conduisait après notre déménagement.

« [...] Nous vivions, à ce moment-là, avant mes onze ans, à plus d'une heure à l'est de Soldotna dans un village de 60 habitants joliment appelé Crown Point. Soldotna, c'est un peu la grande ville du coin, dans l'arrondissement de la Péninsule du Kenai. Je suis né dans un environnement de paumés, perdu au milieu des immenses terres de l'état le plus hostile des États Unis d'Amérique, à savoir l'Alaska, froide, marécageuse et montagneuse. Soldotna a une superficie de 19,2 km² pour près de 4000 habitants. Pour l'Alaska, c'est immense ! Le seul moyen d'accès que nous avions pour se rendre à Crown Point est la *Seward Highway*. Ou parfois, en hiver, on devait prendre l'*Alaska Railroad*. Notre village était surtout connu pour ses paysages luxuriants de montagne. L'accès au *lac de Kenai*, où bon nombre de touristes venaient s'adonner à leur plaisir de randonnée, passait dans le village obligatoirement. Nous habitions un peu dans les hauteurs du village, pas trop loin d'un accès macadamé pour arriver sur la *Highway*. Ça aussi, c'est rare en Alsaka. L'hiver y était long et rude, et ce dès les premiers jours d'automne. Celui où je suis né justement, nous n'étions pas loin des 0 °F à -5 °F (≈-20 °C) : pour un mois d'octobre, c'est un record, et trois mois plus tard, on a enregistré à Soldotna un véritable record de froid à -45 °F (≈-43 °C). Mais il y avait des endroits, plus au Nord, où, je l'entendais étant plus jeune au bulletin d'alerte télé, il faisait parfois -55 °F (≈-48 °C).

« ... Au départ, mon père travaillait avec mon grand père dans une petite entreprise familiale de terrassement à Wasilla, à environ une heure au Nord de Anchorage. Leur marché tournait bien, jusqu'à ce que mon père eut la proposition d'un *job* à Soldotna comme ouvrier, puis, allons chercher pourquoi, crise de la trentaine, problèmes avec ma mère et mes sœurs, ou manque d'U.V.B., on est partis pour le pays du soleil ; il a trouvé et accepté un emploi à Soledad en Californie, à côté de San José ;

mais cela n'a pas duré, car il tomba malade, peut être le changement de température, et dut rapidement prendre sa retraite des machines pour monter un *ranch* à Sleepy Valley, à une heure au Nord de *L.A.*

« … Il conduisait à Soledad des engins immenses, avec des pneus de malade, des tombereaux géants de chez Cat[15]. Ça avait toujours été son trip depuis tout gosse. Son rêve en un mot. Et l'on comprend mieux le sentiment de puissance destructrice au volant de ces charriots de la mort qui sortent de l'Enfer avec des tonnes de boue puante et noirâtre mais verdoyante, quand on a été au bord de l'un de ces tous derniers chantiers. Des fois, gamin, j'allais avec lui sur ces machines. C'était le pied, mais je ne me voyais jamais faire ça plus tard. Je me rappelle particulièrement une fois où ils changeaient les pneus de ces engins et qu'un type est mort sur le chantier. Le pneu devait être déplacé dans le hangar à l'aide d'une grue qui l'enchaînait, et soudain un bruit assourdissant se fit entendre : la chaîne, qui pourtant avait une bonne chair, se rompit et laissa le pneu de six mètres de diamètre et de cinq tonnes à lui seul, s'échapper ; après un ou deux rebonds, il écrasa de son poids un ouvrier qui mourut dans l'heure de ses blessures. Mais le pneu continuait, et semblait se diriger vers l'ouverture du hangar. Il fuit, me dis je. Arrivé non loin de là, ce dernier fit une courbe à 180°, comme s'il voulait revenir vers nous à la charge, resta un moment immobile et soudain, ou plutôt enfin, s'arrêta en s'écrasant sur son flanc. Mais, l'espace d'un instant, un frisson me traversa et me fit croire que ce pneu était en vie, et qu'il me regardait. Je me méfie des pneus depuis, et à chaque fois que j'en croise au bord de la route je suis persuadé qu'il me regarde.

« … Avant de déménager dans le plein pays, en Californie, la vie en Alaska me plaisait bien. Beaucoup de gens ne pensent pas comme moi, surtout mon père qui y est né pourtant. Mais si on fait abstraction en hiver du climat sibérien, de la brume quasi constante, et de l'isolement total, il faut quand même voir la beauté et la sécurité qu'offre cette région. La lumière fait cruellement défaut en hiver certes, et c'est toujours le premier sujet qui revient : La lumière ! Mais bordel, on n'est pas en *shoot* photo ! … L'Alaska est un lieu assez extrême toute l'année. En été, quand les jours deviennent vraiment longs, et que le soleil se couche à peine, ou juste pour laisser place à des orages couvrant le ciel d'une obscure noirceur, durant souvent toute la nuit, l'air se charge d'une aura d'énergie électrique étrange. Quand arrive une chaude journée, bien ensoleillée comme il se doit pour rimer avec les paysages, les gens soudainement cessent de brider leurs visages et sortent leur plus fort sourire pour vous saluer. Ici, nous sommes tous égaux et tous frères, certes c'est une mentalité de putain de *hippie*, mais après avoir passé un hiver si dur, enfermé dans vos chaumières, vous êtes heureux de voir des gens et de la lumière. Il y a en plus cette sensation de partage, d'avoir vécu cette épreuve ensemble, d'être encore en vie, *etc.* Alors, cette joie débordante qui s'installe tout autour de vous une fois les premiers rayons de printemps arrivés est vraiment positivante pour démarrer la saison chaude et se préparer à l'hivernage suivant. Déjà, comparé au reste des *States*, alors qu'on habitait près de la ville la plus peuplée de l'Alaska, on ne risquait aucune attaque terroriste ou explosion de centrale nucléaire. Il n'y avait même pas de cafards, de termites ou encore d'abeilles tueuses et de crotales venimeux. … Les gens sont excentriques en Alaska, il y a beaucoup d'artistes, de scientifiques, et des voyageurs un peu fous tombés amoureux du paysage et qui s'installent dans le coin. Depuis tout petit, je suis en contact avec des gens cinglés de ce genre là. Mais pas forcément connus, des sortes de génies locaux. J'ai gardé contact avec quelques chercheurs là bas et je leur rends parfois visite dans le cadre de mes propres recherches. Les

15. Abréviation du groupe industriel Caterpillar, connu pour ses moteurs, ses pelles hydrauliques et désormais ses chaussures de chantiers.

gens quels qu'ils soient sont accueillants, comparés aux autres états. Il y a une philosophie bien plus canadienne que dans le reste du pays ici, et c'est plutôt un avantage. Je n'ai jamais retrouvé ailleurs certaines choses que j'adorais la bas, notamment, et pour ne citer qu'elle, la faune présente : ça ressemble plus à un zoo ou à une réserve naturelle qu'à un endroit pour vivre. Dans les *fjords*, il n'est pas rare de voir des sauts de baleines en été, ou parfois des orques et des narvals. Le phoque et le morse sont aussi des animaux communs ici. Il n'est pas rare non plus de voir près des habitations un ours noir, des aigles, des chouettes, des corbeaux, des castors, des mouflons, des grizzlys, des caribous, des élans, des renards et des loups. C'est sûr que de croiser un ours ça ne doit pas être sympa et plutot risqué, mais on nous apprenait à l'école élémentaire à faire beaucoup de bruit en marchant pour faire fuir les éventuels loups et autres ours sauvages. Personnellement, à part quelques rôdeurs tard le soir le long de la *Highway* laissant scintiller leurs yeux jaunâtres au loin avec nos feux de route avant de se précipiter dans la noirceur des bois, ou encore parfois nous renverser et éventrer les poubelles, je n'ai jamais eu d'autres contacts avec ces créatures. Une seule fois, j'ai été confronté de très très près à un loup solitaire. Dès mes huit ans, j'adorais randonner en vélo dans les hauteurs de *Tri river*. Il y avait une route qui partait de la *Highway* vers un *camping* plus haut. Vers le bout de cette route, un sentier partait dans les hauteur en direction de Crescent Lake. Cette fois-là, nous étions un bel après-midi d'été, je me suis aventuré assez loin, jusqu'à une cabane en bois avec une petite pancarte rappelant que nous étions dans la Forêt nationale de Chugach, quasi à son extrême Ouest. Il était déja pas mal tard quand je me suis décidé à faire demi tour. Le chemin descendait, et allait bien plus vite qu'à l'aller. Je me suis arrêté un petit moment tout de même, sur le versant est, et je me suis assis quand soudain surgit un loup. Pas intimidé du tout, il se tenait à moins de trois mètres de moi. Entièrement noir, une ligne svelte et des yeux d'un jaune qui me hante encore maintenant. Après un long jeu de regards hypnotiques, que je ne saurais estimer, il tourna la tête sur sa droite et reprit son chemin. Sur le coup, je me suis remis de mes émotions, et, deux secondes plus tard, je me suis retourné sur mon vélo, à faire des coups de sonnette pour effrayer les autres animaux qui auraient décidé de me rendre visite. J'avais vraiment eu la trouille, mais c'est une expérience qui me restera à jamais gravée comme positive. »

L'Amour, la Mort, l'enfance perdue

« En Californie, je n'aimais pas trop ma vie. Cette période collait un peu à ces moments de vie où tu commences à te questionner sur ta propre identité. J'y ai passé une partie de mon adolescence. De onze à dix-neuf ans. Je n'avais pas trop d'amis. J'ai mal vécu ce déménagement, sans creuser d'écart avec mes parents ni prendre un comportement d'adolescent en pleine quête de rébellion culturelle. Je n'en étais pas moins déjà un sacré petit merdeux de métalleux portant des bracelets à clous, et taggant sur son sac des *A* pour anarchie et ma carte de membre à la *C.P.U.S.A.* [16]. Quand je repense à ce que je pensais à cette époque, j'éprouve réellement de la honte et même un profond dégoût pour moi même. J'ai fait plein d'erreurs jusqu'à mes vingt ans, et je pense que j'en ferai encore plein. Il n'y a que dans l'heure qui précède sa propre mort que nous ne faisons aucune erreur. J'ai alors commencé à faire mes premières recherches sur mes origines. J'ai toujours trouvé ça important, les origines, l'histoire qui t'est imposée et qui te soumet avant même d'en avoir eu connaissance ou conscience. N'étant pas très friand du système scolaire mais n'ayant pas plus de problèmes que ça pour rapporter des notations correctes, j'ai entrepris de faire des recherches sur les origines de ma famille, suivant les propos que j'avais déjà pu entendre de mes proches parents. J'ai donc trouvé que ma famille était arrivée sur le continent américain au XVIII[e] siècle, voire un poil plus. On ne sait trop. Tout ce que l'on sait, c'est que mon arrière, arrière, arrière grand père faisait partie d'un équipage d'exploration polaire russo danois venu suivre les chemins ouverts par l'explorateur danois Bering et le zoologiste allemand Steller. Une folle histoire que celle de Vitus Behring. ... Etant encore plus enfant, je me passionnais pour les lectures encyclopédiques et pour les explorateurs du grand Nord. Alors quand j'ai su que c'était dans mes veines... Je dévorais des encyclopédies entières, et je me suis mis en tête de faire comme eux, d'où le début de mon amour éternel pour les zones désertiques et les longs voyages sans but précis je pense. L'une des histoires qui m'a le plus fasciné, et non des moindres, vu que c'est celle qui a fait venir mes ancêtres sur ces terres hostiles, est celle de Behring.

« Je veux parler du voyageur Vitus Jonassen Behring, né en 1681 à Hortens dans le Jutland. Ayant fait de nombreux voyages polaires, un jour la tsarine Anna Ivanovna, propose deux expéditions. Une seule sera retenue. Elle consiste à cartographier les côtes de la Sibérie, le Nord du Japon, certaines îles comme les Kouriles et la côte arctique de la Sibérie entre l'embouchure de l'Ob et celle de la Neva. Le Froid, les tempêtes et un mélange de mauvais équipement et de mauvaises relations avec les habitants de ces régions vont faire qu'en 1733 seulement, Behring s'élance vers l'est. La traversée de la Sibérie va durer plus de quatre ans. L'équipe se constituait de plus de 1000 personnes dont des charpentiers et techniciens, des astronomes, des chimistes, des zoologues et autre scientifiques. Le moyen le plus rapide pour voyager d'Est en Ouest était d'utiliser alternativement la navigation sur les grands fleuves et la progression terrestre. Behring fit une halte sur les rives d'Okhotsk et voulut continuer plus loin encore. Mais certains scientifiques abandonnèrent l'expédition au bénéfice, à leur arrivée au Kamtchatka, de G.W. Steller, un tout jeune naturaliste d'origine allemande. Il sera le premier scientifique à décrire certaines espèces animales et végétales d'Alaska et des îles Aléoutiennes. En 1740, Behring fit construire le *Saint Pierre* et le *Saint Paul*, à bord desquels il appareilla. Les

16. *Communist Party of the United States of America*, le parti communiste des États Unis.

deux navires quittèrent le Kamtchatka en été et se dirigèrent vers les terres appelées Gamaland et Compagniland mais ils ne se retrouvèrent jamais. Behring aperçut la côte sud de l'Alaska, un débarquement fut effectué sur l'île Kayak. Le 16 juillet 1741, le jour de la *Saint Elias*, le *Saint Pierre* entra dans une baie abritée où un pic enneigé se montrait à eux, bordé de nos forêts verdoyantes : le Mont St Elie. Au retour, ils découvrirent certaines des îles Aléoutiennes et une rencontre avec des Aléoutes permit à Steller de décrire les embarcations, les vêtements et le comportement de ces inconnus. Il décrit même un énorme veau marin d'une dizaine de mètres aujourd'hui disparu, la *Rhytine de Steller*, bien connu par chez nous ; c'est une sorte de Dodo local. Behring tomba malade et ne fut plus en mesure de commander son navire. Ils se réfugièrent sur une île inhabitée. Les marins pensèrent être arrivés au Kamtchatka, mais ils étaient sur l'île aujourd'hui appelée *île de Behring*. Seul Steller était encore dans un état de santé recevable. Behring et vingt huit de ses marins débarquèrent et se s'installèrent dans des huttes de sable. Le 8 décembre 1741 Behring mourut d'épuisement, le reste de l'équipage survécut à l'hiver en se nourrissant d'otaries, de loutres, et de renards polaires. Lors de leur retour vers Kamtchatka, une tempête provoqua le naufrage du *Saint Pierre*, et le seul charpentier survivant parvint, avec l'aide de l'équipage, à construire un petit vaisseau à partir de ce qui avait pu être récupéré au moment du naufrage. C'est dingue ! Ce nouveau bateau mesurait 12,20 m et portait le même nom en russe je crois, c'est à dire *Sviatoï Piotr*. Il restera en service pendant douze ans, naviguant entre le Kamtchatka et Okhotsk jusqu'en 1755. C'est au retour des marins à St-Petersbourg que les informations cartographiées donnèrent l'impulsion pour l'établissement des Russes en Alaska. C'est en effet dans les expéditions qui suivirent que certains de ces marins terrestres se sont installés ici. Au début, ils vivaient de pêche principalement, dans les ports. Mais la ressource principale était le trappage. On pense que mon ancêtre était bien plus un pêcheur qu'un trappeur. Je me rappelle encore, en 1991, lors du CCL[e] anniversaire de l'expédition de Behring, les dépouilles de l'explorateur et de cinq de ses marins furent exhumées par des chercheurs russo danoise. Les corps ont été transportés à Moscou pour les étudier, et un an plus tard inhumés à nouveau sur l'île Behring. ... J'ai alors fait quelques recherches plus précises au Danemark, mais plusieurs années plus tard, pour approfondir cette histoire. Je suis allé rencontrer des personnes qui portent le même nom de famille que moi. C'était très riche, vu que la partie danoise de ma famille a remonté toute la généalogie de notre famille jusqu'à l'ère des germains. C'est incroyable, mais vrai, et les efforts n'ont pas été coûteux pour faire le lien entre mon aïeul americano danois et mes origines germaniques. C'est probablement pour ça que je suis païen, et que je crois plus en des systèmes religieux polythéistes depuis enfant qu'en la possibilité d'un Dieu unique. J'ai lu *Beowulf*[17], *Germania*[18] et l'*Edda*[19] très tôt, je me suis donc réellement passionné pour la mythologie germanique et bien plus précisément la mythologie nordique, complexe, riche et passionnante. C'est surtout ce côté, que je qualifierais presque de banal, des Dieux, et finalement, très faible avec leur propre fin annoncée, qui m'attire. [...] Je rapproche beaucoup de choses de ma vie de tous les jours à des histoires païennes. C'est d'ailleurs pour ça, et presque uniquement pour ça, que je suis parti en Norvège et que j'ai décidé de rester en Europe pour mes recherches personnelles sur le paganisme et le folklorisme germanique. »

17. Poème épique majeur anglo-saxon du VII[e] siècle.

18. Traité sur les peuples vivant au-delà de l'empire romain par l'historien romain Tacite, écrit aux alentours de l'an 98.

19. l'Edda poétique est une œuvre majeure de la poésie épique et mytholographique de la scandinavie, composé au XII[e] siècle par Snorri Sturluson ; l'Edda est considéré comme la source la plus importante d'information sur la mythologie scandinave.

Welcome to Sky Valley

« En Californie, la vie est longue, chaude et dense. Dure, dure. J'avais peu de passe temps. Je faisais du vélo toujours avec la pratique de l'*urban dirt* [20] quand j'étais sur *L.A.*, un peu de boxe anglaise, des lectures diverses et variées à côté de mon climatiseur et un peu de musique. J'ai mis plus de cinq ans pour m'acclimater aux températures normales... Ce que je préférais, c'était passer le plus clair de mon temps dans une partie isolée de l'atelier de mon père à *Sleepy*, au frais, qu'il m'avait laissé pour bricoler : mon premier atelier. Je bénéficiais de tous les outils nécessaires à la construction de divers projets. J'ai commencé à réparer des ordinateurs pour me faire de l'argent de poche, puis à créer mes propres effets sonores sous forme de consoles ou de pédales. Après, je retapais des vieux amplis, parce que c'était de l'électronique facile et j'améliorais leur son. C'est comme ça que je suis tombé amoureux des amplis Green et Sunn. Je n'avais pas encore d'instrument à moi, mais le son et la musique me passionnaient déjà. J'ai alors un jour fabriqué des instruments moi même, sans aucune connaissance de la lutherie. En fait, sans le savoir, je faisais des *cigar box* [21] ou des *didley bow* [22] maison complètement cinglés. C'est avec mes petits bricolages que j'ai eu envie de rentrer dans des groupes, mais l'allure de mes créations laissait à douter sur mon véritable potentiel technique de mucisien. Il est vrai que je me cachais beaucoup derrière des artifices sonores afin de pallier à mon manque de technique. J'ai toujours adoré posséder plein d'instruments aussi différents qu'ils soient sans forcément en jouer un jour, je préfère qu'il émettent un signal torturé par la suite dans des effets... mais en somme, sans trop noyer le son.

« ... Mon parcours de musicien, je l'ai commencé très tôt. Ma grand mère était pianiste de cabaret, elle m'a montré comment jouer à sa manière, donc sans aucun solfège, ou avec le strict minimum. Je ne sais plus trop pourquoi, mais j'ai commencé à me reconnaître dans la musique médiévale et dans la musique romantique, et principalement Wagner. Puis, le pendant à cela, qui est le *black metal* en quelque sorte. Mais ce genre que j'affectionne encore difficilement aujourd'hui m'a seulement permis d'ouvrir une porte dans mes écoutes. Je pense que la musique va de pair avec la littérature. Je me suis passionné pour les récits scandinaves ou germaniques, qui m'ont sculpté une vision bien précise de la musique. Mais je ne suis pas tombé bêtement dans des passions de métalleux cloutés de la tête aux pieds et portant des New Rocks [23] et un casque viking, heureusement, sinon c'est la porte ouverte vers la dépression et le suicide. Je crois que c'est le *hard core* qui m'a sauvé, et surtout le *rock'n roll*... ... Comme tout ado qui en plus fabriquait des guitares, je voulais d'un vrai instrument, soit à plus de 100$. J'ai donc économisé pour l'achat d'une guitare basse, afin d'entrer dans les groupes que je souhaitais. Ça changeait des guitares en jerricanes ou en carton. Je me suis cependant tout de même fabriqué un ampli avec le reste de mes économies. C'était le pied de jouer d'un instrument amplifié qui sonne assez bien et qui est accordable ; j'ai vraiment appris tout seul en réfutant toutes bases de solfège, comme au piano. Par contre, j'ai toujours été intéressé par la composition et la notation des portées. Mes seules bases de solfège ! Mais c'est plus pour la base graphique et aussi pour le

20. Sport urbain, alliant cylisme tout terrain et bicross (*BMX*

21. Sorte de guitare fabriquée de manière rudimentaire à partir d'éléments récupérés : boite à cigare, bidon d'huile, caisse en métal ou en bois, *etc*.

22. Instrument composé d'un seul morceau de bois et d'une ou deux cordes de guitare tendues, ressemblant à une *pedal steel guitar*, il se joue posé sur le genou en frottant une frête mobile (*bottleneck* pour la hauteur des notes sur la corde.

23. Fabricant de bottes espagnol, connu pour leur style massif et *metal* gothique.

côté gnostique[24] que j'y trouve. ... Ce que j'aimais le plus au monde, c'était déjà la lourdeur présente dans tout ce que j'écoutais, surtout chez Wagner ; cette sale ambiance qui peut te plomber en quelques secondes et que je pouvais un peu retrouver dans la touche grasse de ma basse. Niveau musique, il y a aussi toujours eu, malgré mes périodes merdiques *black metal*, des groupes comme Black Sabbath, Led Zeppelin, Pink Floyd et Elvis dans ma tête, et ceci depuis tout enfant, grâce à un oncle très mélomane. C'est en quelque sorte les références uniques et universelles que je possède.

« ... Dans un autre registre, je me suis pris de passion pour l'écrit sur la musique. Lester Bangs[25] m'a beaucoup aidé et j'ai découvert ça très tôt aussi, ça m'a permis allons nous dire d'écouter des choses de manière intense et réfléchie. J'ai alors commencé à chroniquer tous les *CDs* que j'achetais depuis mes quatorze ans. En moyenne j'achetais cinq disques par semaine, et j'en faisais trois chroniques. J'étais plutôt actif dirons nous. Le résultat maintenant est une névrose totale concernant mes disques que je collectionne depuis l'âge de huit ans, et de manière de plus en plus frénétique. Tout ça m'a amené très naturellement à écouter beaucoup de *metal* très lourd, et du *stoner* très tôt, vers mes douze ans je pense. Quand je dis très tôt, c'est que le *stoner* est une musique qui à l'époque n'était pas médiatisée encore, et les seuls concerts se passaient en plein désert ou à Seattle. J'ai fait partie d'un premier groupe qui s'appelait Anadreline ; c'était du *metal* tendance *neo* [26]. Ce fut une bonne expérience de quelques temps, et qui m'a fait comprendre que le concept comptait beaucoup dans un groupe également, mais un concept qui se tient dans le temps, et dans la limite de sa possibilté technique. Nous avions une joueuse de grande harpe dans le groupe, des guitares, une batterie, un chanteur et une basse. ... Depuis, j'ai enchaîné les projets avec les copains, que je ne fréquentais presque que pour faire des groupes, et c'était toujours principalement sur *L.A.* que tout se passait. Ces projets se nommaient Opium, One Size Fits All, Cephalleas, Gnou, Arial Black et j'en oublie probablement. ... Quand j'étais à *L.A.*, j'étais toujours fourré au Rainbow[27], je voyais tout le temps Lemmy[28] qui fait partie de la déco là bas. Je me tapais plein de concerts et j'étais devenu un vrai petit *headbanger*. C'est vrai que *L.A.* offre une grande possibilité en matière de multiculturalisme, et principalement musical. J'ai découvert plein de choses toutes très intéressantes avec mon activité de chroniqueur spécialisé. Assez naturellement, j'ai voulu prolonger mes études dans la musique. Mais la musicologie ou le conservatoire ce n'était vraiment pas pour moi, la musique est un art et rien d'autre, puis il me fallait du lourd et de la violence, que je n'aurais jamais rencontrés dans des écoles de musique. J'ai donc trouvé un terrain de liberté pour exprimer tout ça au beaux arts, car à cette époque là je désirais aussi faire du graphisme. Alors que j'étais déjà aux beaux arts, j'ai été accepté dans un groupe qui m'a beaucoup marqué. ... Suite à une annonce, j'ai été amené à jouer dans une formation qui s'appelait Jet Jaguar et qui tournait pas mal. Mes années de basse m'ont récompensé à entrer dans ce super groupe de *stoner* qui m'a énormément appris, et désappris. Mes anciens petits groupes m'ont aussi

24. La gnose est un terme employé pour désigner toutes formes d'interprétation de la Bible fondées sur le rejet partiel ou total de l'interprétation reçue dans l'Église.

25. Leslie Conway Bangs (1948 – 1982) était un auteur, musicien et critique musical américain.

26. Parfois appelé *nu metal,* est un style de musique originaire des États Unis et né dans les années 1990, c'est un mélange de *heavy metal* et de *rock alternatif* formant une base grave et agressive se mélangeant avec des styles extérieurs comme le *hip hop* ou le *funk*.

27. Bar mythique *rock* et *metal* situé dans Hollywood Ouest.

28. Ian Fraser Kilmister, *aka* Lemmy Kilmister, est le fondateur et *leader* de Motörhead.

permis de tourner dans des bars de temps à autre, mais Jet Jaguar c'était un choc quand ça a commencé et quand ça s'est arrêté ! Ce groupe m'a vraiment apporté énormément. J'y ai appris à faire du studio, du *live* et à entretenir une relation amicale et distante avec des gens qui doivent être ta seconde famille mais qui ne sont pas forcément des amis. Au final on s'entendait quand même bien, mais être le plus jeune n'était pas forcément évident au début et me mettait légèrement à l'écart. C'est aussi à cette époque là que j'ai commencé à vraiment fréquenter deux autres milieux sociaux assez extrêmes. D'abord, durant mon époque *hard core*, j'étais avec des *skinhead* antifa[29], c'était dur et violent de fréquenter des gens ainsi, et je me suis vite rendu compte que je ne trouverais pas grand intérêt à rester avec eux, mais qu'au contraire bien trop d'ennuis m'attendaient. J'ai alors commencé à connaître un milieu bien plus intéressant et dont je me sens proche encore maintenant, qui est celui des *bikers*. Bien sûr, il y avait une floppée de Hell's[30], mais aussi des Bandidos[31] et une multitude de petits clubs parfois insignifiants, parfois terrifiants. J'ai un jour eu la chance de rencontrer dans un bar Sonny Barger[32] en personne. *L.A.* c'est l'endroit où tu rencontres vraiment plein de gens par excellence, mais des gens très célèbres et d'autres juste célèbres pour une très petite minorité. Notre discussion était assez malsaine, mais j'étais convaincu qu'un jour je serais un Hell's à mon tour. Aujourd'hui, l'idée est encore là, mais j'ai assez à faire dans mon entreprise et dans mon propre *club*. Plusieurs années plus tard, Sonny a écrit un livre, qui est une sorte de bible pour moi, qui m'influence sur ma manière de penser en société ; et de plus en plus je me dis réellement que ma philosophie est proche de celle des Hell's ou d'autres clubs de motards un peu fous. Mais, très vite, et même si c'est une grosse destination touristique, *L.A.* est lassante. Je n'aborde même pas son côté sombre, avec le trafic de drogue, et les guerres de *gangs* qui font rage. Mais je trouve le climat de violence très particulier. Dans les autres villes où je suis allé, il y a de la violence directe. À Paris par exemple, dans le métro il peut il y avoir des actes violents dès que quelqu'un regarde une personne de travers. Je trouve ça fou. En même temps, à *L.A.* on se déplace peu dans des transports en commun, et on arrive toujours dans des endroits que l'on connaît, dans nos sphères d'amis et où nous ne rencontrons que peu d'inconnus susceptibles d'être violents, l'insécurité je ne connais donc pas vraiment, ayant très vite su où je pouvais aller et où je ne devais surtout pas aller. »

---

29. Mouvance vestimentaire et musicale britannique née dans les *sixties*. Ce mouvement au sens strict du terme n'est pas politisé même si l'usage courant entend de confondre cette mouvance avec des néo-nazis également vêtus en paramilitaires et arborant une tête tondue à blanc.

30. Groupe de motard originaire des États-Unis regroupant 230 chapitres réparties dans 27 pays sur les 5 continents ; ils sont souvent hâtivement considérés et parfois à tort comme des criminels ou des sympathisants d'extrême droite.

31. Groupe de motards originaire des États-Unis répartie dans 195 chapitres et représenté dans 14 pays. Tout comme les Hell's, ils portent avec eux un lourd bagage criminel.

32. Ralph Hubert « Sonny » Barger, membre éminent des Hell's Angels, il est le fondateur du chapitre d'Oakland en Californie et un auteur reconnu.

Radiance of shadows

« Je distingue vraiment deux temps forts dans ma vie. Celui qui a posé les bases et que je n'ai pas choisi, qui est celui avant mon entrée en école d'Art, et celui pendant et après ma métamorphose grâce aux écoles. Ce fut je pense l'un des tournants les plus importants de ma vie. J'avais déposé des candidatures dans plusieurs écoles d'Art, et fus surpris d'être admis à Tucson[33]. Je voulais voir du pays, sans pour autant trop m'éloigner de la Californie, c'était donc parfait. Une fois arrivé là bas, dans le département *Studio Art* où j'ai étudié la peinture pendant trois ans, je me suis réellement transformé du tout au tout en prenant conscience de beaucoup de choses. Je suis passé par plusieurs phases dépressives, durant lesquelles je recherchais mon identité et où je prenais conscience de multiples choses difficiles à accepter quoique sans réelle incidence. J'ai voulu, après cela, changer d'environnement et de professeurs en rejoignant la *CalArts*[34], mais ça restait dans cette atmosphère très Californienne, et j'avais envie une fois de plus de changer un peu de région, sans trop m'éloigner encore. J'ai toujours eu peur des changements trop radicaux, je crois que j'ai tout de même mal vécu mon déménagement de l'Alaska à la Californie. Alors je me suis dit que retourner en Californie serait une bonne chose, peut être dans une école qui me permettrait au niveau de l'emploi du temps de vivre dans un autre état pour mes recherches tout en voyageant au lieu de seulement théoriser ma pratique.

« ... N'ayant rien trouvé de concluant, j'ai recherché ailleurs, et je suis tombé sur une fantastique petite école à Denver. J'ai ainsi commencé mon Master dans une école plus appropriée à ce que je voulais et à ma hauteur, plus modeste et discrète. J'ai donc choisi de finalement m'éloigner de la Californie et de l'Arizona pour le Colorado ou la Georgie[35], en choisissant la Rocky Mountain[36]. *College of Art and Design*. Cela fut riche, et le dépaysement intéressant. Mais je crois que les écoles d'Europe m'intéressaient déjà bien plus : Berlin, Stockholm ou encore Genève. Cependant, ces villes avaient toutes des ambiances de capitales, qui ne me séduisaient pas à ce moment là. Un an plus tard, et après un voyage avec Pulver en Europe, j'ai finalement été accepté en seconde année de *master* à Oslo[37], où j'ai poursuivi mes recherches sur le folklorisme germanique en parallèle à ma peinture et surtout à la musique dans son rapport performatif. ... Durant ces années, chaque chose que j'ai pu penser, voir, entendre, rencontrer ou créer a fait prendre à ma vie des tournants radicaux. ... Les beaux arts, c'est avant tout des rencontres humaines qui te font évoluer, et toutes ces rencontres jouent un rôle d'influence sur chaque étudiant. Les professeurs, les autres étudiants et les intervenants créent autour de toi une sorte d'émulation de créativité. Chaque fête, chaque *workshop*, chaque cours à rajouté une brique à ma construction, et donc dans Pulver. ... Mais je pense que l'une des choses les plus fortes qui me soient arrivées à Tucson c'est la rencontre avec Jul, qui, malgré nos débuts ensemble chaotiques, a toujours été là pour moi dans le pire comme dans *le plus pire que pire*. On aimait la même musique,

---

33. *The School of Art* de l'*University of Arizona*, basée à Tucson en Arizona.

34. *California Institute of the Arts*, basée à Valencia en Californie offrant notamment la possibilité de passer un doctorat en musicologie.

35. *SCAD*, *Savannah college of Art and Design*, est une université privée répartie à Savannah et à Atlanta en Géorgie, Hong Kong en Chine et Lacoste en France.

36. *RMCAD*, *Rocky Mountain College of Art & Design*, école d'Art basée à Lakewood, près de Denver au Colorado.

37. *KHiO*, *Kunsthøgskolen i Oslo*, l'Académie nationale d'Art d'Oslo, est spécialisée dans les arts visuels et performatifs.

on avait la même mentalité, les même avis, et pourtant tant de choses nous opposaient. C'était *les opposés s'attirent* et *qui se ressemble s'assemble*, mais les deux en même temps. On a rapidement commencé à faire des projets ensemble, même si très vite cela a été mal vu de travailler à deux. Donc, nous ne le disions plus à nos professeurs, mais nous avons toujours continué. ... De toutes façons, il est impossible aujourd'hui de travailler seul, et même si il y a souvent un seul nom qui ressort d'une production, il y a presque toujours au moins une équipe derrière.

« ... Rapidement nous nous sommes mis en colocation, et avons établi une relation plus officielle. Nous avions pris un atelier au centre de Tucson et nous faisions des soirées, des pièces et de la musique ensemble dès que possible. Avant la fin des Jets[38], pour une ultime tournée au Canada et à travers les *USA*, Jul nous a rejoints à la batterie. C'était vraiment bien et je crois que nous avons enfanté Pulver à ce moment là. Je me rappelle très bien du moment où l'on a vu, inscrit sur la bâche d'un camion, ce nom *PULVER* dans une typo dégueulasse. On s'est dit alors que ça ferait un bon nom de groupe. Quelques mois plus tard, Jet Jaguar se séparait, et je suis parti faire mon école à Lakewood. C'avait été vraiment deux super années à faire les cons avec ces *gringos*. Mais il n'en restait plus que Jul et moi, et les prémices de Pulver. ... Pulver a en fait pris forme durant l'été qui me préparait à Denver, et un poil avant la fin de Jet Jaguar. Pourtant, ce projet est longtemps resté entre deux eaux : présent sans avoir d'existence réelle. Je venais de passer mon Bachelor avec succès, et assez de satisfaction. Avec Jul on jouait déjà chez nous : nous vivions à l'époque en plein Tucson, dans mon atelier sans clim. Elle, elle supportait bien, cette saleté de *chicanos*, moi je voulais mourir un peu tous les jours en perdant toute l'eau de mon corps. Je me suis bien vengé à Oslo ! Puis pour peindre, la chaleur c'est pas top confort. Alors, on jouait de la musique. Jul venait de trouver dans la cave d'une amie une jolie petite batterie toute noire et toute moisie. Elle paraissait hyper vieille. Elle la retapait, et moi je faisais pareil avec des pédales d'effets que je trouvais d'occasion et à moitié détruites, des instruments faits maison et de vieux morceaux d'amplis des années 60. En fait, sans le savoir l'un et l'autre, nous étions déjà en train de créer le son Pulver, que l'on avait commencé à chercher à la fin de Jet lorsqu'on s'accordait alors du temps pour faire des trucs *stoner* très lourds et très lents juste tous les deux, pour le *fun*. Je n'avais jamais fait de guitare sur un vrai manche jusque là. Jul aussi, c'était en quelque sorte sa vraie première batterie montée correctement. On a pas mal bidouillé comme ça, puis soudain on s'est mis à intégrer vraiment toutes nos références et à faire une sorte de musique d'ambiance, de méditation, presque mystique. On travaillait dans le noir et avec des masques que Jul avait à l'époque pour la *Lucha*. Je crois que ça a vraiment marqué le début de Pulver, cette ambiance et ce rapport mystique à ce que nous faisions. Au départ, nous n'avions aucune envie de montrer ce que nous faisions, car l'intérêt était personnel. Puis un jour, un ami commun a voulu nous écouter, et quelque chose de fort s'est produit ; il voulait tellement en garder trace que nous avons enregistré sur un *recorder* à cassette analogique un trois titres pour lui et seulement pour lui. Le soir même, cet ami a eu un grave accident au cours duquel sa voiture brûla, lui à l'intérieur. Nous avons été parmi les premiers à être prévenus : le seul objet qui n'avait pas été détruit par le feu était la fameuse cassette avec nos noms dessus, que nous avons conservée depuis. ... L'odeur de brûlé, et cette poudre noirâtre sur mes doigts quand le pompier me l'a tendue, ainsi que l'accident en lui même, m'a refait penser à la bâche du camion et à ce mot, *Pulver*. Le choc passé, j'ai pris une étiquette et je l'ai collée sur le boîtier en y inscrivant ce qui devait devenir notre nom, comme pour rendre une sorte d'hommage à notre défunt ami. ... Une autre anecdote semblable vient renforcer ce

38. Diminutif de Jet Jaguar, groupe de *stoner* de Jul et Jon.

hasard, que l'on pourrait prendre pour une superstition : lors d'un autre incendie chez l'une de nos connaissances, n'ayant cette fois heureusement pas fait de morts, un seul objet est resté indemne dans les décombres de l'appartement, l'une de nos éditions, sur la couverture de laquelle se détachait toujours une chouette parfaitement blanche. Je ne sais toujours pas comment elle a pu être protégée, mais l'idée que notre création résiste aux flammes n'est pas sans me plaire, même si deux événements peuvent encore être considérés comme une coïncidence et non pas comme une règle générale.

« ... En tout cas, Pulver nous trottait alors dans la tête, et nous avons fini par ressentir le besoin de composer un set, que l'on a présenté durant une micro tournée de cinq dates, grâce à un réseau que je conservais d'amis organisateurs proches des Jets. Tout le monde semblait content et satisfait, mais pour nous ça restait une expérience très personnelle, et que nous ne voulions pas partager plus que cela. Nous travaillions tels des alchimistes à la recherche non pas de la propreté, mais d'une forme de conscience supérieure dans la création et la répétition d'un fluide entre nous. C'est complexe à imaginer de l'extérieur, je suppose ; mais pour nous, c'est très clair. Nous nous sommes tout de même sérieusement mis à jouer en public, sollicités par des amis ou des structures souhaitant nous accueillir, et avons ainsi fait plusieurs tournées. Nous avons aussi changé de climat, lorsque j'ai décidé de finir mon *master* en Norvège. Peut être que notre musique s'en est trouvée modifiée, je ne saurais pas exactement dire ce qu'elle serait sans cela. À présent, nous nous sommes repliés dans une petite ville dans l'Est de la France, très proche de la Suisse, pour assouvir un besoin de calme et d'espace, grâce auquel nous pouvons encore faire évoluer notre projet, en nous enfermant à volonté dans le local de répétition que nous avons aménagé. »

Flower of disease

Jul vient d'un pays beaucoup plus chaud, et c'est ce qui, selon elle, fait d'elle « un animal à sang froid ». D'ailleurs, elle sourit en racontant que c'est parce que Jon vient du froid et qu'il est né en automne qu'il est si caractériel. Elle, elle est née en mai, à la plus belle saison, et sous le soleil. Je lui fais raconter les choses à peu près dans le même ordre que Jon, histoire de garder cette espèce de comparaison comme ligne de conduite. Avec humour, elle me dit qu'elle ne se souvient pas de sa naissance, mais que pour la suite, y'a pas de problème.

« Je suis née à Tampico. Pour le Mexique, ce n'est pas une grande ville, mais c'est déjà pas mal. Surtout, c'est au bord du golfe du Mexique, donc de l'océan Atlantique. J'ai grandi les pieds dans l'eau, que ce soit celle là ou celle des lagunes alentours, et c'est pour ça que c'est un élément qui a une très grande importance pour moi je pense. C'est une ville spécialisée dans le raffinage du pétrole, qui brasse l'or noir tous les jours sans pour autant en voir vraiment la couleur. Ma mère vient d'un petit village pas trop loin de Tampico, mais plus dans les terres, là où l'on voit bien les montagnes. Sa famille n'est pas tout à fait originaire du Mexique, son propre père ayant fait le voyage depuis le Nord de la France dans sa jeunesse. Du coup, elle a hérité de ses yeux clairs, en même temps que du côté chaleureux des mexicains qui lui vient de sa mère. Ma grand mère maternelle, elle, c'est une vraie force de la nature. Elle a élevé ses cinq gosses dans le plus pur esprit *latino* qui soit : la famille avant tout, et tant pis pour le reste. Quelqu'un de très croyant, mais aussi de très tolérant, très respectueux et donc très respectable. Elle est aussi très bavarde et démonstratrive, alors que mon grand père est la retenue même : beaucoup plus discret, il a vraiment ce caractère d'européen. Si je remonte aussi haut dans mes origines, c'est que je suis persuadée que cela a une importance, la rencontre de toutes ces personnes, c'est ce qui a fait ce que je suis aujourd'hui.

« ... Ma mère c'est un subtil mélange entre le chaud et le froid, les yeux clairs et la peau mate, la générosité et la mélancolie parfois, sans trop qu'on sache de quoi. Puis mon père... lui, c'est un *gringo*, comme ils disent par chez nous. Attiré par le soleil, car il fait partie de ces personnes qui dépérissent lorsqu'ils manquent de vitamine D. Après son service militaire au sein de l'armée de l'air de la *Bundeswehr*[39] en Allemagne, et n'ayant aucune attache particulière qui le retenait là bas, il a décidé de partir un peu n'importe où, où il pourrait, mais loin et au chaud. Il a donc atterri, après de nombreuses aventures que j'aime encore me faire raconter aujourd'hui, au Mexique. ... Mes parents se sont rencontrés à Tampico, où ma mère faisait ses études pour devenir institutrice. Lui, il venait de débarquer, et il gagnait sa croûte en servant dans un bar. Il parlait pas vraiment espagnol mais il avait la *cháchara*[40] quand même, à ce qu'il paraît, et il avait quelques notions de français, ayant habité à la frontière allemande. Ma mère, elle, le parlait quasi parfaitement, son père ayant tenu à transmettre son bagage culturel à ses enfants. Du coup, lui qui venait se dépayser, il a été capable de tomber amoureux de la seule fille du coin qui avait les yeux bleus, et les traits un tant soit peu européens. ... Il parait qu'on recherche toujours quelqu'un qui nous ressemble, ça doit être pour ça. Apparemment il n'a pas eu beaucoup de mal à la séduire : déjà, être un *gringo*, même pour une métisse, c'est intrigant. Alors être un *gringo* beau comme l'est mon père, avec cette gueule qui encore aujourd'hui lui donne l'air d'un acteur américain du genre de Clint Eastwood...

39. Armée nationale de la République fédérale d'Allemagne.
40. Équivalent de *tchatche*.

« ... Mon père avait presque vingt ans de plus que ma mère, mais ça n'avait pas beaucoup plus d'importance. Ainsi ils ont eu ma sœur, et ils se sont mariés. Ensuite, il y a eu moi, puis encore une sœur. Mon père a toujours prétendu à ce propos qu'il avait décidé de ne pas avoir de fils, et ça semblait convenir à ma mère. ... J'ai mis longtemps à bien vouloir sortir du ventre de ma mère, et même après, j'ai tout fait lentement. Je dormais sans cesse, comme si je n'acceptais pas d'être en vie ; la sage femme me passait l'arrière train sous l'eau froide pour que je me réveille et que j'accepte de manger. Après, il parait que j'ai été un bébé rondouillard, au regard vif ; mais je pouvais passer des heures à contempler un objet en le retournant dans mes mains, et ce n'était pas sans inquiéter mes parents, qui avaient peur que je sois autiste ou quelque chose du genre. Le médecin les a assurés que si je ne marchais pas à dix huit mois, ils pourraient commencer à sérieusement s'inquiéter, mais qu'avant ce n'en était pas la peine. Du coup, à dix huit mois, j'ai commencé à marcher, mais, selon les dires de mon père, comme si j'avais seulement jusque là étudié le phénomène de la marche pour être sûre de ne pas me tromper et de le faire correctement. Il me semble m'en souvenir, mais ce ne doit pas être possible. En tout cas, c'est une habitude que j'ai gardée, de réfléchir longtemps avant d'agir, de ne rien faire de risqué et d'apprendre par observation, et mimétisme.

« ... J'ai été une enfant très discrète, peu bavarde et plutôt malingre. À l'école, ça allait plutôt bien, même un peu trop ; déjà que j'avais les cheveux plutôt clairs grâce à mon père, et avec des yeux bleus dans un pays d'Amérique du sud, il fallait en plus que j'attire l'attention de mes camarades en ayant des facilités à l'école. Mes origines allemandes donnaient aussi lieu à pas mal de sous entendus, mais que je n'ai pu comprendre que bien plus tard. Du coup, si j'avais des amies, c'était parce qu'elles aimaient se faire remarquer auprès de moi, et que je semblais être une gentille petite chose. Malgré tout, mon enfance a été très heureuse, je grandissais dans une ville magnifique et très vivante, au bord de la mer. Nous faisions partie de la classe moyenne, voire moins parfois lorsque mon père ne travaillait pas, et que ma mère, alors devenue professeur de français, devait assumer seule tous nos frais. Mais nous n'en avons jamais souffert. Je pense, avec le recul et tout ce que j'ai vu depuis, que vivre dans un pays comme celui ci aide à apprendre ce que vaut vraiment la vie. Malgré que nous habitions en ville, je pouvais passer le plus clair de mon temps, lorsque je n'étais pas à l'école, à me promener pieds nus et à grimper aux arbres, et c'est une chance. Ma mère, quelles qu'étaient nos sources de revenus, s'évertuait à nous offrir de la culture : j'ai lu dès que j'ai su lire, et en grande quantité. Les mots *théâtre* et *opéra* ne m'ont jamais semblé barbares et j'avais l'habitude de voir de vieux films français, italiens ou anglais en versions originales sous titrées. Elle nous a ouvertes à la curiosité dans tous les domaines, ne nous privant jamais d'un loisir sous prétexte qu'il était superficiel, et je l'en remercie aujourd'hui. »

Dead mountain mouth

« J'ai ainsi évolué entre mes parents et mes sœurs. Nous étions très proches, comme le voulait l'éducation de ma chère *abuela*[41], qui se répercutait sur ma mère. Je pense encore à tout cela comme l'une des périodes les plus heureuses de ma vie : l'insouciance. À huit ans, mes questions existentielles ne concernaient que les limites de l'univers et l'existence de Dieu ; j'avais ainsi de longues conversations avec mon père sur ces sujets, le soir sur la plage, dans des moments intimes qui me resteront toujours gravés en mémoire. On a vécu comme ça presque dix belles années. Ainsi, j'ai juste eu le temps de finir ce qui correspondrait à l'école élémentaire avant que nous ne déménagions à Monterrey, à la frontière avec les États Unis. C'était pratique pour trouver du boulot, et mon père a pu profiter de la présence de ces usines faites pour l'exportation vers les *States*. Il travaillait le cuivre, mais je crois que ça ne le rendait pas heureux, et surtout ça l'épuisait. Nous nous étions éloignés de l'océan, pour nous rapprocher des montagnes, de la Sierra Madre orientale. Comme la présence de l'eau, celle de ces gigantesques amas de pierre mes fascinait et m'apaisait ; je demandais à ce que l'on s'en rapproche le plus souvent possible, au cours de promenades et de virées. Mais Monterrey me plut beaucoup moins que Tampico. C'est la troisième plus grande cité du Mexique, et, même pour quelqu'un qui a toujours grandi en ville, c'est trop grand. J'y ai fait une bonne partie de mon collège, et presque tout mon lycée, du moins l'équivalent là bas, mais je ne m'y suis jamais sentie vraiment à l'aise : trop de monde, trop de béton. Heureusement, il y avait quand même de l'eau, sous forme marécageuse, et puis surtout grâce au Rio Grande dont j'aimais contempler les mouvements pendant des heures, ce fleuve si dangereux de par ses crues mais si utile pour le transport et l'accès à l'océan. J'aime l'eau pour ce rapport qu'elle a avec les Hommes. Elle peut être dévastatrice, mais on ne pourra jamais s'en passer, parce qu'elle nourrit tout ce qui existe. D'ailleurs, j'aime à penser que ce sont les poissons les véritables maîtres du monde, puisqu'ils occupent plus de 70% de sa superficie, nous laissant juste craindre leur milieu parce qu'on ne peut s'y adapter. Ce mélange de terreur et de fascination, je le retrouve à chaque fois que je me rapproche d'un cours d'eau suffisamment important. Je me sens alors revivre ; sans doute que dans une vie antérieure, j'ai dû être marin.

« L'une de mes sensations les plus fortes étant enfant a sans doute été provoquée par un voyage à l'autre bout du Mexique, à savoir cette *lande* de terre qui prolonge les États Unis et qui est recouverte d'ailleurs par la Sierra Madre de Baja California. Là, nous sommes restés, et je n'ai jamais cherché à comprendre ce choix de mes parents, qui voulaient peut être seulement voir du pays en le traversant, plusieurs jours au Cap San Lucas, qui, si on y regarde bien, constitue la limite entre le Mexique et l'océan Pacifique. Je me souviens que la terre ne s'arrêtait pas brutalement, que cette limite terre/mer n'était pas clairement définie, mais que de petits promontoires, comme de minuscules îles, se suivaient dans l'eau, comme pour créer un dégradé de terre, qui peu à peu laissait la place à la mer. De même, de grands anneaux de roches, qui formaient des arceaux, semblaient être les restes de montagnes refusant de laisser tout à fait la place. J'ai trouvé ça beau, l'idée que là était la véritable fin de la terre, que de l'autre côté, on arrivait directement à Taïwan, mais après avoir traversé la plus grande étendue d'eau au monde. Plus tard, j'ai appris par mon grand père que l'on appelait cela un *Finistère*, et que c'était le nom d'une région en France, celle qui narguait les États Unis, créant la limite entre l'Europe et l'océan mais Atlantique cette fois, mon océan. Déjà, j'aimais cette région sans jamais l'avoir vue, rien que pour ça.

41. Grand mère en espagnol.

« … À Monterrey, sans l'océan, j'ai appris à aimer les montagnes, les grands espaces et surtout l'altitude, qui, comme avec l'eau, te donne l'impression que tu peux mourir à chaque instant ; mais pourtant l'idée ne te déplaît pas, c'est grisant. Généralement, les montagnes paraissent froides, mais au Mexique, il y a des volcans et ça ajoute encore au caractère éphémère de la vie là bas. Aujourd'hui, lorsque je passe près d'un paysage montagnard, je me sens revivre. Peut être que le fait de savoir qu'il y a plus grand que nous et que nous ne contrôlons rien, qu'elles, elles sont là depuis des siècles et seront là pour encore des siècles, ça relativise ton rapport au monde. Quand nous vivions à Oslo, il n'était pas rare que nous partions le *week end* en train dans le *Boknafjord*[42] entre Stavanger et Haugesund. Le paysage est vraiment magnifique et allie tout ce que je préfère. La mer et la montagne. Même si le mélange entre les deux se fait de manière ultra violente, je n'ai jamais vu autant de douceur et d'harmonie dans un paysage. Les montagnes semblent pouvoir et vouloir protéger du reste du monde, et, quand je suis proche de montagnes, comme dans une enclave, je me sens rassurée de ne pas voir ce qu'elles cachent. Et puis, le gigantesque est fascinant, car c'est la Terre, la croûte terrestre qui se dresse devant soi, et c'est de la roche, un matériau sauvage mais indispensable. Il doit y avoir eu autant de morts d'ailleurs en montagne qu'en mer, la volonté de dompter les grands espaces étant irrépressible chez certains. D'aucuns voudront ainsi traverser un désert seuls, d'autres l'océan, d'autres encore gravir une montagne de plus en plus haut, ou bien encore sauter en chute libre dans les airs, soit le plus grand espace libre existant. Nous sommes tous quelque part attirés par les grands espaces, car ils n'existent presque plus dans nos civilisations. La solitude non plus. Personnellement, nous aimons tous les deux l'esthétique dégagée par ces étendues que l'on pourrait croire infinies : la nuit surtout, quand tu ne parviens plus vraiment à distinguer ce qui appartient à la mer, ou à la montagne, et ce qui appartient au ciel, ça devient vraiment beau ; tout est infini, il n'y a que les textures qui donnent des indices. Ça parait être un discours de poète *hippie*, mais c'est un concept fort et très important finalement dans ce que nous faisons. Il y a une dimension du vide, de l'écho et de la lourdeur dans la musique de Pulver, et elle vient en partie de là, de ce mystère de la matière et du désert. … Je me souviens du choc que j'ai eu il y a peu de temps quand j'ai vu les photographies du golfe du Mexique après la marée noire due au naufrage de la plateforme pétrolière *Deep Water*. Je ne parle pas des photographies de la presse, mais celles qu'un ami, habitant en Louisiane, m'a envoyées, lui qui savait à quel point j'aimais l'océan. Alors que les journaux d'information minimisaient encore les choses en Europe en nous faisant croire maintes et maintes choses, on voyait très bien sur cette photographie cette incroyable nappe noire qui recouvrait l'eau. Et ce contraste, entre la pureté de l'océan, fluide et transparent, et cette masse noire gluante qui se propageait, m'a fascinée. C'était comme un virus, l'annonce de la fin de quelque chose, ça se répandait sans que l'on puisse réellement l'arrêter. En même temps, je n'ai pas pu m'empêcher de penser, d'imaginer que quelqu'un avait voulu produire le plus grand monochrome noir au monde, et que la meilleure façon de le faire, c'était sur la mer. C'était une catastrophe, évidemment, et sur bien des plans, mais ça avait quand même quelque chose d'incroyablement esthétique, et troublant. C'est surtout cette impression de viscosité qui m'est restée, ce truc qui s'attache à toi et prend de plus en plus de place, comme une mélodie très efficace qui te fait découvrir de nouvelles émotions.

« … Monterrey est une ville totalement folle, avec des œuvres architecturales qui n'auraient rien à envier à l'Europe ou même à l'Asie, pas mal de touristes, peu de calme. Et surtout, pas mal de violence, et un fort taux de criminalité. On était loin de Tijuana mais quand même ; la

42. Célèbre *fjord* de Norvège.

petite fille fragile que j'étais a rapidement dû se blinder et apprendre à se défendre, voir à se comporter de manière à ne pas se faire emmerder. Et je peux dire que les débuts ont été difficiles, mais au final je suis assez satisfaite de ce que ça m'a apporté. Je traînais beaucoup avec des garçons quand je n'étais pas au collège, et je relevais tous les défis pour ne pas perdre la face et montrer ce que je valais, gardant cette fierté de quand, petite, je me forçais à courir pieds nus sur les graviers sans grimacer, pour me prouver que je pouvais être forte. Je me suis ainsi même ouvert le crâne au niveau du front durant une course, que j'allais pourtant gagner, contre un garçon bien plus âgé, ce qui m'a valu un aller en urgences à l'hôpital et une belle cicatrice durant de nombreuses années. Je distribuais des claques aussi, sitôt qu'on se moquait. Et en tout cas, on me respectait. »

Matador

« Après tout, l'une des spécialités sportives du Mexique reste la *lucha libre*[43], ce qu'en Europe on confond avec le *catch*. Je me souviens, il y avait des matches tous les *week ends* à Monterrey, et j'aimais beaucoup y aller avec mon père, qui parfois pariait de petites sommes. On peut apparenter cela à du théâtre, mais ça a quand même une sacrée gueule, et je conseille à n'importe qui d'aller au moins voir un *match* une fois dans sa vie avant de porter un jugement. Ce qui est fort dans ce genre de sports et surtout au Mexique, c'est surtout l'ambiance qui se dégage du *match*, on se croirait dans une messe, en un peu plus violent et agité, mais avec de véritables codes et un enchaînement d'événements très planifié. Les *luchadors* ont une véritable aura, et le sens du spectacle, ce qui fait que se développe autour d'eux un réel fanatisme, et, à chaque apparition, à chaque coup, ce sont des explosions de joie ou bien encore des sifflets que l'on entend. Les *luchadors* portent des costumes, surtout, qui m'ont toujours fait penser à ceux des super héros. Je préférais même ceux qui portaient un masque ne laissant voir que leurs yeux, leur nez et leur bouche, mais couvrant tout le reste de la tête ; j'avais ainsi l'impression qu'il s'agissait de personnes voulant cacher leur identité, peut être mon voisin ou mon professeur, désireux que je ne sache pas quel homme extraordinaire il était en réalité. Puis, les costumes participent à cette impression de spectacle, c'est très tape à l'œil et même parfois plutôt *kitsch*, mais au moins, ça a le mérite de sortir les petites gens de leur quotidien, en leur donnant l'impression de côtoyer des surhommes. Durant tout le spectacle, le public crée l'ambiance, et il ne s'en prive pas. J'adore cette atmosphère, cette excitation à la vue de beaux coups bien portés qui provoquent des *aouch* du public, ou surtout vers la fin, quand tout le monde commence à sentir que l'un des deux va l'emporter sur l'autre. Il y a alors le camp de ceux qui laissent leur joie monter, et qui hurlent des encouragements à leur champion, et de l'autre côté les cris de désespoir et les insultes de ceux qui soutiennent le perdant, mais qui croisent les doigts parce qu'ils veulent encore y croire. Et pourtant, personne ne se leurre : les coups sont tellement lents, pour que l'on puisse en savourer la chorégraphie, que personne ne doute que ce soit un peu décidé à l'avance. Mais ça fonctionne sur un principe très artistique : l'exactitude du geste compte plus que le résultat, la précision prime sur la force. Rien d'impressionnant donc pour beaucoup de gens, mais ça dépend de ce que l'on recherche à la base. C'est un peu comme en musique, beaucoup apprécient les musiciens capables de prouesses techniques au niveau de la vitesse, mais quand ça devient plus pointu, plus axé sur la composition et la recherche, tout de suite il y a moins de *fans*. Pourtant, c'est tout aussi respectable et difficile à obtenir.

« ... J'avais déjà fait du théâtre au collège, et je trouvais donc que la *lucha* y ressemblait énormément, mais avec la dose de violence supplémentaire à laquelle j'aspirais. J'ai donc, non sans mal au début, convaincu mes parents de me laisser prendre quelques cours durant des stages qui se déroulaient pendant les vacances scolaires. Et on peut dire que je me suis bien amusée. Bien sûr, je n'ai pas appris à réaliser des *Takedowns*[44] ou des *Hurricanranas*[45], mais, n'étant pas spécialement dégourdie et redoutant le sport à l'école, cela m'a permis de me découvrir des capacités insoupçonnées. On nous faisait surtout faire de la course, un

43. La lutte libre, dicipline sportive et théatrale mexicaine.

44. Prise de lutte consistant à amener l'adversaire au sol avec ses jambes.

45. Technique de *catch* consistant à placer ses jambes sur les épaules de l'adversaire avant de faire une roulade arrière afin de tourner l'adversaire sur lui-même et de lui claquer le dos au sol.

peu de musculation et puis de la lutte, mais soft. Ça se mêlait aussi à ce qui pourrait se rapprocher de la boxe, c'est à dire apprendre à éviter des coups et à se protéger, puis réagir rapidement. J'étais plutôt bonne, j'apprenais rapidement. J'ai gardé un très bon souvenir de ce truc, et j'ai toujours un petit pincement au cœur en enfilant mon masque, à cause de ça. Le masque, pour ceux qui en ont, c'est l'identité du lutteur, ce qui peut paraître paradoxal puisque ça cache son visage, c'est à dire ce qui symbolise d'ordinaire l'identité d'un individu. Il y a des combats, en *lucha de apuestas*, où des lutteurs rivaux, ou bien en fin de carrière, ont pour ultime but d'arracher le masque de l'autre. Et perdre son masque, c'est l'insulte ultime. C'est aussi ce qui fait que nous ne voulons pas les enlever : ils sont notre histoire.

« [...] Jusqu'à la fin du collège, je n'avais pas trop de soucis ; on m'a même fait sauter une classe, pour que je m'ennuie moins. Mais découvrir des gens un peu plus matures et m'ouvrir aux autres, ça ne m'a pas aidé à faire des prouesses sur le plan scolaire. J'ai plutôt commencé à prendre des chemins de traverse, à faire quelques expériences, pas bien méchantes tout de même car je n'ai jamais ressenti ce besoin d'être rebelle. J'allais me promener longuement le soir, voyais des amis pour de longues soirées plutôt alcoolisées ; il faut dire aussi que Monterrey produit cette merveilleuse ressource qu'est la bière mexicaine : Bohemia, Sol, ça vient de là bas. Parallèlement, je continuais à lire tout ce qui me tombait sous la main, faisant honneur à cette curiosité que ma mère m'avait donnée. Et encore, ça allait bien au delà de ça. Je pense que la littérature, pour moi, a été bien plus un moyen d'apprendre qu'un passe temps. Il y a des jours durant lesquels je ne faisais rien d'autre, parce que je n'avais rien envie de faire, mais qu'on ne me laissait pas dormir toute la journée, ça fait mauvais genre. Par contre, quand tu as un livre en main du matin au soir, les gens te voient comme quelqu'un d'intelligent, curieux, cultivé, tout ce que tu veux. Moi ce que je voulais surtout, c'était vivre une autre vie que la mienne ; et le livre est devenu l'un des seuls objets avec lequel j'ai établi un rapport de matérialité fort. Je veux dire, enfant je gardais tout, comme beaucoup d'enfants, étant capable de m'attacher au moindre bout de ficelle pourvu que je lui aie inventé une histoire. Mais pour autant, je n'ai jamais été collectionneuse. Le fait de garder mes livres, même ceux que je n'ai pas trop aimés, et même sans faire attention à leur état ou à leur préciosité, a toujours été une priorité. Bien sûr, je ne garderais pas n'importe quel livre, il m'arrive de me débarrasser de certains parfois. Mais je collecte aussi des ouvrages dont les gens ne veulent plus, comme s'il était nécessaire d'amasser une culture suffisante, pour une éventuelle catastrophe naturelle par exemple qui me couperait du monde ; je serais ainsi l'un des derniers bastions de la civilisation. De toutes façons, soit l'on établit une bibliothèque pour épater la galerie et faire croire en une culture supérieure, soit, selon moi, on est atteint par cette sorte de névrose de possession d'un objet qui, au final, n'est pas décoratif, mais en plus ne nous servira qu'une, deux ou trois fois au maximum. On ne passe pas notre temps à relire les livres de notre bibliothèque, trop de titres sont publiés chaque année pour s'arrêter à cela. Et pourtant, on les garde, on les range précieusement, on est rassuré de les avoir. Le stade d'après, c'est de s'intéresser au livre en lui même, comme objet fétichisé, à sa matière, sa conception, sa rareté, son esthétique. Là, on entre dans le domaine de la bibliophilie, celui de ceux prêts à dépenser des fortunes pour obtenir un livre fait avec tel papier, de telle édition originale, ou encore et là c'est le Saint Graal , dédicacé par l'auteur. Du coup, la seule voie pour assouvir mes envies de possession mais aussi de perfection dans la réalisation, c'était de produire mes propres livres, de monter une maison d'édition. ... Seulement, bien avant de me rendre compte que ma vie pouvait avoir ce but, à l'école, je ne foutais plus rien, j'avais commencé à m'intéresser à bien plus de choses qu'à ma scolarité.

Je me suis rendu compte que Monterrey n'était rien quand on a encore bougé, pour s'installer à Juarez, toujours à la frontière avec les États-Unis, mais plus à l'Ouest, donc à l'intérieur du pays. Juste à côté de El Paso. Là, heureusement que j'étais dans un lycée pas mal coté et privé, ma mère ayant refusé que nous ayons une éducation au rabais à cause de l'argent, un lycée de filles, comme c'est encore l'usage au Mexique, et dans lequel je pouvais perfectionner mon français et surtout mon anglais. Je fréquentais quelques personnes dans le même cas, venant du même quartier que moi, mais aussi des adolescentes plus nanties, bien protégées de la violence et de la réalité du pays par l'argent de leurs parents. Pas de place pour l'*underground* donc. Elles étaient des camarades très gentilles, plutôt cultivées, mais avec uniquement le type de culture que les médias leur apportaient. »

Harmonic tremors

« J'ai découvert le *punk*, un peu par hasard, en tombant sur une référence dans un bouquin. Moi qui n'écoutais que des trucs plutôt *hip hop* et à la limite du *rock*, tout ce que je trouvais d'un tant soit peu violent, j'ai eu l'impression de découvrir un monde, celui qui disait ce que je ressentais. Parce que pour ce qui est de mon parcours musical, il est assez chaotique. Je ne suis pas arrivée jusqu'à Pulver comme ça, parce que c'était évident. Ça a été bien long, ayant fait mon éducation musicale plutôt tard je dirais. ... À l'adolescence, j'écoutais surtout du *hip hop*, ce qui venait de la rue et donc de ceux qui ont vraiment quelque chose à dire avec leurs tripes. C'est important, les tripes. La musique froide, aussi agitée soit elle, m'indiffère, quand bien même elle contient de la technicité. Pour moi, dans la musique, il doit il y avoir plusieurs trucs : la tête, le cœur et les couilles. Ou bien si tu préfères, l'âme, la force et les tripes. Enfin bref, du *hip hop* donc, et puis aussi pas mal de *rock*, qui nous venait des *States*, des trucs que maintenant je qualifierais plutôt de *pop* mielleuse, mais disons que j'étais aussi influençable à l'époque que ceux qui n'écoutent que la radio aujourd'hui, je ne connaissais pas tout ce qui pouvait exister, je trouvais ça violent parce que je n'avais pas de point de comparaison, et ça me parlait. Pour le lycée dans lequel j'étais, c'était déjà pas mal *underground*, la plupart des nanas là bas écoutaient la musique à la mode, que ce soient les *stars* mexicaines ou les quelques trucs de *pop* ou d'*americana* qui nous parvenaient.

« ... Quand j'ai découvert le *punk*, les Sex Pistols en fait, donc la base du *punk*, mais encore un truc bien gentil, ça m'a fait un sacré choc, je ne saurais même pas mieux le définir. Du coup, j'ai cherché, j'ai creusé, ça m'a pris pas mal de temps, je prenais tout et n'importe quoi... pas évident de s'y retrouver quand tu n'y connais rien et que personne ne peut te guider dans un nouveau domaine. Et puis fatalement, le *punk*, c'était surtout en Europe, et c'était déjà pas mal éteint. Mais l'Europe, c'était loin et le Mexique, assez fermé. Les États-Unis l'étaient moins, et là-bas renaissaient et s'étaient déjà bien développés le *rockabilly* [46], et le *psychobilly* [47], ces enfants bâtards du *rock'n roll* et du *punk*. Cela a eu un écho assez considérable sur moi ; je découvrais des types de musique qui alliaient la violence à la gaieté, l'exubérance à la classe. Tout m'a plu dans le *psycho* : les tenues, les attitudes, les voix, la mentalité *old school* et les thèmes ; pas que les voitures étaient particulièrement mon *trip* à cette époque, mais je bavais déjà pas mal sur tous les trucs anciens, et j'avais été très marquée par les films américains qui montraient la société des années 60. En plus, le *rockabilly*, ça passait encore plutôt bien au Mexique, où il y a aussi cette façon de penser qu'il faut vivre la vie à fond. Après, à force de recherches, j'en suis forcément arrivée au *hillbilly* [48], et au *blues*, au *jug*, ces musiciens qui font tout avec des matériaux de récupération, et qui ont je dirais presque *le* vrai sens de ce que doit être la musique, soit un langage corporel quand on ne trouve pas les mots pour dire son état d'esprit. J'ai donc commencé la percussion à ce moment là. Pour retrouver les sensations de mes courses d'athlétisme, des coups donnés à la *lucha*, du bruit des vagues de l'Atlantique, des éboulements des roches ou des éruptions volcaniques, je voulais faire de la batterie. Par contre,

46. Genre émergeant dans les *50's* au États Unis, inspiré du *hillbilly boogie* et de la base principale du *rock'n roll*. Une formation classique se constitue d'une batterie simple, d'une guitare électrique et d'une contrebasse.

47. Genre mélangeant *punk* et *rockabilly*.

48. Sous-entendu *hillbilly boogie*, est un genre de musique américaine, forme primitive de la *country*.

ce n'est pas l'instrument le plus accessible : cher à l'achat, gourmand en place, compliqué dans l'apprentissage, intense dans la technicité, bruyant pour les voisins. J'ai donc plutôt commencé à faire de la percussion dans la rue sous forme d'entraînement performatif. Je tapais sur les poubelles, les murs, les gouttières tout en marchant. C'était un bon point de départ, pour entraîner mes mains et mon sens du rythme. Puis j'ai créé ma première batterie en objets récupérés, à l'instar des groupes de *jug*. Soit des *wood stompbox*[49], des morceaux de tonneaux, et autres dispositifs bruyants. J'en ai fait plusieurs années, jusqu'à ce qu'une vrai batterie entre dans ma vie. Je l'ai trouvée dans la cave d'une amie. Elle appartenait à son frère qui ne la voulait plus. Elle était toute rouillée et vraiment dans un mauvais état... mais surtout elle était ancienne et avait un son qui correspondait parfaitement à mes envies : vieux, et grave. Tout y était, et au bout de plusieurs longues heure de restauration, ma machine de guerre était prête et Pulver allait prendre forme.

« ... J'ai commencé par jouer dans des groupes que j'entendais se former à droite ou à gauche, pour dépanner et m'entraîner, et j'ai rapidement pris un vrai niveau de batterie, même si je n'avais pas du bon matériel. C'étaient des groupes de *metal rock* mexicain, le genre de trucs entre potes étudiants qui ne va pas bien loin, mais ça m'a donné le goût de ce genre de musique, et c'était drôle. Puis une fois installée avec Jon, je suis entrée dans Jet Jaguar et là ce n'était plus de la rigolade. Trois heures de batterie tous les jours pour me mettre à niveau, et bien plus durant la tournée même, avec des parties plutôt très très techniques à travailler. C'est ainsi que je me suis retrouvée à pratiquer du *doom* et du *stoner* alors que j'avais démarré par tout autre chose. D'ailleurs, moi qui adorais le *hip hop*, je n'avais jusque là aucune idée de ses racines ! Faut dire que mes parents écoutaient plutôt de la musique traditionnelle, et un peu de classique, ma mère étant *fan* d'opéra. Encore une fois, je n'avais aucun modèle, aucun mentor pour découvrir toutes ces contrées musicales mystérieuses. Du coup, en deux ans de temps, je peux te dire que ma culture musicale a explosé. Ce n'était pas non plus évident de trouver des trucs, il y avait bien des concerts en ville, mais pas vraiment dans le style que je cherche a exploiter désormais. Par contre, en parlant d'opéra, je dois avouer que l'ambiance qui se dégage de certaines pièces me fascine : c'est lourd, grave, solennel, tout le monde se tait et écoute, rentre dedans ou pas, mais il y a ce côté messe, rituel, et une bonne dose de respect. C'est un style qui a encore des codes de conduite, et, comme dans beaucoup de musiques, des codes d'appartenance. J'aime beaucoup aller à l'opéra pour ça.

« ... Malgré la pratique d'un instrument plutôt *rock*, je ne suis pas devenue une fausse rebelle pour autant, et je n'ai pas cherché à jouer uniquement du *punk* ou à m'habiller en conséquence ; mon seul acte de rébellion a sans doute été de me couper les cheveux sans cesse, et de plus en plus court ; ça ne choquait personne puisque j'avais déjà une attitude très masculine qui me permettait de me défendre. Puis des excentricités de ce genre, il y en a toujours dans les écoles qui imposent le port de l'uniforme ; on trouve sa liberté là où on peut. Cet uniforme me semblait bien dérisoire par rapport au manque de discipline de la plupart des élèves, qui étaient là pour faire plaisir à leurs parents, mais ne prenaient même pas la peine d'écouter les professeurs ; certaines étaient même assurées d'avoir la note nécessaire à leur passage dans l'année supérieure grâce au nom de leur père. Personnellement, j'étais consciente de la valeur du cadeau que représentait le fait de pouvoir faire des études. Seulement, il y avait trop de choses à découvrir pour que je fasse plus que le minimum que l'on me demandait pour parvenir dans des études supérieures, qui seraient plus spécialisées, et donc selon moi, plus intéressantes. Et puis, j'avais beau ne

49. Pédale de percussion en bois, beaucoup utilisée par les *bluesmen* aujourd'hui.

pas aimer habiter en ville, Juarez grouillait tout de même d'une certaine culture dont j'était avide. C'est l'une des villes les plus violentes du monde, selon les médias. Je ne l'ai pas ressentie comme ça, sans doute parce que je m'étais déjà pas mal blindée. C'est sûr, la drogue court les rues et les écoles, il y a beaucoup des crimes, mais il y a aussi une certaine urgence de vivre dans une ville aussi pauvre et désertique, si proche du pays le plus influent du monde économiquement. Je vis à présent en Europe, à l'abri de tout cela, mais mon corps semble se souvenir de ce qu'était le manque d'eau et la chaleur pesante des après midi ; les siestes durant lesquelles bien souvent en réalité je partais à travers les rues, le sable, les rixes qui éclataient pour trois fois rien. Passer au travers du filet semble un miracle au quotidien. »

Spirited migration

« Une chose qui m'a marquée à Juarez, et qui me fascine encore, c'est la structure américanisée de son plan, la disposition de ses rues, ce quadrillage constitué de carrés presque parfaits, à perte de vue, à laquelle je n'étais pas encore habituée. J'adorais m'amuser à me promener à l'aveugle, c'est à dire sans plan, ou en décidant à l'avance d'un certain itinéraire par le biais de dés : troisième rue à droite, puis deux fois gauche, droite encore... Cette géométrie, tellement éloignée des villes européennes, démontre l'urgence dans laquelle la ville avait été construite, mais de manière structurée pour être efficace. Elle m'obsède encore aujourd'hui, car elle ne colle pas avec l'esprit mexicain par ce côté strict. En plus, malgré que les rues soient larges et reflètent cette rigueur, on reste dans le désert ; et le fait que l'on ait construit de l'artificiel en espérant dompter le naturel ressort au moindre coup de vent chargé de sable ou de terre poussiéreuse. Il en résulte une impression de vide, malgré la population importante, que la violence et l'agitation générale semblent vouloir tenter de combler. Mais on ne contrôle jamais vraiment un désert, même en construisant des villes dessus, comme on ne rompt pas la géométrie même avec de la couleur, et le plan de Juarez reste pour moi une apologie au besoin de rigueur que tente de contrecarrer la fantaisie. Je crois que c'est ce qui m'a poussée à commencer à dessiner, pour essayer de retrouver cette dualité. ... Je passais des heures à gribouiller dans des marges ou des carnets, des motifs inspirés de cette géométrie et de cette organisation chaotique.

« ... Malgré cette tendance à aller me promener plutôt qu'étudier, et à affiner mon trait plutôt que d'écouter les cours, j'ai réussi tant bien que mal à ne redoubler aucun semestre, et ai même passé mon *ceneval*[50], avec une note honorable à ma grande surprise et celle de certains de mes professeurs, qui voyaient en moi un cas limite, presque désespéré. Par contre, j'avais, un peu par hasard au début, pour accompagner une amie, pris des cours d'arts durant deux semestres. Et je crois que ça, ça a changé toute ma vie. Moi qui avais jusque là voulu être aussi bien *stripper*[51] à quatre ans, puis institutrice comme ma mère, mais aussi *clown*, volcanologue, cosmonaute, et biologiste, et n'avais comme seule volonté que celle de me nourrir de ce que mes lectures m'apportaient, j'arrivais à la période de fin de lycée à laquelle l'on doit choisir son orientation sans aucune motivation pour aucun domaine. La seule voie qui s'ouvrait devant moi, qui ne me semblait pas trop fermée et ne pas être un chemin tout tracé menant à un emploi rébarbatif dans les cinq ans, la seule voie où la curiosité semblait être vraiment de mise et où l'on pouvait s'amuser avant de réfléchir mieux, c'était bien l'Art. Donc, je ne voyais pas vers quoi me diriger d'autre. Je n'avais pas une grande connaissance dans ce domaine, ni une grande expérience, mais j'ai décidé de tout de même tenter ma chance et de déposer des dossiers de demandes dans plusieurs écoles. Le Mexique, sur ce plan là, est plutôt pauvre. Des grandes écoles d'Art, il y en a peu, et des cotées, encore moins, et, bien évidemment, elles sont plutôt chères. En fait il s'agit surtout d'écoles proposant des formations en dessin, en peinture que je qualifierais de *week end painting*, mais aussi en danse ou en musique : rien de très approfondi, ça ressemble même plus à des cours du soir, et ne mène pas à grand chose sinon à assouvir une quelconque lubie. Du coup, à côté de ça, j'ai aussi rempli des dossiers pour les États Unis. Par hasard et par chance, durant ma dernière année de *preparatoria*[52], ma mère en a vraiment eu ras-le-bol de Juarez et de son climat, que ce soit

50. Équivalant du baccalauréat.
51. *Strip teaseuse*.
52. Lycée au Mexique.

au niveau de la chaleur et du désert ou de cette espèce de violence sous jacente qui créait une tension constante. Nous avons encore déménagé, grâce à la possibilité qu'elle avait d'être mutée rapidement, à Nogales, ou, dans son nom complet et *ô* combien plus digne, *Heroica Nogales*. Nogales, c'est une ville typique des petites agglomérations frontalières avec les *States*. Quand je dis frontalière, j'entends par là que la limite est palpable, et même plutôt visible : d'un côté, il y a Nogales au Mexique, de l'autre, Nogales en Arizona. Entre les deux, un mur qui se veut infranchissable. Et ça, c'est vraiment spécial, il faut l'avoir vécu pour le concevoir. Le mur existait aussi à Juarez, il y avait même un point de passage entre les deux pays, mais je n'habitais pas vraiment à côté, et m'en souciais peu. De toutes façons, mis à part mon père qui peut être aurait voulu aller bosser là-bas, nous n'allions pas aux États-Unis ; pas le temps, et puis, il y a assez à visiter au Mexique. Ça peut paraître bizarre, d'habiter à côté d'un des pays les plus riches du monde et de ne pas s'y rendre, mais il faut voir combien les démarches étaient longues pour traverser la frontière : ça ne valait pas le coup juste pour du tourisme ou du *shopping*. Là, à Nogales, c'était différent. Ou bien alors était-ce parce que j'avais grandi, et que j'étais de plus en plus attirée par l'ailleurs ; en tout cas ce fichu mur je l'ai appris par cœur, à force d'aller le voir en imaginant ce qu'il y avait de l'autre côté. Faut dire que c'est quand même étrange, ce truc posé en plein milieu de la ville, et même en plein milieu d'un continent, qui parcourt aussi bien le désert que les montagnes et finit même sa course dans la mer, tout ça pour empêcher des gens d'accéder à un pays où ils espèrent trouver plus de richesses. Comme si finalement on te mettait bien en face des yeux le fait que non, tu n'es pas réellement libre, mais plutôt enfermé dans une sorte de système politique. Économiquement, ça se tient, n'empêche qu'on a toujours un serrement au cœur en pensant aux centaines de personnes qui meurent en essayant de passer illégalement chaque année.

« ... Bien que Nogales était une des villes les plus peuplées du pays, j'y ai pour ma part vécu bien plus agréablement qu'à Juarez, tout en continuant de regretter ma chère Tampico. Au final, je n'y ai pas vécu très longtemps ; mais une partie de ma famille y est encore. Et, avant même ce déménagement, j'avais commencé mes demandes d'admissions dans les écoles d'Art environnantes, y compris aux États Unis. Malgré qu'encore aujourd'hui je ne sache pas trop pourquoi, j'ai reçu une réponse positive venant du *College of Fine Art* de Tucson, soit l'une des villes ricaines les plus proches de mon nouveau chez-moi, et l'une des écoles dans lesquelles je voulais le plus aller. J'ai donc dû passer les mois suivants, tout en me concentrant aussi un peu sur le passage de mon *ceneval*, qui n'était pas obligatoire mais me donnerait des points supplémentaires pour mon dossier, à préparer ma demande de *visa* étudiant : la croix et la bannière ! Mais, quand tu es accepté dans une telle école avec si peu de bagages artistique, rien ne semble plus être un obstacle suffisant pour renoncer. J'allais enfin pouvoir passer la frontière à ma guise et voir un peu plus de pays. L'année suivante, il y a donc eu les beaux arts, un monde à part. Une richesse hallucinante, beaucoup de rencontres, beaucoup de découvertes. Et puis, je travaillais à côté à la bibliothèque de l'université partenaire de l'école, histoire de pouvoir financer mon petit loyer sans trop me faire de souci. Je pense avoir eu beaucoup moins d'ennuis de ce côté là que d'autres étudiants étrangers, du fait de mon métissage et de la prédominance de mes traits européens. Ça a été trois ans incroyablement riches en expériences, à mille lieues de ma vie d'avant. Parmi toutes les rencontres faites durant la première année, il y a eu Jon, de qui je me suis rapprochée petit à petit parce qu'on avait pas mal de goûts et d'intérêts en commun. Nos vies étaient parfaitement opposées, et pourtant très identiques, et nous échangions beaucoup, ce qui est important dans une relation, que ce soit avec des amis ou un compagnon de vie. Nous nous sommes fait découvrir pas mal de choses. En tout cas, lui m'a fait découvrir son univers musical,

auquel j'ai accroché, y trouvant des liens avec le mien. Il a eu la chance de se forger près de *L.A.* et donc de découvrir mille choses à la seconde, alors que dans le domaine du *metal* les rares titres commerciaux m'étant parvenus ne m'avaient pas plu du tout. J'ai ainsi pu constater la richesse du genre, tandis que je lui montrais d'autres choses, surtout du *punk*. On ne venait pas du même milieu, on n'avait pas du tout les mêmes bagages, les mêmes expériences, mais niveau mentalités, ça collait, et rapidement on s'est retrouvés à avoir des projets, artistiques au début, puis personnels, en commun. *Paris ne s'est pas faite en un jour* ; nos débuts ont été plutôt pimentés et même musclés, parce que généralement, deux personnes qui se ressemblent, surtout si elles ont un peu de caractère, ont du mal à se supporter. ... Pulver, ce n'est pas venu tout de suite non plus. Disons que la première année a été assez chaotique entre nous, entre affrontements surtout dus à nos fiertés, et rapprochements, et puis on a fini par être officiellement ensemble, c'est-à-dire que notre relation n'alimentait plus seulement les ragots mais était devenue quelque chose de réel. En fait, je crois qu'on était devenus un mythe, un sujet de discussion dans l'école, et ça nous faisait pas mal rire. Mais les rumeurs sont rarement totalement infondées ; donc voilà, on a fini par se rendre à l'évidence ou bien se rendre tout court, et notre collaboration a franchi un cap. »

Dead men tell no tales

« Au niveau de la musique, je suis rentrée dans Jet Jaguar, le groupe que Jon avait depuis pas mal de temps, à peu près à la même période, parce qu'ils cherchaient quelqu'un pour remplacer leur batteur parti dans un autre groupe. Je ne me sentais pas trop à la hauteur, n'ayant pas un niveau fantastique en batterie, mais l'envie de me lancer dans l'aventure a été plus forte que mon appréhension. Je n'avais pas encore eu de véritable formation musicale ; je m'étais bien un peu amusée à accompagner des potes qui découvraient la guitare au lycée, mais c'était resté un jeu. D'ailleurs, pendant longtemps, je n'avais plus eu d'occasions de pratiquer la batterie à cause de mon petit appartement ; c'est chez un ami que je m'entraînais, et depuis mon entrée aux États Unis, dans un des locaux de l'école. J'étais donc un peu rouillée, et ils me proposaient de partir en tournée, une de leurs tournées les plus importantes, puisqu'il avait déjà été décidé que ce serait la dernière... Ça s'est plutôt très bien passé, et ça m'a donné une expérience de la scène à laquelle je n'étais plus accoutumée depuis que j'avais arrêté le théâtre des années plus tôt. Et encore, être sur scène pour le théâtre ou pour produire sa musique, ce n'est pas la même chose. Disons qu'au théâtre comme en danse ou en musique, tout est réglé au millimètre : les mouvements, les actes, les paroles s'il y en a, et il faut savoir aussi improviser si besoin, s'adapter à ce qu'il peut se passer d'imprévu. ... Mais, en musique, ce n'est pas la même implication du corps : tu n'es pas censé jouer un personnage même si bien souvent les musiciens s'en fabriquent un quand même , mais juste montrer ce que tu sais faire. C'est toi que l'on juge, ce que tu sais faire et non pas ce que tu montres. Mais en même temps, les gens en général, je ne parle pas des spécialistes ou bien encore les autres musiciens qui auront plus tendance à s'attacher à la performance d'un seul membre du groupe, celui qui pratique le même instrument que lui, pour s'inspirer de sa technique, enfin bref les autres en général, font attention au chanteur, au guitariste, à celui qui se démarque, et le reste n'est alors qu'un ensemble. C'est pareil pour la danse : on ne fait généralement attention qu'au soliste, et non pas aux figurants, qui sont juste là pour instaurer l'ambiance. Alors qu'au théâtre, le public est selon moi attentif à tous les détails, et, quel que soit ton rôle, tu as forcément une sorte de pression sur les épaules. Pas celle de faire foirer l'ensemble, comme dans un groupe de musique, mais celle d'être jugé individuellement, pour toi même. Ou bien c'est ce que je me disais pour me rassurer et affronter cette épreuve.

« ... Jet Jaguar s'est séparé, et Jon et moi avons eu l'envie de prolonger ça, juste nous deux. Pulver est né à peu près à ce moment là, même s'il n'avait pas encore de personnalité, ni même vraiment de nom[53]. Je pense que c'est une anecdote qui nous est chère, celle du choix de ce nom, Pulver, qu'on a trouvé presque par hasard, parce qu'on parlait de noms de groupes durant l'un de nos nombreux déplacements en voiture, pendant lesquels on parle beaucoup ; et il y avait ce nom, Pulver, sur la bâche du camion devant nous. Ça sonnait anglais, ça sonnait germanique, ça véhiculait une très belle image, celle de la poudre, de l'explosif mais aussi une image forte de notre cher *rock'n roll*. ... Pulver a beaucoup évolué depuis ses débuts. Je me souviens, on avait tellement de références et d'influences musicales différentes qu'au début ça partait dans tous les sens, nous voulions ne pas se donner de limites, mais pouvoir passer d'un style à l'autre à l'envi, sans s'imposer de cloisonnement. Et même, au départ, nous n'avions pas

53. En réalité ils appelaient le groupe Black Savate, une sorte d'hommage humoristique à Black Sabbath ; La *Savate* étant une discipline sportive de combat.

décidé de la formation réelle de Pulver, c'est à dire de nos instruments. Personnellement, j'ai toujours adoré découvrir des instruments et en posséder, mais je ne sais pas pour autant en jouer. ... Plus jeune, j'ai passé des heures chez un luthier qui fabriquait des trucs incroyables, des instruments sans doute même oubliés de ses confrères. D'une manière générale, tout ce qui peut produire du son nous intéresse, je crois, et il n'est pas rare que nous nous amusions à créer des rythmes à partir de rien, utilisant les objets à portée de main, comme le font les membres de Six Drummers[54]. Mais pour autant, nous n'avons jamais voulu faire du bruitisme, ou des pièces sonores, comme c'est la mode dans certaines écoles d'art où les étudiants et de pédants professeurs ne jurent plus que par ça : tu ne peux pas faire de la vulgaire musique, tu dois faire de l'art, tu dois faire du *son*, et ce même si ça ne ressemble à rien. Enfin bon, je suppose que toutes les branches artistiques ont besoin de leur élitisme. Nous, ce qu'on voulait, c'était explorer la musique, faire des choses nouvelles, je ne veux pas dire révolutionner un genre, nous n'avons pas cette prétention, mais des choses nouvelles pour nous. ... On a ainsi fait l'acquisition d'instruments dont nous ne savions pas du tout jouer : un harmonica pour moi, un banjo pour lui. Et encore, c'est allé plus loin parfois, on a même eu cette volonté de construire nos propres instruments à la manière de ma première batterie ou de ses pédales d'effets. Mais la référence des *jug bands* était toujours présente. Alors on a aussi bricolé des *washboard*[55], *washtub bass*[56] ou utilisé des scies ou des peignes pour accompagner nos paroles. Jon ayant déjà fait quelques essais plutôt fructueux de *cigar box guitars* plus jeune aussi ; l'idée de la récupération, du recyclage, est devenue assez importante dans notre travail en général, et nous avions ce besoin de réaliser plastiquement, de nous investir matériellement pour avoir un lien plus proche avec nos instruments. Au final, dans la formation actuelle de Pulver, nous avons laissé tout cela de côté, ou du moins, aucune des compositions avec lesquelles nous tournons actuellement ne les utilise, mais la référence est là, dans la trame de fond, au travers de ma batterie, des ampli, des guitares et des pédales. Mais on n'a pas abandonné l'idée, bien au contraire, et tout cela ressortira sans doute un jour, que ce soit dans Pulver ou dans une autre formation. ... Tout ça pour dire qu'à la base, on n'avait pas vraiment de projet défini ; on jouait pour tuer le temps, on jouait pour être ensemble, pour créer, on jouait parce qu'on en avait besoin. Puis, je ne sais pas comment ça a basculé, mais on a fini par avoir une vraie identité, il y a un style qui est devenu prédominant. Une lourdeur, une lenteur qui venait sans doute de la chaleur écrasante de Tucson — difficile de faire du *punk* agité avec 100°F (environ 40°C) , mais aussi et bien plus certainement de nos ressentis, du fait que ça collait de cette façon là, que ça collait à tout ce qu'on avait à l'intérieur et qui nous reliait. Ça a pris forme lentement, et ça restait encore quelque chose de très intimiste, on n'avait pas de but ni d'ambition particulière sinon d'explorer ce qu'on était capables de faire à deux. Ça a encore évolué d'ailleurs avec nos voyages et nos déménagements ; impossible de faire exactement la même musique en Arizona ou en Norvège, tu es forcément influencé par l'ambiance extérieure, les gens, l'actualité locale, la bière, la météo et la lumière. On a fini par jouer en public, plus sur la demande d'amis à la base, puis on s'est lancés dans de véritables tournées. Après Tucson, Jon a été accepté à Denver, et j'ai fait en sorte d'être acceptée dans

54. Formation suédoise du film *Sound of Noise*, sortie en 2010 de Ola Simonsson et Johannes Stjärne Nilsson ; Ce long métrage raconte l'histoire d'un groupe de six percussionnistes, les Six Drummers, qui jouent de la musique en se servant de la ville ou de tout ce qu'ils trouvent afin de réaliser une grande œuvre musicale.

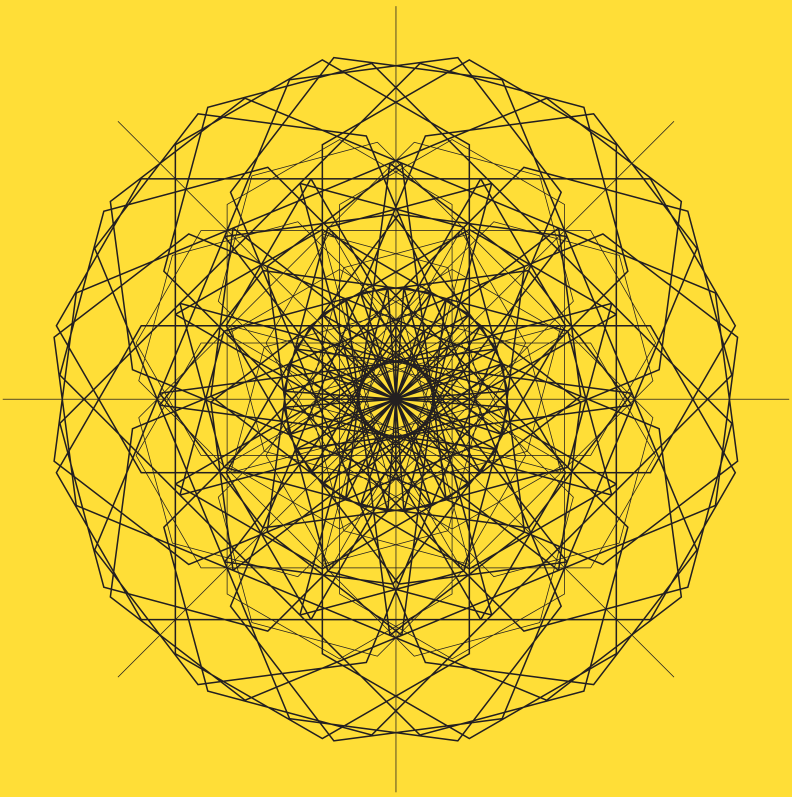
55. Planche à laver, devenue au fil du temps un instrument de musique et de percussion.

56. Contre-bassine, instrument rudimentaire composé d'une bassine et d'un manche tendant une ou plusieurs cordes à la manière d'une contrebasse.

une université de l'état, histoire de renouveler mon visa étudiant, de rester aux États Unis avec lui et d'étudier la littérature américaine, pour laquelle je m'étais passionnée, avec une option littérature européenne. J'avoue que passer trois ans aux beaux arts, ça ne m'a pas donné de vocation artistique réelle. Outre une culture grandement enrichie, j'avais toujours le plaisir de dessiner, et surtout j'avais beaucoup pratiqué la vidéo, qui est encore un médium que j'affectionne particulièrement, en partie pour son côté autistique. Par contre, ça a renforcé ma passion pour les livres, et j'avais très envie de me diriger vers quelque chose mêlant les deux : l'Art et le livre.

« ... Après cette année là, nous avions envie de changer de climat, et étions très attirés par l'Europe, que nous avions eu l'occasion de parcourir durant une tournée. Nous avons atterri à Oslo, Jon a terminé son *master* là bas. J'en ai plutôt profité pour travailler un peu, tout en continuant à étudier la littérature, et aussi un peu de gestion, car j'avais de plus en plus envie de mettre à profit mes connaissances, et, ayant rencontré pas mal de gens doués mais tout à fait inconnus, l'idée avait germé de faire de l'édition, pour distribuer à notre échelle un peu de savoir. ... En s'installant en France, on avait ainsi des projets plein la tête, mais certains surtout qui sortaient du lot, des sortes de volontés pour l'avenir. Après tous ces déplacements et les déménagements auxquels on avait été confrontés tous les deux au cours de notre vie, on a voulu se poser un peu, quelque part, pour construire quelque chose, ou du moins poser des bases stables. ... La Norvège nous avait habitués à être en ville tout en ayant un climat de campagne, avec la nature très proche, et aux promenades en forêt à moins de cinq minutes à pieds. Tous les deux, on avait assez de mal de toutes façons à supporter les grandes villes trop peuplées. Jon voulait revenir à un endroit où tu fréquentes tes voisins et dis *bonjour* aux passants dans la rue sans qu'on te prenne pour un excentrique, un truc un peu plus humain. Pour ma part, j'avais eu plus que ma part des foules, bien qu'ayant toujours plus ou moins évolué dans des villes et étant habituée à tout avoir à proximité, que ce soit commerces ou services en tous genres. Il nous fallait donc une petite ville pas trop coupée du monde, mais calme. En réalité, nos premiers choix se sont portés sur la Suisse, notamment le Jura, avec ses montagnes et son ambiance sauvage. Mais bon, vivre en Suisse est plus facile à dire qu'à faire, autant essayer de franchir la frontière mexicaine sans passeport et en pleine journée ! J'exagère, mais ce n'est pas facile. Fait tout aussi important, j'avais pu obtenir la nationalité française à ma majorité grâce à ma mère, qui avait fait la démarche le permettant plus jeune, y ayant droit grâce aux origines de son père, et qui avait jugé que cela pourrait nous être utile pour plus tard. Il avait raison, c'était un atout. Déjà pour la Norvège, ça nous a permis d'y résider, lui en tant qu'étudiant et moi en tant que travailleur temporaire, grâce aux accords passés dans l'*Espace économique européen*. Ça, et le fait que je parlais couramment français et Jon pas mal du tout, nous a poussés par après à prospecter dans la campagne près de la Suisse, pour ne pas s'éloigner d'un important épicentre artistique et d'une région au folklore riche dans laquelle Jon pourrait continuer ses études en la matière. [...] Nous nous sommes trouvé une maison, bénéficiant des loyers presque offerts de la région, et avons entrepris de l'aménager de sorte à la rentabiliser pour nos activités. Nous voulions plus que tout un local pour répéter, un atelier pour toutes les pièces vraiment plastiques de Jon, un bureau pour nos activités éditoriales et un atelier de sérigraphie personnel. Je ne sais pas encore dire la chance que nous avons d'avoir pu effectivement avoir tout cela. À l'heure d'aujourd'hui, tout n'est pas encore vraiment en place, mais bon, ça avance, et on a des choses à finir avant d'en entamer d'autres. En tout cas, la place on l'a, le cadre aussi. La maison nous offre assez d'espace pour organiser des concerts, ce que nous n'avions pas fait depuis Tucson, et est désormais connue sous le nom de *Le Domaine*, par la sphère artistique et musicale du coin. Le Domaine

doit être un espace de création, un lieu avec une vraie émulation entre les habitants, qui s'entraînent mutuellement dans des projets, créant une dynamique. La volonté est de retrouver l'esprit des beaux arts, où certains étudiants finissaient même par vivre, désireux de s'impliquer à fond. Ce n'est plus seulement une école d'art, mais une véritable école de vie. Et les créatifs ont besoin de ce climat d'effervescence pour avancer, seul c'est beaucoup plus dur. [...] D'ici la fin de l'année, nous, j'entends par là Jon, moi et d'autres créatifs, devrions avoir mis sur pieds un *fanzine* consacré à toutes les formes du *rock'n roll*, qu'elles se trouvent dans la musique, l'art plastique, le spectacle vivant ou la littérature, bref, dans la création artistique sous toutes ses formes. ... Mais à terme, il s'agira surtout pour nous de réaliser nos plus grands fantasmes, à savoir donner naissance à un plus gros *label* de production de musique, et à une maison d'édition. Le projet s'appelle Édifices, il porte ce nom depuis des années, avant même que nous ne sachions quoi en faire exactement. Pulver aurait pu ou dû à un moment s'appeler ainsi. Pour nous, ce devrait être l'occasion de réaliser matériellement les objets de nos collections, de confectionner des livres et de produire des albums, participant à la diversité de la jeune création artistique selon notre ligne de conduite, nos goûts, et avec comme ligne de fond l'esprit *rock'n roll*, toujours. »



To walk a middle course

Kinésithérapeute trop cher, savant fou, acteur médiocre, sociologue, chirurgien charcutier, éditeur, administrateur de je ne sais quoi, curé, biochimiste, menteur, ecotoxicologue, charlatan, *trader*, éducateur, magicien, ingénieur de mes couilles, attaché de presse, viticulteur, marionnettiste, technicien du génie rural, géologue, sportif professionnel, milliardaire, voleur, cartographe, agent immobilier, paysan, artiste, clochard, ornithologue, architecte, maître spirituel, avocat, *clown*, courtier, graphiste multimédia, horticulteur, archéologue, politicard, infirmière trop laide pour être réelle, *webmaster*, acousticien, journaliste, poivrot dans un bar, chasseur ou musicien dans un groupe de *doom* : tous autant qu'ils sont, et peu importe ce qu'ils font, ou ce qu'ils croient faire ; ils partagent peu de points communs. Pourtant, ce qui peut les relier, sera l'influence que leur biographie exerce sur eux-mêmes à titre individuel. Par biographie, j'entends les expériences personnelles passées et digérées, sur lesquelles l'on a suffisamment de recul pour qu'elles nous apprennent quelque chose d'important, et influent sur nos actes, notre façon d'être. Pour résumer, chacun est programmé par l'éducation qu'on lui donne, le milieu auquel il appartient, mais il se construit ensuite lui même par la somme de ses expériences, l'environnement et le réseau qu'il choisit. La biographie est donc la somme des influences exercées sur un individu, quel qu'il soit, et aussi banal soit il. C'est un constat global.

Dans mon travail, plutôt que de m'attarder sur les références, j'ai toujours voulu aller au delà de ces dernières et me suis énormément intéressé à l'importance que la biographie peut avoir sur l'individu. J'en ai conclu que la biographie comme éducation est la base qui va orienter, après analyse consciente ou non du sujet, tous ses choix et notamment celui de la tribu, du clan au sein duquel l'individu évoluera, du type de personnes qu'il fréquentera parce qu'il aura trouvé en eux des points communs importants, résultant souvent d'expériences passées similaires, ou d'une culture commune. J'ai ainsi été amené à plusieurs reprises à réfléchir sur cette idée basique mais essentielle selon laquelle toute créativité et toute volonté, idée, perception, besoin, découlerait du passé, du vécu, des bases. Si la biographie appartient au passé, l'influence, elle, appartient bien au présent tout comme la référence, apportée par l'extérieur et encore méconnue, peut être une ouverture vers le futur. L'influence joue donc un rôle dominant dans l'aboutissement créatif. C'est l'influence qui continue à forger la biographie de l'individu, dirigeant ses choix, sa manière d'être et de penser. Pour parler définition, j'entends par influence un procédé psychologique d'imitation ou de *mimesis*, dans l'idée selon laquelle un individu est sous l'influence d'un autre ou même d'un groupe parce qu'il l'admire ou éprouve une sympathie pour lui, qu'il désire juste l'imiter afin de gagner une sorte de reconnaissance et ainsi devenir un collaborateur du prestige qui lui est alloué, et le partager. Regardons juste le nombre de sosies que possède Elvis ! L'influence est souvent originaire d'un groupe faisant pression sur l'individu, de manière volontaire ou non. Ainsi, la mode, le mimétisme, l'imitation, le conformisme, mais aussi la conversion en sont des manifestations. On rejoint ici à nouveau l'idée des codes précédemment expliqués. L'influence s'exerce désormais principalement par des réseaux. Cela a toujours été le cas, mais encore bien davantage aujourd'hui avec internet et par le biais de sites sociaux où l'on retrouve les pièces maîtresses de l'influence, soit, les *leaderships*, mais aussi et de plus en plus souvent les boucs émissaires. J'entends par réseaux des ensembles stables de relations humaines qui agissent dans le même sens et souvent échangent des informations qui leurs sont chères, mais aussi des biens ou des services. Depuis l'arrivée d'internet, et auparavant déjà de façon

moindre par le biais de la téléphonie et de la télévison par satellite, les moyens d'acquérir des influences ont été quintuplés. Mais, cela revient au final à mettre de l'eau dans sa bière : certes il y a un peu plus de contenu, mais on constatera vite que l'effet et le goût en sont atténués, et que cela ne sert donc à rien. Plus de connaissances, plus facilement, mais diluées dans la même masse : cela aura donc une influence moins importante en somme, sur une population qui croit avoir connaissance d'une plus grande culture que jamais auparavant. Grâce, ou plutôt à cause d'internet, tout est désormais à portée d'esprit en très peu de temps, et par le biais de dispositifs accessibles et compréhensibles par tous. Alors que jusque là la culture était le fruit mérité d'un labeur compliqué, désormais toute personne a accès à une culture de base standard historiquement dépassant tous les autres standards ; cependant ce mélange reste une culture limitée tout de même au seul champ d'internet, et parfois certains éléments peuvent échapper à ce réseau. Rarement longtemps, puisqu'il suffit d'être une fois photographié et taggé pour commencer à pulluler frénétiquement sur la toile du *web*[57]. Heureusement, même si internet prédomine, les influences acquises de manière plus classique, par le moyen de médias plus fiables et plus efficaces restent de mise. Nous pouvons ainsi, pour assouvir notre curiosité, allier efficacité et quantité dans cette ère du tout numérique. Cette multiplicité fait que plus les influences et les références seront vastes, nombreuses, diversifiées et innovantes, plus la création sera riche, à la façon d'un pot pourri. Nous sommes réellement dans un système dans lequel la saturation des codes est nécessaire pour espérer s'en démarquer et ne pas rester cantonné à un système de pensée. Saturation de l'information, de l'image, du son, des idées... Je crois qu'il n'y a rien de tel que de prendre un artiste ou un groupe d'artistes pour point de mire afin de regarder à quel point leurs influences peuvent être nombreuses et diversifiées, et par quel moyens elles peuvent se retrouver dans leur quotidien et dans leur travail.

Il faut penser que l'influence pour un artiste est primordiale, c'est sa base même, bien plus que son histoire personnelle parfois, même si les deux sont liées. Ainsi, en passant d'un membre du groupe à l'autre nous constaterons déjà l'influence mutuelle qui peut s'établir, les points communs qui surgissent entre les individus et les différences qui les opposent, le tout donnant quelque chose de plus unique encore par ce métissage improbable, que si une seule personne mettait à nu toute ses expériences. Dans un groupe, il y a ce qui l'influence, soit l'entité créée par la fusion des individus dans un même but créatif. Mais il y a aussi les influences respectives des membres du groupe, qui ne sont pas toujours bien mises en avant. Très souvent, elles ne correspondent pas à tous les membres, et ce sont les influences communes qui sont retenues, les divergentes sont quant à elles mises de côté. Certains membres partagent parfois des influences plus importantes avec l'un qu'avec l'autre, et sera au final retenue bien souvent une influence spécifique et presque unique afin d'éviter tout comportement conflictuel à l'intérieur des formations : il faut alors savoir faire des concessions personnelles et mettre de côté sa personnalité pour que ce soit le groupe qui fonctionne. Je suis tombé, en cherchant un peu, sur une *interview* du groupe Suisse Nostromo parue en juillet 2004 sur le *webzine* Metalorgie[58] avant la sortie de *Hysteron Proteron*[59] : « Vous avez tourné avec Converge, The Dillinger Escape

57. J'entends par là la définition de Hakim Bey dans son ouvrage de référence *TAZ* : « ... le *web* est le pourvoyeur des chants épiques, des généalogies et des légendes de la tribu ; il a en mémoire les routes secrètes des caravanes et les chemins d'embuscade qui assurent la fluidité de l'économie tribale ; il contient même certaines des routes à suivre et certains rêves qui seront vécus comme autant de signes et d'augures ».

58. www.metalorgie.com ; magazine internet français de référence.

59. Nostromo, *Hysteron Proteron*, Recall, 2004 ; troisième et dernier album.

Plan, Napalm Death. On peut facilement penser à ces groupes à l'écoute de votre musique. Quelles sont vos véritables influences ?
« On n'a pas tourné avec Converge jusqu'à la date de Paris. Sinon, je pense que nos influences se ressentent dans la musique qu'on fait, ça c'est clair au niveau des groupes avec lesquels on a tourné. Sinon après chacun écoute des trucs différents. Moi mes influences ne vont pas transparaître dans Nostromo : j'écoute pas mal de *hip hop*, du *hard core old school*... Les influences dans Nostromo c'est plutôt au niveau du son et par rapport à certaines compos de groupes qu'on apprécie tous en commun : Napalm Death, Dillinger Escape Plan, Meshuggah qui font l'unanimité dans le groupe, même si on a d'autres influences externes à la musique et au groupe. »

Le phénomène d'appartenance à un groupe peut se constater dans les équipes sportives, les écuries, *etc*. En musique nous la retrouverons sous forme de collectif mais aussi et principalement sous forme de *label* même si la ramification peut aller au-delà. Ainsi, un groupe de musique peut entrer dans une famille bien spécifique en utilisant certains illustrateurs pour leur pochette de disque, certains producteurs de renom, certains *bookeurs* ou l'affiliation à des courants de pensée religieuse, politique ou philosophique. Je ne m'attarderai donc pas ici sur l'analyse de références mais tenterai d'aller plus loin, et de voir la part qu'ont représenté leurs anciens groupes, leurs débuts en musique, le satanisme, internet, le folklore, les *road trips* et les écoles, tout comme les déménagements liés à ces écoles, et donc les changements de culture, dans la construction de l'identité de Pulver, en plus de citer certaines influences particulières. Je souhaite raconter les contextes et mécanismes de la création du groupe, et tout cela peut ici devenir aussi important que des larves dans un cadavre en putréfaction.

Snakes for the divine

Parfois, la nuit ça me reprenait, je me réveillais dans cet internat du collège pour lequel je travaillais afin de subvenir à mes besoins pour un temps. Puis, je repensais à ces gamins juste après m'être mis d'accord sur le fait que je n'étais pas à l'hôpital et que tout allait bien. Je pensais à un élève surtout, qui portait le même nom que tous les autres, mais qui était vraiment très sympa ; il faisait ses devoirs mieux que les autres, il parlait bien, il lisait beaucoup et était vraiment plus intelligent que ses camarades internes. Mais cela faisait à peine deux jours qu'il avait intégré le bâtiment que déjà tous les autres le méprisaient et rien n'y faisait. Ni les sanctions, ni la discussion ne pouvaient les raisonner, cet enfant était une menace pour un seul d'entre eux et il l'est devenu pour tout le monde sans raison apparente. Initialement, je me suis intéressé au processus de l'influence quand j'ai pu constater à quel point cela peut interagir sur un comportement, principalement sur et dans un groupe d'individus. Je me suis alors penché sur le phénomène de *scapegoat*, ou « bouc émissaire » en français, soumis par les opinions d'un *leadership* à l'intérieur de groupes ou de réseaux. Je me suis concentré sur le comportement du bouc émissaire afin d'en saisir le mécanisme, et d'en constater la construction ; en quelques mots, le bouc émissaire, c'est du « un pour tous et tous contre un », c'est le choix d'une personne par un groupe, qui est ensuite exclue, ostracisée, ou doit parfois endosser à titre individuel une responsabilité collective. L'on peut se poser des questions sur l'influence que peut avoir un individu sur un groupe. Souvent, nous pensons au rôle du *leader*, mais très peu à l'influence inverse : parfois, c'est grâce à l'existence présumée d'un bouc émissaire que les groupes se forment, ayant un objectif commun. Il existe donc l'influence de ce que l'on appelle la chefferie, ou plus couramment *leadership*, soit la capacité d'obtenir des autres qu'ils fassent ce que vous voulez ou coopèrent à vos objectifs sans utiliser de sanction, de promesse ou d'un quelconque autre moyen de pression physique ou psychologique. En quelque sorte le charisme et les qualités particulières que l'on prête à un chef celles qui font que l'on désire le seconder avec plaisir et enthousiasme peuvent être considérés comme un phénomène d'influence, pas toujours délibéré. Ce qui nous oblige dans un certain sens à aborder la question des *gourous* qui mettent justement en place ces systèmes d'influence. Les *gourous*, *chaman*, charlatans et magnétiseurs conseil, ou tous autres termes utilisés pour désigner des *maîtres spirituels*, dissipant les ténèbres d'un domaine dans lequel ils excellent aux yeux de tous en échange de quelques billets. J'ai appris très tard dans mes recherches que Jon a toujours suivi ces écoles mystiques parallèles, et nage de la franc maçonnerie à certains groupes occultistes américains. Mais son recul est grand là dessus, et il se sert de ces écoles comme des producteurs d'idées et d'images qu'il s'emploie à étudier, pour en comprendre les mécanismes, en parallèle à ses recherches sur le folklore et le paganisme. « Et, comme pour tout, dès que tu passes 1% de ton temps à te passionner pour quelque chose, ça en devient une influence pour toutes les autres choses que tu peux faire. [...] J'ai un jour lu *Gargantua* de Rabelais, dans lequel il désigne une communauté religieuse qui lui sert de critique contre celles de son époque, et lui permet d'exposer la façon dont il perçoit Dieu et la religion. La seule règle de cette communauté nommée *thélémite* est « fais ce que tu voudras ». J'ai poursuivi des recherches là dessus pour tomber sur Aleister Crowley[60]. ... Dans le système que Crowley a développé, la tâche essentielle pour les adeptes est la découverte et la manifestation de leur volonté propre, définie parfois comme le destin grandiose et à d'autres moments comme

60. Edward Alexander Crowley (1875-1947), éminent écrivain et occultiste britannique.

un simple instant du chemin, de l'action qui opère en parfaite harmonie avec la nature. Cette volonté ne provient pas de l'intention consciente, mais de l'interaction entre le plus profond de soi et l'Univers entier. Par conséquent, le thélémite éclairé est celui qui est capable d'éliminer ou de contourner la conscience créée par les désirs, les conflits, et les habitudes. ... Théoriquement, à ce stade, le thélémite crée en harmonie avec la nature, tout comme un flux descendant, sans résistance ni convoitise du résultat. La capacité à accomplir ce grand travail nécessite beaucoup de préparation et d'efforts selon Crowley. Le programme se compose de plusieurs éléments clés, y compris une connaissance approfondie de la *kabbale hermétique*[61], la méditation, le développement de son corps astral et l'invocation constante et régulière de certaines divinités ou des êtres spirituels. »

Mais ces recherches, comme dit précédemment, ne se limitent guère à l'unique disponibilité d'ouvrages sur Crowley, LaVey[62] et autres grands classiques quasi commerciaux de la philosophie occultiste. Jon me confesse toujours : « Avant de me pencher sur l'étude de Crowley, j'avais déjà eu pas mal de sympathie pour d'autres écoles. La première est celle de Gurdjieff[63] et la seconde est celle de Steiner[64]. ... Le noyau de la doctrine de Gurdjieff avait trait à l'intégration de toutes les forces vitales pour les mettre en harmonie les unes avec les autres ainsi qu'avec l'ordre cosmique, de sorte que chaque individu apprenne à *être*. La vraie connaissance, selon lui, est une fonction de l'être. Ce que connaît un homme est en lien direct avec ce qu'il est. [...] Gurdjieff faisait une distinction entre l'être essentiel et la personnalité superficielle et enseignait à ses élèves des exercices divers ayant pour but d'affaiblir les conditionnements courants. Ces méthodes étranges à l'extrême relevaient d'un travail psycho physique et de la thérapie de groupe. J'ai eu connaissance de ceci en lisant le *Matin des Magiciens*[65], dans lequel Louis Pauwels[66] parle un grand nombre de fois de cet individu. Je me suis donc procuré le livre écrit par Ouspensky[67], un autre élève de Gurdjieff, qui explique ses méthodes dans *Fragment d'un Enseignement Inconnu*[68]. ... Ouspensky le décrivait ainsi : « Exercices rythmiques accompagnés de

61. la *Kabbale* est une loi orale et secrète issue d'une tradition ésotérique judaïque, transmise par *YHWH* à Moïse en même temps que la *Thora*, soit la loi écrite et publique.

62. Howard Stanton Levey *aka* Anton Szandor LaVey (1930-1997) fondateur de l'Église de Satan et auteur de *la Bible satanique*.

63. Gueorgui Ivanovitch Gourdjiev *aka* Georges Gurdjieff (1877-1949) important ésotériste russe d'origine arménienne.

64. Rudolf Steiner (1861-1925), remarquable philosophe, occultiste et penseur social croate (sous l'Empire austro-hongrois). Il fonde l'anthroposophie, un courant de pensée qui est une tentative d'étudier, d'éprouver et de décrire des phénomènes spirituels avec la même précision que la science étudie et décrit le monde physique. Ces principes ont été appliqués dans l'agriculture, la biodynamique, la médecine, la pharmaceutique et dans les écoles dites de Steiner ou de Waldorf. le siège de la *Société anthroposophique universelle* et de l'*École Libre de Science de l'Esprit*, le *Goetheanum*, est implanté à Dronach en Suisse près de Bâle, soit à quelques kilomètres de la résidence de Pulver.

65. Le *Matin des Magiciens* est un livre publié en 1960 de Louis Pauwels et Jacques Bergier, manifeste du *réalisme fantastique*.

66. Louis Pauwels (1920-1997) journaliste et écrivain franco-belge, auteur du *Matin des Magiciens* et rédacteur du magazine *Planète*.

67. Piotr Demianovitch Ouspenski (1878-1947) journaliste, auteur et philosophe russe ; il est connu pour ses travaux sur Georges Gurdjieff et pour sa théorie de la quatrième dimension, cette dernière inspira énormément le mouvement suprématiste russe et surtout Kazimir Severinovitch Malévitch.

68. Piotr Ouspenski, Fragments d'un enseignement inconnu, 1947 ; ouvrage où l'auteur relate l'enseignement en tant qu'élève de Georges Gurdjieff sous forme de récit de huit années de travaux.

musique, danses de *derviches*[69], exercices mentaux, étude des diverses façons de respirer et ainsi de suite. Parmi les plus astreignants étaient les exercices d'imitation des phénomènes psychiques : lecture de pensée, clairvoyance, manifestations médiumniques, *etc*. Avant de commencer ces derniers, Gurdjieff nous avait expliqué que l'étude de ces *trucs*, comme il les appelait, était obligatoire dans toutes les écoles orientales, parce que, avant d'avoir étudié toutes les imitations, toutes les contrefaçons possibles, il était inutile de commencer l'étude des phénomènes à caractère supranormal. Cependant notre effort portait surtout sur la rythmique, et sur d'étranges danses destinées à nous préparer à faire par la suite des exercices de *derviches*. Gurdjieff ne nous disait ni ses buts ni ses intentions, mais d'après ce qu'il avait dit auparavant, on pouvait penser que tout cela tendait à nous mener vers un meilleur contrôle du corps physique. » [...] Gurdjieff a introduit une figure de l'ennéagramme[70] très importante dans ma construction musicale. À l'origine c'est une figure ésotérique qui a été utilisée afin d'ouvrir une porte vers l'acquisition de la pierre philosophale[71]. ... Le symbole qui prend la forme d'un cercle divisé en neuf par des points, reliés entre eux dans un certain ordre par neuf lignes, exprime la loi de sept dans son union à la loi de trois, enfin là, il faut lire Ouspensky pour comprendre. En gros, l'ennéagramme ne décrit pas des comportements, mais des motivations sous jacentes qui vont provoquer des comportements chez les individus. Chaque type de l'ennéagramme est piloté par une compulsion d'évitement. C'est à dire qu'il cherche à tout prix, et de manière souvent inconsciente, à éviter une chose particulière. Dans cette compréhension, il n'y aurait donc pas de bons ou de mauvais types. C'est l'équidistance des neuf points sur le cercle qui illustre cette idée d'égalité entre les types. ... En fait, je me suis toujours vu et compris comme un alchimiste. ... Un livre qui a vraiment changé ma vie, c'est le *Matin des magicien*. C'est ma base de travail, réellement pour tout. Je pense qu'au moment où je l'ai lu et l'ai compris, j'ai tout ingéré sans vraiment de recul critique, parce que j'avais déjà des idées très proches de ça sans le savoir et je me suis reconnu dans ces écrits comme si c'était moi qui les avais rédigés ... Le thème central de ce livre repose sur l'idée qu'une quantité de connaissances scientifiques et techniques, dont certaines proviennent de civilisations extra terrestres, ont été tenues secrètes pendant les grandes périodes de l'Histoire, et que l'*Homme* est appelé à devenir un *Surhomme*. Pour les auteurs, le fantastique n'est pas « l'apparition de l'impossible » mais « une manifestation des lois naturelles » quand elles ne sont pas « filtrées par le voile du sommeil intellectuel, par les habitudes, les préjugés, les conformismes ». ... Le livre s'organise en trois chapitres, chacun très parlant pour mes recherches ; le *futur antérieur*, qui critique le scientisme[72] du XIX^{e} siècle et évoque l'idée d'une société internationale et secrète, groupant des hommes intellectuellement très avancés, société qui se formerait d'elle même, et aborde le thème des civilisations disparues et de l'alchimie. Puis *Quelques années dans l'ailleurs absolu*, s'attache à démontrer les origines occultes du nazisme et la contribution de l'ésotérisme à des théories scientifiques, dans le but de donner un exemple d'application des méthodes du *réalisme*

69. Dans la tradition perse, sorte de moine mendiant à la recherche d'état supérieur ; ils pratiquaient une danse giratoire sacrée considérée comme une prière et un dépassement de soi, cette notion spirituelle est aussi appelée *Samā*.

70. Figure géométrique ésotérique composée d'un cercle divisé en neuf par des points reliés entre eux dans un certain ordre par neuf lignes distinctes.

71. Substance alchimique possédant trois propriétés dont changer les métaux vils en métaux précieux, guérir les maladies et prolonger considérablement la vie humaine.

72. Doctrine idéologique selon laquelle la science est le seul moyen de connaissance possible et supérieure à toutes autre formes d'interprétation du monde. Ici le terme est à entendre davantage comme le rationnalisme de Descartes.

fantastique. Et *l'Homme, cet infini*, est consacré aux capacités mentales de l'Homme, à la parapsychologie, à la télépathie, à l'esprit magique et aux mutants. ... Certains de ces écrits paraissent avoir été écrits par des illuminés, et il est parfois délicat d'avouer que l'on s'en inspire sans passer à son tour pour quelqu'un de fantasque. Mais en fait, je crois qu'il faut lire au delà des théories pures qui y sont énoncées : bien souvent, l'on apprend beaucoup plus sur nous même et sur nos façons de fonctionner que partout ailleurs, et c'est cela qui est important. »

Heaven and Hell

Une fois devant le purgatoire, partagé entre le ciel et l'enfer, on repense à toutes les fautes commises, et à ce que couramment tous appellent *les belles années*. On repense à tous les dégâts ou tous les bénéfices qu'elles ont eu sur notre devenir, à présent déballé sur la table dorée devant nous. C'est un fait évident, mais dur à expliquer : l'école qui nous forme est une influence que l'on ne peut pas écarter ! Cette école peut être la rue, le cycle normal, à l'étranger ou devant sa console de jeux. Et celle ci je crois, peut être davantage encore une influence quand il s'agit d'une école d'Art. L'on peut se demander quel est l'intérêt d'écrire un paragraphe sur l'influence que peut avoir une école de quelque orientation qu'elle soit, ou de quelque domaine qu'il s'agisse, puisque naturellement, tout le monde sait que faire une école influence tout le devenir d'un individu. Mais je pense que certaines spécificités méritent d'être plus particulièrement soulignées ; tout comme l'on parle de Harvard et Yale pour des avocats ou des médecins, dans le domaine créatif on se base beaucoup sur les écoles suivies, car cela aide à situer le travail de l'artiste à qui l'on a affaire.

Entre les beaux arts, les arts décoratif, les arts appliqués ou encore les universités en art, il y a beaucoup de différences, même si l'issue, le diplôme final sur le papier, est le même. La distinction entre *art décoratif* et *bel art* est surtout fondée sur la fonctionnalité et les intentions ou l'importance attribuée au statut *d'œuvre unique* ou de la production liée à un seul artiste. Mais, notre manière de voir les choses dans le même domaine sera très différente si l'on sort des Arts-décoratifs de Paris ou de l'Université de Tucson, ou bien encore d'une petite école d'art en Suisse. L'enseignement, la notoriété de l'école, sa localisation et la tradition qui lui est liée peuvent amener une certaine influence chez l'étudiant et le marquer au fer rouge à vie. Ces influences évoluent au fil du temps et deviennent des tendances, celles des écoles, qui dictent le futur de l'esthétique. Au delà des arts plastiques auxquels on pense en parlant d'art, l'enseignement au sein d'une école permet au final d'acquérir énormément de connaissances totalement extérieures à l'art. D'un point de vue technique, l'on y apprend ce dont on a besoin pour son propre travail ; les savoirs acquis sont adaptés à l'attente que l'on en a, et à la volonté du devenir de la création. Donc, si l'on a besoin de faire un moulage pour une œuvre, nous apprendrons à faire un moulage, d'abord de différentes manières, puis nous choisirons la meilleure et la plus adaptée à notre attente. On est donc bien loin ici du savoir dispersé et intégré au gré de l'écoute de l'étudiant, selon son degré de motivation ou d'ennui. Évidemment, il y a tout de même un enseignement commun, notamment au niveau théorique, mais les étudiants apprennent surtout par eux mêmes les choses dont ils ont besoin, et acquièrent ainsi une certaine autonomie, en cherchant la connaissance à la source. Source qui n'est pas nécessairement un professeur, puisque ces élèves pourront en apprendre tout autant voire plus en partageant leurs expériences avec les autres étudiants, ou bien le menuisier, le régisseur de l'école ou encore les nombreux intervenants extérieurs ponctuels. La transmission du savoir se fait par l'expérience et non par une connaissance pré digérée par d'autres. L'on donne et l'on impose tout de même parfois des références aux étudiants, mais ce ne sont que des pistes de départ pour leurs recherches personnelles, lesquelles pistes finiront par influencer de manière décisive le travail final, qu'elles soient intégrées et avouées ou non. Au terme d'une telle éducation des moins conventionnelles, le savoir amassé par un jeune diplômé ne sera jamais le même que celui de ses camarades de promotion. Il sera variable dans la quantité et dans la qualité. Certains en sauront beaucoup, d'autres moins, certains dans tous les domaines, d'autres se seront spécialisés dans un médium. Chaque étudiant doit ainsi tendre à

devenir réellement unique, car les diplômes en art sanctionnent non pas l'acquisition d'un enseignement formaté, mais plutôt une connaissance surprenante ou divergente. Il s'agit même d'un des seuls domaines dans lesquels il est de mauvais ton de faire la même chose que son voisin, son camarade, son professeur ou bien même un autre artiste considéré comme une référence. L'école est vraiment conçue pour, et s'efforce de, changer toute la vision d'un individu face à sa perception de la réalité, dans tous les domaines, qu'ils soient économiques, sociaux, culturels, *etc*.

Je dirais aussi que les beaux arts permettent à chacun d'apprendre à s'assumer, admettre sa philosophie, ses idéologies, parce qu'on y recherche la sincérité et l'on y cultive la différence. L'important n'est plus alors de penser comme les autres et de bien penser, mais de trouver sa véritable identité tant esthétique que personnelle. C'est un peu un stéréotype, mais pourtant vérifiable, que les créatifs ont généralement un passé marquant qui les a poussés, on peut dire, à développer une réflexion différente sur la vie, et qu'ils ont besoin d'exorciser par un quelconque média. Il faut cependant oser faire la démarche d'entrer aux beaux arts, ce qui n'est pas une évidence pour tous, que ce soit à cause du regard des autres, de la pression familiale ou de l'image que l'on peut avoir de ce genre d'écoles. Mais, si un créatif ne choisit pas de passer par cette case beaux arts, bien souvent il trouvera comme autre moyen d'expression la tribune offerte par la musique, qui offre une plus grande facilité de diffusion, et qui est beaucoup plus compréhensible et mieux vue par le grand public. Souvent, on trouve des étudiants aux beaux arts qui ont besoin des deux, c'est à dire qui, au-delà de leur expression plastique, finissent par ressentir le besoin de créer sans se poser d'interminables questions théoriques et de diffuser hors des circuits, et trouvent le moyen de le faire par le biais de la musique. Les beaux arts ne donnent ainsi pas réellement accès à un enseignement de la musique, mais cela reste un fil conducteur social reliant les étudiants et les influençant parfois dans leur création plastique. Il faut dire que le profil type du musicien va assez bien avec celui des étudiants en art : assez souvent, quand on est créatif, bien avant de faire de la *peinture du dimanche* ou des caricatures pour alimenter son *blog*, on passe par des cours de musique pour trouver un moyen de s'exprimer. La musique attire ainsi souvent des marginaux, des personnes ayant besoin de donner d'eux mêmes et de le montrer, et l'un des seuls endroits où ce genre de personnalité a encore sa place, ce sont les beaux arts, même si la musique qui y est présente reste très quadrillée, formatée, aseptisée, qu'il faut préférentiellement y faire de l'*indus*[73], de la *noise*[74], ou des dérivés *rock*, quelque chose de carrément minimal et sonore pour y être bien vu. Certains styles sont ainsi totalement absents et exclus de la culture musicale des beaux arts, comme la musique populaire commerciale. C'est un peu par intellectualisme, un peu aussi parce qu'on t'apprend dans ces écoles à devenir plus critique dans tous les domaines, à focaliser ton attention aussi bien sur l'ensemble de la musique que sur des détails qui pourront faire la différence. Après, certains genres de musiques populaires se démocratisent tout de même dans les écoles d'art, en suivant généralement des modes bien propres à elles, que l'on ne retrouvera pas forcément *à l'extérieur*. Il en a été ainsi d'une forme d'*electro* ces dernières années, et à présent je dirais que c'est le *math rock*[75] ou une tendance *hype* du *pop rock* qui sont mis à l'honneur. Mais, du coup, je pense que les musiciens qui ont fait une école d'art peuvent se démarquer justement parce qu'ils sont capables de se poser les questions sur leur création que d'autres ne se poseront pas,

73. Le *rock industriel* est un genre de de *rock* et de musique électronique apparu dans les années 70 et caractérisé par des sons expérimentaux, agressifs, bruitistes et dissonants.

74. Genre de *punk* et de *rock* mêlé avec des sons bruitistes issu de la culture *indus*.

75. Style de *rock* expérimental ou de *post rock* particulièrement technique.

parce qu'ils ne verront pas les mêmes détails. Je ne parle pas forcément de l'esthétique, car il n'est pas nécéssaire d'avoir fait les beaux arts pour que le groupe fonctionne esthétiquement, mais d'une foule de détails qui feront au final *la différence* au niveau de la musique, de l'attitude, *etc*.

C'est une réflexion que j'ai depuis pas mal de temps, et que j'ai pu partager avec Jon, qui me parle de sa propre expérience dans ces écoles : « L'école d'art, c'est une sorte de *no man's land* entre plusieurs univers. Il y a le monde normal, et celui des beaux arts. Je ne sais pas si c'est comme ça partout et depuis toujours, mais ce que j'en ai vu, c'est la porte ouverte aux personnes atteintes de folies en tous genres, de la simple lubie à la névrose la plus complexe. Ce bain d'énergie bizarre, cette aura de création, donne naissance à une dynamique spéciale, dans un univers hors de toute sphère conventionnée, un véritable espace de liberté. Mais bien sûr, à l'intérieur on retrouve une forme de formatage, très spécifique ; il ne s'agit pas d'une absence de codes, mais plutôt de codes différents. Du coup, si tu arrives à te marginaliser à l'intérieur même des beaux art, je pense que tu arrives à rejoindre des états de réflexion encore supérieurs. Personnellement les beaux arts m'ont beaucoup appris sur la vie et la manière de penser. ... J'ai beaucoup évolué dans les milieux *skin* et *punk*, puis au sein de clubs de *bikers* et de gros loubards métalleux. Ce sont aussi des sphères marginalisées. Je pense avoir réussi à un moment à m'orienter et puiser les réflexions les plus intéressantes de tous ces milieux pour mieux saisir la société *standard*, mais aussi mon travail et ma manière de vivre. Après, il me fallait quelque chose de plus intellectuel même si je ne suis pas réellement un intellectuel que de fréquenter simplement des milieux alternatifs. Il me fallait une sorte de milieu à tout ça. ... J'aime par dessus tout la philosophie *DIY* de faire des objets de la vie courante, technologiques ou artistiques soi même, l'aspect ainsi obtenu et les possibilités quasi infinies que cela offre. Dans la culture *punk*, l'éthique *DIY* est liée à la vision anti consumériste du rejet de la nécessité d'acheter des objets ou d'utiliser des systèmes ou des procédés existants. ... J'ai donc pendant longtemps construit des choses par moi même. Mon père étant un grand bricoleur, il m'a fait partager ce savoir. J'ai fini par l'appliquer à mon travail plastique, à ma musique et à l'utiliser dans ma manière de concevoir la vie de tous les jours. J'y vois presque quelque chose de l'ordre du religieux. En musique, les groupes qui s'étiquettent *DIY* tentent de faire tout eux mêmes, depuis la production de l'album jusqu'aux concerts, en passant par leur communication. ... Il y a des groupes qui appliquent cela juste par manque d'argent, mais sans y vouer plus d'intérêt, et en se disant que ça le fait de dire que l'on est *DIY* ; personnellement, je me suis toujours placé du côté de ceux qui voient ça comme une véritable volonté de marquer une forme d'indépendance face à l'industrie en général et aux *labels* indépendants, ou aux *majors*. »

Quand je tente de creuser la question de l'influence de l'école d'art sur Pulver, Jul me répond à son tour : « Je ne sais si on peut vraiment dire que ça a influencé Pulver. Ça nous a influencé chacun individuellement, oui, dans le sens où nous n'aurions pas été les mêmes sans passer par cette étape. Nous n'aurions peut être même pas osé faire quelque chose qui ressemble à Pulver. » Jon rajoute : « Je pense que l'école ne nous a pas du tout influencés, c'est vrai que sur le plan individuel nous avons changé, mais la musique pour ma part était déjà présente. Là où ça a joué c'est probablement dans l'aspect esthétique de Pulver. On ose faire des choses que l'on ne ferait pas normalement : les masques, les signes sataniques au second degré, les pochettes et tous ces trucs... Tout ce que nous voyons dans Pulver c'est un peu des beaux arts que ça vient, de cet univers visuel commun que l'on a construit. Après, d'un point de vue purement sonore, je pense que la seule chose qui ait pu m'influencer aux beaux-arts est le fait que l'on m'a fait écouter tellement de choses que j'ai détestées, comme ce qu'on appelle pompeusement là bas le *son* ou la *plastique sonore*, que

maintenant, en étant étiqueté étudiant en art, je veux prendre le contre pied et faire une chose à l'antipode de tout ça. Paradoxalement, ça m'a surtout permis d'oser faire des trucs plus conceptuels dans la musique car j'aime bien le *drone* par exemple, je veux dire que nous sommes encore loin de faire de la *pop* juste par contradiction, on se rapproche même parfois pas mal du *son*, sans le côté théorique élitiste à deux balles. ... De ce point de vue-là, je me sens influencé, mais plus dans le sens où cela me donne envie de ne pas faire ce que j'estime être des sortes d'erreurs de l'art contemporain. »

Prohistoric dog

Elle danse, et lui aussi, devant le poster de Paris, animant leur soirée par la préparation de leurs bagages, puis ils s'endorment. Pendant la nuit, un chien se met a aboyer, ce qui ne tarde pas à réveiller le mari, puis son épouse. Soudain, un bruit, dans le jardin. La femme sursaute et en laisse tomber sa couverture, qui nous laissae devant cette *Eve* sans feuille de vigne. Au même moment, une ombre devant la fenêtre. Le mari allume une lampe et se précipite courageusement à l'extérieur. Le chien, précédemment attaché à sa niche, a disparu ; il n'en reste plus que des cendres fumantes. Un bruit. L'homme se retourne et éclaire derrière lui d'un mouvement prompt à l'aide de sa lampe de poche. *Oh my God* ! crie t-il, alors nez à nez avec ce qui semble être un *toucan zombie extraterrestre* mangeur d'humérus humains. Ce scénario peut être n'importe quel scénario de film à bas budget. Ce genre de scénario qui ont longtemps fait la honte des studios hollywoodiens, et qui sont désormais devenus des mythes au même titre que d'autres films avec bien plus de moyens. Dans un domaine qui n'est jamais très éloigné de la musique, le cinéma est un point de départ pour Pulver qui travaille des ambiances assez proches et des mises en scène assez similaires à celles des films de *série b*. Mais, au fil des recherches que j'ai pu faire, je me suis rendu compte que le cinéma n'est qu'une maigre mais solide couche de glace qui cache un océan de philosophie, une manière de penser et de faire que nous n'aurions pu voir autrement qu'en la perçant.

Jon et Jul avouent regarder plusieurs films par semaine depuis toujours, mais ne se considèrent pas comme cinéphiles pour autant, avouant que ce qui les intéresse, c'est plus « le principe du film et du divertissement par la fiction, que le cinéma en tant que grand art », et que ce n'est pas vraiment leur tasse de thé d'argumenter pendant des heures sur tel ou tel metteur en scène ou de monter des théories inutiles, et ceci bien qu'ils aient eu des cours de vidéo et de cinéma expérimental et conceptuel aux beaux arts. Ce qui ressort de nos conversations, c'est qu'ils regardent autant des films que l'on dit d'*auteur*, le genre de choses qui ne tournent qu'à vingt copies dans le pays, en version originale, que des *blockbusters*[76], des films d'animations, et des comédies grand public ; tout ce qui leur passe sous la main et dont le titre, l'affiche ou le *synopsis* leur donne envie, m'explique Jul, parce que selon elle « l'éclectisme, c'est aussi ne pas mettre de côté la culture populaire ». Il est vrai que même musicalement, et même si leur nette préférence se dessine autour du *metal* extrême, tout leur passe par les oreilles. En discutant cinéma, nous nous sommes tout de même plus attardés sur un style bien précis, celui des *b movies*, ces films à très petits budgets que certains qualifieraient de navets mais que d'autres ont érigés au rang d'œuvres d'art. C'est un genre qui s'est beaucoup développé pendant ce qu'on a appelé l'âge d'or de Hollywood, et il s'agissait alors de films parfois très esthétiques, mais réalisés rapidement et dans le but d'être placés en deuxième partie de soirée au cinéma. Ils bénéficiaient de beaucoup moins de publicité que les films vedettes, et surtout de beaucoup moins de budget, ce qui leur donnait cet aspect *home made*, qui au final, charme tant leurs *fans*. Jul me raconte ainsi que petite, quand elle pouvait veiller tard, elle adorait regarder ces films dans lesquels des dragons de Komodo commencent à devenir anthropophages, ou bien une tempête géante s'abat sur une petite ville et libère par malheur une créature tenue jusque là enfermée depuis des siècles, et qu'elle y voit à présent le pendant de certaines de ses lectures, des récits d'horreur qui n'effrayaient que les

76. Terme employé dans le théâtre, les jeux vidéo et le cinéma pour qualifier une production à gros budget et à gros revenus.

enfants, et encore, quand ça ne les faisait pas rire. Elle définit donc les *b movies* par une ambiance légèrement glauque et décalée, parfois dérangeante, en même temps qu'une certaine dose d'humour, volontaire ou non, et une atmosphère très similaire à celle du *psychobilly* : ce n'est pas vraiment un hasard, puisque le *psychobilly* reprend les thèmes des films d'horreur à son compte, ainsi que certains de leurs codes visuels. Elle ajoute qu'il y a aussi dans les deux « cette espèce de tension sexuelle sous jacente, démontrant que la vie n'est pas la jolie chose propre que l'on nous impose dans les comédies romantiques, mais qu'il y a une grande part sombre dans l'esprit humain, et que c'est ainsi qu'elle peut s'exprimer ». Nous plaisantons à propos du fait que les scénaristes ne doivent pas tous être très bien dans leurs têtes, quand on voit certaines histoires... C'est parfois violent, sanglant, voire *gore*, mais Jon répond que le but d'un tel scénario est plus libérateur que provocateur ou sincère, que ce soit dans la musique ou dans les films, et qu'on est bien loin des films d'horreur actuels qui jouent dans la surenchère pour toucher un public blasé de tout. Il est vrai qu'en cela, c'est plutôt un exutoire assez sain. Selon le duo, on trouve aussi dans ces films un rapport à la mort somme toute beaucoup plus naturel que la façon dont on la traite habituellement : « Rien que quand tu vois des *zombies*, c'est drôle, ou en tout cas souvent tourné à la dérision ; bien sûr il y a toujours quelqu'un qui est triste d'avoir perdu une personne chère, mais au delà de ça, le but c'est d'avouer un fantasme bien caché, qui est de fracasser le crâne de nos contemporains à coups de pelle juste parce qu'on les trouve cons voire dangereux, non ? Qui n'a jamais rêvé de ça, qu'on nous en donne l'autorisation ? Moi, ça me fait penser à *el dia de los muertos*, le pendant mexicain de la fête d'halloween : c'est beaucoup moins glauque que le traditionnel jour des morts que le reste du monde connaît, d'ailleurs, et qui est devenu une fête commerciale, comme tout le reste » nous raconte Jul, avant de m'expliquer plus en détail cette tradition mexicaine, durant laquelle il s'agit d'aller faire la fête dans les cimetières, nettoyer les tombes, et faire des offrandes aux morts pour les célébrer et les apaiser afin que leurs âmes ne reviennent pas hanter les vivants. Il est vrai qu'ailleurs, quand on affiche une tête de mort, on se fait taxer instantanément comme étant un pseudo rebelle, *punk*, gothique ou bien comme un *fan* de pirates. Il est assez mal vu de porter un signe rappelant la mort, ou même de plaisanter à ce sujet. Alors que dans la culture mexicaine, la mort fait partie de la vie. « Ce n'est pas la seule culture qui l'intègre ainsi évidemment, mais enfin bref, du coup ça me touche particulièrement, moi qui n'ai pas forcément eu à avoir ce comportement de recul et de réserve vis à vis d'un phénomène tout à fait naturel. Tout ça me fait dire que je soutiens tout à fait les films qui mettent en scène nos peurs mais pour les dédramatiser : les monstres, les tueurs en série, les morts-vivants, enfin en clair, les symboles de nos névroses intérieures. » Jon enchaine que, bien sûr, il ne faut pas oublier que l'esthétique est aussi très importante pour qu'un *b movie* soit jugé bon, que certains sont juste inintéressants, et qu'il ne faudrait pas mettre au même niveau toutes les œuvres du genre. « Dans ces films, d'une manière générale, on s'attend à voir de mauvais effets spéciaux, des filles pas très vêtues et des décors aux couleurs vives, pour résumer. Et puis souvent des monstres, ou bien le *must*, des *zombies*. Et quand je parle d'esthétique, je ne parle pas de décors propres ou réalistes, bien au contraire ! Il faut surtout que ce soit inventif, original, pour que ça fonctionne. Et là, ça peut devenir vraiment énorme. C'est un peu comme quand aujourd'hui tu regardes un film de science-fiction qui a été réalisé il y a soixante ans : c'est naïf, les stratagèmes sont grossiers, les arrières plans sont constitués de carton ; mais, justement, ça rend le truc vachement beau, touchant, parce que sincère. Et ça nous touche aussi particulièrement justement par cet aspect plutôt *punk* : le *home made*, la récupération. Pour moi les *b movies* c'est le *punk* du cinéma. D'ailleurs, c'est parfois et même souvent le même public. » La comparaison me frappe, et nous réfléchissons ensemble sur le fait que comme le vrai

bon *punk*, les *b movies* ça se fait encore de nos jours, mais généralement ce ne sont que de pâles imitations... Les réalisateurs semblent souvent oublier le principe des *b movies*, qui était de faire un film coûte que coûte, mais sans moyens. Donc, prétendre en réaliser un mais avec du matériel et un studio ça en devient presque ridicule, mais pas toujours non plus ! « Je dirais que ce que font Tarantino et Rodriguez, malgré les budgets conséquents et l'apparente propreté de la production, peut être considéré comme des films de *série b*, parce qu'il y a l'envie derrière, sincère voire naïve, de faire quelque chose en s'amusant et sans avoir peur que ça ne plaise pas à tout le monde. Ce ne sont pas les seuls bien sûr, mais sans doute les plus connus, et les plus représentatifs. Sinon, côté local, je ne vois que Quentin Dupieux pour rivaliser. Rien que dans *Rubber*, qui parle quand même de l'épopée d'un pneu télépathe tueur en série, tout est réuni pour remplir les conditions du genre : les décors désertiques, la route, le *motel*, la piscine avec les cactus, les *rednecks* et la Mustang. Les rôles stéréotypés, un psychopathe, une machination... et la totalité du film a été tournée avec un appareil photo. Bon, ça reste un *b movie* beaucoup plus riche que *l'Attaque des Tomates Tueuses*[77], ou d'autres classiques ; mais justement, rien ne dit que le genre ne peut pas évoluer, et comme il y aura toujours un public désireux de ça, j'ai envie de dire *punk can't die* ! »

---

77. *Attack of the Killer Tomatoes* ! est un film américain de 1978, réalisé par John De Bello.

The fire in our throats will beckon the thaw

Nous parlions beaucoup cinéma, nanars, *punk*, mais j'ai rapidement réussi à aller au delà de cette fameuse couche de glace et à prendre un sous-marin pour explorer leur océan d'influences. En parlant ensemble de diverses choses, et de ce qui a construit leurs personnalités et donc leur travail, revient souvent l'idée de ce *home made* ou de ce *do it yourself* en tant que philosophie et concept esthétique, que l'on retrouve dans les *b movies* et que Jul a déjà mentionnée à plusieurs reprises dans ses références musicales, notamment les *jug bands* ou certains groupes de *punk* ou *psychobilly*. Le *do it yourself*, que l'on pourrait traduire par *fais le par toi même*, ou célèbre *slogan* et philosophie de vie du mouvement *punk* et de ses dérivés, s'applique à leur musique par la volonté de récupération et de transformation de ce qui existe déjà : « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme », disait Lavoisier, et ce pourrait être un *leitmotiv* pour le duo. Je peux parler ici de leurs instruments mais pas seulement : lorsqu'ils se sont enfin décidés à enregistrer leurs compositions pour les partager, ce n'est pas vers un studio célèbre qu'ils se sont tournés, pas plus qu'ils n'ont investi dans un matériel coûteux pour en tirer le meilleur son possible. Il se sont tournés préférablement vers leur cave. Et, coup de grâce, ils se sont contentés, et j'ai moi même eu un petit mouvement de recul en le voyant pour la première fois, d'un dictaphone assez minable par rapport à un enregistreur de pros, le genre de petits trucs que tu glisses dans ta trousse pour être sûr de ne rien rater d'une conférence ou d'une *interview*, mais que tu ne penses certainement pas à brancher à un micro et un ampli pour capter du son. Ils m'ont alors expliqué, devant mon regard interloqué et ma proposition d'emprunter quelque chose d'un peu plus *pro* pour les aider, que c'était leur conception de la musique. Que la qualité ne passe pas forcément pas un aspect propre et bien léché, sinon ils ne feraient pas du *doom* mais ils tenteraient de jouer quelque chose de bien plus virtuose et populaire. Il est vrai que leur son gras, lourd et profond, ressort aussi bien avec le crépitement *crunchy* de la première cassette qu'un ami et *fan* avait fait d'eux, et je comprends ce goût pour un aspect que l'on pourrait dire *sale* mais en réalité très calculé et en même temps très authentique, que l'on retrouve dans toutes leurs productions. Il s'agit de sincérité je crois, de cette même sincérité qu'avaient les vrais *punks* de l'époque de plus miser sur le contenu et la personnalité que sur les moyens matériels : l'important c'est de faire, non pas de faire beau. Et encore, bien souvent, ça n'en est encore que plus beau, justement.

Jon m'explique encore qu'il affectionne particulièrement cette idée de la qualité *garage*, terme utilisé en musique : « la musique *garage*, c'est vraiment la musique que tu fais, mais pas pour être enregistré et conquérir des *fans*, c'est celle que tu fais parce que tu en as envie, et même besoin, pour avoir l'occasion de cracher tes tripes, dans un garage, pendant ton temps libre, entre amis. Ça crépite, ça parle de beaucoup de choses à la fois, d'un certain vécu, d'une volonté de produire pour laisser une trace, de ne pas se prendre trop au sérieux. Mais d'y croire à fond quand même. Et c'est terriblement efficace. » Le *DIY* investit tout l'univers de Pulver, il n'y a qu'à voir la décoration de leur *Domaine* pour le comprendre : des étagères pleines de vieux livres, mais aussi de vieilles boîtes métalliques et *packagings* en cartons poussiéreux vantant des produits aujourd'hui oubliés. Rien ne se perd, car ce serait dommage de laisser de côté ce qui a fait le passé. C'est un principe qui concerne aussi les œuvres plus plastiques de Jon, souvent basées sur la ré appropriation de matériaux anciens, déjà usés, ou laissés à l'abandon par des propriétaires les ayant jugés devenus inutiles.

Il en va donc de même dans le recyclage des images. Il est même vrai que graphiquement, Pulver tient beaucoup au graphisme ou aux visuels que nous pourrions qualifier de *vintage*. Une véritable ligne directrice dans leurs créations donc, qui ne peut logiquement pas rester cantonnée à leur vie artistique : c'est pourquoi en questionnant Jon sur diverses choses, nous avons fini par parler de moto, et qu'il me parle soudainement de l'application de ce principe dans ses passions extra professionnelles. Il me parle alors du mouvement *rats*[78], me racontant qu'il l'a découvert en fréquentant des *bikers*, et a tout de suite été autant séduit par ça que par la tendance *bobber*[79]. Pour les non initiés, *bobber* une moto, c'est : « prendre une *sportster*[80] ou autre, et la *customiser* de manière à ce que les accessoires les plus courants soient enlevés pour réduire le poids, mais aussi et surtout dans le but esthétique de minimaliser l'ensemble jusqu'au minimum règlementaire et fonctionnel. Au final, la bécane peut s'apparenter à un *chopper*[81] mais il y a des règles à repecter bien plus complexes. » Le concept du *rats*, à l'inverse, c'est de garder une moto dans un état au moins minimalement opérationnel, sans considération pour l'apparente beauté : « Pour faire simple, tu mets sur ta bécane un maximum de trucs solides qui permettent d'allonger sa durée de vie et ses performances, le tout avec un budget minimum ». Cela exige l'adaptation de pièces qui n'ont pas été conçues pour le modèle de moto en question. Il n'y a plus vraiment de critère esthétique du coup ; quoique ça dépend de ce que l'on trouve esthétique. Jon me raconte ainsi sa vision d'une des plus belles motos du genre qu'il ait vu : « Elle venait d'un type qui avait pris le châssis d'une Triumph de 64 pour y mettre un moteur de machine agricole de 450 cm³ ; avec toutes les modifications sur cette bête, le truc pouvait labourer soixante champs en même temps ! » Il m'explique ensuite que, si les deux tendances lui plaisent de par leur aspect *DIY*, les *rats* offrent davantage de possibilités puisque leur esthétique répond à une règle bien moins complexe basée sur la récupération et un système *home made*, que le principe du : « tu fais ta moto toi même sans que ça doive vraiment ressembler à quelque chose » lui plaisait beaucoup. « Puis ça s'applique au final partout, de ta voiture à la cuisine en passant par la littérature et le collier du chien. Mais si en plus la moto a de la gueule et que tu réussis à te monter un *rat'ber*[82], c'est à dire cet entre deux, là c'est *jackpot* : le *rats* a tout donné et la *bonne* esthétique est tout de même présente. Après, je crois que quoi qu'il en soit, si je suis tant que ça cette philosophie *rats* et *do it yourself*, c'est surtout pour me défendre face à l'*obsolescence programmée*[83] de la consommation. Je ne supporte pas de devoir acheter quelque chose qui ne tiendra pas toute ma vie. C'est pour ça que j'aurais aimé vivre dans les années 60 ou 70 et que je ne possède que des objets de cette époque. Ils sont encore là, fonctionnels *etc*. ». C'est sans doute ce qui résume le mieux cette attirance de Pulver pour ce qui a du vécu, et qui peut encore en avoir par la transformation que l'on en fait : le principe même du *DIY*. *Rats*, *bobber*, *do it*, *home made*, c'est la qualité *made in old* et *made in garage* qui est donc la base concrète, et même une philosophie de vie pour Pulver. Le groupe en est au stade supérieur du sevrage, il est cette influence et devient auto-phage.

---

78. Le *rat bike* est une tendance stylistique de *customisation* avec pour caractéristiques des modifications à bas budget et une prédisposition esthétique au mauvais goût.

79. Moto dont les accessoires courants ont été enlevés dans un but esthétique de purifier l'ensemble jusqu'au minimum règlementaire.

80. Gamme de motos sportives de chez Harley-Davidson.

81. Type de moto qui se caractérise par une fourche rallongée et un équipement entièrement personnalisé. Ils sont habituellement entièrement artisanaux et réalisés sur demande particulière dans des garages spécialisés.

82. Contraction de *rats* et *bobber.*

83. Ou *désuétude planifiée*, est un ensemble de techniques visant à réduire la durée de vie d'un bien de consommation et ainsi augmenter son taux de remplacement.

Quelques heures plus tard, nous sommes toujours en train de parler de motos, et je ne regrette presque pas de les avoir lancés là dessus tellement ils sont intarissables... C'est donc tout naturellement que nous en venons à un autre sujet, qui lui est directement lié et m'intrigue particulièrement : les Black Cross. Un soir, le téléphone sonne, un ami des Pulver, un membre du *crew*[84], a des ennuis dans une ville non loin de chez eux. Ils ne mettent pas plus de cinq minutes à réunir une troupe conséquente de motards et à se rendre sur place en me laissant la surveillance de leur résidence avec le chien. Je ne sais pas de quoi il en a retourné ce soir là, mais le sang a coulé sous les bottes noires des visages jaunes. Je ne connais pas bien l'histoire de ce groupe, les *B♯C*, ou plutôt groupuscule, quoique le terme ne soit pas exact non plus ; je n'en sais que ce que l'on m'en a raconté et ce que j'ai pu en voir au travers des rencontres de leurs membres dont certains font partie du *staff* ou des *fans* de Pulver. Je sais donc qu'il s'agit d'une *bande*, terme qui me semble plus approprié que *gang*, la plupart à moto, mais pas tous, qui ne prétendent ni ne revendiquent grand chose sinon faire appliquer une certaine conception du *respect* qui leur est chère. Lorsque je leur demande de m'expliquer les origines du phénomène, c'est Jul, à mon grand étonnement, qui prend la parole la première, pour me parler ou plutôt revenir sur son adolescence et la violence à laquelle elle a été habituée au Mexique. « Tu vois, ce qui m'énervait le plus dans ces villes, ce n'était pas tant cette violence que l'impuissance que tu finissais forcément par ressentir en en étant le spectateur. Je veux dire, il ne faut pas croire que les agressions là bas sont le fait d'individus isolés, car ils seraient alors peut être plus faciles à appréhender. Il s'agit de *gangs*, la plupart du temps, qui ont la main mise totale sur la ville, et ses autorités. Et tu sais très bien qu'il ne sert à rien de se rebeller contre eux seul, puisque les représailles te feraient regretter amèrement d'avoir ouvert les yeux un jour. Et, dans ce climat là, le souci, c'est que la jeunesse ne croit plus en l'autorité ni de la police, qu'elle sait corrompue, ni des parents, qui lui paraissent lâches : se développe alors une mode de la délinquance, et tous les jours des adolescents se mettent au service des *gangs*, pour avoir le pouvoir. Il est assez difficile de rester droit et de suivre tes idéaux dans ces conditions. Personnellement, je ressentais une grande colère à ne rien pouvoir faire contre des petits mecs qui s'amusaient à tabasser une victime isolée en sachant très bien que personne ne les arrêterait, ou bien à harceler une fille en sachant qu'elle serait obligée de céder. Je ne me suis jamais trop approchée de ces milieux, même si j'avais quelques amis qui flirtaient dangereusement avec eux. Mais il s'était instauré une sorte de respect mutuel : j'apprenais aussi à me battre, et quelques coups de poings bien placés les avaient convaincus qu'ils pouvaient se permettre de me considérer comme une amie plutôt que comme une cible, malgré qu'ils auraient pu m'allonger en deux temps trois mouvements. Au moins je tenais un peu tête, et à certains, ça plaît. Je crois que je faisais ça, me battre et prendre des allures de garçonne, pour que mes sœurs soient tranquilles, et parce que je ne supportais pas qu'on me prenne pour une petite chose fragile et à la merci de tous... en gros, une fille. [...] Tout ça pour expliquer les raisons de la création des Black Cross : c'est parti d'une idée un peu abstraite, celle de monter un groupe, une bande, une sorte de meute dans laquelle je me fondrais pour me protéger tout en protégeant les miens. ... J'ai lu pas mal de trucs là dessus, et entendu une *interview* d'un anthropologue dont je ne me souviens plus du nom, mais il avait étudié les phénomènes de rassemblements en clans, qui sont pas mal à la mode en ce moment. Il

84. Équivalent dans le domaine de la musique d'une bande ou d'une équipe.

disait que c'était la chose la plus naturelle du monde que de se rapprocher des gens à cause d'une croyance commune, d'un idéal ou d'une idée, et qu'au final, ça constitue des familles bien plus logiques que les schémas de familles de sang, qui ne se choisissent pas et dont bien souvent les membres ne s'aiment que par obligation, mais ne se respectent même pas. [...] Chez moi, je veux dire dans ma culture et mon éducation, la famille est quelque chose de très important, primordial même. C'est une relation forte de respect et d'aide mutuelle, autant que d'amour. Mais je ne me suis pour autant jamais sentie obligée d'apprécier tous mes oncles et tantes non plus : je les respecte pour les liens filiaux que j'ai, par respect pour mes parents qui les aiment, point. Par contre, quand je me sens proche de quelqu'un, que j'aie une relation de sang avec lui ou elle ou pas, je serais prête à tout pour servir ses intérêts et l'aider, quitte à m'investir physiquement. ... Et j'ai toujours eu envie de rassembler autour de moi ceux que j'aime ainsi, comme pour être sûre de ne pas les perdre. Ça reste un peu utopique, je ne pourrai jamais rassembler tout le monde, mais c'était le principe. ... Les *gangs*, les *clubs*, ça existe, ça pullule même dans certaines régions en Amérique. Y'a des *gangs* de noirs, de *latinos*, de *bikers* blancs, de fachos et bien d'autres. Mais dans ces *gangs*, les nanas ont une place particulière. Soit elles sont des filles qui admirent et suivent les mecs, des genres de groupies, soit elles sont des *officielles* ou bien des *régulières*. Là ça me posait un peu un problème, à moi. Pas que je ne voulais pas être la régulière de Jon, mais bon, je trouvais ça un peu réducteur. Et puis, l'autre alternative, c'était de rentrer dans un *club* de nanas. ... J'aime bien les filles, enfin certaines, mais supporter un groupe de filles, aussi bourrées de testostérone soient elles, c'est souvent au dessus de mes forces. ... Du coup, on a plus opté pour le format *meute*, avec une louve à la tête. ... La meute, c'était bien ça l'idée. Dans une meute de loups, les membres se protègent. Il y a une certaine hiérarchie, pour ne pas que ça tourne au bordel, mais ça reste très respectueux, d'une manière générale. Parce que je crois que ce qui nous rassemblait, et nous rassemble encore en fait, c'est qu'on en avait marre de cette mentalité qui envahissait tous les milieux, de cette lutte entre ceux qui ont le pouvoir parce qu'ils n'ont jamais appris le respect, et ceux qui se laissent marcher sur les pieds. Nous, nos bottes, on y tient, le respect aussi, ça fait partie de nos valeurs. Là, c'était l'occasion de se regrouper pour se faire respecter. ... Les Black Cross, c'est tout un mode de pensée, basé sur ça. Ce qu'on voulait, c'est être reconnus. Le truc des *gangs*, c'est pas tellement de vouloir faire peur, mais juste qu'on leur foute la paix. Partout où on a pu vivre, il nous est arrivé de se faire emmerder par des gens qui pensaient avoir plus de pouvoir que nous, soit parce qu'ils étaient derrière un comptoir, soit parce qu'ils étaient plus nombreux. Et c'est pas parce qu'on aime la violence qu'on aurait voulu leur fermer leur bec à coups de mandales. C'est juste parce qu'il n'y a après tout aucune raison pour que quelqu'un te rabaisse sans que tu ouvres ta gueule pour protester. La seule raison pour laquelle tu le fais, généralement, c'est la peur, parce que tu es minoritaire, et pas forcément suicidaire. Et les gens qui jouent sur la peur des autres, ce sont les gens les plus méprisables, à mon sens. ... Du coup, le concept, c'est qu'à force les gens savent qui tu es. Que rien qu'en voyant les couleurs[85] brodées sur ton blouson, ils comprennent que s'ils sont chiants, ils vont avoir des problèmes qui risquent de les dépasser. ... L'idée c'est de remettre de l'ordre. Pas de jouer aux justiciers ou de faire le boulot que les flics ne font pas, y'a rien d'héroïque dans nos intentions, mais juste pas rester passif si on s'en prend à un des tiens. *Loyauté*, *Respect*, *Courage* : ... À force, on est devenus une petite bande. Après, on raconte beaucoup de choses là dessus, sur nous, et encore, je ne pense pas les avoir toutes entendues. Ça frôle la légende parfois, et tant mieux : ça ne peut que servir nos intérêts. » Jon prend le relais, et revient sur le fait que tous les Black

85. Terme emprunté aux *bikers* signifiant symbole.

Cross ne sont pas des *bikers*, que ce n'est pas un *club* de moto à la base, et que ce ne pourra jamais être un critère d'entrée d'ailleurs. « La moto, c'est quelque chose de fort pour Jul, comme pour moi. Je crois qu'on rêvait tous les deux depuis gosses de conduire des bécanes, pour tout un tas de raisons : l'amour de la mécanique, de la vitesse, la sensation grisante de liberté, tout ce que tu veux. Mais on ne peut pas l'imposer aux autres non plus ! Ce n'est pas l'amour de la moto qui nous rassemble dans Black Cross. Donc, chacun fait ce qu'il veut. J'adore les vélos aussi, et d'autres sont aussi *fans* que moi de voitures, alors pourquoi leur demander en plus une moto si y'a déjà cette passion pour les putain de bonnes caisses ! Pour sûr, on risque d'avoir un problème si quelqu'un veut nous rejoindre et qu'il conduit un *quad*, un *scooter* ou bien une japonaise verte fluo… encore que, ça dépend du degré d'humour qu'il applique à cela ! Et bien sûr, ça dépendra de sa compatibilité à nos idéaux, et de nos atomes crochus. »

Black One

Qui dit rassemblement, groupe, *club* ou autre, dit identité forte et visuelle. Pour bien connaître celle des Black Cross, faite pour en imposer et susciter la peur, je me dis qu'il ont dû sacrément cogiter pour la mettre au point au même titre que leur réputation. J'en fais part à Jon, qui raconte : « Déjà au niveau du nom ! Fallait que ça sonne, fallait que ce soit *black*, comme tous ces groupes qu'on écoutait, et fallait que ça en impose. Et puis c'est la couleur la plus sobre qui soit, qui ne symbolise rien de spécial et signifie pourtant beaucoup de choses. Je veux dire, c'est une teinte assez peu appréciée, parce que les ténèbres font peur aux braves gens. Pourtant on en retrouve partout, du noir, et ça en impose pas mal. [...] C'est vrai qu'au moment de choisir, ça a défilé, les idées, mais on tombait souvent dans le trop *kitsch*, et parfois c'était déjà pris par des petits groupes de musique de merde ou bien des trucs sans aucun rapport avec notre univers. L'idée de la *cross*, je sais même plus comment elle est venue. Mais ça résumait bien plein de trucs : le côté religieux, qu'on ne veut pas avoir mais qu'on impose souvent aux groupes de *metal* ; les gens semblent penser que t'es soit catho, soit anti catho quand t'adhères à l'imagerie religieuse. En réalité on en a pas grand chose à foutre. ... Mais la croix, c'est un sacré symbole graphiquement et sémantiquement. Puis quand tu dis *black cross* à un mec, c'est jamais la même image qui lui vient à l'esprit. Y'en a qui penseront à cette foutue crois chrétienne en haut d'une colline, d'autres à un bon vieux signe + bien gras, d'autres à la croix en *x* des *straight edge*[86] ; enfin, c'est jamais la même chose. Y'a une myriade de symboles qui se basent sur des croix, y'en a pour chaque religion, chaque époque, et presque chaque pays. Il suffit de faire quelques recherches, et la force du signe t'apparaît totalement. Beaucoup de mouvements de résistance, et pas seulement la Résistance française, ont utilisé des croix pour emblème, alors on ne peut pas se borner à penser uniquement à l'instrument de torture qui a servi a tuer leur Christ. Au départ, la croix, ça signifiait la potence, c'était fait pour tuer, et ça a été très utilisé dans les guerres puniques. ... Y'a cette idée de supplice qui fait que ça reste un signe assez dur, strict, acéré presque. Mais y'a aussi l'idée de barrer, ou de pointer, et ça, ça en fait un signe fort de résistance à quelque chose. J'ai évoqué la croix des *straight edge*, ce *x* qui sert justement à appuyer leur volonté de dire non à certaines choses, mais ils sont loin d'être les plus représentatifs. La croix, c'est la croix de Lorraine, la croix des templiers, la croix de Saint Georges, la croix du pape, la croix de Malte. C'est aussi les deux tibias croisés sur le drapeau des pirates, et ce symbole, comme le drapeau noir, renvoie aux mouvements anarchistes. D'ailleurs, les *Anarchists Black Crosses*, c'était un groupe d'*anarchos* russe qui militait pour la suppression des prisons. Le monde libre. Cette idée de piraterie, mais pas la piraterie d'aujourd'hui avec toutes ses technologies non, l'idée de la piraterie comme résistance au pouvoir et à la loi, celle décrite par Hakim Bey dans *TAZ*, ça nous plaisait, et c'est encore présent aujourd'hui, dans nos veines ; ça nous influence tous les jours, même plus, ça nous donne la force de nous lever le matin. L'idée des hors-la-loi, que l'on retrouve chez certains *clubs* de *bikers*, cette idée d'indépendance totale qui fait qu'on ne reconnaît aucune autorité à part la sienne, ça nous plaisait. Alors on est devenus les Black Cross. Pas qu'on soit *sans foi ni loi*, mais on voulait obéir à notre propre foi, et à notre propre loi. Après, j'en ai chié pour le logo, parce que ça devait résumer ces vingt siècles d'histoire de la sémiologie

86. Mouvance issue du *punk* dont les adeptes s'engagent à un style de vie particulier en souhaitant conserver une clarté d'esprit. Ils appliquent ainsi trois règles fondamentales, à interprétation variable : pas de consommation de drogues, d'alcool, de cigarettes *etc.* ; pas de sexe sans sentiments réels ; pas de viande, voire parfois l'application du végétalisme.

de la croix, sans renvoyer à rien de connu ! » Voilà pour ce versant des Black Cross. Ce que je peux rajouter pour les avoir fréquentés est qu'ils fonctionnent énormément comme les *clubs* de motos, même si encore une fois en avoir une n'est pas un critère décisif d'entrée. Ils ont tout de même un manifeste, intitulé *Kreuz*, et qui résume l'idée de base des Black Cross. Ils portent des *kuttes*[87] en cuir ou en *jeans* avec leurs couleurs et appliquent, au même titre que les *bikers*, le respect des couleurs du *club* et du chapitre[88]. J'ai déjà entendu quelques noms de chapitres, ce qui veut dire que le *club* est déjà organisé et vaste. Eux, le *club* de base est le *Southern Ground*[89], mais j'ai entendu parler de la version *North Kingdom*[90] et également de certaines personnes considérées comme *rover* ou *nomad*, qui n'ont donc pas de chapitre attitré. À première vue, tout cela ne cache pas d'organisation mafieuse ni de réel trafic, du moins il va de soi que même si c'était le cas je ne pourrais rien divulguer, tout est loin d'être blanc mais l'idée est là.

Pulver appartient donc à ce groupe, et cela vient forcément les influencer directement. Mais, même si leur musique s'inspire beaucoup des ambiances de *desert rock*[91] et autres musiques pour *Easy Rider*[92] du dimanche, ils pratiquent tout de même le *doom*, et ce n'est pas exactement ce que Dennis Hopper choisirait pour un film mettant en scène ce genre de bande à moto. Et pourtant, tous les principes des Black Cross se retrouvent dans Pulver, et *vice versa*. L'un influence l'autre, ils se nourrissent mutuellement et ont les pieds dans le même pot, dans lequel les racines sont communes et puisent leurs sources dans le même substrat hyperactif et violent : Jon et Jul, ainsi que quelques autres à l'origine des B‡C's et collaborant avec Pulver. Pourtant, initialement, je pensais que Black Cross n'était qu'un *crew* entourant Pulver. La première fois que je les ai aperçus c'était à un de leurs concerts, et ils effectuaient le service d'ordre. Les *crew* sont représentatifs de la musique *hard core*[93], c'est bien souvent un groupe d'amis, *fans* du même genre de musique, et surtout *fans* de certains groupes, qui accueillent des groupes *chez eux*, ou bien les suivent lors de tournées. Généralement, les membres de ces *crews* sont des individus jeunes, c'est pourquoi on les appelle aussi individuellement des *kids* ou des *hard core kids*. Dans les années 90, nous avons pu voir des groupes d'autres styles se faire adopter par des *crews* ; il existe ainsi maintenant des *crews* de *metal*, de *hip hop*, de *post core*, *etc*. Donc pourquoi pas appliquer cela au *doom* ? En tout cas, là où l'huile et l'alcool frelatent, où les aveugles bénissent les enfers et où les motos vrombissent des ténèbres, chevauchées par des personnes toutes de cuir vêtues, Pulver ne peut être guère loin, et les Black Cross encore moins.

---

87. Sorte de gilet sans manches porté par les *punks*, les métalleux et les *bikers*. Souvent en *jeans* blanchi ou en cuir et recouvert d'écussons.

88. Organisation, rassemblement ou réunion avec des membres d'une même confrérie dans un même but précis.

89. Les terres du sud, ici il joue sur le mot ground qui signifie également fondation.

90. Royaume du Nord.

91. Un autre nom du *stoner rock*.

92. Film américain de 1969 réalisé par Dennis Hopper.

93. Sous entendu *punk hard core,* est un sous genre du *punk* bien plus violent, radical et engagé.

A horse called Golgotha

« Call the boy, he's down the hallow, cull the tide,
distill the rye
« Now it's time for medication ; stallions on the eiderdown
« The stained horizon, ablaze with revolvers,
stampedes and bridles
« Exorcise the family demons, stallions on the eilderdown
« The stained horizon, of the dark rein and rider,
the steed named Golgotha [94] »

Je ne sais. Pourtant l'histoire attendait au pied de l'étrier, fringuant, clinquant, lourdement. Une chanson se mit à retentir sur la montagne... J'ai assez rapidement pu remarquer que, dans mes expériences musicales ou plastiques, revenait invariablement une forme de mensonge aux mécanismes singuliers. J'ai d'ailleurs fini par en faire le pivot central de mes recherches esthétiques aujourd'hui, ayant constaté que le mensonge peut devenir, en quelque sorte, une forme de médium donnant la possibilité à l'imaginaire d'emprunter des chemins de traverse qui ne seraient pas accessibles autrement. Le mensonge a pour but, et s'inspire généralement, de la quête d'un pouvoir, d'amour propre, de la volonté de déstabiliser ou de provoquer la peur, le mépris, la jalousie, la haine, la honte, la gêne, *etc*. Au fil du temps, je n'ai pu que remarquer que le mensonge devient source d'influence pour de nombreux créatifs, et qu'il peut en somme donner naissance à une création plastique, musicale, littéraire, *etc*. Comme ici, ou interagir comme influence. Mais le mensonge n'est plus à voir alors sous la forme d'une vérité contraire ; nous avons bien affaire à une forme singulière de contre-vérité. Il existe un bon nombre de termes qualifiant toutes une chose bien précise, et il est ici bon de trouver le terme adéquat pour exprimer cette forme de mensonge. Depuis toujours dans l'Art, le mensonge, ou plutôt pour être exact donc, les impostures, supercheries ou fabulations, ont vu le jour pour donner forme à des fictions. Mais, cette fiction n'est pas mensonge, car la fiction est une production de l'imaginaire. D'autre part, c'est le support obligatoire à la formulation de l'abstraction. La fiction peut justement être une façon de suggérer la réflexion à celui qui la regarde, et c'est dans les arts du spectacle et dans la littérature que nous constaterons le plus souvent l'usage de tels mécanismes à des fins de prestidigitation, d'illusion, ou pour provoquer le fantasme. J'utilise ici le terme fantasme dans le sens courant du terme, c'est à dire pour parler d'une fixation de l'esprit irraisonnée pouvant conduire à des actes excessifs comme le fanatisme par exemple, et bien sûr sans aucune connotation sexuelle. Dans Pulver, une forme de mensonge oral agit comme ressource créative, permettant de dégager une aura de fiction extraordinaire autour du groupe, et agissant comme une restriction mentale, un moyen de tromper les autres sans vraiment mentir. C'est une façon de concilier l'obligation de dire la vérité et la volonté de ne pas révéler des secrets à des personnes qui ne sont pas habilitées à les connaître. Une telle condition est importante pour conserver dans le réseau une idée générale de la vérité. La restriction mentale dans un sens plus large utilise tergiversations et ambiguïtés, pour laisser croire à une contre vérité sans avoir à l'énoncer explicitement. Pulver emploie ce genre de mécanismes pour propager leur image, mais ils ne sont pas les seuls à utiliser ce type de fonctionnement dans la musique, bien que rapidement l'on en arrive à parler de supercherie ou d'*accessoire oral* permettant de donner une lecture supplémentaire à

94. Paroles du groupe américain Baroness, de la chanson *A horse called Golgotha*, issue de leur deuxième album *Blue Record* sorti sur *relapse records* en 2009.

l'œuvre. Pulver, en s'influençant de ce dispositif mensonger, en vient à créer une cosmogonie complexe, comme tout groupe, mais avec la volonté de garder le contrôle de ce qui se dit du début à la fin ; c'est pourquoi l'on peut penser que le duo crée une sorte d'histoire fantasque et extraordinaire racontée par eux mêmes, comme s'il s'agissait de faits réels. La fabulation n'est ici pas issue d'une pathologie, le groupe applique plutôt le processus utilisé pour la création de mythologies, ou, d'une manière plus contemporaine, de légendes urbaines. Jon et Jul jouent et travaillent avec ces tromperies de manière continuelle, et ces procédés finissent par ressortir clairement dans Pulver. Mais ici, ce ne semble pas être une influence au sens propre, c'est à dire constatable, car la supercherie ne peut être démontrée aisément. Ainsi, quand on leur pose la question de la présence de la fiction et de la supercherie dans Pulver ils me répondent : « Il faudrait que je dise qu'il n'y en a pas, sinon ça casserait tout notre travail d'illusion, car effectivement, comme dans tous les groupes, et comme d'ailleurs chez tout artiste, nous avons notre lot d'affabulation. C'est assez intéressant à provoquer, et il faut avoir recours au mensonge pour ça. Mais ce qui nous intéresse vraiment, c'est la mythologie, et encore plus la mythographie. Je ne sais pas si la définition est juste mais j'entends par là le procédé visant à rendre réelle une tradition, basée sur des faits vrais et extrapolés par la transmission orale en la transcrivant par l'écrit, et donc en la figeant. C'est en gros comme si j'en revenais à écrire des légendes urbaines. ... Ce sont des histoires contemporaines, pouvant emprunter à tous les genres et se répandant de personne à personne par le bouche à oreille. On se rapproche ici de la rumeur et du canular. Mais je préfère appeler cela de la littérature orale ou de la mythographie, qui, suivant sa résistance au temps, finit par faire partie intégrante du folklore. C'est ce procédé que nous utilisons dans Pulver : nous répandons des informations plus ou moins fausses, ou transgressives, nageant entre le réel et la fiction, qui se propagent dans notre entourage. Il ne s'agit donc plus de mensonge, mais seulement de ne pas démentir la rumeur. Je ne peux rien dévoiler car cela fait partie du mythe de Pulver, nous sommes loin de laisser dire sur nous que nous tuons des poussins sur scène[95] juste pour le prestige. C'est plus subtil, et l'on essaie de faire démarrer toute chose d'un élément réel, possible, voire réalisé, et le laissons s'amplifier. ... J'ai toujours vu ça comme quand je gratte mes cordes de guitare : le son passe dans les micros, s'intensifie et se transforme en signal électrique : c'est le mensonge. Puis, j'active mes effets, ce sont les gens sur qui j'ai un contrôle pour guider le signal que j'ai initialement lâché, et à la fin je choisis où le diffuser, dans quel ampli, et avec quelle puissance. [...] L'écrit, c'est fantastique pour rendre quelque chose soudainement crédible. » Je crois que nous sommes donc en position de nous demander si des faits peuvent appartenir purement et entièrement soit à la réalité, soit à la fiction. En apparence du moins, dans le cadre de ce que l'on pourrait qualifier de jeu, un univers fictif, au départ cantonné à un ou quelques média, finit par en déborder et se mélanger au réel. Ainsi, il n'existe aucune œuvre de fiction qui ne se nourrisse pas d'éléments réels, et je pense qu'écrire une fiction nécessite bien plus l'intervention du réel que de l'imaginaire. Chaque personnage, chaque lieu à l'intérieur de la fiction évoquera, de près ou de loin, quelque chose d'existant, et à tout moment un lien pourra être établi entre les deux univers. Même dans le cas d'une œuvre totalement abstraite, aucune forme, aucune idée n'est totalement indépendante de celles déjà connues. Cette interconnexion se retrouve bien sûr à un degré plus poussé dans des formes comme le roman historique ou le docu-fiction, dans lesquels la volonté est explicitement de brouiller les pistes et de présenter l'œuvre comme un témoignage réel. De plus, multiplier les contextes d'apparition d'un élément imaginaire signifie le faire exister hors de son univers d'origine. C'est ce qui se passe lorsque

95. Célèbre rumeur à propos des concerts de Marilyn Manson.

l'on se déguise en un personnage, mais également lorsqu'on l'inclut dans une œuvre indépendante de celle d'où il provient, comme dans le cas des *fan*-fictions ou des *crossovers*. Le personnage n'est alors plus simplement une composante d'un seul récit, mais possède son existence propre et navigue entre les mondes. Chacune de ses apparitions constitue une sorte d'appui documentaire. Cela vaut également pour les lieux, les langues, les cultures... Par exemple, les différents alphabets et langues présentés dans l'œuvre de Tolkien[96] sont employés dans la vie réelle par ses lecteurs les plus passionnés. Les elfes n'existent pas, mais leur langue s'avère relativement fonctionnelle. Par ailleurs, l'univers *Donjons et Dragons*[97] se base sur des concepts plutôt fixes. Telle catégorie de personnages se devra d'avoir telles apparence et caractéristiques ; en fait nous sommes capables de décrire un dragon ou un troll avec presque autant de précision et de constance qu'un animal existant. Nous sommes face à un univers qui n'existe qu'au travers d'un récit, mais qui peut servir de décor à une multitude d'autres récits, comme lorsqu'un auteur se dit « Je vais écrire un roman dont l'action se situe en Russie » il devra tenir compte de la faune, la flore, la culture, l'histoire locale *etc*. Nous appelons fiction ce qui nous est présenté en tant que tel, et lorsqu'il est possible de remonter aux créateurs. Mais dans ce que nous considérons comme réel, ne pourrait il pas figurer des histoires imaginaires dont on aurait perdu les auteurs ? Des faits qui auraient apparemment eu lieu dans un passé lointain, dont personne ne pourrait évidemment plus être capable de témoigner, mais admis par tout le monde comme ayant eu lieu, parce que l'information aurait été suffisamment relayée, et surtout jamais démentie au départ. Ce pourrait être là l'œuvre d'un conteur habile, qui aurait réussi à se dissoudre parfaitement dans le savoir collectif et la culture générale. Ainsi naissent les petites histoires autour de formations musicales : par les informations relayées de *fan* en *fan*, ou par le biais d'autres relais dont les sources sont rarement retraçables. Généralement, cela joue en faveur de l'artiste, quand bien même l'image véhiculée n'est pas positive, du moment que le public en parle et fait exister la chose. Pour que l'artiste reste dans les mémoires, l'important n'est plus alors de savoir ce qui est vrai ou non, mais bien tout cet amas d'histoires réelles ou inventées, qui construisent sa réputation et peuvent faire de lui un mythe.

---

96. John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973), professeur, écrivain et poète anglais connu pour ses romans *Bilbo le Hobbit* et *Le Seigneur des anneaux*.

97. *Dungeons & Dragons* est un des premiers jeux de rôle autour d'un thème médiéval fantastique conçu par E. Gary Gygax et Dave Arneson.

Jane Doe

> « Deadpool : C'est sûr, t'as un côté *bête du Gévaudan*, mais sous ta tignasse en bataille, t'es jamais qu'un rigolo !
> « Wolverine : Des flèches sédatives ? C'est une blague ? Mon facteur auto guérisseur... Wolverine s'endort
> « Deadpool : ... Ne peut pas combattre une dose de calmants capable de terrasser un tyrannosaure. Tais toi et tombe *OK* ? Si les gens voulaient écouter des conférences sur ton pouvoir d'autoguérison, tu te remplirais les poches dans les *facs*. [98.] »

Jon m'a un jour dit : « Pulver, c'est 10% de musique, et 90% d'images ». Et c'est dans cette seconde catégorie que le groupe trouve ses assises, à différents endroits de la culture populaire, qui interagissent directement dans leurs compositions. Cette image, Pulver la soigne au travers de leurs pochettes, leurs affiches et de leur impressionnant *merchandising*, comportant outre leurs disques et *T shirts* une liste improbable d'objets à l'image du groupe. « Porter un vêtement ou posséder un objet à l'effigie d'un groupe que l'on aime est une manière de le soutenir en lui assurant une publicité, mais aussi de montrer ostensiblement ses goûts. Le *T shirt* sérigraphié avec le logo d'un groupe fait partie de la culture du milieu du *rock*. C'est pourquoi les objets constituant le *merchandising* de Pulver sont voués à être très variés et nombreux, allant des plus traditionnels à des objets moins courants, de sorte qu'ils puissent être collectionnés de manière quasi obsessionnelle, signe évident d'attachement très fort au groupe et à son image de la part d'un éventuel *fan*. » Ainsi, dans leur *merch*, vous pourrez trouver des classiques tout de même, comme des poignets éponge, casquettes, *stickers*, vêtements divers allant du *T shirt* au pantalon en passant par le coupe vent et les chaussettes, des porte clés, des briquets, des porte bière isotherme, des *mugs* ; mais vous pourrez aussi y voir de temps à autre des parapluies, des cale portes, des stylos laser, des lés de tapisserie, des tabourets et des transats, des coques pour téléphone, des verres et des tasses en tous genres, des draps et des couvertures, des plateaux, du savon, des livres de coloriage pour enfant, des abat jours, des gourmettes, des chevalières, des bavoirs pour bébés et adultes, des sacs à dos, des tirelires, des bougies, des trousses, des règles, des pare soleil pour voiture, des bouteilles de vin, des tapis de souris, du gel antibactérien, un distributeur de bonbons, des presse papier en cristal, des balles de *base ball*, des tire bouchons, des clés *USB*, des préservatifs, des grattoirs pour pare-brise, des chaufferettes de poche, des *sets* de *barbecue*, des porte *CDs*, des trousses de premiers secours, des jeux de fléchettes, des mallettes de *poker* et donc ou surtout des cartes à jouer... En gros, les objets qu'ils ont encore sous la main et qu'ils emportent au fil de leurs tournées, selon la place qu'il leur reste après avoir casé leurs instruments et autres indispensables. Mais ce qui véhicule aussi leur image, c'est ce qu'ils portent tous les deux en concert, c'est à dire leurs costumes. On le sait, la sobriété est la marque de leur esthétique. Mais les deux musiciens portent chacun un masque, rappelant à la fois ceux des super héros des *comics* américains qu'ils lisent et ceux de héros plus ordinaires que sont les lutteurs de *lucha libre*. Dans les deux cas, les héros en question portent un masque à la fois pour préserver leur identité, mais aussi pour être aisément identifiés par leur assistance en tant que le personnage publique qu'ils sont devenus en le revêtant. Le masque permet ainsi de construire une image plus forte, et percutante. Ce n'est donc pas, dans cette logique, seulement une manière de se cacher, c'est aussi et surtout un moyen de modifier son apparence. Des groupes bien connus tels que Daft Punk en ont joué très longtemps,

98. Extrait de la série *marvel comics*, *Wolverine*.

n'apparaissant jamais sur scène sans leurs fameux casques de moto. Le masque a une symbolique différente pour les membres de Pulver : dans les deux cas, le but initial est d'entrer dans la peau d'une autre personnalité, un personnage. Cela fait écho, pour Jul, à sa pratique du théâtre et ses costumes, tandis que Jon y voit plutôt une référence mystique aux *chamans* qui passaient de la quotidienneté au sacré en revêtant des masques comme chez les *Iroquois*, signe de leur qualité de sorcier ou guérisseur. En portant des masques, les membres de Pulver veulent ainsi asseoir l'identité de leurs personnages en tant que personnalités d'un groupe de musique, tout en préservant leur anonymat, comme si la notoriété leur posait d'ores et déjà un problème. Pulver n'est pas voué pour autant à devenir une personnalité publique au sens admis dans la presse d'aujourd'hui. Cela doit aussi pour eux donner un aspect sacré à leur performance, lui attribuant les caractères du culte. Et puis, lorsqu'on les voit masqués, à certains moments l'on a vraiment l'impression qu'au delà de celle d'un lutteur mexicain, leur aura est justicière, et se réfère plus à celle des super héros. En leur parlant, je constate que Marvel, pour eux, est une sorte de *réalisme fantastique*, donc une sorte d'extension de la théorie de Pauwels qui leur est aussi chère que les objectifs qu'énonce Jul à propos des Black Cross. Marvel et la *lucha libre*, dont je parle depuis quelques paragraphes, sont deux des influences les plus importantes de Pulver. Ce sont deux véritables phénomènes de société, totalement trans géniques et contemporains, intégrant pleinement la notion de super héros. De là m'est venue la question de savoir si les *comics* et la *lucha* influent sur notre quotidien, voire si ces derniers peuvent jouer un rôle quelconque pour un groupe de musique. Bien sûr, c'est un fait, pour un lecteur de *comics* ou un spectateur de *lucha*, les super héros constituent la routine ; mais la majeure partie des citoyens non lecteurs serait incapable de donner les liens de parenté entre Cable et Cyclope[99], par exemple. Pourtant, on ne peut y échapper réellement, puisqu'ils font partie de notre culture populaire du quotidien. Là est tout le paradoxe de ces figures de héros. Tout le monde connaît les super héros, et tout le monde est capable d'en citer quelques uns, même s'ils ne savent pas exactement qui ils sont, et quelle est leur histoire. Tout le monde connaît Hulk, Superman, *etc*., certains ont connaissance aussi de leur *alter ego*, Bruce Banner et Clark Kent, mais peu de gens savent réellement qui ils sont véritablement, ou seront capables de citer d'autres personnages de la série, ou de les placer dans un contexte, car les vrais lecteurs de *comics* restent marginaux. Le super héroisme des *comics* est ancré dans notre culture populiste et employé dans beaucoup de domaines, tout comme les héros pseudo réels de la *lucha*. Ceci se fait grâce à la valeur fédératrice qui se dégage de ces symboles, l'exacerbation de leurs capacités multiples, le divertissement qu'ils apportent, et la notion de bien et de mal qui séduit très clairement les entreprises. Rien d'étonnant donc dans le fait de voir un Spiderman sur sa bouteille de *ketchup* ou un lutteur sur une taie d'oreiller. Ainsi, au cours des dernières décennies, les héros ont su conquérir notre culture, et rentrer dans l'inconscient individuel et collectif. Cela a commencé grâce à des séries comme Wonder Woman, Hulk et Batman, qui ont marqué toute une génération, et pas seulement américaine. Ensuite, ces séries ont eu droit à des adaptations cinématographiques aujourd'hui considérées comme des classiques, tels le Batman de Burton[100], et le Superman de Donner[101]. Peu à peu même ces films tendent à devenir des classiques stylistiques : on ne compte plus vraiment les versions de Batman, sorties par des réalisateurs différents, comme si cela était une épreuve obligée. Je me dois aussi de parler bien entendu du nombre impressionnant de séries animées qui ont également

99. Deux personnages de l'univers Marvel rapprochés de la série *X Men*, Cyclope est le père de Cable.

100. Sorti en 1989 avec Jack Nicholson, Michael Keaton et Kim Basinger.

101. Sorti en 1978 avec Christopher Reeve, Marlon Brando.

marqué des générations entières d'enfants ; ou encore des jeux vidéos, qu'ils soient tirés des séries, des films ou bien directement des *comics*. L'influence des super-héros dans l'industrie est une évidence ; tous ces secteurs sont interconnectés, ont énormément d'interactions et sont assez complémentaires. Il n'est pas étonnant de voir un personnage décliné sur un grand nombre de supports. De même, chaque secteur de l'industrie s'inspire de l'autre, décline les succès de l'autre, et aide à renforcer le succès de chaque secteur. Ainsi, McDonald's, Kellogg's, renforcent leur image grâce à la sortie d'un film Marvel, produit par Sony et qui déclinera probablement des jouets chez Mattel, des livres chez Panini, des beaux livres chez Delcourt, *etc*. Aujourd'hui il est courant de saisir l'influence de personnages issus de DC Comics ou de Marvel dans l'univers des entreprises. On en retrouve au restaurant, au cinéma, dans la rue... Ils influencent l'habillement, la publicité, la décoration et forcément à un moment donné les arts, qu'ils soient musicaux ou plastiques. L'influence que Marvel exerce sur Pulver est en tout cas considérable. À peine arrivé chez eux, j'ai aperçu la pile de *DVD* des films Marvel ; je crois qu'ils y étaient tous, et presque rien d'autre ne venait compléter l'étagère. Puis, dans leurs bibliothèques siège une énorme collection d'anciens comics, aucun n'étant plus récent que 1990 je pense. J'ai aussi vu chez eux des affiches, des *T Shirt*, des produits dérivés... Et pourtant, ils ne ressemblent pas à des *geeks* en fureur coltinés derrière leur pomme numérique toute la journée. « Je crois que personnellement, l'histoire d'amour que j'éprouve pour Marvel a commencé enfant. Je regardais peu la télévision, mais, quand je la regardais, je ne regardais que Spiderman et Batman. Durant mon adolescence, des films ont commencé à sortir. X-Men, que je regardais déjà en dessins animés, Daredevil, et d'autres. Il y a alors eu une sorte d'engouement et de renouveau pour ce type d'univers en bande dessinée. J'avais des copains qui les recevaient toutes les semaines, mais mes parents n'en avaient pas les moyens. Quand j'ai eu alors un peu plus d'argent, j'ai commencé à acheter tous les N°1, et je les lisais, avant de faire la même chose avec les N°2 *etc*. Je me suis vraiment construit à travers ces personnages dont les valeurs sont devenues les miennes. ... Au delà de m'être construit socialement en partie grâce à Marvel et d'avoir rêvé que je pouvais déplacer les objets par la pensée durant longtemps, j'ai toujours voulu m'habiller comme eux, aller à New York, sauver les gens. Ce qui a été possible je l'ai fait, pour le reste c'est à faire. ... Quand on a commencé à se dire que nous devrions créer des identités scéniques pour Pulver, j'ai tout de suite pensé à devenir un *alter ego*, une part schizophrène d'un autre moi qui ferait de la musique. [...] C'est comme si l'on avait travaillé des barrières psychologiques : une fois que nous enfilons nos masques, nous devenons autres, comme les lutteurs de *lucha*. Jul, qui, elle, voulait que nous soyons lutteurs sur scène, a accepté très facilement l'idée que nous serions des héros ... L'image du groupe est ce qui nous semble le plus important dans le projet, à tel point qu'il devrait être possible de ne produire aucun son et que la notoriété soit tout de même au rendez-vous, de et par l'identité forte imaginée. Pulver est avant tout une sorte de mythologie visuelle, née de la référence principale qui nous tient à cœur : la culture du sud des États Unis, du *rock*, des Hell's Angels et des *b movie* anciens ou récents, comme peuvent encore en produire Dupieux et Tarantino. C'est cet esprit que nous voulons voir ressortir au travers des extraits ou des *samples* de *comics*, ou des références à la lutte mexicaine. »

House with a curse

> « Un bruit sourd, un souffle au-dessus de mon épaule. Le chien s'approche et regarde fixement un point sur le mur ; il n'y a pourtant rien sur le mur, rien d'autre que le blanc laissé par la peinture encore fraîche. Je me mis moi même à sentir cette présence étrange, cette présence non scientifiquement descriptible. Pourtant nous étions ensemble dans cette maison, mais nous pensions être seuls à la partager. [102] »

« À l'origine du groupe, il y a cette volonté de création commune, dans un contexte d'isolement fusionnel. Nous sommes nés dans deux villes différentes, dans deux milieux distincts, et avons reçu des cultures dissemblables. Pourtant, c'est bien la similarité de nos goûts et de la culture que nous nous étions forgés qui nous a amenés à collaborer sur plusieurs projets, et à développer un univers commun autour des thématiques qui nous sont chères : le *rock'n roll*, la culture américaine, le folklorisme et le mysticisme, ou encore le réalisme fantastique, thème que l'on retrouvait déjà dans mon travail plastique. Nous ressentons en effet tous les deux ce besoin d'isolement pour mieux nous centrer sur nos pratiques artistiques, un peu comme nous avons besoin de ces *desert sessions* [103], ces concerts au milieu de nulle part et parfois seuls, pour nous recentrer sur notre travail. Du coup, le déplacement, le voyage dans l'idée de *road movie* est l'une des motivations principales du projet Pulver, que ce soit parce que nous avons vocation à découvrir les pays et paysages désertiques qui nous fascinent tant en Europe puis plus loin, ou parce que le voyage est un moyen de vivre à deux pleinement dans une idée de fusion et de partage. La route, cette errance, devient alors un fort symbole du mode de vie que nous souhaitons atteindre pour mener à bien le projet, et la tournée musicale est un moyen de réaliser cela. » Les déménagements, et la répercussion du dépaysement sur les instincts créatifs de l'individu, ce n'est pas si anodin. Ce n'est pas anodin non plus d'avoir si souvent eu à se déplacer, à voyager, et déménager sur un autre continent encore moins. Cela montre déjà que vos racines ne sont pas définitivement ancrées. Cela montre encore que vous n'éprouvez pas la peur de l'inconnu, ni la peur de soudainement tout perdre, que vous n'êtes pas matérialiste pour deux sous. Vous maîtrisez les langues, et les cultures étrangères, et vous vous adaptez facilement au climat et aux mœurs courantes. Ce n'est vraiment pas donné à tout le monde, et un couple réduit grandement les chances de réalisation de telles ambitions. Pulver puise ses origines d'une mexicaine et d'un alaskien. Tous deux ont eu à déménager plusieurs fois dans leurs pays respectifs, avant de se rencontrer en Arizona. Puis, un premier déménagement commun les mène jusqu'à l'état voisin, l'Utah, à Hurricane, avant de prendre le cap vers d'autres états de manière provisoire, toujours. Les tournées, les voyages, les contraintes scolaires ont motivé beaucoup de leurs déplacements. Puis ils ont le coup de foudre pour la Norvège, et s'y installent en prenant

102. Extrait de paroles de Pulver, traduit de l'anglais.

103. Projet mené par Josh Homme (Queens of the Stone Age, Kyuss, Them Crooked Vultures , sous forme de collectif artistique et musical ; Le principe est d'inviter des amis de Josh, musiciens ou parfois non, à enregistrer des sons nouveaux en s'enfermant dans le studio *Rancho de La Luna* à Joshua Tree. Ont notamment participé à ce projet : Eagles of Death Metal, Earthlings?, Goatsnake, Trent Reznor, Guns N' Roses, Alfredo Hernandez, Kyuss, Chris Goss, Pete Stahl, Brant Bjork, Mario Lalli, Marilyn Manson, PJ Harvey, Masters of Reality, Dean Ween, Mondo Generator, Brian O'Connor, Monster Magnet, Troy Van Leeuwen, Mötley Crüe, Joey Castillo, Nine Inch Nails, A Perfect Circle, Queens of the Stone Age, Peter Murphy, Soundgarden, *etc*. Le collectif est à ce jour à leur dixième sortie depuis 1997.

pour prétexte l'obligation de changer de continent. Désormais, le groupe vit reclus dans une région frontalière, touchant trois pays, l'Allemagne, la France et la Suisse, accentuant leur côté apatride, et comme s'ils ne comptaient même plus faire de tournée après plusieurs année de folie frénétique. Cette mentalité, ou plutôt cette capacité à migrer pose déjà les bases d'un comportement créatif plus nomade que les autres. L'on ne réalise pas les mêmes choses dans un 10 m^2 ou dans un 100 m^2, tout comme l'on ne réalise pas la même chose si l'on sait que l'on va devoir partir à n'importe quel moment ; pas de matériel, toujours des cartons et des sacs pour se déplacer vite et faire passer plus facilement la gêne occasionnée par le déménagement. Pourtant, contrairement à toutes ces attentes énoncées, Pulver possède beaucoup, et est matérialiste. Certes, quant ils partent en tournée ils font en sorte que tout tienne dans une petite voiture. Mais chez eux le matériel foisonne, tout comme des collections d'objets improbables. Jul collectionne avec Jon des objets anciens remplissant la maison de leur design d'un autre temps que nous qualifierons de *vintage*, mais aussi les livres anciens, et Jon les disques et les bouteilles de bière. Je ne parle pas non plus de leur mobilier, 70's également tout comme leur matériel de musique plutôt complet et ancien. Et il est hors de question de se séparer de quoi que ce soit car l'âme dégagée par tout ce fatras, c'est Pulver, et sans tout ça, Pulver aurait été différent. La culture de la route, c'est ça, nous explique Jon : « Être capable de partir, d'être nomade un temps, mais au final n'être bien que chez soi. C'est comme tous ces routiers qui parcourent le pays et qui rentrent chez eux le *week end* : ils passent beaucoup de temps ailleurs, mais ont besoin de rentrer chez eux pour se ressourcer ».

Jon et Jul passent plus de deux tiers de leur temps à se déplacer, voyager, tourner, le reste est consacré au repos, ou bien à des travaux plus terre à terre pour subvenir à leurs besoins, et s'assurer de pouvoir continuer à composer et se ressourcer. De ce besoin est né le projet d'une demeure de créatifs, et quand je dis ça nous sommes loin d'un atelier d'artiste habité ou d'une *demeure centre d'art* squatté par des pseudo *punks*. Non, il s'agit plutôt d'une maison rurale, belle, *design*, rustique, écologique, spacieuse, mais qui abrite un lieu où se déroulent des choses peu communes pour une maison de ce genre. Ce projet, mené par Pulver, s'appelle *le Domaine* et comprend la maison d'édition, le *label* et l'association réunissant ses habitants qui organisent des spectacles et diverses autres animations culturelles. Ils sont au nombre de quatre dont Jul, Jon, Peter Schmerzton, et la sœur de Jul, Val, qui a fini par les rejoindre. Initialement, il fallait un pied à terre pour le couple, avec la possibilité d'avoir tout à portée de main, soit leur atelier de peinture, de reliure, leur sérigraphie, et leur studio de répétition et d'enregistrement. Ils y ont aussi aménagé un bar et une salle de spectacle *indoor* et une scène *outdoor*. Le voisinage n'est pas spécialement proche, donc peu de nuisances sont occasionnées par ces activités. La maison, pourtant au centre du village de 6000 habitants, est bordée de champs et à deux pas de toutes commodités, ainsi que d'un cinéma *d'art et d'essai*, de grandes surfaces, d'un centre d'art contemporain, de restaurants, banques, transports en commun, *etc*. Mais le groupe admet d'autres raisons sur le choix de la maison : « Dans Pulver on ne fait rien au hasard. Cette maison est l'outil de travail adéquat qu'il nous manquait, et surtout un endroit où l'on pouvait mettre des vis dans les murs et jeter les vieux cartons trop rafistolés depuis le temps. J'ai surtout eu envie de m'installer dans cette région à la fois francophone et germanophone, qui est coincée entre trois frontières. Ses particularités folkloriques et sa culture locale alimentent mon travail, qui alimente donc directement Pulver. Puis le cadre est magnifique, verdoyant, il y a souvent de la brume, beaucoup de nature verte, ce qui change de tout ce que j'ai pu connaître auparavant. » Pourtant il serait faux de dire que ce ne sont que des prétextes de décors ou de coutumes locales qui attirent le groupe dans ces contrées

perdues. Déjà en Arizona, puis en Utah, Pulver recherchait dans les vastes zones désertiques quelque chose à laquelle on ne peut pas vraiment donner de définition : une fois de plus. C'est encore l'une de ces choses dont on ne parle pas sur internet et qui doit être sortie tout droit de leurs esprits névrosés ou d'un énième livre traitant des phénomènes de sciences alternatives. La première fois que l'on m'a parlé de ces phénomènes, je pensais que cela existait un peu partout. Que c'était des manifestations naturelles et étudiées comme tous les autres phénomènes géologiques ou relevant de je ne sais quel autre domaine scientifique. En tout cas, mes recherches sur le *web* n'ont pas été fructueuses, et je me suis mis à me demander où ils ont pu entendre parler de choses du genre, à moins d'avoir été initiés par une force supérieure, ou d'avoir eu connaissance de ces faits par accident. Car il s'agit de *géoacoustique*, une étrange science qui étudie les infra sonorisations terrestre. N'ayant vraiment rien trouvé, ni dans des livres ni sur la toile, je préfère avoir un cours sur le sujet et voir ledit phénomène de mes propres yeux.

Nous sommes samedi, il est tôt, trop tôt, Jul me réveille et me dit de m'habiller chaudement. Ce que je fais rapidement, encore à moitié vaseux. Nous sommes en novembre, dehors il y a quelques centimètres de neige et les températures sont proches de -20°C. Une fois la porte franchie, un épais voile de brouillard austère et glacial me saute au visage et le transforme en sérac. Puis je commence à percevoir, entre chaque pas de botte échaudant la neige fraîche et mon haleine se transformant en nuage blanc dans mon foulard, l'écho d'un son qui fait chanceler mes tripes. Nous marchons d'un rythme certain vers le champ juste à côté, que nous ne distinguons que faiblement. Puis je commence à apercevoir quelques gros *spots*, posés sur tripode. Il y en a trois en tout placés en triangle régulier. Nous marchons quelques mètres encore dans les 30 cm de neige posés sur de grosses mottes d'herbe congelées. Ça craque, et j'ai la sale impression que je peux me briser la cheville à n'importe quel moment. Soudain, je distingue une silhouette : c'est Jon, qui s'est levé de bonne heure également pour me faire profiter du spectacle. Plus nous nous rapprochons, et plus je sens une sorte de gêne électronique dans mon ventre. Une gêne, comme quand on lèche du cuivre ou une pile alcaline ; sauf que cette fois, la sensation se diffuse à partir du ventre. Je commence à me sentir léger, étranger à moi-même, comme si ce son se propageait en moi... Devant nous, les lampes éclairent une sorte de borne dont je ne saurais trop dire si elle est en bois ou en pierre. Elle est peinte d'un jaune comme on en voit que rarement : un jaune pur. Jon se remet a dégager la neige le long de la borne, quand soudain cette neige s'assombrit et le son gagne en intensité malgré le bruit du générateur électrique, malgré le bruissement du vent dans ma cagoule, et le claquement de la pelle contre la borne. Je ne peux désormais plus nier le spectacle : l'emplacement où se trouve la borne émet un son que je n'ai jamais entendu, et transforme la neige en une sorte de boue noire et visqueuse. Le son devient bien plus présent et, sans pour autant l'oublier, je ne m'en sens ni mal ni bien, mais remarque que cela me fait quelque chose, et provoque en moi une sorte de vertige vibratoire intérieur. Je me rends compte en voulant photographier l'ensemble que mon téléphone ne marche plus : plus moyen de le rallumer, l'écran clignote noir et jaune. Je lève alors les yeux, et remarque que je vois en noir et blanc, légèrement teinté de jaunâtre. Je veux rentrer, mais nous restons encore un bon quart d'heure sans se parler, à contempler cette curiosité qui aurait à elle seule je pense tué toute l'étrangeté des œuvres de Lynch et de Cronenberg réunies en quelques secondes. Une fois rentré, je les ai bien entendu assiégés de questions dont les réponses resteront vagues. « C'est une sorte de point chaud, un endroit où se produit un phénomène magnétique qui sort de terre et se diffuse à la surface du sol. Le son, nous ne l'entendons plus à 2,50 m au-dessus du point de sortie, et se diffuse en vague à une cinquantaine de mètres à la ronde. C'est très proche d'une onde radio,

mais dans un périmètre resserré elle produit des effets étranges sur l'eau et les êtres vivants. J'ai découvert pour la première fois un puits sonore de ce genre en Arizona, vers *Alamo Lake*, enfin à quelques *miles*. J'avais justement capté ça avec ma radio. J'y suis retourné plusieurs fois et j'aurais voulu en faire une capture sonore mais en vain, je n'avais pas de matériel assez puissant, et je crois que ça dérègle la plupart des appareils électroniques ou électriques dès qu'on s'en approche. Je retournais souvent me ressourcer à cet endroit, et j'ai alors planté un piquet jaune comme pour m'attribuer la découverte. C'est à ce moment là que j'ai remarqué que le bois noircissait à son contact, l'eau aussi, et que ni la faune, ni la flore, ne s'approchait du puits, qui ne semblait pourtant pas émettre tout le temps. Je me suis dit qu'il devait bien y en avoir d'autres. J'en ai cherché en Utah mais cela n'a rien donné ; j'ai alors décidé d'utiliser mon pendule sur des cartes, et après maintes recherches j'ai vu l'existence de celui ci. Nous nous sommes alors installés ici pour en être proches. ... J'ai fait ma petite enquête dans le quartier et même auprès des anciens propriétaires, personne n'avait jamais remarqué ce phénomène. D'ailleurs, au départ, quand nous sommes arrivés, il était assez faible, et j'étais même un peu déçu, mais je me suis dit que c'était mieux que rien. Depuis, j'ai l'impression qu'il émet de manière bien plus puissante, et même de plus en plus fort. Mais peut être que ça ne dépend que des jours, et que je tombe toujours au bon moment. Au final, Pulver c'est notre seul moyen d'essayer de reproduire ce son, et c'est devenu l'un de nos buts. C'est un drone que j'ai réussi plus ou moins à recréer désormais en studio, et on lui prête des vertus curatives ; mais ce que j'ai réussi à en tirer est encore bien loin de la version naturelle. Nous dépendons de ce son, qui est à la base de nos recherches musicales ; mais, en même temps, et je ne saurais pas dire pourquoi, j'ai la sensation que nous le ré alimentons aussi, d'une certaine façon, en le faisant vivre. Il est arrivé que nous soyons en voyage, trop occupés pour répéter, durant plus d'une semaine, ou bien pour venir nous ressourcer près de la borne. J'ai alors eu l'impression en revenant que le phénomène s'était à nouveau atténué, mais encore une fois, je n'ai jamais étudié la question de près, ça dépend peut être de la lune, des conditions climatiques, ou de je ne sais quoi d'autre. En tout cas, c'est devenu au fil du temps une pièce sonore qui nous appartient, j'ai donc placé une borne pour mémoriser l'endroit exact. Il sera encore là après le *Ragnarök*[104] de Pulver, et après notre mort. Mais, comme nous nous sommes attribués ce puits, je pense qu'on peut dire que c'est un morceau de Pulver, qui est diffusé quasiment en continu. Nous avons même réussi à le capturer, et l'avons mis sur un site internet qui lui est consacré, afin que quiconque puisse constater son existence, et partager cela avec nous. Je me suis penché sur l'étude de ces puits sonores, la géoacoustique, mais même en me renseignant, je n'ai pas la moindre idée de comment la terre fait pour produire cela. ... Quoi qu'il en soit, ce puits là nous le partageons sur le *web* en *streaming* et avec quiconque le voudra en vrai. Les autres personnes qui recherchent ce type d'expérience peuvent venir écouter le morceau avec une radio. Il suffit d'être dans un périmètre de moins de 100 m, et à la bonne fréquence. Il y a environ une quinzaine de badauds par an qui viennent ainsi nous voir pour écouter ce morceau et méditer un peu près du point chaud. Et encore, nous ne comptons pas toutes les personnes qui passent dans la rue en voiture et qui captent le morceau. Certains pensent à un *bug* de la radio, d'autres le partagent et reviennent régulièrement. »

---

104. Dans la mythologie nordique représente le moment du crépuscule des Dieux, sous une certaine forme la fin du monde.

Crack the Skye

« Hell'n'death_666 : *oh* merde mon gars ce soir g rendez vous avec lisa
« Madballsucker680 : ah ouais tu l'as eu ton rencard finalement ?
« Madballsucker680 : putin c'est un jour historique pour toi ça ^^
« Madballsucker680 : chanceux va
« Madballsucker680 : et vous allez faire quoi ?
« Hell'n'death_666 : ben on va aller à la san marco
« Madballsucker680 : quoi la pizzeria toute pourrite entre les trains et l'autoroute ?
« Hell'n'death_666 : ouais, mais les *pizza* st bonnes là bas
« Madballsucker680 : *ok* super
« Madballsucker680 : je suppose que c'est pas tout...
« Hell'n'death_666 : nan j'voudrais faire un truc pour l'impressionner un peu
« Hell'n'death_666 : me la péter un peu
« Hell'n'death_666 : j'ai prévu de lui dire que je suis un ancien membre d'un groupe de zik
« Hell'n'death_666 : « the beatles » c'est
« Madballsucker680 : hum
« Madballsucker680 : c'est risqué
« Hell'n'death_666 : pq tu crois kil y a des risques qu'elle connaisse ?
« Madballsucker680 : ...
« Madballsucker680 : nan vas y fonce[105] »

Un accès simplifié à toute info concernant le moindre artiste. Il y a à peine dix ans, disons quinze ans, lorsque quelqu'un nous conseillait un groupe, un disque ou un morceau, il n'était pas possible de simplement se poser devant son ordinateur pour tout savoir à son sujet. Il fallait soit attendre un passage en télé ou en radio, soit tomber sur la bonne compilation, soit acheter le disque, ou encore l'emprunter. Je me rappelle encore de certaines personnes qui écoutaient l'émission *metal* d'une radio Suisse locale et qui l'enregistraient. J'ai encore des connaissances américaines, qui, même malgré l'ère d'internet, continuent de faire des *mixtapes*, c'est à dire des compilations sur cassettes dans le but de faire circuler la musique et faire découvrir des groupes. Avec l'apparition des *CDs* et la mort annoncée des cassettes et vinyls, les graveurs ont pris place dans nos chaumières, dans nos ordinateurs et ce à moindre coût, et, même juste avant ça, copier une cassette sur son poste Hi Fi ou une *VHS* avec un second magnétoscope était devenu pratique courante. *Emprunter* est ainsi peu à peu devenu *copier*, produire un duplicata de l'œuvre. Pour ce faire, il y avait toujours une connaissance qui avait le dernier *CD* de machin, ou un endroit où l'on pouvait emprunter des *VHS* pour vraiment pas cher. Il fallait donc avoir un réseau. Par chez nous, dans les campagnes un peu reculées, où l'accès à toutes ces cultures était moins évident, la région nous fournissait la venue une fois par mois d'un bus rempli de livres et d'albums de musique à emprunter. Le passage de cette bibliothèque mobile était toujours très attendu des adultes et des enfants, pour se fournir gratuitement en culture populaire. Aujourd'hui avec internet, les mêmes schémas de partage par réseaux s'appliquent, par exemple lorsqu'on télécharge une copie sur l'un de ses disques durs, depuis un emplacement sur le *web* ou une clé *USB* qu'on aura empruntée ; puis grâce au *P2P* ou autres systèmes de partage, ces copies circulent à leur tour et encore et encore. Mais à présent tout est prêt à consommer, nous sommes devenus impatients et plus gourmands, plus radins. À

105. Conversation trouvée par hasard sur une plateforme *web*.

l'époque, si nous voulions écouter ne serait ce qu'un morceau, le plus souvent parce que la pochette nous parlait ou qu'un oncle lointain nous suggérait des noms, nous avions peu de moyens d'obtenir des sources d'informations biographiques sur les artistes, le réalisateur, ou l'auteur, *etc*. La distribution de ces renseignements, c'était le rôle des magazines papier, radiophoniques ou encore télévisuels. Il n'existait pas de grandes plates formes documentaires sur les musiciens, tout au plus quelques livres, mais pour y figurer il fallait un peu d'ancienneté, il fallait avoir fait l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui un *buzz*[106]. Sinon, il y avait toujours l'ancêtre des *webzines*, appelés *fanzines*. C'étaient des documents copiés à la main, sérigraphiés, ou plus rarement imprimés par ordinateur. Ces mini magazines qui ont perdu de leur sens aujourd'hui servaient à distribuer à la peuplade des informations sur les scènes *underground* de l'époque, et l'une des seules assez actives pour fournir suffisamment de matière était bien la scène *rock* indépendante, *metal* et *punk*. Ainsi, il était possible de connaître les dates de tournées, ou de découvrir certains groupes via des textes de présentation ou des critiques de concerts et de cassettes, de disques ou de vinyles. Des fois, il fallait payer plus de 10 fr (1,50 €), voire presque le double, 20 fr et nous pouvions recevoir une *mixtape*, ou plus tard, une compilation en supplément. Les magazines commerciaux, eux aussi, sortaient tous une compilation offerte par supplément *CD* chaque mois, mais ce genre de magazines coûtait presque 50 fr (7 €), donc si vous aviez un endroit où vous fournir en *fanzines*, vous ne le lâchiez plus.

Les *fans* les plus honnêtes, et je ne dis pas les plus riches, pour obtenir un disque, se rendaient chez leur ami disquaire. Une boutique souvent cachée au fond d'une ruelle sombre dans une grande ville, avec une odeur de plastique rance et d'encens mentholé, ou bien une Fnac ou un Virgin, dans laquelle ces passionnés usaient de tout leur pouvoir pour trouver auprès de bons fournisseurs le précieux sésame. Je parle ici beaucoup de musique, mais ce schéma s'appliquait également, quoique avec moins de virulence au théâtre, au cinéma et même à la littérature, plus principalement à la bande dessinée, qui d'ailleurs entre parenthèses, venait souvent illustrer les *fanzines* musicaux ou cinématographiques. Aujourd'hui, internet est tellement courant, que les générations nouvelles ne peuvent pas comprendre ce que représentait le processus de l'achat. Maintenant, de la miette qu'est un morceau de musique, on remonte facilement avec son *smartphone* jusqu'à la biographie complète de son auteur, compositeur, interprète, producteur, et même de ceux qui auraient un lien aussi minime soit il avec lui... On peut connaître l'histoire et le contexte du morceau. Ses caractéristiques techniques. On peut même en trouver des partitions, aussi, en un claquement de doigts voire moins. Nous sommes si loin à présent du réflexe de changer la face du disque ou de rembobiner sa *VHS* que l'on en arrivera à transformer facilement le moindre appareil muni d'un ordinateur en mobilier capable de jouer un morceau de musique auquel il aura suffi de penser, notre logiciel de lecture ayant déjà compris nos préférences et ayant choisi la musique à notre place, selon nos goûts du moment. Nous sommes ainsi devenus des auditeurs fainéants, consommateurs de quantité et non plus de qualité. Nous perdons même la mémoire, et serions actuellement incapables sans nos *smartphones* de nous en sortir pour consulter notre collection numérique de *CD*... Avant, notre discothèque personnelle était référencée dans nos têtes, à la manière des vieux *video clubs* ou librairies : le boîtier vide était entreposé là, il suffisait d'aller en demander le contenu à un comptoir. À présent on fonctionne par *bornes* : chez soi et sur soi, on a toujours au moins un objet qui peut faire office de borne biblio-vidéo-audiothèque universelle. Un accès à l'intelligence collective tient désormais dans un sac ou une poche comme avant les gros collectionneurs avaient toujours

106. Énorme succès commercial et *marketing* rapide et ponctuel, mais ici sur le *net*.

sur eux des petits carnets dans lesquels tout était inscrit. Notre manière de consommer la musique, comme toute autre forme de culture d'ailleurs, s'en voit radicalement changée depuis quelques années. Nos *smartphones* sont désormais des sortes de symbiotes dont nous ne pouvons plus nous débarrasser, puisqu'ils se nourrissent de nous tout en nous rendant plus forts, plus rapides, plus efficaces, et, comme nous croyons même à tort, plus intelligents. Il y a peu, encore, le fait d'avoir été *découvert sur Myspace* était une sorte de gage spécial. Il y avait cette valeur ajoutée, assez proche de celle des *gagnants de télé crochet* encore plus tôt. Tout ceci est maintenant devenu très flou, et les portes d'entrée pour les artistes se sont bien trop multipliées. Désormais, n'importe qui possède un plus gros bagage culturel qu'un musicien professionnel des années 80. N'importe qui peut apprendre en quelques *clicks* à faire quelques accords de guitare, ou, s'il n'en a pas, télécharger un logiciel qui génère des sons, et ainsi faire de la musique électronique. Puis, ce n'importe qui faisant n'importe quoi bénéficiera d'une couverture publicitaire relativement gratuite, étendue à la limite de la Terre ou de la propagation d'internet. Une page Myspace, un Facebook, un BandCamp, des vidéos dispersées sur Youtube, Vimeo, Dailymotion : des petits lecteurs reliés à un SoundCloud, sa présence sur LastFm ou sur les millions de sites spécialisés dans vos goûts. Bien sûr, la contrepartie de cette gratuité est la difficulté à émerger parmi tout ce qui est proposé, puisque *cibler* la qualité sur internet est quelque chose qui était encore jusqu'il y a quelques mois impossible au commun des mortels, et même aux autres. Aujourd'hui, Facebook possède tant d'informations sur chacun de nous qu'une simple publicité peut, pour quelques centimes de la part de l'annonceur, cibler une personne, sur un *panel* de un million, grâce aux mots clés se rapportant à ses préférences. Et, qui, aujourd'hui, n'a pas de Facebook alors qu'il a une connexion ? Certains parviennent également à se faire connaître à des rangs plus modestes, moins *marketing*, sans générer ou faire circuler le moindre centime ou presque.

Il y a Deezer, BeatPort et les *music stores*, qui de leur côté facilitent la vente, et la rendent possible au détail. Il y a la Fnac à domicile ; Il y a Amazon. Il y a eBay pour chasser les pièces de collection. Il y a ces *labels* qui permettent aux internautes de co produire un artiste : l'économie de la musique se porte bien, et les fournisseurs vus comme le graal à l'époque sont devenus très accessibles. Désormais, le disquaire n'existe plus, ou du moins, l'échange n'est plus le même ; un renversement s'est produit : il est chez vous, dans votre appartement, dans le salon, et il est virtuel. Même les puristes et réactionnaires contre cette dangereuse mise en technologie se sont mis à la page, avec des sites comme Discogs, registre où chaque musicien va enregistrer sa propre discographie, ou Rate Your Music, un équivalent orienté vers la bibliothèque musicale des utilisateurs ; trouver quelque chose désormais, ne nécessite plus que trois secondes tout au plus, si Firefox et Google veulent bien. En combinant ces deux bases de données, on obtient une liste de la quasi totalité des morceaux de musique jamais enregistrés et sortis, une sorte d'archive de la connaissance collective. Wikipedia, dont le but est de rassembler en un ou plusieurs articles toute information qui peut l'être à un sujet précis, amène à cette même synthèse complète de toute la connaissance par un moyen de partage collectif. Certains artistes font l'objet d'un portail entier sur l'*encyclopédie en ligne*. Et bien souvent tout ce travail de compilation provient de *fans*, qui en arrivent presque, une fois leur matériau mis en commun, à mieux connaître l'artiste que lui même ne se connaît. Sur les *webzines*, les forums, sont affichées des données non pas techniques et exactes, mais subjectives et humaines, des ressentis par rapport à telle œuvre, des liens nouveaux vers d'autres artistes. Au final, une bonne part du documentaire est écrite par le public. Toutes ces choses sont tellement accessibles, qu'avec un peu de rigueur, en calculant bien son coup, il doit être possible de donner une existence à ce qui n'en a pas vraiment, et de cacher celle du reste. On doit

pouvoir faire en sorte d'exister publiquement sans exister réellement, et inversement. Je pense qu'un jour cette technologie nous surpassera et nous mangera ; en attendant, mal utilisée, elle peut vite devenir dangereuse. Aujourd'hui, Kévin, douze ans va sur son MSN pour *chatter* avec la terre entière, il consulte son Facebook où il dit avoir dix neuf ans, il voit des séries sur Youtube, fait un tour sur Youporn parce qu'il a mal tapé dans Google, puis il consulte son *P2P* et regarde à quelle vitesse sa collection de *MP3* grandit. Bientôt, son deuxième disque dur sera plein. Puis, il décide de chanter devant sa *webcam*, juste après avoir expliqué sa volonté de devenir chanteur. Il a en effet auparavant appris à chanter grâce à un *blog* qui explique certaines bases. De là, tout s'enchaine très vite, et c'est le *buzz*. Quelques mois plus tard il sortira sûrement un disque, ou bien animera une émission de télé sur *MTV*, ou que sais je. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que Kévin n'a pas de talent et qu'il n'a que douze ans. Des accidents comme ceux là se produisent tous les jours. Bien sûr, l'on peut dénicher des talents sur le *net*, mais d'autres, la majorité, seraient plus à leur place sur les bancs de l'école, ou en apprentissage afin d'exercer un métier. Le pire dans tout cela, c'est que cette production dénuée de talent va alimenter les archives du *web*, va alimenter la culture de millions d'autres curieux du même âge. Nombre de nos pseudo artistes d'aujourd'hui n'existeraient pas, ne se seraient jamais passionnés pour la musique, s'ils n'avaient pas eu accès à un tel nombre de références. Donc, en plus de consommer à outrance plus de films, de musique, de livres, qu'il n'est possible d'écouter, regarder ou de lire en une vie, notre nouvelle culture devient bas de gamme, et si Kévin avait tenté de percer en 1989, aucun magazine n'aurait parlé de lui, et à raison. Les seuls qui auront encore une chance de survivre seront ceux qui posséderont un vrai sens critique et moral, qui auront un regard différent sur ce qu'ils voient ; des marginaux à l'heure du *2.0*[107]. Il y en a déjà maintenant, des gens qui savent utiliser le *web*.

On va sur Youtube pour trouver des vidéos drôles afin de faire passer un long dimanche après midi pluvieux, mais l'on s'arrête là. Ou, s'il nous reste du temps à tuer, on fait un tour sur Facebook ou Twitter, on jette un petit coup d'œil sur ses *RSS* et l'on retourne devant un livre, ou l'on va vite écouter un vinyle avant de faire une recette de cuisine retrouvée dans le grenier de la voisine. D'ailleurs, ce genre de consommateur se couche tôt, et avant il regardera encore l'un des *DVD* qu'il a achetés la veille en allant chez Chapitre. Le lendemain il se lève aux aurores, car il doit imprimer un *fanzine*, et encore enregistrer des *mixtapes*. Non pas qu'il soit anti internet ; mais il a juste compris l'usage exact de ce média. Il n'achète plus de journal, et télécharge aussi de la musique. Mais il possède encore des dictionnaires, des livres, et il ne télécharge que pour vérifier que sa future acquisition physique vaut le coup. Je pense qu'il est important d'être passéiste aujourd'hui, à l'heure où internet est même dans nos réfrigérateurs, car l'anticipation n'est jamais très loin, et il vaut mieux être prudent au milieu de toute cette mauvaise culture de masse. Jon et Jul font partie de cette catégorie, et pour preuve, cela fait un bail qu'il avaient accès à internet, ils passent beaucoup de temps dessus, mais n'ont jamais tenu compte de la possibilité de diffuser Pulver sur ce média. « Je pense, maintenant que j'ai du recul, qu'il y avait presque quelque chose à prouver, mais depuis que Pulver est sur internet je constate que la musique est assez marginale en elle-même pour n'attirer que d'autres marginaux, et qu'il suffit de savoir utiliser correctement internet ». Il faut dire que cette diffusion s'est faite malgré eux — ou presque — et qu'ils auraient sans doute dépensé trop d'énergie à essayer de l'empêcher, alors ils font avec, comme tous les autres. Par là ils existent donc réellement, car ce qui est présent sur internet, est, paraît il, toujours vrai !

107. Évolution notable du *web* vers une possibilité pour l'internaute d'interagir avec les contenus et les autres utilisateurs via des interfaces dynamiques.

Era Vulgaris

Parmi les références, et non des moindres des *poudreux*, nous constaterons une lumineuse traînée colorée sortant de la noirceur de la production musicale du groupe. Des petites taches par ci par là, qui peuvent éblouir les pauvres auditeurs égarés de cette machine de guerre. Ces instants de calme ne sont pourtant que virtuels, car ils ne sont pas audibles, à presque aucun moment. Pourtant, ils existent dans les tous premiers stades de leurs compositions, par l'intégration de *riffs* de *blues* et d'influence *flamenco*, qui disparaissent presque totalement une fois le morceau tout à fait mis en place. Il faut voir que le travail de Jon et Jul, j'entends par là le travail plastique influençant directement leur production sonore, s'appuie franchement sur des bases liées au folklorisme, à la mythologie ou encore à la culture populaire presque *mainstream*[108]. Pour les avoir vus plusieurs fois en concert, j'ai pu constater que Pulver a plusieurs marques de fabrique, qui vont bien au delà des costumes, de la musique, du décor, de l'ambiance : même les mouvements et les gestes sur scène sont chorégraphiés. Mais évidemment nous sommes tout de même bien loin d'un registre de danse citadine ou contemporaine, en fait nous pourrions plutôt parler là d'une danse rurale voire ethnique. J'ai appris que la sœur de Jon est ethno chorégraphe, elle étudie donc la *science de la danse des peuples* s'attachant principalement à « l'étude du répertoire dansé parmi les populations rurales ». Jon, dans ses recherches, s'appuie également sur les études de sa sœur à propos des différents types de danse et de la comparaison entre les danses de la Suisse du Nord et du Nord Ouest principalement, de l'Alsace Moselle en France, de la Forêt Noire et de la Bavière, avec les danses nordiques. Il est vrai, pour avoir recherché de mon côté, que les similitudes sont plus que flagrantes. On retrouve dans tout cela, nous explique le duo, une forme de lenteur et de lourdeur malgré un rythme plutôt soutenu. Les recherches sur le folklore de Pulver tendent à souligner l'importance de la culture germanique et nordique dans nos cultures contemporaines. « Avec Pulver, nous avons essayé de mettre toutes nos recherches sur la culture germanique et les coïncidences culturelles avec d'autres régions du globe à profit, et surtout l'incidence que tout cela a sur les cultures contemporaines. Je crois fort en une racine culturelle commune passée, que tout est parti d'un même point. Certains pensent que ce point de départ a des origines extraterrestres, d'autres que le premier peuple existant sur terre était un peuple de géants beaucoup plus évolués que nous, qui nous a légué à tous des bases de savoir. En tout cas, je trouve que la religion païenne telle que pratiquée encore aujourd'hui dans les pays nordiques est plus sincère que toutes les autres. [...] C'est déjà l'une des rares à n'avoir jamais été diffusée autrement que par un moyen oral et poétique. Et, quand on entend ça, ou qu'on le lit vu que depuis cela a tout de même été transcrit graphiquement pour ne pas se perdre, on sent que le côté ordinaire des dieux, la banalité fermière, le but hypothétique et leur fin programmée au pas près, sont bien plus évolués. C'est tellement gros et tellement réel à la fois. ... Les thèmes de Pulver, si l'on doit parler de thèmes, viennent donc principalement de thématiques engagées, à savoir la transmission de la tradition par l'oral, la mythologie folklorique et les contes germaniques ».

Mais le travail sur le folklore ne s'arrête pas à une simple recherche sur le passé, il y a une recherche dense sur la culture *mainstream* et *pop* de notre société, et principalement d'un point de vue *redneck*[109]. Ce terme de *redneck*, qui signifie *nuque rouge*, est un terme populaire anglais désignant

108. Synonyme de tendance, s'applique au champ grand public.

109. Terme péjoratif issu de l'américain.

un stéréotype d'américains *hillbilly*[110] ou de canadiens, d'australiens vivant en milieu campagnard. L'origine du terme viendrait des coups de soleil qu'ils attrapent dans la nuque, du fait de leurs conditions de travail à l'extérieur. Tout comme l'on parle de *sang bleu* pour désigner les nobles qui ont la peau très blanche, exactement pour les raisons inverses. Le terme est aujourd'hui employé, soit de manière méprisante, pour désigner des habitants des campagnes américaines souvent supposés ignares, alcooliques et chauvins, voire, dans les cas extrêmes, dégénérés soit sous une forme de revendication humoristique et identitaire, par les ruraux nord américains eux mêmes, ou par des personnalités revendiquant leur milieu ou leurs origines populaires. En France nous avons un équivalent, qui serait une sorte de juste mélange entre ce que nous appelons l'attitude *beauf* et les *culs terreux* ruraux, ou encore d'une façon contemporaine les *jacky* ou les *johnny*.

Dans un article du New York Journal publié en 1900, nous pouvions lire la définition suivante : « un *hillbilly* est un citoyen libre et sans entraves de l'Alabama, vivant dans les collines, sans ressources, s'habillant comme il peut, parlant comme il lui plaît, buvant du *Whisky* quand il en a et tirant avec son revolver quand l'envie lui prend. » Aujourd'hui, cela a un peu changé, et tous ces *white trash*[111] ne sont rien d'autre que des familles nombreuses pauvres, sans culture approfondie, cultivant des passions pour les voitures, la chasse et les armes à feu. Mais il y a une vraie culture *hillbilly*, qui peut susciter un intérêt vif et qui est une influence dans l'œuvre de Pulver. « Je ne suis jamais allé dans les Appalaches[112], mais je me suis intéressé de très près à ces *rednecks* dont la culture est fascinante. Il s'avère que ce sont les premiers immigrants écossais et allemands qui ont colonisé cette partie des Appalaches, et qui ont transmis toute cette culture dans laquelle je retrouve des similitudes avec les cultures celtes et norroises. Ces familles installées dans les terres déjà très reculées se sont trouvées au fil du temps isolées et abandonnées par les évolutions technologiques et sociales, et du fait de cet abandon, la dégénérescence et la consanguinité ont pris place, et donné lieu à ce stéréotype américain que je retrouve dans les campagnes allemandes, en France de l'Est, ou même en Belgique et d'une manière tout aussi contemporaine que n'importe où aux États Unis. ... La culture de ce peuple mis à l'écart et stéréotypé reflète un mode de vie simple, pratique et primitif dont la culture est libre et consistante, génératrice d'images et de philosophie ahurissantes et marginales. » Là où la référence *hillbilly* est notable c'est dans l'apport musical dans le son de Pulver. Nous pouvons y trouver une racine issue du *blues*, mais l'on pourrait tout aussi bien parler de son versant blanc qui est la *country*[113], dont l'ancêtre est le *hillbilly boogie*[114], musique qui s'est développée après la première guerre mondiale, quand il y eut des déplacements importants des populations rurales vers les villes afin de trouver du travail. Ce son, nouveau pour les citadins déjà en place,

110. Stéréotype sociologique attribué à certains habitants reculés d'Amérique du Nord. Le terme a été élargi pour désormais parler de toute personne ignare ou consanguine, il est le synonyme de *redneck*.

111. Issu de l'argot américain pour désigner la population pauvre et blanche : agriculteurs, travailleurs non qualifiés ou sans emploi. Le terme est proche de *redneck*, même si bien plus insultant et ne s'applique pas qu'à une population rurale.

112. Chaîne de montagnes nord est américaine qui s'étend de l'Alabama jusqu'à Terre Neuve au Canada.

113. La musique *country* est un mélange de musiques traditionnelles originaire du Sud Est des États Unis.

114. Ancêtre de la *country*, c'est un genre de musique traditionnelle reservé à la population blanche nord américaine ; par opposition au *rhythm and blues* pour les populations noires.

s'est développé et démocratisé comme une musique du Sud faite par les blancs pour les blancs, tout comme le *blues* est une musique faite par les noirs pour les noirs. Il faut également ici en profiter pour construire un pont entre l'attitude typiquement *redneck* et la philosophie *DIY*. Si Pulver n'avait pas autant été inspiré par les *rednecks*, à faire des économies de moyens et à bricoler par eux mêmes pour en quelque sorte ne pas profiter de certaines avancées technologiques auxquelles les pauvres n'ont pas forcément accès, comme y sont contraints les *rednecks* par passion pour la modification de voitures, les armes, ou la construction d'un lot infini de dispositifs strictement inutiles, Pulver n'aurait pas aussi bien accédé à leur culte du *home made*, du *DIY* et du *rats*. Je vais donc appuyer un aspect qui n'est pas à négliger et dont j'ai déjà parlé mais qui trouve préférablement sa place ici : l'influence des *jug bands*.

Les *jugs* sont ces groupes composés d'instruments folkloriques très classiques, accordéons, banjos, harmonicas, violons, guitares mais aussi et surtout d'instruments *home made* bricolés avec les moyens du bord. C'est ce que Pulver nomme la *junk music*[115]. Ce genre est né au début du XX^e^ siècle dans le Kentucky et s'est développé ensuite dans le Tennessee. Le *jug* c'est en gros du *blues* joué en groupe, dans la rue, avec les moyens du bord et sans limites, avec pour objectif de faire danser le public. « Dans l'architecture de notre volonté, nous ne le remarquons pas, mais en toile de fond, la composition du squelette jaune, c'est le folklore ; tous ces putain de *rednecks* nous donnent de quoi faire. Ils sont fous et leurs innovations, comme je les appelle, me font vraiment penser qu'ils sont tellement arriérés qu'ils sont en avance sur nous tous, dans le sens le plus large que nous puissions imaginer. Le seul moment où ce titanic *junk pop folk kraut* refait surface c'est dans le processus de composition que nous avons. » D'un point de vue purement technique, leur principe est simple même si sans explications le processus n'apparaît pas : ils partent d'un conte ou d'une légende appartenant de près à une racine germanique du folklore. Il le traduisent dans une notation singulière qui n'a comme logique que celle qu'on y verra. En gros, ils travaillent sur l'ambiance que le récit ou l'histoire orale met en place. Celle ci se voit traduite de manière très graphique et géométrique. Je ne sais pas comment l'on peut obtenir cela, mais le résultat est concret ; la musique est lente et très lourde, et c'est bien ce qui peut se voir sur les partitions. Puis la musique composée proprement, car ce système a bien sûr ses failles, que le groupe corrigera au fil des longues heures de répétition. Ils récrivent le conte par la suite, en l'adaptant musicalement pour leur récente composition. Celle ci est chantée, mais je ne les ai jamais entendu chanter en concert. De ce fait on pourrait croire que Jon n'arrive pas à chanter en même temps qu'il joue. Faux : il le fait en répétition, et l'on peut voir la bouche s'ouvrir de temps à autre sous le masque. Mais il explique plutôt cela de cette façon : « Pulver est un groupe avant tout instrumental. Chanter par dessus ne collerait plus à l'ambiance donnée. Et puis, on n'a pas envie que le public soit là pour juger les paroles. Cependant, les textes existent et nous les donnons volontiers à ceux qui veulent les chanter. On travaille beaucoup sur le principe des musiques de l'Église catholique. Tu as le texte, tu chantes, et ça colle... Ce que je trouve bien, c'est que les personnes vont le chanter d'une manière différente l'une par rapport à l'autre, n'ayant pas eu notre modèle auparavant. Cela permet de s'approprier la musique, et de coller davantage à l'ambiance telle que chacun la ressent. ... C'est une forme de rituel en quelque sorte, que chacun peut faire chez lui. [...] Et avec Jul on est assez souvent d'accord que d'une manière générale le chant est imposé et domine la musique, ce que nous ne voulons absolument

115. Terme ici inventé pour décrire la musique de Pulver, soit un rapprochement du mot *junk*, signifiant déchet, et de *musique*. Le terme *junk* s'applique plus volontiers à l'alimentaire, comme la *junk food* qualifiant la nourriture de mauvaise qualité ou la malbouffe.

pas ». Puis Jul rétorque : « Si la voix n'est pas assez grave, ça ne collerait plus avec la musique, cela pourrait donner lieu à une sorte de lyrisme, ou quelque chose de plus, assez viril, et ça casserait un truc dans la musique ». Pour avoir entendu chanter Jon, il est vrai que quelque chose se passe de vraiment différent lorsque la voix est ajoutée : les paroles prennent le pas sur la musique, à laquelle nous ne prêtons plus vraiment attention. C'est presque mystique, une transformation intérieure qui vous prend par les tripes, comme un enchantement fantastique. D'ailleurs au final, les textes se réfèrent bien plus à des incantations d'ordre magique qu'à des contes pour partager un système d'éducation, et, même si la seconde fonction est remplie à merveille, la première prendra le dessus et doit être faite personnellement par ceux qui le voudront.

Teeth of lions rule the divine

Il y a parfois dans Pulver une ambiance particulière qui est très complexe à qualifier. L'on me rétorquera sûrement que l'on trouve cela dans n'importe quel groupe à partir du moment où l'on cherche à écrire sur eux. Mais ici je n'écris pas sur Black Sabbath, ni sur Led Zeppelin ou les Stones. Qui, je le confirme, font un travail vraiment poussé et qui mérite réflexion. Puis si nous écrivons leur histoire et leur musique, 500 à 600 pages se dégageront très facilement, et les sources abonderont. Mais ici je parle d'un petit, petit, petit groupe. Tous les groupes ont le même procédé d'application et font la même chose que les autres, à la seule différence que certains ont en moyenne 40 employés avec eux lors des tournées, et d'autres seulement un pote qui les suit dans la voiture. Donc, c'est un peu facile de dire qu'un groupe, quel qu'il soit, et quoi qu'il fasse, dégage une ambiance particulière, et même plus particulière qu'un autre. Et oui, c'est leurs intestins qu'ils exposent. Parfois, certains groupes se ressemblent vraiment, mais cela reste alors sans intérêt, comme ces petits groupes de lycéens qui ne font que des *covers*[116] puis restent éternellement dans un schéma plus que classique, imitant un groupe célèbre en espérant avoir eux aussi une part du succès : ça a beau être bien fait, ce n'est que du réchauffé. Pulver a réellement quelque chose de particulier dans le *background*, dans ce que l'on remarque au bout d'un temps avec eux, et que le commun du public ne peut que saisir en se renseignant réellement sur leur travail. L'ambiance que j'ai retrouvée à chaque concert, chaque répétition ou chaque soirée que j'ai pu passer avec eux, est une sorte de mélange entre ésotérisme et science. Quelques groupes ont déjà du se pencher sur ça, mais eux, c'est saisissable et derrière les masques c'est ainsi aussi. Nous nous sommes rencontrés dans nos propos quand je fouillais à la recherche d'indices leur bibliothèque des plus garnies (la plus grosse bibliothèque particulière que j'aie vue à ce jour . Je suis tombé sur le *Matin des Magiciens* en édition originale de 1960 et en français, comme la mienne. Ce livre, que j'ai déjà cité précédemment, a totalement changé ma vie et donc mon travail; quand j'ai eu cette surprise de constater que les deux masqués l'avaient également, une formidable discussion sur nos travaux respectifs s'est mise en place, aussi je pense qu'il est nécessaire de revenir sur la question. Ce que j'ai réussi à en récolter comme informations, c'est que cet ouvrage constitue l'influence principale de Jon et non de Pulver, et que si cela devait déteindre sur Pulver ce serait malgré eux et sans regrets. Dans Pulver il y a donc une sorte de sueur qui coule sans que nous la remarquions, cette sueur qui est le résidu contemporain d'un mouvement contre culturel mal connu des années 60 et relayé par une revue française du nom de *Planète*. Ce mouvement se présente comme un courant de pensée et de recherche à but scientifique dans l'étude des domaines exclus peut-être à tort de la science, comme l'alchimie, les civilisations éteintes ou disparues, les extraterrestres, la voyance, le magnétisme *etc*. Ces réalistes fantastiques ont émis cette idée que le cerveau humain disposerait de pouvoirs que nous n'exploitons pas, et que, finalement, tout a un lien, des civilisations disparues, jusqu'à notre encéphale en passant par les extraterrestres, et que le contact est établi entre tous ces émetteurs. L'acte fondateur de ce courant nommé le réalisme fantastique que j'ai déjà évoqué a donc été le *Matin des Magiciens* de Jacques Bergier et Louis Pauwels, initialement publié en octobre 1959. Mais c'est l'ingénieur chimiste et écrivain Jacques Bergier[117] qui en est réellement à l'origine, et se pose en héritier de

116. N.D.T. : Reprise musicale.

117. Jacques Bergier (1912-1978), chimiste, espion, journaliste, écrivain et parfois considéré comme un alchimiste, il est le co auteur du *Matin des Magiciens*.

Charles Hoy Fort[118], qui avait entrepris de recenser et d'expliquer divers phénomènes inexpliqués, et dont Pauwels a dirigé l'édition française du fameux *Livre des damnés*. Bergier est rejoint par ce journaliste, Pauwels, qu'il a rencontré en 1954 alors qu'il venait de publier un livre consacré à Gurdjieff. Au lieu d'avoir une approche fantastique du récit, le *réalisme fantastique* s'efforce à démontrer l'influence du « surréel sur le réel » et non à l'illustrer par la fiction. D'ailleurs, Pauwels et Bergier insistaient sur le fait que le terme *fantastique* devait être compris avec une autre définition : « On définit généralement le fantastique comme une violation des lois naturelles, comme l'apparition de l'impossible. Pour nous, ce n'est pas cela du tout. Le fantastique est une manifestation des lois naturelles, un effet du contact avec la réalité quand celle ci est perçue directement et non pas filtrée par le voile du sommeil intellectuel, par les habitudes, les préjugés, les conformismes ». Sur ces mots se basent mes recherches esthétiques, et il faut croire que ce livre joue une part très importante chez Jon, et je pense que plein d'autres créatifs l'ont adopté comme manifeste. Ce qui est incroyable, est qu'une majeure partie des influences et des références de Pulver apparaissent dans le *Matin des magicien*, à savoir, les penseurs ésotériques ou mystiques et essayistes : Gurdjieff, Charles Hoy Fort, De Plancy[119], Pierre Teilhard de Chardin[120] ; L'anthropologue Loren Eiseley, le biologiste J. B. S. Haldane, et les écrivains de science-fiction John Buchan, Lovecraft, Arthur C. Clarke, Jorge Luis Borges, Poe, Baudelaire et j'en passe ! Personnellement, c'est quand je recherchais des ouvrages sur le mysticisme européen et la philosophie occultiste que je suis tombé sur ce petit livre et sur cet auteur qui a changé ma vie. J'ai d'abord pensé que cela allait être rébarbatif, mais, curieux, je l'ai commandé. La lecture n'a pas été des plus faciles, mais j'ai tout de suite été scotché par les idées, surtout à propos du *réalisme fantastique*. Et finalement, il m'a semblé que l'auteur parlait pour moi, parlait de mes volontés de recherches. Je l'ai alors relu plusieurs fois, jusqu'à comprendre parfaitement la moindre petite clé de cette théorie. Ce livre semble avoir eu le même effet sur Jon, qui, en parallèle ou par après, s'est enrichi de nombreux ouvrages concernant de près ou de loin les sujets abordés par Pauwels et Bergier. D'une certaine façon, je crois qu'ici commence un début d'engagement religieux. Car, parmi ses lectures figurent des recherches sur la culture germano-scandinave, et son folklore, qui d'une certaine façon fait progresser le groupe vers des odeurs plus païennes, plus paganistes, puisque, même involontairement, cela ne peut qu'influencer leur comportement. Je dirais que le paganisme est présent dans leur production, voire même que, plus qu'une simple présence, c'est une influence de Pulver. Je ne saurais dire en quoi cela attire le groupe d'une quelconque manière, car ils n'ont pas de casques de viking, ni de boucliers de suèves[121]. Mais c'est une des bases de leurs recherches esthétiques, et, vu qu'en création l'artiste, son œuvre et ses références sont un tout indissociable, voilà ce qu'est en quelque sorte Pulver : une application du *réalisme fantastique* au sens le plus large possible.

---

118. Charles *Hoy* Fort (1874-1932), écrivain américain ; source du mouvement fortéen, précurseur et modèle du réalisme fantastique. Il est l'auteur du fameux *Livre des Damnés*.

119. Jacques Albin Simon Collin de Plancy (1794-1881), religieux et écrivain français, auteur du *Dictionnaire infernal*.

120. Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), chercheur, théologien, paléontologue et philosophe français ; il est l'auteur de l'essai philosophique et théologique *Le Phénomène humain*.

121. Puissant groupe de peuples celto germaniques ayant occupé le Bade Wurtemberg et le district de Souabe en Bavière, soit le Sud Ouest de l'Allemagne.

Witchcult today

Depuis toujours, l'art, et particulièrement la musique, est un outil puissant de contrôle des masses et de propagande d'idées. Depuis toujours, l'art a servi à transmettre une multitude d'opinions religieuses, et bien plus aujourd'hui, politiques. D'un point de vue idéologique, Pulver ne cherche pas à transmettre de telles idées, mais « juste faire de la Poésie visuelle et mélodique, l'esthétique pour l'esthétique ». Aucune des références citées ne lui sert de manifeste pour véhiculer une idée, mais seulement à enrichir son macrocosme culturel. Pourtant, force est de constater les références ouvertes à des systèmes religieux ou des régimes politiques alternatifs ciblant les systèmes déjà notablement en place qu'ils assument. Je ne reconsidère pas ici le positionnement de certains groupes se réclamant ouvertement chrétiens ou satanistes, ni même de groupes anarchistes ou néo-nazis ; je pense plutôt à souligner le jeu habile et sournois qu'établissent certains groupes pour provoquer gratuitement et attirer sur eux les feux et la foudre des médias.

Il est incontestable que la musique, et les arts en général, véhiculent habituellement tout un bagage d'engagements extra socio culturels, à savoir une valise pour la religion et une autre pour l'engagement politique. Il a été souvent reproché aux adeptes de musique en tous genres et principalement de *metal* de prêcher des valeurs satanistes ou politiquement extrémistes, censées pervertir une jeunesse vue comme candide et fragile. Si certaines formations sont sérieuses dans ce genre et souhaitent effectivement véhiculer une idéologie de satanisme ou des idées d'extrême droite, la majorité des groupes ne les prennent en fait que comme des éléments de folklore, de l'humour cynique et décalé, ou comme un mobilier fantastique sans aucune croyance derrière. Nous pourrons donc dire qu'ils jouent avec le cliché préalablement mis en place, parfois juste pour railler d'autres formations, et je pense là aux nombreux groupes qui se moquent ouvertement des clichés satanistes en mettant des croix retournées dans leurs logos, ou encore en portant des toges de moines lors de leurs concerts[122]. Par ailleurs, bon nombre d'autres groupes de *metal* n'y font tout simplement jamais référence, alors que les idées peuvent tout de même être présentes dans leurs esprits, sans pour autant être véhiculées ni par l'image ni par les textes. Le plus souvent, le satanisme n'est utilisé que comme simple symbole culturel de rébellion sociale, tout comme le fameux *A* de l'anarchisme. Ainsi, beaucoup de *fans* arborent des symboles anti-chrétiens, nazis ou anarchistes, sans réellement adhérer sérieusement à ce genre de pratiques, ou sans réellement comprendre les signes qu'ils portent. Il va de soi que l'emploi de ces signes est dangereux pour certaines personnes, certains *fans*, qui vont peut-être adhérer à des idées fictives, dont ils ne connaissent que la surface, sans réellement saisir le principe de pastiche qui peut se cacher derrière. Les groupes véhiculant ces idées sont habituellement *underground*, et difficiles d'accès dans la distribution classique. Par exemple, et pour sortir du contexte musical, je vais parler de Sonny Barger, membre fondateur du chapitre des Hell's Angels d'Oakland, qui, soit dit en passant, est une influence importante de Pulver, mais cela nous en avons déjà parlé. Sonny Barger a donc écrit au début de ce siècle dans son livre traduit en français en 2010 : *Hell's Angel la vie et l'histoire de Sonny Barger et du Hell's Angels Motorcycle Club*. Il y raconte cette scène : « Un jour qu'on était en train de glander j'ai lancé que j'avais envie de m'acheter une ceinture. L'un des frangins d'Ernie a dit : « Attends, Sonny, j'en possède une que mon père a ramené de la guerre. Je te la donnerai. »

122. Je pense particulièrement ici aux groupes de *drone* et de *doom* comme SunnO qui a lancé une véritable *mode vestimentaire* dans ces styles.

C'était un beau ceinturon de l'armée allemande avec un aigle perché sur un swastika[123], et la mention en allemand, « *Dieu à nos côtés* ». Je me suis mis à le porter. Les gens me questionnaient là dessus à tout bout de champ. Je n'en faisais pas un manifeste politique. Tout avait commencé avec une ceinture gratuite. [...] Le truc nazi est devenu tellement incontrôlable que chaque fois qu'un membre apercevait ma boucle de ceinturon, il fallait qu'il se dégotte fissa un truc avec un swastika ou une croix de fer. ... ça emmerdait les gens un maximum, ce qui était un peu notre raison d'être. » Il faut donc souligner l'implication du second degré dans ce genre de situation, ou du moins toujours laisser la possibilité que cela puisse être du second degré, et non se braquer par défaut sur des préjugés. Certaines métaphores politiques ou religieuses mal interprétées montrent une logique de renversement du pouvoir ou de certaines normes sociales et conservatrices. Or, utiliser des symboles aussi extrêmes est seulement une provocation afin d'attirer l'attention et de troubler les habitudes, rien d'autre. Beaucoup de groupes s'allouent à ce genre de vocation, mais beaucoup aussi ne procèdent pas ainsi. C'est disons moitié moitié, entre les deux, mais une guerre entre *art extrême* et *religion engagée* s'est déclarée, et tout le monde a été mis dans le même fût. Il y a quelques années, des mouvements fondamentalistes chrétiens ont entrepris une guerre ouverte contre la musique dite *extrême*, en accusant les protagonistes « d'incitation aux cultes sataniques » ou plus simplement « d'appel à la haine envers les chrétiens ». C'est vrai en partie, mais dans une petite minorité. Partis de là, un bon nombre d'ecclésiastiques se sont attaqués aux musiques extrêmes et à certaines autres formes d'art comme le *street art* et certaines pièces d'art contemporain. Certains intégristes religieux américains et canadiens ont écrit des pamphlets attaquant directement les textes et l'imagerie de groupes de *black metal* et de *heavy metal*. Ces extrémistes s'inquiètent donc de l'impact des groupes du genre sur la jeunesse. Leurs accusations s'avèrent en fait exagérées, car aucun des groupes mentionnés n'adhère de manière sérieuse au satanisme ou tout autre culte quel qu'il soit d'ailleurs. Certains membres des groupes brusqués par l'Église sont même des catholiques croyants et pratiquants. Dans la majeure partie des cas, et là où la critique peut être réelle, la vérité est que ces groupes emploient, certes, l'imagerie satanique au second degré, mais s'attaquent tout de même au dogmatisme et au puritanisme religieux; il fallait donc s'attendre à des représailles. Dans un registre similaire, il y a une tendance officielle ayant vu le jour en 1984 avec le *Parents Music Resource Center* aux États Unis, un groupe de pression formé pour dénoncer l'évocation du sexe, de la violence, du satanisme et de l'utilisation de drogues ou d'alcool dans l'univers de la musique. Le groupe a été créé par quatre femmes de politiques américains, dont l'ancienne épouse d'Al Gore[124], Mary Elizabeth Gore. Le groupe établit des listes de chansons, d'albums et d'artistes à proscrire selon les thématiques qu'ils évoquent. Le *P.M.R.C.* est notamment à l'origine du logo noir et blanc portant la mention « *Parental Advisory Explicit Lyrics* », connu et reconnu de tous dans tous pays. Dans les années 80, porter ce logo était peut-être un certain fardeau pour les groupes, et les parents pouvaient y voir un réel intérêt puisque cela pouvait les aider à surveiller la culture de leur progéniture. Mais aujourd'hui, et depuis les années 90, les chiffres montrent qu'avoir ce logo sur sa pochette augmente les ventes, comme si cela représentait une labélisation ou un gage de qualité musicale. Un échec royal pour le *P.M.R.C.*. La première action du *P.M.R.C.* fut d'établir une

123. Croix composée de quatre branches à la forme d'un *gamma* haut de casse rappelant son autre appellation de croix gammée. Le svastika ou le sauvastika, est un symbole religieux aux origines floues. Ce signe se retrouve notamment dans les civilisations Eurasiennes, en Afrique du nord, en Océanie et en Amérique dès le néolithique.

124. Albert Arnold Gore, homme politique américain, notamment ancien vice président des États Unies.

liste de « quinze succès à proscrire » dont : Judas Priest, Mötley Crüe, AC/DC, Madonna, W.A.S.P. Black Sabbath ou encore Venom. Le *P.M.R.C.* accuse aussi ces même groupes et d'autres comme : Pink Floyd, Van Halen, Kiss, Queen, Alice Cooper et Ozzy Osbourne d'employer des messages subliminaux dans leurs compositions afin « d'inciter l'auditeur à prendre de la drogue et à vénérer Satan ». Selon eux aussi « le *heavy metal* est une musique violente, qui pousse les adolescents à se suicider, adorer le diable, fumer de la drogue, consommer de la pornographie ». Des groupes comme le *P.M.R.C.* existent malheureusement ailleurs qu'aux *USA* ; en France, certains se montrent même très revendicatifs, comme l'AGRIF ou le P*CD* en politique. Tous ces amalgames de la part du grand public concernant le *metal* et ses idéologies peuvent avoir plusieurs raisons. La première est que le *metal*, le *rap*, la *techno* ou toute autre musique un tant soit peu extrême est en partie *brutale*. Cette brutalité trouve écho dans l'idéologie totalitaire ou fasciste dans la plupart des cas. Par ailleurs, les apparences et les attitudues ambiguës de certains artistes sont rapidement assimilables à des idéologies d'extrême droite ou anti chrétiennes, même si cela est fondé sur de simples malentendus. Puis, pour finir, il y a des groupes qui affichent clairement leur positionnement en disant ouvertement ne pas pratiquer de second degré, et font ainsi perdre toute crédibilité aux autres et même à tout un genre en permettant les amalgames. De mon point de vue, même si on ne l'exprime pas ouvertement, dans la création quelle qu'elle soit, on exprime son idéologie qu'on le veuille ou non. Dans mon travail par exemple, une forte identité politique et une sorte d'engagement religieux se dégagent. Pourtant, malgré mon profond engagement effectif dans la politique et mon agnostisme croissant, je cherche au mieux à ne pas imposer mes opinions dans mon travail. Je crois qu'il en va exactement de même pour l'hydre jaune. Chez Pulver, qui se proclame profane et profondément apolitique, si l'on creuse, même très peu, l'on remarquera une forme de second degré présent dans l'imagerie du groupe. L'influence importante pour eux de manière individuelle, de la politique et la religion leur fait répandre des idées paganistes, amoralistes et nihilistes. Les seules informations sur leurs croyances que j'ai réussi à avoir, c'est en discutant avec Jon autour de l'ésotérisme chez les nazis que je les ai récoltées. « Même si je crois être un profond agnostique, je pense que le paganisme nordique est une forme de croyance saine. ... Je ne la pratique pas par contre, car j'estime ne pas savoir pratiquer cette religion. Il faut savoir que personne ne peut connaître les pratiques de ces religions, alors plutôt que de faire n'importe quoi en supposant que nos antiques ancêtres faisaient la même chose, je préfère rester chez moi. [...] Puis pour la politique, que je rapproche au final immédiatement à la religion car ce sont les même conneries, je prône une doctrine politique avec les Black Cross qui préconise en quelque sorte l'ignorance des notions du *bien* et du *mal*, par le neutre ou la logique. ... C'est ce qui s'appellerait de l'*amoralisme nihiliste* ». J'ai donc fait ma part de recherches sur le paganisme et sur cette théorie d'*amoralisme nihiliste* pour en arriver aux résultats qui suivent. L'amoralisme nihiliste est un amalgame rapide et maladroit de la doctrine philosophique amoraliste qui préconise l'ignorance de la morale. Elle complète le point de vue moral, à savoir les notions du bien et du mal, par le neutre ou la logique indécidable. Souvent, la confusion avec l'immoralisme se met en place. Mais l'amoralisme ne considère même pas l'existence de la morale comme possible. Très souvent cette absence de morale a pour motivation le refus des normes et des codes pré établis sur le *bien*, et dans le domaine de l'esthétique, sur le *beau*. D'une certain façon, cette doctrine se rapproche philosophiquement de

principes fourieristes[125] et stalinistes[126]. D'un même point de vue philosophique, nous rapprochons ici l'amoralisme avec une approche d'après laquelle l'existence humaine est dénuée de toute signification, de tout but, de toute vérité compréhensible ou encore de toutes valeurs, ce qui nous mène alors au *nihilisme politique*. Cette seconde idée pourrait être vue comme un positionnement positiviste[127] ultra radical assez peu recherché. Le nihilisme, à l'origine, désignait un mouvement politique russe de critique sociale du milieu XIX^e^ siècle. Peu de temps plus tard, ce mouvement se transforma en une véritable doctrine politique n'admettant aucune contrainte de la société sur l'individu. L'on y trouvait aussi la volonté de l'abolition totale du religieux, métaphysique, moral ou politique. Cette doctrine fut rapprochée des radicaux révolutionnaires et terroristes anti tsaristes. Ces éphémères politiques ont soulevé des questions intéressantes, qui ont mené à terme plusieurs vies de penseurs et de philosophe européens. De ces interrogations est née une doctrine philosophique et politique plaçant sur un piédestal l'absurdité du monde, ainsi que la négation des valeurs morales sociologiquement acceptées et plus généralement, la négation de l'existence d'une réalité substantielle, ce qui nous ramène à l'amoralisme ; et voilà que Jörmungandr[128] se mord. Mais pourtant, quand ces deux termes se rencontrent pour former en symbiose un « amoralisme politique nihiliste », ce n'est pas forcément un apolitisme singulier qui se détache ; nous retrouvons plus volontiers des questions éthiques proches des doctrines positivistes de Saint Simon[129], proposant une société fraternelle dont les membres les plus éminents intellectuellement auraient pour tâche d'administrer le système dans lequel ils se trouvent le plus économiquement possible et de la manière la plus positiviste possible, afin d'en faire un système prospère, où règnerait l'esprit d'entreprise, l'intérêt général et le bien commun, la liberté, l'égalité et la paix. Cette tendance implique aussi un irréligionisme, ce qui ne veut pas dire que le sacré n'a pas sa place, le tout avec un vague parfum de tendance égalitariste[130] et léniniste[131] dans le sens social, économique et politique. Pulver s'efforcera bien plus volontiers d'utiliser le paganisme et ses tendances *neo* comme des mouvances philosophiques, et y voit des éléments de la culture populaire. Ainsi, Jon rapproche de manière directe ses pratiques et de ses idées politiques à ses croyances pour les religions antiques qu'ils ne pratiquent pas. Le paganisme est le terme, en théologie, qui permet de désigner les religions antiques pratiquées par les païens, soit les paysans et autres peuples des campagnes non christianisées. C'est un terme plutôt péjoratif, à en croire les dires des différents sites *web* traitant du paganisme. Ce terme est principalement employé par les

125. François Marie Charles Fourier (1772-1837) économiste et philosophe français, fondateur de l'*École sociétaire*, influence importante de Marx et Engels ; il est la figure dominante du *socialisme critico utopique* avec Robert Owen et créateur du Phalanstère.

126. Joseph Vissarionovitch Djougachvili *aka* Staline (1878-1953), révolutionnaire et homme politique majeur d'origine géorgienne.

127. Ensemble de courants de pensée considérant uniquement l'analyse et la connaissance des faits, réels et vérifiés, rejettant donc toute forme d'introspection, l'intuition ou toute approche métaphysique.

128. Ou *Serpent de Midgard*, équivalent nordique de l'*Ouroboros*, soit ici un serpent géant, fils de Loki, jeté dans la mer par Odin où il grandira tellement qu'il encerclera *Midgard* en saisissant sa queue dans sa bouche, maintenant ainsi les océans en place. Il est le rival de Thor, et celui qui le tuera de son venin lors du *Ragnarök*.

129. Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825) économiste et philosophe français, fondateur du saint simonisme dont les idées ont eu une influence certaine sur les penseurs du XIX^e^ siècle.

130. Doctrine prônant l'égalité absolue des citoyens en matière politique, économique et sociale.

131. Vladimir Ilitch Oulianov *aka* Lénine (1870-1924), révolutionnaire et homme politique russe, fondateur du *parti bolchevik* et de l'Union soviétique.

religions monothéistes pour au final qualifier les croyances animistes[132], ou dans un terme plus juste, polythéistes. Il faudrait parler aussi plus justement du *néopaganisme*, tendance née dans le milieu du XVIII^e^ siècle, qui est un mouvement de résurgence du sus cité paganisme antique. Mais cette tendance se voit augmentée par l'influence et l'apport de religions polythéistes extra européennes, du folklore européen, de l'ésotérisme et de la sorcellerie. C'est vers la fin du XIX^e^ siècle que cette simple tendance prend les aspects d'une religion, avec de nouvelles mouvances qui viennent fleurir un peu partout en Europe et en Inde comme la Wicca[133] et le néo druidisme. Depuis, elle ne cesse de croître, et attire chaque année de nouveaux adeptes, et est principalement pratiquée en scandinavie et dans les pays anglo saxons ou les États Unis. Aujourd'hui, nous ne savons toujours rien en réalité sur le principe de ces religions antiques, c'est à dire que le néo paganisme s'appuie sur des suppositions de culte et réemploie les images subsistantes pour plus de cohésion, mais ce ne sont en réalité que des inventions, des interprétations, donc libre à chacun de se rendre dans des lieux dits sacrés, et de méditer en pensant à de quelconques divinités de la mythologie en les mélangeant à sa guise, le tout avec une sauce ésotérique sans goût. Nous dirons donc que, à l'instar de nombreux autres groupes, Pulver n'a aucune revendication d'ordre religieux quelle qu'elle soit. Mais plutôt que, passionnés par le côté ethnologique et sociologique des cultes, Jon et Jul souhaitent utiliser le rituel pour ce qu'il dégage de solennité et de profondeur spirituelle, afin de rajouter cette petite touche de lourdeur qui leur permet d'instaurer cette ambiance si propre à eux dont j'ai déjà parlé. Jon et Jul avoueront d'ailleurs tous deux qu'ils sont plus intéressés par les cultes du chamanisme, du paganisme ou des religions de tribus animistes pour leurs codes et leurs significations, plutôt que par les religions en vigueur dans nos sociétés, bien plus pauvres, austères et autoritaires. Nulle trace de quelconques références aux pratiques satanistes ou à des idéologies obscures donc. Pulver est plus sain et saint que Dieu lui même.

---

132. Est le fait de croire en une âme ou une force animant les êtres vivants.

133. Religion mélangeant croyances chamaniques, druidiques avec des éléments des mythologies gréco romaine, slave, celte et nordique. Les adeptes prônent le culte de la nature par des rituels de magie blanche ou noire traditionnelle.

Surrender to all life beyond form

Parmi les tabous que l'on t'enseigne à l'école, persiste celui selon lequel le génie, travaille, et n'obtient forcément ses résultats, qu'en travaillant seul. Mais comme toutes ces idées reçues, celle ci est vite démolie à gros coups de contre exemples. Je ne vais pas tomber dans la démonstration barbante, à citer les Fischli & Weiss[134] ou autres Pierre et Marie Curie[135]. Mais l'échange de données dans un objectif commun, le fait de rassembler ses forces car parfois seul on manque de puissance, ou que les capacités nécessaires concernent un champ dans lequel nous ne sommes pas adaptés ou formés ; c'est cela qu'on appelle une collaboration. Les artistes sonores, enfin, les musiciens, n'échappent pas à la règle, collaborant avec des artistes d'un autre domaine, ou bien du même, pour enrichir leur production. En un sens, la collaboration est impossible à éviter, où que l'on soit et peu importe ce que l'on fasse. Mais je crois que dans le monde de la création et de la recherche, cela prend davantage de sens. Les musiciens sont les plus friands de collaborations ; notamment entre eux, cela donne donc d'autres projets musicaux, ou avec des plasticiens, des scénographes, des vidéastes, des graphistes, *etc*. À croire qu'ils ne savent rien faire par eux mêmes, les bougres ; la raison est évidemment toute autre. Il faut y voir dans la plupart des cas une proposition de tribune d'exposition et de diffusion pour ces autres artistes. L'exemple le plus courant et parlant serait sans aucun doute celui des pochettes de disques. Les groupes apprécient d'avoir de belles pochettes, se distinguant des autres. Très souvent, les illustrateurs et les graphistes collaborateurs produisent en conséquence de la musique du groupe, en suivant la même logique, et parfois même l'illustrateur peut travailler sur une série de pochettes et d'affiches, ou bien — c'est le cas des graphistes suivre le groupe durant toute sa durée de vie. Il y a même des artistes qui n'interviennent que dans un genre précis de musique, et qui imposent peu à peu leur style personnel dans le genre au niveau des visuels, donnant en quelque sorte naissance à de nouveaux codes graphiques. Je citerais ici comme principal exemple John Dyer Baizley, qui est un artiste peintre, illustrateur et musicien de Savannah[136]. Il a travaillé pour un bon nombre de groupes, et principalement le sien, Baroness. Mais j'ai remarqué dans mon comportement d'achat et celui de mes proches amis écoutant Baroness, que, en voyant un disque dont il a dessiné la pochette, car il a un style qui se reconnaît aisément, j'achèterai le *CD* plus facilement, même sans connaître le groupe dont il est question. En allant plus loin, j'ai pu dégager le fait que les groupes concernés ont une même logique musicale commune, un esprit, comme si soudainement ils avaient la *Baizley touch*. Je pense qu'en tant que musiciens ils ont peut être fait le même constat, ou bien ont été influencés par un groupe se rapprochant de leur esthétique musicale et dont le visuel leur plaisait ; ils choisissent ainsi indirectement voire inconsciemment les groupes avec qui ils souhaitent partager l'image qu'ils véhiculent en choisissant de faire appel au même illustrateur. Au final, l'image que le public reçoit du genre est homogène et aisément reconnaissable. C'est un peu aussi le cas pour l'énorme travail de Paul Romano avec un très grand nombre d'affiches, de disques et de produits de *merchandising* de Mastodon[137], qui construisent son identité autant

134. Peter Fischli et David Weiss, duo d'artistes originaires de Zurich en Suisse.

135. Pierre Curie (1859-1906) et Marie Curie (1867-1934), couple de physiciens et chimistes français, pionniers de l'étude des radiations.

136. Ville portuaire de Géorgie, État du Sud-Est des États-Unis, elle montre une forte émulation en matière de groupes de *metal*.

137. Groupe de *metal* originaire d'Atlanta en Géorgie.

que la musique. Mais ce n'est pas forcément la manière de fonctionner la plus courante, et, de manière plus fréquente, les artistes illustrateurs travaillent sur une série liée à un seul disque, ou uniquement sur leurs affiches ou leurs *T shirts*. L'on a ainsi pu voir naître des *stars* du graphisme dans le *heavy metal* comme Alan Forbes, David M. Cook, Gunsho et Tom Denny qui produisent énormément de visuels pour *T shirts*, affiches et pour des pochettes d'album d'un bon nombre de groupes donnant une image encore une fois aisément identifiable pour des amateurs du genre. Certains se sont uniquement spécialisés dans les affiches comme Arrache-toi un Œil, d'autres dans les *T shirt* tel Aaron Horkey. Par exemple, Converge, dont les visuels sont produits par le chanteur du groupe, Jacob Bannon, également reconnu pour ses nombreux travaux visuels et artistiques pour les groupes signés sur son *label* Deathwish Inc., a tout de même des *T shirts* réalisés par la griffe unique de Aaron Horkey. Il y a aussi des graphistes qui font carrière grâce aux pochettes qu'ils réalisent pour leur propre groupe et ceux de l'éventuel *label* rattaché au groupe comme c'est le cas pour Stephen O'Malley[138], musicien, plasticien et graphiste surtout connu pour son groupe Sunn O et son *label* Southern Lord[139]. Et cela ne s'applique pas uniquement au monde du *heavy metal*, puisqu'un amateur d'*electro* connaîtra et reconnaîtra la musique de SoMe et de Mr Oizo tout comme les illustrations pour des affiches, pochettes et merch qu'ils produisent, SoMe illustrant la majorité de l'aspect visuel des artistes signés sur Headbanger[140]. D'ailleurs, beaucoup de *labels* imposent les créations de leur propre directeur artistique, justement pour que l'on reconnaisse immédiatement l'estampille du *label* comme une marque de fabrique.

Mais les graphistes et illustrateurs ne sont pas les seuls créatifs à travailler avec les groupes, ce n'est que l'exemple le plus vaste et le plus facile à citer. Nous pourrions également parler des *clips* réalisés pour eux par certains vidéastes s'étant spécialisés dans ce format, comme Michel Gondry, Chris Cunningham, Quentin Dupieux ou encore Romain Gavras... Mais la création d'un *clip* reste encore trop coûteuse et accessoire pour un groupe, tout comme l'intervention de plasticiens ou de scénographes. Dans tous les cas, tout cela n'exerce qu'une influence indirecte sur le groupe, puisque malgré tout cela, il est clair qu'un groupe ne va pas adapter sa musique à un type de graphisme ! Pourtant, je pense tout de même que ces artistes intervenant depuis l'extérieur soumettent une influence indirecte sur la musique. Par exemple, si quelqu'un est vraiment très *fan* de telles pochettes ou de telles sérigraphies, il est possible qu'en tant que musicien il se mette à collecter les groupes aux visuels similaires, et se fasse une culture significative du genre, qui le poussera à créer en utilisant ces influences. L'on peut même parler parfois d'influence directe, par exemple quand un graphiste, un artiste ou un vidéaste, qu'il soit également musicien ou non, donne des conseils pratiques ou esthétiques ou bien même a un certain droit de regard directement sur la musique. Il va de soi que cette proposition n'est en rien une généralité. Dans 95% des cas, le créatif est influencé par la volonté des artistes avec qui il collabore, mais seulement pendant un bref moment. De plus, très souvent pour un graphiste, le groupe commande la pochette par courriel, transmet la facturation par

138. Stephen O'Malley, guitariste, plasticien, graphiste de Seattle, fondateur de nombreux groupes de *drone metal*, actuellement actif dans Ginnungagap, KTL, Lotus Eaters et Sunn O ; il fonde également avec Greg Anderson le *label* Southern Lord. SOMA est une référence très importante dans le travail de Pulver.

139. Label américain fondé par Greg Anderson et Stephen O'Malley en 1998. Le label se spécialise dans le *doom*, *drone*, *sludge*, *black* et le *metal experimental*. Le label signera des groupes comme : Earth, Pentagram, Goatsnake, Boris, Khanate, et Sunn O .

140. Synonyme de métalleux.

courriel, et l'échange s'arrête là. Pulver ne fait en rien exception à la majorité de tout cela, mais, même si Jon et Jul sont tous deux des artistes, Jon est également graphiste, et se refuse complètement à ne pas échanger avec les artistes collaborateurs et les laisse participer, bien au delà du simple visuel, aux compositions du groupe. « À l'origine, je suis graphiste et j'ai initialement entrepris de faire des études en art pour développer mon côté créatif. C'est grâce à cette formation et en changeant souvent de lieu d'études que j'ai découvert beaucoup de personnes débordant de créativité. Puis, au fil du temps, ces gens deviennent des amis avec qui vous avez envie de travailler. Passant environ deux tiers de mon temps à la musique et plus que le tiers restant à l'aspect visuel du groupe, je laisse à des gens qui en ont le temps et la capacité le soin de faire des pochettes, des affiches et des *T shirts*. J'agis plus comme un *art director* dans ce cas et cela me convient, même si en ce moment le groupe devient plus pointu dans nos esprits et que les autres commencent à ne plus pouvoir accéder à nos volontés, et produisent parfois des choses magnifiques, mais non adaptées à ce que nous recherchons. Je continue tout de même à laisser place à des gens qui me sont chers pour d'autres choses. Après tout, ces gens interviennent beaucoup et interagissent avec ce que nous faisons. Par exemple, dernièrement, nous avons enregistré *Telepathic / Tankelesning*, un *split* collaboratif avec les Criminal Animals, et c'est de la manière la plus surprenante qui soit, le graphiste, Holopicto[141], qui nous a enregistré et donné des conseils avisés sur la manière de faire évoluer le morceau. Nous avons aussi déjà travaillé avec plein de graphistes sur des affiches et depuis le début sur nos pochettes. Enfin je dis graphistes, mais ce sont plus souvent des plasticiens qui se mêlent aussi à ce que nous faisons musicalement, et nous donnent des avis très intéressants. »

141. Illustrateur et graphiste français, il a notamment travaillé pour Parasite Rec et Pulver.

Murder the mountains

Les groupes de jeunesse qui constituent le parcours d'un musicien, tout comme la musique qu'il écoute et collectionne au fil du temps, sont très importants pour lui et vont fortement l'influencer et donc influencer l'évolution de sa production. Mais d'autres facteurs commandent et dirigent l'œuvre d'un groupe. Il y a notamment les groupes amis, avec qui l'on tourne, l'on échange des dates de concerts, l'on fait des *splits*, l'on boit des bières, *etc*. Je parle ici de groupes qui viennent souvent d'une même région, qui ont un style commun qui les a rapprochés, mais quand ont dit *qui se ressemble s'assemble*, il y a toujours quelqu'un pas loin pour dire que *les opposés s'attirent* tout autant. Ces groupes peuvent éventuellement se fixer mutuellement des lignes directrices de travail. Bien souvent d'ailleurs, lorsqu'un membre du groupe s'en va, c'est un musicien de l'autre groupe ami qui le remplace. Il est encore moins rare de voir des amitiés comme celles ci perdurer et donner naissance à un nouveau groupe, digne fruit de l'influence mutuelle des deux premiers : les *side projects*[142] naissent très souvent, pour ne pas dire tout le temps, ainsi. Dans le même genre, et l'exemple est sûrement bien plus parlant, il y a les *labels*. Des fois je préfère en parler comme d'écuries de *F1*. Le *label*, ou la maison de disques, produit très souvent, quand on ne parle pas de *majors*, des groupes dont l'un des membres est un ami, ou bien découverts sur internet et en qui l'on croit. Le travail du *label* est de prendre en charge la production, l'édition et souvent en prime la distribution et la promotion d'un disque. Souvent, et contrairement à ce que l'on pense, le *label* se doit d'avoir une ligne de conduite stricte. Car le fait d'apposer la marque du *label* sur un disque incitera le public qui a apprécié les productions précédentes à l'acheter sans scrupules. Donc, pour fidéliser les clients, pas question de faire n'importe quoi et de leur offrir de mauvaises surprises. Bien sûr, certains très très petits *labels* fonctionnent au coup de cœur, et ce n'est donc pas vrai chez eux, où les surprises sont courantes. Mais ce genre de structures ne fonctionne que très rarement dans la durée, et s'efface dans les sillages de l'industrie, ou bien fusionne avec d'autres petits *labels* pour en former un plus gros, avec une ligne de conduite cette fois. Le *label*, selon son envie et ses moyens, n'influence pas, mais impose au groupe certaines choses. Parmi les exemples les plus flagrants, prenons encore une fois les pochettes de disques. Il faut qu'au premier coup d'œil, l'on reconnaisse qu'il s'agit d'une production de ce *label*. Et puis, il n'est pas rare de voir le *label* imposer aux groupes de travailler avec tel ingénieur du son, dans tel studio, *etc*. Cela peut aller jusqu'aux dates de concert, au *booking*, et ainsi le choix des villes de passage, le nombre de dates ou encore les structures d'accueil peuvent être imposés par le *label*. Cela paraît parfois injuste, mais j'insisterais sur la comparaison avec les écuries automobiles : si Ferrari présentait une voiture verte et l'autre bleue, les gens ne comprendraient plus rien, et, s'ils veulent des voitures rouges, ce n'est pas pour rien ; ce choix n'est pas négociable. Pulver a déjà accumulé quelques *labels* au cours de leur parcours, mais a toujours aussi et en parallèle produit sur sa propre structure, Édifices Records. Structure qui est née légèrement avant la formation du groupe, de la volonté de Jon de produire de la musique, et de celle de Jul de produire des éditions. Aujourd'hui, le groupe collabore aussi étroitement et régulièrement avec un *label* obscur qui s'appelle Rinnegan, et qui, comme Pulver à ses débuts, ne laisse rien transparaître à son sujet dans la presse ou sur le *web*. J'ai donc dû longuement enquêter avant d'avoir des informations sur ce *label*, jusqu'à réussir à obtenir quelques rencontres exclusives qui m'en ont plus appris sur cette sombre et énigmatique maison de disques.

142. Projet musical existant en parallèle à un projet plus important.

Tout a débuté ainsi : un jour, j'ai tout bêtement vu que les Pulver avaient commencé à se diffuser sur internet — sur Facebook et Bandcamp —, et je leur ai donc demandé pourquoi un tel changement. La réponse qu'ils m'ont faite a été qu'ils devaient fonctionner avec leur ère désormais, et qu'ils pensaient que le projet pouvait commencer à se diffuser. Ils m'ont alors parlé de leur nouveau disque, qui serait signé sur leur propre *label* avec un soutien extérieur. J'en apprendrais plus par la suite, mais à ce moment là cela me plonge réellement dans le vague, puisqu'ils ont jusque là presque toujours refusé de signer sur un *label* autre que le leur. En même temps, j'étais super content que le groupe commence à faire quelque chose d'un peu plus sérieux et passe dans la classe au dessus, mais bon, ça cassait une partie du mythe tout de même. Jon m'a alors expliqué : « Nous avons réussi à prouver ce que nous voulions nous prouver, c'est à dire que nous pouvions *exister* et *exister autrement* ; maintenant on peut fonctionner comme un groupe normal, qui vit dans son temps, mais avec une vision passéiste de la chose ». Ils m'ont donc parlé de ce contrat sur ce qui est leur premier *vrai label* : Rinnegan. Je vais immédiatement me renseigner sur l'heureux élu qui a signé le groupe ; mais Google ne me fournit rien de concluant, et Pulver encore moins. Tout ce que j'ai pu trouver est en rapport avec un *manga*, le *rinnegan* serait le nom de la pupille d'un des ennemis de Naruto, lui permettant de contrôler sept corps en même temps. Je n'ai jamais pu savoir s'il y avait un lien, et cela m'étonnerait. Je n'obtiens aucune autre information, quelle qu'elle soit. Ce sera finalement à Tilburg[143], en un certain mois d'avril 2011, que je rencontre quelqu'un qui connaissait le *label*, mais je pense avoir réussi à le terroriser juste en lui parlant. En fait, nous nous sommes un peu rencontrés par hasard, alors que j'étais en Hollande pour un festival de *doom*[144]. Je lui ai expliqué que je trouve ça foutrement dingue d'exister et de ne laisser vraiment aucune trace sur le *net* quand ton but premier est la diffusion et la commercialisation de musique, mais je devais paraître prendre le sujet un peu trop à cœur. Au final, j'arrive à décider avec lui de conditions pour une entrevue afin de parler de Rinnegan. Lesdites conditions : que ce soit bref, que ça se passe le lendemain et où il le dirait.

Une bonne soirée de concert et une sale nuit dans une tente plus tard, et nous y voilà ; je vais donc attendre au *Stadhuisplein*, *130*, ce qui semble être l'hôtel de ville de Tilburg. Un type arrive, il me demande mon nom en anglais et me demande de le suivre pour m'emmener en voiture. Je n'ai pas bien pu parler avec lui vu que mon néerlandais est limité, mais ai accepté de monter dans une Ford, une Mondeo noire je crois. Après avoir roulé une dizaine de minutes, il m'a demandé de mettre un sac en tissu noir sur la tête. Le machin était opaque, mais j'arrivais encore à distinguer où nous allions. J'ai accepté, mais, en y repensant, j'avais franchement la trouille. Nous sortions presque de la ville vers le nord. J'ai reconnu le site, car j'étais allé voir les anciennes usines à cet endroit l'avant avant veille. Une fois arrivé, le conducteur m'a ce n'était pas très malin enlevé la cagoule devant le bâtiment. J'ai très bien reconnu le site de l'ancienne usine textile Aabe[145], que j'avais photographiée. Il m'a laissé entrer dans le bâtiment en me précisant qu'il m'attendrait à l'extérieur, le tout dans un mauvais allemand. Mon contact était assis dans l'une des grandes salles à l'entrée, juste après la porte. Après m'avoir salué peu chaleureusement, il m'a demandé qu'on en finisse au plus vite. Cela m'a semblé être très impoli, sachant que j'avais presque été *kidnappé* par ce malade ! Pour moi, c'était jusque là le genre de choses qui n'arrivent qu'aux informations, et encore, plutôt dans les films. Ce n'était pas un caïd de la *mafia* qui cherche a protéger quelque chose, mais juste un homme plus névrosé que terrorisé

143. Parfois orthographié Tilbourg, importante ville des Pays Bas.
144. Festival annuel de *metal* et de *stoner* se déroulant depuis 1995 à Tilburg.
145. Important fabriquant de couvertures polaires de Tilburg.

comme je l'avais cru à la base à propos de notre sujet de discussion, et qui prenait beaucoup de précautions pour entretenir cette paranoïa. L'espace d'un moment, j'ai eu un doute sur la fiabilité de la source, puisque j'étais tout de même tombé sur lui complètement par hasard. Mais bon, il a gagné rapidement en crédibilité dès qu'il a commencé à me citer des noms que j'avais déjà entendus. Pour plus de discrétion, et à sa demande, je l'appellerais Rog dans la suite de mon récit. Après m'être demandé pourquoi il se sentait aussi menacé, et avoir saisi qu'il était paranoïaque, j'ai compris, au fil de ses propos dans ce grand hangar vide, qu'il avait de sévères raisons de l'être. Me voilà plongé dans un film du genre *CIA vs FBI*. Au départ, Rog n'est pas des Pays Bas, mais je ne peux dire son pays d'origine ni même la langue dans laquelle il me parle afin qu'il ne soit pas reconnu. Rog est un ancien employé de Rinnegan, pour qui il a travaillé au tout début de sa création. Il s'est toujours tenu très à l'écart du travail de ce *label*, et les a quittés lorsqu'il a compris « leur terrible projet ». Depuis qu'il a fuit, dit il, des choses étranges arrivent, et il pense qu'ils le recherchent pour l'éliminer. Je lui ai tout de même demandé tout ce qu'il pouvait me dire sur Rinnegan, que je pourrais exploiter d'une façon ou d'une autre : « Dans le *label* j'ai eu différents rôles, ça variait selon les besoins. C'est comme ça que ça fonctionne, il y a assez peu de postes fixes. Même si je travaillais encore pour eux, je ne pourrais pas te donner un schéma exact de la hiérarchie, ni le nom de tous les membres. ... Je crois que c'est Schmertzton qui a mis Pulver en relation avec le Rinnegan. Lui, il est là depuis le départ, à ce qu'on raconte. Il a été épaulé par Amos des Criminals Animals je crois. Parce que Rinnegan Records, c'est plus ou moins à eux en fait. Pulver est entré dans le collectif à peu près au moment où ils ont commencé à monter Mercedeath, leur projet de *psychobilly* avec Schmertzton au chant et une nana psychopathe, la sœur de Jul, à la contrebasse. ... Tu n'as sans doute pas beaucoup entendu parler du Rinnegan. C'est qu'ils ne mènent pas d'énormes campagnes de pub, il n'y a presque pas de com' contrairement aux autres *labels*, même ceux dits *underground* d'ailleurs. Rinnegan n'est pas souterrain dans ce sens là, mais dans la manière d'agir. Ce n'est pas l'esprit des caves, mais celui d'un quartier général secret, ou plutôt, d'un réseau secret. Rinnegan ne se montre pas trop, mais tire les ficelles de beaucoup de choses que tu ne soupçonnes pas. Je ne peux pas t'en dire beaucoup plus à ce sujet, de toute manière je n'en sais concrètement pas grand chose. ... Beaucoup de gens de l'équipe avec lesquels j'ai pu parler sont des vrais allumés. Ils se prennent pour des *francs maçons culturels* dont le but serait d'infiltrer la musique de grande écoute pour la remplacer au fur et à mesure par autre chose. On me parlait souvent d'un *grand plan* à suivre, dans lequel nos objectifs devaient s'inscrire. Et je suis quasiment certain qu'il s'agit de cette mise en place de dictature musicale. Cette prise de contrôle. Ça n'a l'air de rien comme ça, mais si on y réfléchit un peu c'est super dangereux. J'ai personnellement quitté le *label* quand je commençais à trouver tout ça trop malsain. ... À côté de ça, la plupart des musiciens produits par Rinnegan ne sont même pas au courant, ils sont tenus tout à la surface, leur interaction avec le *label* se fait en suivant un modèle plutôt classique. C'est du bétail, exempté certains. Très peu de communication avec eux est permise lorsqu'il ne s'agit pas de directions à prendre dans leur création. J'ai mis en garde Jon et Jul, mais ils ne me croient pas. Au contraire ils se sont bien moqués de moi. ... Tu me crois ou non, tu ris avec eux ou pas, mais moi en tout cas je sais que je ne suis pas parano. Et tant pis pour vous quand tout ça fera surface et qu'il sera trop tard. J'espère au moins que vous vous en rendrez compte. » Je suis ensuite rentré au *camping* du festival pour empaqueter mes affaires et retourner chez moi, la tête songeuse. J'en ai profité dès mon retour pour appeler Jon et en discuter avec lui. Le bilan de la conversation a été clair et net : Rog est fou. Mais j'avais retenu un nom, Schmertzton, Peter de son prénom. Même maintenant, je ne sais pas grand chose de lui ou tout juste ce qu'il faut pour dire qu'il a environ

la trentaine, peut être un peu moins au moment où je le rencontre, qu'il est musicien et plasticien à ses heures. Il collabore parfois sur des projets plastiques avec Jon et ce depuis quelques années, et ils font désormais de la musique ensemble de manière officielle, dans deux formations, Mnah et Mercedeath. Mais ce que je sais surtout de lui et qui m'intéresse bien plus est qu'il dirige, je crois, Rinnegan records.

C'est durant un beau mois d'octobre que j'ai l'occasion de le rencontrer, dans ce qui allait devenir quelques semaines plus tard *Le Domaine*, soit le lieu de vie de ces créatifs atypiques. L'accueil a été chaleureux et fortement sympathique, je m'attendais à rencontrer quelqu'un d'inquiétant à cause de ce que Rog avait tenté d'implanter en moi comme idées, mais non. Cela dit, en apparences, Marine Le Pen n'est pas dangereuse non plus, c'est de ses idées que le mal peut venir, et je reste donc sur mes gardes quand je commence à lui parler de Rinnegan. « Qu'est ce que tu veux que je te dise sur Rinnegan ? C'est un *label*, simplement. Il n'y a pas grand chose de remarquable à dire sur son fonctionnement. Je me soucie assez peu de ce qui est censé se passer *dans l'ombre*, d'ailleurs il n'y a pas de mystère, et moi de toutes façons je m'en fous de ça, tant que la boîte est là pour éditer mes *CDs* et qu'elle me paie ensuite... Il y a bien ce débat sur le fait que les *labels* se font un paquet de fric sur le dos des artistes et que ceux ci sont baisés, mais... non, honnêtement, je m'en fous. ... De l'argent j'en reçois, je suis content que ce soit en faisant de la musique. Je suppose que c'est normal d'en gagner beaucoup quand on doit s'occuper de beaucoup de choses, comme tout ce qu'il y a autour de la production, diffusion d'un album, du *booking* et de la survie d'un artiste... Les gens ne réalisent pas ça. En gros, non, Rinnegan Records est là pour moi depuis quelques années, moi je suis là pour eux, et ça s'arrête là. Je n'ai rien de croustillant à raconter, c'est pas ma famille, *etc*. Je pourrais te raconter comment se passe la création d'un disque mais c'est sensiblement la même chose que pour les autres *labels*. Donc ça va pas être super intéressant à moins que tu écrives un truc sur ça précisément, ou alors ce sont des choses sur lesquelles tu es déjà renseigné. ... »

Healing through fire

> « En fait, mon premier jour en tant que bassiste, c'est le jour où j'ai débuté sur scène avec Hawkwind[146]. C'était en août 1971. Ils avaient un concert en plein air à Powis Square, Notting Hill Gate, et Dave Andersen, le bassiste de l'époque, ne s'est pas pointé. Comme un con, il a laissé sa basse dans la camionnette ; l'ouverture idéale pour un successeur, non ? C'est comme s'il avait voulu m'inviter à prendre sa place, ce que j'ai fait.[147] »

Comme toute légende, Pulver a derrière lui des bases ; certaines bancales, d'autres riches et solides. Aucun groupe ne sort de nulle part sans avoir connu sa dose d'échecs personnels dans diverses formations passées. Même s'il demeure toujours des exceptions : les groupes qui se connaissent depuis très longtemps, présentent habituellement de mauvais premiers disques mais des merveilles vers la fin de leur carrière. Certains parviennent tout de même, grâce à leur réel talent, à sortir de l'ombre du premier coup. Mais ils sont rares, et il reste impensable de sortir de nulle part et de fournir une musique de qualité, riche, intéressante, complète, belle... du moins y a t il toujours l'un des membres du groupe, plus aisé et riche en nobles expériences passées, pour partager cette science avec les autres ! Pulver ne fait pas exception à tout cela. Jon et Jul ont tous deux eu des expériences musicales dans un genre qui les a naturellement motivés à en venir à Pulver. Jon a apparemment eu bien plus de possibilités de former des groupes que Jul, mais elle n'en reste pas moins une fervente activiste musicale, riche en expériences plus plastiques et théâtrales, ou plus associatives dans l'organisation de festivités. L'expérience musicale peut aussi venir juste en fréquentant les musiciens, même si demeureront des lacunes au niveau de la technicité sur scène ou en studio, puisqu'après tout, cela fait partie du talent de l'artiste de savoir s'adapter à toutes les situations pour créer coûte que coûte. J'ai tant bien que mal, à force de discussions avec lui, de récolte d'archives et de témoignages, réussi à retracer le parcours musical de Jon.

Jon a commencé avec un groupe nommé Anadreline. C'est un groupe formé en 2001, avec un bon concept, mais les musiciens étaient trop peu expérimentés car bien trop jeunes et sans influences suffisantes pour progresser et pour poursuivre dans cette voie. Le groupe se composait de deux guitaristes, un chanteur, une batterie, une harpiste et de la basse tenue par Jon. Le nom se veut comme une contraction de *Anarchy* et *adrenaline* ; cela n'a pas duré longtemps, et à ce jour, seul Jon pratique encore régulièrement d'un instrument de musique dans un groupe. « C'était pour nous tous la première fois, personne ne savait jouer, on n'avait pas de matériel, sauf la harpiste. Mais c'était vraiment très compliqué de jouer tous ensemble, personne n'avait son permis de conduire et nous n'avions pas de local destiné à ça. Puis, quand tu es jeune tu rêves très vite de grandeur et cela peut provoquer des tensions ». Le groupe se sépare sans vraiment laisser de trace marquante, aucun morceau enregistré, juste un logo. Après une longue période de transhumance où Jon continue d'expérimenter et d'apprendre la musique, poussé par la motivation de

146. Groupe de rock britannique de Dave Brock. Lemmy y sera bassiste de 1972 à 1975.

147. Ian Fraser Kilmister *aka* Lemmy Kilmister, bassiste et chanteur américain d'origine anglaise, fondateur et *leader* du groupe Motörhead. Il est un personnage culte du *rock'n roll* connu pour son attitude et sa voix éraillée ; un film documentaire, *Lemmy*, de Greg Oliver et Wes Orshovski, retrace son parcours et son mode de vie atypique.

former lui même un groupe en voyant toutes ses connaissances en faire de même et certaines arrivant à acquérir même une notoriété intéressante, il rejoint un petit groupe sans nom, puis un autre, puis un autre, et formera un jour un groupe de *metalcore*[148] nommé Opium ; « Le nom le plus débile qui soit, mais, étrangement, il était disponible ». Le groupe se composait d'un batteur multi instrumentaliste devenu à cette époque un ami proche de Jon. Il y a avait également des guitaristes qui ont continué dans des voies distinctes par la suite : l'un a monté un groupe de *metal* ayant joui d'une bonne notoriété avant de raccrocher définitivement la guitare, l'autre se consacre à la composition de musique électronique étrange. Il y avait aussi une chanteuse, qui selon les dires, n'a jamais chanté dans le groupe. C'est le batteur de plus en plus atteint de folie, qui quitte le groupe au bout de six mois pour changer d'*état*. « On avait fait quelques morceaux assez dignes, mais on a surtout répété et acquis suffisamment de confiance chacun pour poursuivre musicalement notre propre chemin. » Quelques mois plus tard, Jon entre — afin de remplacer le bassiste — dans une formation *hard core* du nom de One Size Fits All, y participant un temps avant que le groupe ne s'arrête. C'est après cette même période qu'il intégrera la formation qui lui fera prendre un tournant à sa carrière musicale, à savoir Jet Jaguar, et qui influencera définitivement Pulver. Cela mérite donc que je m'y attarde plus longuement.

Jet Jaguar est un groupe de *rock* originaire de Palmdale[149]. Formé en 1998 sous le nom de Gloss Slop Manul[150] ; le nom provenant d'une plaquette présentant des chats sauvages de type Manul du zoo de *L.A.* ; le groupe de félins a rapidement changé de nom pour s'appeler Jaguars. En 1999, le groupe enregistre son premier *EP*, *Tigropard*. Après un premier changement de bassiste, poste auquel Jon postula, il y eut l'enregistrement du second *EP* qui sort en 2000 sous le nom de *Ligron*. Le *line up* se stabilise dès l'arrivée de Jon. Le groupe a ensuite signé avec un *label* indépendant pour sortir en septembre 2001 leur premier album *Jaguatigre*. Plusieurs chansons des *EP's* ont été réenregistrées. Sous-produit et mal financé, l'album a été une mauvaise première présentation du fauve hybride, et cela a finalement été perçu juste comme un jeune groupe toujours en quête de son identité musicale. Les ventes de l'album ont été mauvaises, mais le groupe s'est tout de même rapidement fait un nom grâce à leurs *lives*. Le son du Jet a bientôt gagné une réputation pour son timbre bridé, psychédélique, et son style de jeu de guitare unique. En 2002, la bande, avec de nouveaux producteurs, a commencé à travailler sur leur album suivant, *Jaglion*. Le producteur, ayant compris le véritable esprit de la formation, a été en mesure de saisir avec précision leur son *live* en studio. Sorti en juin de la même année, l'album a été salué de façon critique et est aujourd'hui largement considéré dans le domaine du *stoner rock US*. À la fin 2003, ils ont été invités à ouvrir neuf dates pour des groupes de renom, et ont obtenu une tournée en Australie. Jet loue aussi à l'époque un local à Palmdale et y réalise fréquemment, lors de fêtes, dans et autour des villes isolées du sud de la Californie, des *generator parties*. Ces spectacles impromptus en plein milieu du désert, se composent de petites foules de gens, de tireuses à bière, et fonctionnent par l'utilisation de générateurs à essence pour fournir de l'électricité pour les instruments et l'équipement. Il n'y avait pas de *club* dans ces endroits là, les gens avaient donc l'habitude de s'éclater dans le désert. Lorsque le batteur originel quitte le groupe, à

148. Genre de musique américain mélangant *hardcore* et *heavy metal*. La structure insturmentale restr majoritairement *punk hardcore* avec une approche plus métallique ; la voix est saturée sauf pour les refrains, souvent en chant clair, les guitares présentent un son rond, précis et percussif sur des rythmes rapides et syncopés.

149. Ville du Nord Est du Comté de Los Angeles en Californie.

150. Ou G.S.M. que l'on peut traduire par *La pente glacée des Manuls*.

l'été 2005, car il est pressenti pour rejoindre le groupe Kyuss[151], Jet cherche un remplaçant pour leur dernière tournée *US*, et la place est attribuée à Jul. Elle rentre donc définitivement dans le groupe pour la *release party*[152] du troisième album, *Jagulep*. Jon et Jul, vers la fin, entament un projet plus personnel, Black Savate, aux accents plus lents et plus lourds. Les Jet Jaguar se séparent finalement en 2006 ; tous les membres de Jet Jag continent leur route, chacun dans un projet spécifique. C'est en septembre 2001 que l'on recommence à parler du félin, mais outre-Atlantique cette fois. En réalité, seuls deux des quatre membres d'origine, ceux officiant dans Pulver donc, reforment le Jet sous le nom de Mercedeath, intégrant à leur nom un hommage au tube mythique des Jet's, ainsi qu'un clin d'œil à leur membre germanique et au fait qu'ils officient désormais en France, près de l'allemagne ; et comme ils sont très proches de la frontière allemande où, comme chacun sait, tout le monde roule en Mercedes, ce titre leur était prédestiné. Parallèlement à ce parcours, Jon fait bien d'autres expériences, musicales et scéniques. On l'aura remarqué dans le duo *electro house* Arial Black qui ne durera qu'un été, puis dans Viandes avec un proche ami à lui, projet de *math rock* très vite avorté. Mais surtout, il a toujours eu son projet *solo*, qui a pris plusieurs noms au fil du temps, et au fil de ses changements d'influences musicales. Le baptisant ainsi tour à tour N2SP (Niki de Saint Phalle), puis Geometric, il développera surtout énormément ce projet au cours de ses années à Tucson. La musique était alors faite uniquement par ordinateur, ce qui empêchait l'artiste de se produire en concert. Désormais, cela a pour nom Brüme, et ce depuis que Jon et Jul ont déménagé pour l'Europe. Brüme est né, selon Jon, de sa volonté de plasticien d'illustrer musicalement les ambiances présentes dans ses peintures et ses installations, à coups de pédales d'effets, de banjo, de grosse caisse, par l'intermédiaire d'un micro et de divers effets étranges sortis d'outre tombe. Mais aussi parce qu'avant son déménagement à Oslo, il avoue avoir traversé et ressenti une sorte de vide musical, et éprouvé le besoin de travailler des choses plus lentes, plus lourdes, plus obscures, donc plus en adéquation avec sa peinture. S'écartant légèrement de Pulver, il intègre un groupe de *metal* ultra violent, mais qui ne durera pas ; « J'avais en fait vraiment besoin de me détacher de toute cette rapidité sans perdre cette violence, et ça ne pouvait pas être Pulver parce que la composition devait émaner de moi même, comme ma peinture, et non d'une composition commune ». Une fois à Oslo, et grâce au dépaysement lié au climat norvégien, Jon commence à se rendre dans des *stavkirke*[153] avec son banjo pour composer des morceaux lors d'instants que certains qualifieraient de méditatifs, mais qui selon lui sont juste « des instants de calme, loin de la ville ». « Je crois que Brüme est surtout arrivé d'un spleen de ne plus avoir le désert à portée ; quand j'habitais au centre d'Oslo, je devais prendre le train puis marcher longtemps avant de pouvoir accéder à un endroit moins stressant ». Les églises en bois debout sont des sanctuaires, et, même si la musique de Brüme est profane, le lieu se prête bien à cette recherche de vide permettant de générer ces sons, principalement parce que la réverbération est forte, liée à une bonne hauteur de plafond dans un petit espace entièrement en bois. « Brüme vient du mot français *brume* que je cherchais

151. Groupe américain originaire de Palm Desert en Californie, fondé par John Garcia, Josh Homme et Brant Bjork. Kyuss officiera sous ce patronyme de 1989 à 1995 avant de se reformer en 2011 sans Josh Homme sous le nom de Kyuss Lives ! ; le groupe est reconnu pour être le pionnier du *stoner rock*.

152. Terme pour désigner l'avant-première d'un album sous la forme d'un concert.

153. Église en bois médiéval, parfois connu sous le nom de *bokmål* en norvégien ou *Église en bois debout*. Ces constructions d'Europe du Nord sont entièrement construites en bois de pin sylvestre et dont les colonnes et les façades sont ornées de symboles à la fois chrétiens et viking, représentant des scènes épiques de la mythologie nordique.

à dire aux norvégiens pour leur expliquer que ce qui m'inspirait le plus c'est le matin dans les Fjords, ce voile nuageux qui semble stagner mais qui se déplace en réalité et masque tout, un voile épais et dense, glacé et issu d'un choc entre chaud et froid... ». À ce jour aucun morceau n'est enregistré mais les compositions ne manquent pas et les présentations *live* non plus. La notoriété de Pulver a souri à Brüme, qui de plus jouit d'une aura encore plus étrange que celle des Pulvérulents. La légende dit qu'à chaque représentation *live*, le diable apparaît et assiste à cette dernière sous la forme d'un chien noir ou d'une chouette. Mais aussi qu'il se passe toujours des choses inqualifiables lors des concerts : des gens font des malaises ou bien vomissent, d'autres éprouvent juste « une gêne attirante ». On raconte qu'à chaque fois que Brüme se produit, l'humidité augmente, et la brume se lève en pleine nuit. S'il joue le jour, la nuit tombe soudainement. Le *one man band* se produit toujours dans l'obscurité, éclairé par quelques bougies ou bien une chandelle posée. Devant les nombreuses pédales d'effets, il y a un coussin en velours rouge, permettant probablement à Jon de poser ses genoux et se mettre en position de prière. Jon joue en toge de moine noire (un clin d'œil à Sunn admet-il), même si c'est désormais un classique du genre musical de se produire ainsi, car « cela aide à renforcer l'aspect méditatif de la musique ». Brüme c'est parfois de la basse, parfois de la guitare, souvent du banjo, mais toujours amplifié et très saturé. Il y a aussi une grosse caisse pour les moments de percussion quand elles ne sont pas électroniques, apportant un rythme malsain à la musique, ou plutôt devrions-nous qualifier cela de *drone* larsenant. Il règne ainsi autour de Brüme une atmosphère des plus étranges. Je pense même que Brüme arrive à développer les idées qui se retrouvent dans le travail plastique de Jon, de manière encore plus forte et percutante que ses images. Sur le site du projet, nous pouvons lire : « Tout cela parle d'un voyageur *rock'n roll* sans moto, qui huile des paysages folkloriques et rocailleux de manière autistique aux côtés d'un hibou sauvage quoique invisible, hissant sa couleur au sein de grands espaces indomptés ; de capridés occupant ces espaces, de sons de tonnerre couvrant le bruit de sabots, de la dernière lueur du dernier jour qui viendra les obscurcir ». Pour les autres projets, tous n'ont pas été abandonnés. Arial Black n'est pas tout à fait mort en fait ; et la volonté de Jon de faire de l'*electro* à quatre mains se concrétise avec la rencontre de Schmertzton lors de la formation de Mercedeath. Le projet, appelé Mnah, onomatopée empruntée à un film pornographique d'auteur inconnu qu'ils ne parviennent plus à retrouver depuis, naît en hiver 2011, sans doute lors d'une soirée sur les thèmes du porno et de la fondue savoyarde. C'est cette volonté de toucher à tous les genres qui conduit Jon à mener plusieurs projets en parallèle, mais toujours en s'y donnant à fond. Et il est clair que sans les myriades d'expériences passées et présentes, ni lui ni Pulver n'en seraient là aujourd'hui, nous proposant leurs influences diverses réunies en quelques morceaux.

Feather and stone

Comment ne pas parler du plus important, comment passer à côté du plus austère. La plus grande, la plus inéluctable influence d'un groupe ou de ces deux tourtereaux c'est bien entendu la musique elle même ; à qui nous devons accorder une attention toute particulière et apporter quelques approfondissements. Car Pulver a tout de même une forte identité musicale, nourrie et enrichie sans cesse des attirances de ses deux membres, férus de musique *rock'n roll*, *blues*, *sludge*, *crunch*, *folk*, *stoner*, *doom*, *metal* ou musique plus expérimentale, au travers de groupes et de personnalités fortes telles que Josh Homme, fondateur et musicien au sein de plusieurs formations plus ou moins connues et plus ou moins commerciales qui en ont fait un personnage important de la scène actuelle. Pourtant, ce statut de nouvelle idole du *rock* ne lui a pas donné de statut de *star* au sens médiatisé du terme. Pour composer, Homme dit avoir besoin de s'isoler avec d'autres musiciens dans son studio au milieu du désert, afin de passer quinze jours à expérimenter le plus librement possible en restant sincère et naïf, et c'est ainsi qu'il a trouvé la plupart des mélodies étant devenues ses plus grands succès. « La personnalité de Josh Homme et l'idée de ses *Desert Sessions* est quelque chose qui nous séduit particulièrement. Pour ce qui est de nos références plus formelles, des groupes comme Black Tusk ou encore Baroness sont à citer. Nous avons déjà parlé de Nadja ; d'autres musiciens en duo qui ont une pratique ressemblant à la nôtre. C'est le cas des White Stripes, qui a commencé à tourner alors que les deux membres étaient en couple dans la vie de tous les jours. Dark Castle et El Ten Eleven, deux duos, ou encore Russian Circle, sont des formations avec lesquelles nous avons plus d'affinités au niveau du style de musique créée. Ces musiciens travaillent beaucoup avec les effets de boucles, ces sons enregistrés au moyen de pédales, répétées et superposées, saturées et distordues. Ce système permet de produire autant de sons qu'un groupe ayant plus de membres, et de créer un son propre à soi. Nous tendons à produire une musique relativement similaire. Le duo Dark Castle a en plus un processus de création qui nous correspond, c'est à dire qu'il n'enregistre des disques que dans le but de pouvoir partir en tournée par après. Le voyage en tant que *road movie* étant l'une des motivations principales du projet, nous nous sentons proches de cette mentalité ». Pulver, c'est pour moi avant tout du *rock'n roll*, et pas une de ces énièmes étiquettes que l'on colle aux cordes des groupes.

Dernièrement, j'ai lu une critique britannique sur une compilation de *doom metal* où Pulver apparaissait. Le chroniqueur les étiquetait « darkcore ». Excusez-moi, mon bon monsieur, mais c'est quoi le « darkcore » ? Après quelques recherches sur l'internet j'ai eu ma réponse : c'est un sous genre du *hard core*, mais pas le *hard core* dérivé du *punk*, plutôt celui dérivé des musiques électroniques et industrielles. Même si leur pratique du *drone* pourrait rapprocher Pulver des frontières de l'*indus*, je pense que ce pauvre journaliste, fourbe et peu scrupuleux, voulait dire que le duo faisait une musique *dark* et, pour suivre cette mode sans sens, lui a mis un *core* au cul pour signifier que ça fait partie du *hard core* ! Cette particule suit ainsi bon nombre d'étiquettes stylistiques : *sludge core*, *fast core*, *emo core* pour ne citer qu'eux, sinon je gaspillerais une heure à vous ennuyer. Je pense que si nous situons Pulver par rapport aux styles collés à leurs références, ils mélangent du *stoner rock* avec du *doom metal*, ce qui fait de leur musique du *doom stoner*, même si ces derniers touchent au *lo-fi*[154], au *crust*, au *drone* et au *sludge*. Jon explique plus précisément ce qu'est la musique de Pulver :

154. Abréviation de *low-fidelity*, s'opposant à *high-fidelity*, tendance musicale à l'emploi de matériel d'enregistrement de mauvaise qualité.

« Le *crust*, c'est trop *punk* dans le rythme. *Stoner* c'est très juste mais je crois que l'on ne se drogue pas assez. Le *doom* c'est pas exactement ça non plus. *Lo-fi* c'est sûr, et *crunch* parfois certain. ... Il y a des moments où ce que nous faisons c'est sûr, c'est de l'*über doom*[155] et du *drone*, il n'y a pas photo. Mais pourtant, je pense que c'est du *sludge* aussi. En plus, l'image de la limace ou de ce truc lent et visqueux me plaît beaucoup. Donc tout simplement un peu de tout à la fois, ce qui reviendrait à soit passer pour un pot pourri et créer notre propre étiquette *pulvercore* ou tout simplement simplifier le propos. Si je dis qu'on fait du *rock* c'est *OK*, tout le monde comprend, ou au pire on dit qu'on fait du *rock* lourd et lent, ou que l'on fait un genre de *heavy metal psychédélique*, je ne sais pas. *Rock'n roll* je crois que c'est bien. C'est pas du Elvis ni du Jerry Lewis, mais c'est dans ce que le style donne comme attitude. Celle d'ouvrir une canette avec ses burnes et de l'éclater dans la gueule de ton pote qui a encore le nez plein de poudre et qui pisse sur tes factures que tu as laissé traîner dans ton salon lors d'une soirée et qui te dit : « Putain mec ! Mais j'y peux rien, si y'a du salami au plafond et une tondeuse dans ton salon ! ». C'est ce truc qui te colle à la peau et qui te lâche plus jamais, même vieux, même décapité... Je pense que le *rock'n roll*, c'est le fait d'oser aller au delà du déjà fait, mais même si c'est déjà fait et refait, c'est oser faire et refaire, et si on te dit « ça ressemble à... » ou « c'est comme... », *le rock'n roll* dans tes veines te dit, « va te faire ! Moi je fais ce que je veux car je suis libre et je fais ça pour moi ». ... C'est le renversement des choses établies, c'est s'appuyer sur ce qui nous a construit avant de construire la suite. » Jul rajoute : « Je crois que Pulver mélange ce que Kyuss nous a apporté en matière d'efficacité et de lourdeur mélodique de la guitare, de White Stripes pour la dualité qui peut engendrer la simplicité des choses, tout comme Nadja. Mais aussi toute la scène *metal* actuelle à la Kylesa, Mastodon, Kvelertak, *etc*. pour les sonorités et les harmonies, Boris pour la folie et l'éclectisme ainsi que Monarch pour la brèche de lenteur qu'ils ont ouverte. »

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'on en dise, l'étiquette musicale la plus employée et la plus juste d'un point de vue de spécialistes est et je pense sera toujours le *doom* pour tout ce que Pulver fera ! Le *doom metal* est un sous genre du *heavy metal* émergeant d'une tradition *heavy* majoritairement américaine et européenne dans les années 80. La caractéristique principale de ce sous genre du *heavy metal* est un *tempo* ralenti par rapport à du *heavy* plus traditionnel. Le *doom metal* a vite pris ses aises, et trouvé ses *fans*, et s'est diversifié lors des années 90, avant de prendre son essor une dizaine d'années plus tard en développant des sous-catégories diverses. Techniquement, le *traditional doom metal* comprend une instrumentation basée principalement sur la voix, comme le *heavy metal* – même si tous deux peuvent tout aussi bien être instrumentaux – avec des guitares, une basse et une batterie. L'usage de clavier et de boîte à rythme y sont pratique courante, à tel point que certains groupes abolissent la présence d'un batteur au profit de moyens alternatifs et électroniques. Dans tous les cas, retenez du *doom metal* des *tempos* lents, des notes très graves et des *riffs* lourds et puissants. Donc, les racines du *doom metal* se situent dans le *heavy metal* traditionnel qui a connu une importante renommée dans les années 70. J'ai toujours eu écho de Black Sabbath comme étant les créateurs de ce sous genre de *heavy*, principalement avec leurs premiers albums. Pentagram, Blue Cheer, et Iron Butterfly sont également des noms d'influence des premières heures du *doom*. Au bout de dix années, le style est reconnu, et des formations comme Saint Vitus ou Trouble deviennent des références en la matière. Le *doom* s'est désormais popularisé dans la

155. Variété particulière de *doom metal* ; cette étiquette est souvent donnée aux groupes de *doom* dès que la lenteur devient trop extrême ou que certaines formations ne retiennent que l'aspect ultra lent et pessimiste du genre alors tiraillé à son maximum. *Über* signifiant *au delà*, voir, *par dessus* le *doom* en allemand.

scène *metal* et est enfin reconnu pour sa lenteur, sa lourdeur et sa puissance. Le style côtoie d'autres genres contemporains dans les années 1990, tels que le *thrash*, le *hard rock*, le *black*, le *death*, *etc*. et commence rapidement à se diversifier partout dans le monde ; les différences stylistiques à l'intérieur même du genre ne tardent pas à pulluler. *Traditional doom* ou *doom metal*, *doom death*, *funeral doom*, *stoner doom*, *drone metal*, et la dérive peut continuer ; et c'est d'ici que Pulver puise ses influences. Lenteur, *stoner*, *crunch*, *tempos* minimaux, bourdonnements, lourdeur, puissance, sonorité, thématique, tout s'y retrouve. Le *drone metal* (ou *drone doom* est un sous genre du *doom metal*, nommé d'après la technique musicale du bourdon, ou *drone music* en anglais. Le *drone* est un genre à part, qui touche énormément au domaine de la musique contemporaine, la musique ambiante et le bruitisme. C'est ainsi que tout naturellement, l'émulation autour de cette radicalisation musicale est venue s'intégrer au *metal* en passant par la brèche *doom*, déjà amatrice de *tempos* lents voire ultra lents. La caractéristique technique du genre se compose de guitare et de basse sanctionnées d'importantes distorsions et de grosses amplifications, avec généralement beaucoup de reverberation. Le chant et la batterie sont souvent absents, et marquent un manque conventionnel de rythme. Le *funeral doom*, le *drone doom*, outre leurs rythmiques minimales, partagent aussi la récurrence de thématiques axées sur l'apocalypse, la mort, le vide, le néant... Les thèmes musicaux clairs sont absents, ou très très rares. Les morceaux durent très longtemps, les plus courts oscillant autour d'une dizaine de minutes, les plus longs durant plus d'une heure. La création du genre peut être attribuée au groupe Earth ou encore à Stephen O'Malley, officiant dans Burning Witch, Khanate et Sunn O))). Ainsi, il faut savoir que Sunn O et leur prédécesseur, Earth, sont les deux groupes les plus influents dans le genre. Il suffit de demander à Jon ou Jul quel est le groupe le plus influent selon eux et dans le même genre, réponse identique des deux : Southern Lord !

Blues for the red sun

Un peu de culture. Earth est un groupe formé a Seattle en 1990 par Slim Moon, Greg Babior et Dylan Carlson. Carlson est un guitariste de renommée incontestable, né en 1967 à Seattle. Son père travaillait pour le ministère de la défense, et, par conséquent, enfant il a déménagé assez souvent : Philadelphie, Texas, Nouveau Mexique et New Jersey, avant de revenir vivre dans l'État de Washington. Très tôt déjà il éprouve un intérêt manifeste pour le *rock*. À quinze ans, il commence la pratique musicale en s'inspirant de Molly Hatchet, AC/DC, et Black Sabbath. Il cite également les Melvins, et les influences des compositeurs La Monte Young et Terry Riley. C'est à Olympia qu'il a rencontré Slim Moon, Greg Babior, Dave Harwell et Joe Preston, avec qui il allait donc plus tard former Earth. Dans un même temps, il aura eu comme colocataire et ami Kurt Cobain[156], avec qui il collaborera avant et au début de Earth ; c'est d'ailleurs Carlson qui lui a offert l'arme avec laquelle il se tua quelques années plus tard. Carlson est à ce jour le seul membre d'origine de Earth. Sunn O , initialement baptisés Mars, ont choisi de s'appeler successivement Sun, le *Soleil*, en hommage au groupe Earth, la *Terre*, au moment de partir en Californie comme leur modèle, puis Sunn O en référence à leurs amplificateurs Sunn, dont le logo est constitué du mot *SUNN* à la gauche d'un cercle suivi de plusieurs vagues qui s'étendent vers la droite. Une interprétation littérale du logo donne *Sunn O* . Dans plusieurs *interviews*, Stephen O'Malley a confirmé que le nom avait aussi été choisi par rapport au nom du groupe Earth, argumentant que « Sunn O tourne autour de Earth ». Sunn O a également une chanson intitulée « Dylan Carlson » sur sa démo. D'autres références à Earth se retrouvent chez eux, mais il est inutile d'en rajouter ici.

Sunn O est donc un groupe de *drone doom* américain formé en 1998 par Stephen O'Malley, alors membre de Khanate et de Burning Witch, avec Greg Anderson, éminent membre de Goatsnake. Le groupe incorpore des éléments de musique d'ambiance sombre avec du *metal* et du *doom*, tout en gardant toutes les caractéristiques de la *drone music*. Leur son est extrêmement lourd et lent, ils utilisent des guitares bourdonnantes accompagnées de larsen et d'autres effets pour créer leur atmosphère sonore si atypique et marginale. La musique ne possède pas de rythme, et la présence de batterie ou autre percussion est quasiment inexistante. Le détail qui a rapidement donné une certaine notoriété, et même une identité au genre, est le fait que lors de leurs représentations *live*, les musiciens portent de longues capes à capuches en toge de moine, qu'ils remplissent l'air de brouillard, et jouent à un volume extrêmement élevé. L'on peut relever aussi dans le groupe, et donc, dans le genre, une certaine attirance pour le *black metal* et les tendances *neo folk*, *grunge* et autres cultures musicales populaires américaines. Cette influence indirecte est notable pour Pulver, qui cite parfois plus volontiers des artistes *country* ou *grunge* que certains groupes de *doom*. O'Malley sort la plupart des albums de Sunn O sur le *label* fondé en 1998, Southern Lord Records. Ce qui n'a toutefois pas empêché le groupe de sortir des productions sur des *labels* de renommée dans le monde du *metal*, tels que Rise Above Records[157], Dirter Productions et Hydra Head Records[158]. Aujourd'hui, le groupe

156. Kurt Donald Cobain (1967-1994), guitariste et chanteur américain, connu pour son groupe Nirvana, démocratisant le *grunge rock*.

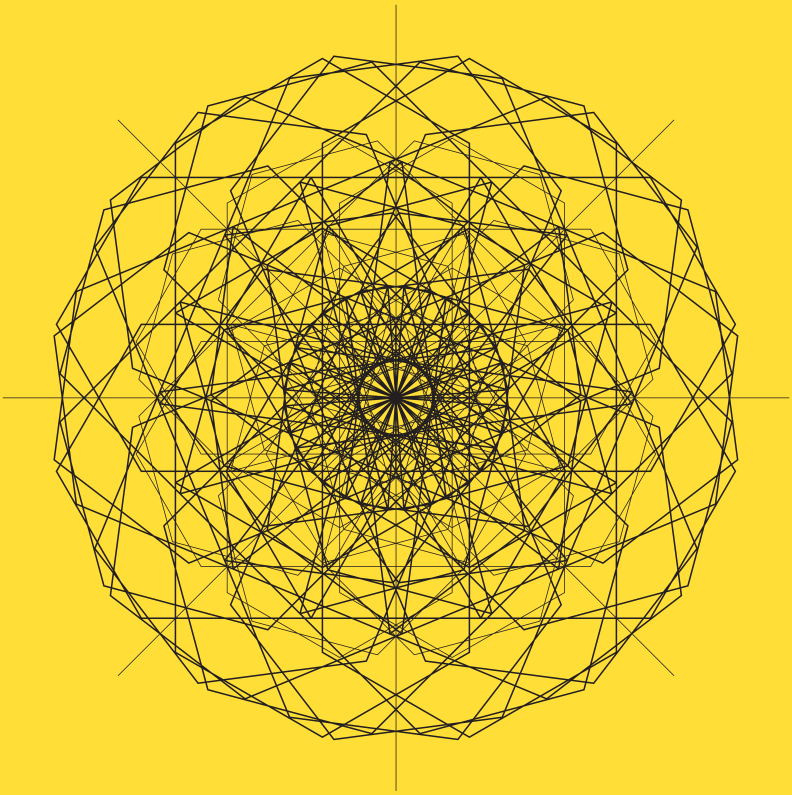
157. *Label* de *stoner* britannique fondé par Lee Dorrian et Cathedral. Le *label* compte parmis ses signatures : Electric Wizard, Taint, Orange Goblin, Blood Ceremony, Serpent Cult, Ghost, Sleep, Goatsnake, SunnO et Cathedral

158. *Label* de *metal* américain fondé au Nouveau Mexique par Aaron Turner de Isis.

continue à se conceptualiser, et fait appel à une aide extérieure pour des collaborations. Cela donne un résultat allant de sons ambiants, calmes, et méditatifs, à des sons expérimentant les infra basses. Contrairement à la plupart des artistes de la scène *drone metal* et *dark ambient*, Sunn O , et d'une façon plus générale les artistes signés sur leur *label*, jouissent d'une certaine popularité dans le milieu *heavy* classique, *jazz* ou encore dans les sphères de l'art contemporain. Stephen O'Malley est également un graphiste, et un artiste visuel d'une certaine notoriété, ayant créé des couvertures d'albums et des posters pour de nombreux groupes. Dans une version encore plus actuelle, nous nous devons de citer le *sludge metal* et le *stoner doom*. La caractéristique de ces deux genres reste toujours l'utilisation de *riffs* lents et lourds, mais avec des tendances plus directes et plus violentes cette fois. Le *sludge* sera pessimiste, nihiliste dans sa vision du monde et dans ses textes, tout en gardant cette ambiance apocalyptique rappelant le vide affectionné des groupes de *doom* plus traditionnels. Le *stoner doom*, lui, adopte plus une vision similaire au *stoner rock*, positiviste et chaleureuse, ironique et folle où l'on prône les grosses voitures, les plaisirs de la vie, les *road trips*, les *b movies* et le désert. L'autre différence résidera dans le chant. Quand le *sludge* adopte les techniques du chant *punk hard core*, ce qui le place aux frontières à la fois du *doom* et du *punk*, le *stoner* quant à lui adopte des chants plus mélodiques et moins saturés, relevant plus d'un registre *heavy metal* ou *rock*. Depuis peu, l'on retrouve deux nouvelles étiquettes qui peuvent, selon moi, obtenir la définition de sous-catégories du genre *doom*. Dans le côté pessimiste du *doom*, nous trouvons maintenant une radicalisation qui mélange *drone metal*, *doom traditionnel* et sonorité *dark ambiante* et *neo folk* et nommé *über doom*. Ces formations utilisent une composition classique avec batterie, mais dont le rythme est trop lent pour vraiment être distinct. Il reprend les thèmes particuliers du *sludge* ainsi que parfois les techniques de chant *crust punk* avec des enregistrements *lo-fi*. Du côté optimiste et dérivant du *heavy metal* contemporain et de la veine *stoner* l'on trouve le *crunch*. Le son est caractéristique du *stoner* mais bien plus métallisé, plus lent, avec une rythmique marquée et des chants saturés. Les groupes mettent en avant les guitares et les effets employés afin d'obtenir ce son *crunchy*. *Crunch* signifiant l'action de broyer et étant un adjectif classique employé pour catégoriser le son saturé en gain d'entrée des amplificateurs Sunn, Green et Orange, utilisé à outrance dans ces groupes. Le nom est aussi probablement dérivé du genre *grunge*. Le *grunge*, tout comme son pendant sombre, le *crunch*, possède des influences *neo folk*, *ambiant music*, et reprend les thématiques de son grand frère *doom stoner*. Pulver est, je pense, le juste milieu entre *über doom* et *crunch* ; produisant vraiment ce chaînon manquant entre *doom* et *stoner*, entre musique apocalyptique et thématique *desert rock*. Ils utilisent donc tout un pan d'héritage *neo folk* et *dark ambient* indirect, qui colore leur son de manière singulière et lugubre. Pourtant ils n'ont aucune prétention à révolutionner le domaine musical, loin de là ! Pulver se veut seulement un outil de création, une manière de rassembler toutes les formes artistiques employées par le couple pour en faire un univers propre à eux. Pulver veut se rapprocher de la musique *folk* sudiste américaine[159], du *blues*, et des *jug bands*. Le côté performatif naïf mais sincère de ces *jug bands* leur confère un caractère expérimental qui permet de mêler à la fois le contemporain et la tradition : soit ce que le binôme souhaite explorer. « Pulver est un projet artistique qui a pour but de produire du son. Cependant, il est important de préciser qu'à aucun moment nous ne souhaitons nous placer dans le domaine artistique de la *recherche sonore conceptuelle*. Pulver crée de la musique, et non du son, à l'instar des étudiants des beaux arts devenus Sonic Youth, qui ont créé un groupe mondialement connu, médiatisé et apprécié du grand public, sans tomber dans le cliché des artistes sonores maudits et incompris. Les

159. Parfois aussi nommé *southern rock*.

artistes ne devraient pas ériger de frontières entre l'art et la vie réelle, et nous souhaitons pouvoir créer quelque chose relevant de l'agréable tout en le reliant à notre pratique artistique. C'est aussi ce qu'a réussi à produire Rhys Chatham[160.] avec ses morceaux tels que *Guitar trio*, qui, joués par des orchestres de plusieurs dizaines de musiciens maniant des instruments *rock*, se transforment en de véritables performances plastiques tout en touchant un public plus vaste celui, restreint, du champ de l'art.



160. Compositeur américain, rapproché à la musique minimaliste. Il est principalement connu pour ses *orchestres pour guitares*, où il dirige des centaines de guitaristes.

I Can't believe, I was born in july

Putain, ça remonte à une plombe. Je devais avoir quoi, sept, huit ans à tout péter, et j'étais chez mon oncle, du côté paternel, soit : le mari de ma tante, qui est aussi ma marraine. Je me rappelle vaguement que c'était l'anniversaire de mon cousin, que le *schnàps*[161] sentait fort, et qu'il y avait ce foutu perroquet ! Coco, qu'il s'appelait. Je pense qu'il faudrait rétablir la peine de mort pour l'attribution des noms *Coco*, *Medor*, *Minou*, et autres stéréotypes de noms animaliers à nos fidèles compagnons, d'ailleurs. J'avais passé l'après midi à essayer de faire peur un maximum à mon cousin. C'était facile : j'avais un Colt en Lego, et je le poursuivais avec en écorchant ma voix. Ça me faisait mal, mais c'était jouissif de le voir pleurer. Nous en étions au digestif, qui embaumait la pièce d'un délicat bouquet automnal à base de *zwetschge*[162]. J'avais tellement crié, le peu de *schnaps* que mon père m'avait fait boire m'avait tellement enivré, que la fatigue me gagnait. Coco gueulait toujours des trucs dont je ne comprenais pas la portée : « Come crawling faster, obey your master ; your life burns faster, obey your master[163] ». L'enfoiré chantait du Metallica, et de temps à autre glissait des répliques de films porno. Je lui aurais bien tordu le cou pour la fois où il m'avait mordu, ce con ! Magique, comme instant. Mon tonton est alors allé mettre de la bonne musique digestive. Je me souviens que j'étais à sa gauche, à proximité de la télévision qui dégageait une odeur de clope froide et qui me paraissait être vraiment grande et plate à l'époque. J'étais impressionné devant la quantité de *CDs* que possédait mon oncle : il devait bien y en avoir cent ! Aujourd'hui, cela représente environ 1% de ma collection. Il a sorti une rondelle divine de l'étagère murale en grille grise, en bas vers la droite. Puis il s'est laissé choir dans le canapé, regardant le bout de plastique cristal qui l'entourait avant de se reprendre avec son bide à bière, et de se stabiliser comme un planeur bourré à la *beuh*. Il a alors ouvert de boîtier cristal : *clap* ! Puis il a sorti le *CD* : *clic* ! J'ai alors aperçu un ballon dirigeable. Il s'agissait du premier album de Led Zeppelin, mais dans une édition étrange, avec des inscriptions dessus. Je pense aujourd'hui que c'était une compilation, ou bien une pochette imprimée de manière à en jeter plein les yeux, les technologies de l'époque ne permettant pas de faire les superbes impressions que nous avons maintenant. En tout cas, ce n'était pas un *CD* gravé. Une fois dans la chaîne *hi-fi*, ça a commencé par *Black Dog*, et ça, ça fait mal. Ça te marque à vie, ce genre d'événements. De quoi ne plus jamais s'en remettre à Dieu, ou au pire pour lui dire de la merde. Ce satané Page[164] a changé ma vie, m'a marqué au fer rouge, saigné à vif, sans sommation, sans aucune pitié, non, aucune. Je suis resté toute la soirée sur ce canapé en cuir, froid, qui se remplissait de ma chaleur au fil des morceaux. Il devait être 22 heures quand le *CD* s'est arrêté, et j'en redemandais encore. Mon oncle en a alors changé, et nous avons eu droit à Metallica, encore et encore et encore toujours plus, Black Sabbath, Def Leppard, et Iron Maiden. Ce ballet métallique a duré toute la nuit, jusqu'à plus de trois heures du matin. Je me rappelle que ma mère disait souvent « Mais il dort, on va rentrer », mais le sommeil ne me venait pas, car mon

161. Désigne dans les régions germanophones, en particulier en Alsace, les eaux de vie.

162. Ou quetsch, une sorte de prune de damas, particulièrement répandue en Alsace et dont la distillation donne la *quetsch*.

163. Refrain de *Master of Puppets*, chanson de Metallica issue de l'album *Master of Puppets*.

164. James Patrick Page, guitariste, producteur et compositeur anglais ; ancien membre des Yardbirds, il est le fondateur et compositeur de Led Zeppelin.

corps avait compris bien avant mon esprit que ma vie serait à jamais vouée corps et âme à la musique et pire, à cette invention du diable, de ce malin qui est Satan lui même, le *metal* ! *Hell yeah* !

Au début de mes recherches, je pensais, et j'avais envie, d'écrire uniquement sur la musique. Celle que j'écoute, non pas les attelants et paliers de la musique *mainstream* et commerciale. Je voulais écrire sur l'*underground* de l'*underground*, celui dont personne ne parle parce que personne ne le connaît, où les artistes ne produisent pas de musique, ne se diffusent pas mais existent pourtant bel et bien et qui, par leur existence, font exister toutes les merdes préfabriquées que l'on nous sert à la pelle sur les ondes et la toile. Ce que je cherche à réaliser a probablement déjà été fait : une sorte d'*anthropologie du metal*, mais alternatif, comme personne ne le verrait. Parmi les ouvrages ayant déjà traité ce sujet, certains sont devenus des références pour moi, d'autres des influences, et je ne lirais sans doute jamais les autres, car ils n'auront pas réussi à capter mon attention. Je reprocherais principalement aux ouvrages qui parlent du *heavy metal* d'être bien souvent trop vagues et généraux. Il prennent des exemples là où cela les arrange, sans forcément chercher plus loin, et dans la limite de leur culture et de leurs goûts. Pour ma part, j'aimerais, et je vais faire un essai d'analyse du contexte musical européen et mondial à travers un exemple unique et dans les limites qu'il peut m'offrir : Pulver. Ce groupe, dont nous connaissons tout, et même d'une certaine façon mieux qu'eux mêmes. À travers lui, le but est d'encore mieux saisir l'état des lieux du *crunch* et de la musique extrême actuelle, dans ses mœurs, son rôle social et culturel. Mais pour situer ce groupe dans un contexte, il faut bien le définir préalablement. Le *metal* est donc un phénomène international, qui concerne n'importe quel pays, et donc des milliers d'individus. Ce genre interpelle, provoque les institutions, le pouvoir public, l'Église : on lui attribue des suicides, des profanations, et diverses choses plus graves les unes que les autres, afin de le marginaliser davantage. C'est l'uniformisation de la culture dans notre société qui a donné une image négative aux musiques extrêmes. Tous ceux qui ne connaissent rien au *metal* trouvent ça trop violent. Dans le rythme, par exemple, il y en a qui ne supportent pas la double pédale ; d'autres la voix, parce que c'est du cri, *etc*. Mais en réalité, c'est juste qu'ils n'ont pas du tout l'habitude de ce genre de sonorités, et n'ont à leur disposition pour juger que le *metal* qu'on leur sert dans les médias : beaucoup de merde. Aimer le *metal*, ça s'apprend, ça nécessite d'être prêt à ouvrir ses oreilles à autre chose. Mais notre culture populaire exclut la musique *violente*, même si cette violence se répand dans le reste de ce que l'on sert à la télévision, au cinéma, *etc*. Il y a tout de même de grands groupes, qui jouissent d'une médiatisation importante. Mais cela reste de l'*entertainment* : on est bien loin de ce qui est réellement intéressant dans le genre, pourtant riche et très varié.

Sous couvert de présenter du *metal*, les *labels* et *bookers* qui rendent ces groupes célèbres ne font que cloisonner les auditeurs dans une nouvelle catégorie, donnant naissance à ce public qui adhère aux groupes très diffusés et rend cette daube populaire sans jamais chercher à découvrir par lui même autre chose, ces faux *headbangers*, ces espèces d'ados stéréotypés, qui bien généralement abandonneront le style musical et avec lui leur style vestimentaire en devenant des adultes *responsables*. Alors qu'en réalité, les musiques extrêmes ne sont pas qu'un phénomène pour adolescents en manque de rébellion. Pour sortir de cette logique et de cette croyance, c'est presque un parcours du combattant, qui nécessite une initiation par quelqu'un qui *sait*. Une porte d'entrée, qui peut être un ami, un parent, ou bien un groupe qui te touche plus, bien souvent assez mélodique pour commencer, et qui ne te plaira sans doute plus des années après, lorsque tu seras allé plus loin que la première impression, généralement négative. Je ne dis pas qu'en approfondissant le sujet tout le monde aimerait ce genre

de musiques, il y en a qui connaissent mais à qui ça ne plaît pas, chacun son truc, chacun sa personnalité et ses besoins.

Mais en fait, les gens qui écoutent du *metal* sont juste des gens qui ont eu envie d'autre chose, parce que ce qu'on leur proposait ne correspondait pas à ce qu'ils ressentaient. Après, je parle du *metal*, parce que c'est le milieu que je connais le mieux, mais ça ne s'applique pas qu'à ça. Disons que c'est devenu notre musique underground à nous. C'est comme le *punk*, le *hip hop*, ou bien les *rave parties* à base de *house* ou d'*electro beat down* : ça existe depuis vachement longtemps en fait, et c'est toujours présent, dans une certaine tranche de population. Ce sont des genres qui persistent. Mais, même si la musique *metal* n'a rien de nouveau, je trouve que c'est le genre qui mûrit encore le mieux. On en est à la troisième génération de fans, et ça ne s'essouffle pas : n'ayant jamais été vraiment à la mode, ça ne peut pas passer de mode, disons... et ça continue même à évoluer. Chaque année naît une nouvelle branche, une nouvelle sous catégorie de *metal*, qui vient enrichir le tout. Alors que l'esprit *punk* par exemple, qui déjà se fait plutôt rare et laisse peu à peu part à une sorte de succédané de mentalité rebelle, ne change pas, ne peut pas changer. En y réfléchissant, ça présage encore une bonne espérance de vie à ce cher *metal*. Et puis, cette longévité peut aussi s'expliquer en partie par le fait que la mentalité du milieu n'est pas autodestructrice : on n'y prône pas l'usage de drogues, et, même si bien sûr comme partout elles sont consommées par certains, cela ne fait pas partie du *truc*, personne ne te regardera de travers si tu n'uses pas de psychotropes. À la limité, on pourrait parler de la culture de la bière, qui fait partie de la panoplie du public ; mais, là encore, rien d'obligatoire, personne ne te poussera à la consommation, et tu n'en auras pas besoin pour accéder à l'euphorie voire la transe que provoque un bon concert devant un public en sueur. Peut être que l'armée de *fans* justement n'est pas bien grande parce que le grand public ignore tout cela, et que l'on prête à la musique *metal*, à ses acteurs et à son public toutes sortes d'idéologies et de pratiques très inventives mais majoritairement infondées. J'ai déjà parlé de tous ces aprioris à propos des textes par exemple, de cette image véhiculée par les médias principalement. Cela peut venir du fait que le non initié peut se sentir exclu du milieu, et que justement, de par le fait de cette initiation nécessaire et de la marginalisation du genre, le côté communautariste, avec ses codes, ses rituels, ses valeurs, intrigue et effraie. Et l'on attribue toujours beaucoup de torts à l'inconnu.

Pourtant, quand on ose s'approcher davantage, et oublier cette marginalité, nous découvrons, avec peine parfois, que cette apparence sulfureuse, nihiliste, anti conservatrice, raciste, est véhiculée par des fauteurs de trouble qui ne maîtrisent nullement leur sujet. Il serait bénéfique à ces personnes de comprendre les origines du genre, et ses acteurs actuels, tels que notre binôme. De comprendre que cette violence n'est qu'apparence trompeuse, simple machinerie servant à faire avancer une sorte d'image de marque. Il serait bon, par exemple, de puiser dans d'autres champs de recherche, de s'intéresser par exemple aux anecdotes liées aux groupes sur leur initiation, leur grand père, leurs revenus et leur loyer, leurs petites manies et le second prénom de leur femme. Parce que comme toute histoire, l'Histoire des musiques extrêmes est saturée de faits que l'on pourrait qualifier d'extraordinaires, mais aussi et encore plus souvent de faits ordinaires, qui reflètent sans amalgame possible l'époque dans laquelle se situe le groupe. Parfois c'est en écoutant une *interview* que l'on apprend l'origine du nom du groupe, que le guitariste ne mange pas d'aubergine, ou encore que leur *roadie* qui les suit depuis six ans est polonais. Parfois cela passe par la discographie, des chroniques, les paroles, et nous collectons ainsi toutes ces petites choses qui parfois ne peuvent même pas être imaginées ou racontées, tant elles sont improbables. Pour faire le tour complet de Pulver et de son positionnement dans son contexte socioculturel, nous

allons ainsi probablement devoir faire appel aux anecdotes et lambeaux d'informations orales soigneusement éparpillées entre *USA* et Europe. Nous utiliserons donc des détails de seconde main, dénués d'importance, pauvres dans les mots mais riches dans leur signification, des traits de caractère dont tout le monde se fout, raconter des petites histoires rigolotes ou horrifiantes qui feront appel à nos sentiments et qui surtout, se sont transmises jusqu'alors presque uniquement de manière orale. Nous avons besoin, en tant que lecteur ou prochain orateur des aventures de Pulver, de connaître ces détails sans importance, de mener à terme cet approfondissement *ethno anthropologique*. Nous ressentons le besoin de les humaniser et de les faire vivre dans une apparente réalité afin de pouvoir trouver parfois, souvent, ou bien jamais, des similitudes avec nos propres misérables vies. Nous voulons démystifier les personnages, mais encore plus en connaître les vrais dessous, voir le super vilain boire un *soda* avec le super gentil dans le *making of* du film ; Pour alimenter la faible armée de *fans*, il faut partager cette science du groupe de *metal*, démentir certaines idées racontées et en affirmer d'autres, positives ou négatives, le tout au travers d'histoires captivantes et chevaleresques. Il faudrait lire ces études de sociologues, qui se sont rendus compte que les *headbanger* sont proportionnellement plus diplômés que les autres publics, ou bien ont un emploi avec un contrat plus stable, ou nécessitant plus de responsabilités. On ne va pas généraliser en disant qu'ils sont plus intelligents, puisqu'il y a des génies et des cons partout mais ce sont des gens qui sortent de l'ordinaire, qui ont osé être curieux, aller au delà des normes, et ça c'est le plus important et qui fait du *metal* une entité singulière et une curiosité sociale. Cela nécessite une certaine ouverture d'esprit, donc, une mentalité différente et une propension à la réflexion un peu supérieure. Difficile d'imaginer des cadres supérieurs ou bien certains membres haut placés de nos sociétés dissimulant des tatouages sous leurs costumes trois pièces, et écumant les festivals de musique assis dans la boue et la bière. Pourtant quand ton travail te broute, que les clients ou les dirigeants te pompent de l'*alpha* à l'*omega*, soit t'as un truc qui te fait vivre à côté, une passion gnan gnan, soit tu te défonces avec tout ce qui te passe sous la main, de l'ortie dans ton jardin au sel de bain de ta femme que tu ne supportes plus, soit tu finis par regarder la télé pour échapper à un quotidien rébarbatif et avoir un accès à une réalité parallèle, t'identifiant à ces émissions toutes plus stupides les unes que les autres : Monde de merde ! Et bien généralement la passion qui t'anime et te permet de vivre sans télé et soirées étudiantes à deux balles, c'est quelque chose du domaine du créatif, de la musique par exemple, mais surtout de la musique qui te prend par les couilles et te confronte à l'extérieur tout en luttant de l'intérieur. Un feu magique qui te ronge depuis tes lipomes jusqu'à ton cortex pré frontal. C'est tout ceci qui me donne envie d'expliquer qu'un groupe est une entité bien plus complexe que ce que l'on en perçoit au premier abord, et que dans l'univers très riche qui entoure l'exemple qu'est Pulver, tout peut avoir son importance. Encore une fois : *hell yeah* !

Ritual abuse

Là, je recommence à repenser à tous mes livres sur le *heavy metal*, tous ces écrits chiants et d'autres qui se démarquent notablement dans leur ton et leur intérêt. Et j'essaie de me rappeler certaines choses, mais ça ne vient pas. Je crois être à saturation, et que le poisson est noyé depuis bien longtemps. Et pourtant, nous sommes toujours ici, au milieu de nulle part, à chercher des problèmes à des solutions et à déblatérer sur d'évidentes évidences. Malgré le nombre d'études éditées sur le phénomène sur internet, il y a tout de même une chose à côté de laquelle tous sont passés, car l'on y tombe trop rapidement dans une étude anthropo sociologique chiante, avec plein de mots sophistiqués comme : « processus inflationniste », « circonlocution », « valetudinaire », « aristotélicienne » ou autre « construction constitutive d'un phénomène néoblastique ». Nous passons donc à côté, à force, de nombreuses études à propos de phénomènes de *fanatisme*, et particulièrement de fanatisme non de l'ordre de la *beatlemania*[165], mais plus orienté vers les *fans* de *metal*. Ici le fanatisme est à voir comme un culte, parfois cérémonieux ; L'expression de ce culte passe par le *merchandising*, comprenez par là les objets promotionnels à l'effigie du groupe, tellement développé parfois, comme celui du groupe Kylesa[166] qui m'a fait croire un temps qu'il s'agissait d'une marque de vêtements, avant que je ne découvre leur musique.

L'une des raisons pour lesquelles on accuse souvent les musiques extrêmes de toutes les déviances existantes, c'est le côté quasiment religieux et cultuel qu'elles génèrent. Bien sûr, l'idolâtrie existe dans la musique en général, et l'on a souvent vu des jeunes femmes seins nus hurlant et s'évanouissant devant des artistes de variété ou encore des *bikers*, loubards, pleurer devant leur *star* favorite au registre *pop rock* sans que l'on sache vraiment si cela vient du charisme de ladite *star* ou bien d'un phénomène de groupe plus général. Mais, dans les musiques extrêmes se retrouve un phénomène d'appartenance bien plus important : l'identification aux idoles est très forte, et passe par tout un assemblage de codes tant vestimentaires que de l'ordre de l'attitude. Ici l'idolâtrie finit même par s'apparenter à du fanatisme dans son sens premier, c'est à dire un comportement extrême qui relève de la passion, mais surtout dans lequel le détachement et la pondération n'ont plus de place. Il ne s'agit plus seulement de *beatlemania* ou de vénération d'icônes construites dans le but de faire adhérer un maximum de spectateurs, comme il en existe des dizaines dans chaque génération. Leur succès à eux peut en effet en partie s'expliquer par la sur médiatisation de ce que l'on présente comme un phénomène et qui pourrait sans cette exposition passer tout à fait inaperçu. Le spectateur, auditeur, en s'attachant à de telles idoles, se sent à la fois unique dans sa passion et la force de ses sentiments, mais aussi fort d'une compréhension collective. Dans le *metal*, il pourrait s'agir d'un sentiment similaire. Or, je pense que cela va bien plus loin : le *heavy* n'étant pas ou du moins très peu diffusé *sur les ondes*, ce qui accentue son côté inaccessible au tout venant dont l'oreille n'est pas habituée à de telles sonorités, s'ajoute alors une sensation de l'ordre de l'élitisme. Oui, le métalleux appartient à un groupe, mais à un groupe restreint et incompris du reste de la population ; et cette marginalisation renforce son sentiment d'appartenance à une *tribu* qui ne fait toutefois pas partie de la masse. L'on reproche et l'on

165. Phénomène sociologique de fanatisme à l'égard du groupe britannique The Beatles.

166. Kylesa est un groupe de *stoner metal* originaire de Savannah ; le groupe se rend célèbre du fait de ses deux batteries et son style si particulier.

caricature, souvent par *inculture*, ceux qui font ainsi partie du *monde metal*. Il est vrai qu'il s'agit d'un milieu dans lequel les codes sont très poussés, et parfois assez extrêmes, toujours dans ce souci de sortir de la masse. Cela se manifeste surtout dans le domaine vestimentaire : on prend goût à se coiffer et s'habiller *metal*, comme en témoignent les photos de concerts, festivals et autres rassemblements rituels du genre. Des boutiques spécialisées ont ainsi fleuri un peu partout, présentant des accessoires et vêtements plus ou moins différents de ce que proposent les autres enseignes fréquentées par le grand public, permettant une uniformisation dans la marginalisation. Cependant, en y regardant mieux, toute mode a ses codes. Je ne citerai que la musique *tecktonik*[167] qui me semble très représentative de ce que j'avance : là aussi, le but était de se rassembler entre adeptes, et de se reconnaître grâce à des codes vestimentaires que l'on pourrait parfois qualifier de douteux. Seulement, il s'agissait là d'une mode éphémère, contrairement au *metal*, qui en est à présent à sa troisième génération d'existence, trois générations de transmission du fanatisme, de père en fils pour généraliser. Il ne s'agit plus d'une mode touchant une tranche de population jeune, ou bien qui s'éteindra avec la génération qui l'a adorée à la base.

Le *metal* est apparu dans les années soixante et n'est pas près de s'essouffler, ce qui accentue le sentiment d'incompréhension de ceux qui y sont totalement hermétiques. Bien sûr, le genre a évolué, une multitude de sous-genres ayant vu le jour, et continue de se diversifier. La plus ancienne génération ne se retrouve pas forcément dans les créations les plus récentes, mais tous se retrouvent autour des mêmes bases, des mêmes groupes fondateurs : il ne s'agit pas d'abandonner l'ancien pour créer du nouveau, seulement d'ajouter des matériaux au fur et à mesure pour bâtir tout un univers. Les codes sociaux et stylistiques sont ainsi transmis de génération en génération, mais aussi enrichis au fur et à mesure. Un véritable microcosme se crée, alimenté par des labels ultra spécialisés dans tel ou tel genre de *metal* comme le *drone*, et qui se satisfont amplement des très peu nombreux fans du genre, qui eux même retrouvent les albums de leurs groupes favoris chez des disquaires spécialisés chez qui l'on peut même pré-commander des mois à l'avance un album afin de le recevoir dans une version collector ou signée, parfois avant même que le groupe ait réellement composé ledit album. Cependant, si les collectionneurs de disques sont légions parmi les *fans* de musique *metal*, ce n'est pas l'aspect le plus important du culte qu'ils vouent au genre. Plus importante encore que l'objet de la promotion est la tournée qu'il annonce. Nous pouvons même dire que si, dans d'autres styles musicaux comme la pop, les concerts servent souvent à promouvoir un album pour le vendre, à l'inverse ici c'est l'album qui doit donner envie au public d'assister à la tournée. Une tournée peut se composer de deux dates minimum, jusqu'à une cinquantaine pour les plus longues, avec une moyenne d'une vingtaine de dates. La tournée peut se limiter à un pays, un continent voire plusieurs dans de rares cas. Et cela va bien au delà du concert isolé qu'un adorateur d'une *star* de la *pop* programmera d'aller voir des mois à l'avance : dans la musique *metal*, le public se déplace beaucoup par curiosité, à cause du bouche à oreille, de la qualité de l'affiche ou même de la réputation de la salle accueillant la date. Il n'est ainsi pas nécessaire d'aller voir un groupe que l'on aime pour apprécier un bon concert. Je crois que le *heavy* a ceci de commun avec le *rock inde* et le *jazz*, de bénéficier en plus de *fans* de vrais mélomanes qui n'ont pas peur de la découverte et d'éventuelles déceptions. Pour ma part, je sais qu'en plus de me déplacer pour les concerts où il y a un ou deux groupes que j'apprécie, je collectionne aussi en quelque sorte les concerts où je me rends uniquement pour découvrir certains talents du genre. Cela

167. Raccourci de *tecktonik killer*, soirée *electro* parisienne devenu une marque déposée et qui a donné lieu à de nombreux dérivés. Le terme a souvent été associé à la musique, à la danse et à la mode vestimentaire qui en découlait.

est assez caractéristique des habitudes dans les sous-genre du *metal*, on s'en rend rapidement compte en étudiant les habitudes du milieu. En parlant d'un métalleux, on dira qu'il est *fan* de *death* ou de *hard core*, mais l'on ne citera pas forcément de groupes précisément, considérant qu'il est *fan* du genre et non d'un groupe unique. Les *fans* se déplacent donc par curiosité, mais aussi pour partager ce qui, plus qu'une passion, devient un mode de vie. C'est lors de ces manifestations, concerts et festivals spécialisés qui se sont multipliés ces dernières années, que l'on peut le mieux constater le véritable phénomène de fanatisme qui s'empare du public. Grâce aux codes précédemment cités, à la forte émulation collective et au charisme de ceux qui sont bien souvent élevés au rang de demi dieux, la représentation scénique devient un véritable rite pouvant s'apparenter à un culte religieux, une communion spirituelle importante. L'atmosphère hystérique des concerts les rend parfois à la limite de l'audible, mais qu'importe : l'ambiance est là ! C'est sans doute cette même atmosphère qui effraie les observateurs extérieurs qui s'aventurent dans les concerts de musique extrême. Ne partageant pas les bons codes, ils ne peuvent saisir l'importance de la gestuelle et voient dans ce qui peut s'en dégager une violence qu'ils croient à tort malsaine. Ceci contribue grandement à stigmatiser un genre musical pourtant tout aussi inoffensif que les autres ; oui, les dérives existent dans ce milieu, mais comme elles existent aussi ailleurs, et les amoureux de *metal* sont, d'après des études très sérieuses [168], bien souvent des personnes à la situation professionnelle stable, ayant fait des études poussées, avec un avis politique très dirigé mais non sans recul critique. Ce sont aussi généralement des athées, qui, ayant tout de même besoin comme tout un chacun d'un imaginaire fantastique, fantasmé et empli d'entités supérieures auxquelles se référer, mais n'adhérant pas aux croyances chrétiennes, trouvent leur bonheur dans une autre imagerie. Ils se vouent donc à un autre style de culte, au sein de ce qui est devenu pour certains une véritable religion, mais sans toutefois ou bien très rarement de vision doctrinale : il est rare que les musiciens essaient d'imposer leurs croyances et leur volonté au public. Ils les exposent seulement, à chacun d'adhérer ensuite, ou pas. L'on se rend ainsi compte que si nombre de choses dites à propos des *headbangers* sont vraies, elles sont souvent mal interprétées, et l'image classique du *fan* de bas étage qui excite tant certains médias qui font des amalgames ne servant qu'à montrer leur manque de rigueur intellectuelle et leur incapacité à analyser les faits sans oublier des données, existe, mais de façon minoritaire.

168. Constat appuyé par une étude de l'Université de Warwick paru dans The Independent sur les habitudes musicales des jeunes surdoués.

Black masses

Ma grand-mère avait, au premier anniversaire du décès de mon grand-père, quitté notre maison. Elle ne pouvait plus sentir l'odeur de ces murs, elle avait besoin de changer. J'ai donc hérité de sa chambre de substitution à la cave, là où ma mère l'avait rangée pour pouvoir occuper tout un étage à elle seule. C'était une cave pas trop dégueu, avec des fenêtres qui donnaient dans la cour et l'humidité était passablement positive. Du coup je me suis installé dans cette pièce et laissais encore à cette époque libre cours à l'instrument de la volonté des allers et venues de mes potes chiens. J'étais content de ne plus dormir à même le sol dans la chambre de ma petite sœur qui à cette époque avait trois ans. Je me sentais grand et puissant soudainement. *Mamama* avait laissé ses meubles, sa déco et des objets divers. C'était majoritairement *kitsch* et *rococo* sans les touches louches que la tendance pouvait donner. Ça sentait le vieux : cette odeur de renfermé et de souffre un peu immonde, mêlée à de la poussière solide incrustée dans les boiseries en chêne. J'aimais bien, mes premières copines un peu moins, mais c'était classe d'avoir sa propre chambre à un autre étage que celle des parents. J'y passais mes journées à lire des livres de philosophie ésotérique et d'occultisme, c'était aussi la période ou je commençais à m'intéresser aux sciences alternatives et aux systèmes totalitaires de politique, pour dire à quel point mes lectures étaient torturées. Je vivais dans le noir et j'allumais souvent des bougies pour lire parce que l'abat jour du plafonnier était vraiment trop immonde. Tout a une limite. L'odeur de mémé s'est bientôt transformée en encens. à ce moment là, crise d'adolescence oblige, je cherchais à démontrer que la sourcellerie ne marchait pas ; étant donné que dans notre famille on est sourcier de père en fils, il fallait bien que je fasse mon réac à un moment. J'ai donc étudié la chose. Ajoutez à cela mon associabilité croissante, mes sorties nocturnes et ma folle passion pour les forêts alsaciennes, et vous comprendrez pourquoi mes parents n'ont pas tardé à m'envoyer consulter une psychologue. La pauvre, je lui en ai fait baver pendant plus d'un an, jusqu'à ce qu'elle dise à mes parents que j'étais fou, schizophrène paranoïde avec trouble affectif bipolaire, même si je me faisais juste passer comme tel, mais du coup, mes parents, désespérés parce que je ne changeais pas mes habitudes de semi-autiste m'ont envoyé chez M. Fischer ; Aimé de son prénom, habitait la commune à côté, et était une sorte de mage blanc, guérisseur, magnétiseur, sophrologue et naturopathe. Mais il était aussi un peu exorciste sur les bords. Après le fulgurant échec d'exorcisme que mes parents m'avaient fait subir quelques mois auparavant par un curé, en même temps que la maison, pour que « le mal s'en aille », j'étais en face de ce brave homme. Il était assis derrière son bureau, il y avait des bibelots incroyables, des trucs avec du velours violet, ça sentait l'encens et les murs étaient couverts d'images appartenant au registre des *chakras* et du Christ en même temps. Ambiance bizarre. Il y avait aussi cette musique de méditation totalement infâme qui me rendait nerveux. Ma mère était là avec moi et après une petite auscultation à distance avec son pendule il a fini par dire : « Non, ton fils n'est pas fou ». Jusque-là il avait juste et je me sentais en présence d'un début de réconfort allié à une satisfaction de victoire ; puis soudain il rajouta « il est juste habité par un proche défunt ». Et là j'ai dû avoir la même tête qu'un bouledogue blasé devant une émission de télé réalité, le tout dans un manga japonais. Putain, me voilà à un rendez-vous des tarés non-anonymes. Bordel de Dieu, ma déchéance a commencé ici. Après avoir fait plusieurs gestes de manipulation de mon aura, qui était à 8,73 m de mon corps physique, et les moulte tentatives ultra physiques pour la remettre en place, ma mère a eu le droit à tout un *panel* d'explications vagues mais qu'elle comprenait faut il croire. Moi je restais à l'étape du « c'est quoi cette connerie, qu'on

en finisse je coopère ». Mais pourtant, malgré mon raisonnement des plus forts, il s'est bien passé quelque chose. Je sais que la folie est contagieuse et que j'y ai des prédispositions. Mais là pour le coup je l'ai bien vu. J'ai dû marquer le nom de mon grand père, qui, faut il croire, était resté en moi depuis quelques temps pour veiller sur nous. Mais il fallait lui dire que désormais il pouvait quitter sereinement ce monde, qu'il n'avait plus besoin de me protéger d'un mal maléfique inconnu. Donc, j'ai écrit son prénom, Joseph, et son nom de famille sur un papier rose qui a été placé dans une urne ; j'admets qu'au moment où j'ai écrit son nom j'étais un peu *stone* de ces longues minutes d'exorcisme à deux balles, et donc pas très clair, mais j'étais pressé d'en finir, je voulais rentrer. Il a fait ses trucs mystiques avec cette urne, appelé plein de saints dont on ne connaissait même pas l'ombre de l'existence. Une fois terminé, je devais rendre la chose interactive en ouvrant l'urne et en brûlant le papier. Je me suis alors rendu compte qu'un tour de passe étrange avait eu lieu. Le nom n'était pas celui que je croyais avoir mis et ce n'était pas mon écriture de chien habituelle. La séance s'est finie ainsi, en remerciant Dieu et ma mère de lui donner ses 50 balles. Ma mère me dira plus tard dans la voiture que c'était l'écriture de son père avec toute sa singularité que j'avais utilisée, et elle a commencé à pleurer par incompréhension, le moment était important pour elle je crois. Quelques mois plus tard nous avons retrouvé son acte de naissance en rangeant le grenier et nous avons appris, toute la famille, que le vrai prénom de mon grand père n'était pas Joseph mais Camille, soit le nom que j'avais inscrit sur ce ticket rose. Dès lors, j'ai commencé à songer autrement au monde qui m'entoure, à penser que parfois il peut y avoir des choses qui ne s'expliquent pas et que ce que nous nommons magie n'est que la vaste définition de ce que nous appellerons un jour science, une fois que nos cerveaux obtiendront tout l'accès à des données que nous laissons pour l'instant aux soins de charlatans qui les manipulent.

Je ne sais pas si nous retrouvons cela partout, mais j'ai pu voir dans Pulver un certain nombre de faits qui sont du même domaine, un peu avec cette ambiance du film *Thor* de Marvel Studio, quand Thor[169] dit à Jane Foster : « Vos ancêtres appelaient ça la magie, vous appelez ça la science. Je viens d'un monde où les deux ne font qu'un ». Pulver c'est un peu comme Thor qui se retrouve captif de *Midgard*[170] et qui en sait plus sur la magie, déjà à l'étape de science pour eux, mais qu'ils n'étalent pas. Donc plutôt que de tartiner tout ça à tort et à travers ces pages, j'ai décidé de consacrer un regroupement de lignes complet à toutes les choses que je n'arrive pas à justifier dans le groupe par quelque science qui soit. Effectivement j'ai déjà pu vous dire qu'il est impossible de les filmer ou de les photographier, que des gens vomissent ou font des crises d'épilepsie en touchant leur matériel, que l'on a eu affaire à des morts mystérieuses, *etc*. Et quand j'ai commencé à me pencher sur tous ces faits, j'ai eu l'impression d'être dans une émission de télé documentaire bidon sur le paranormal. Je n'ai initialement pas choisi d'écrire sur Pulver pour leurs attraits extraordinaires, car je n'e n'avais aucune connaissance, mais plus pour la banalité du groupe. Mais c'est comme toute chose normale et banale : quand vous commencez à vous y intéresser, cela passe du commun à l'extraordinaire malgré toute volonté contraire. Nous connaissons déjà les penchants certains de Pulver pour les pseudo sciences, la *kabbale*, les arts et les sciences occultes, mais nous ne nous sommes pas arrêtés sur leurs pratiques et leurs mises en application. J'ai ainsi réussi à relever certains témoignages qui bizarrement se regroupent souvent entre eux. Soit nous avons affaire à une véritable folie mythologique prêtée à un petit

169. Personnage de fiction, à la fois dieu et super-héros de l'univers Marvel. Le personnage partage de nombreux points communs avec son homologue dieu du tonnerre dans la mythologie germanique et nordique.

170. Dans la mythologie nordique, c'est le monde au milieu de *Yggdrasil* le frêne des mondes, soit la Terre.

groupe de *metal*, soit, et mon avis est ici, ces faits trouvent un fondement quelque part. Ce n'est pas trop un domaine dont ils parlent volontiers que celui qui touche aux para sciences et au monde de l'étrange, et pourtant Pulver ce n'est que ça, si l'on regarde plus attentivement. Des textes aux compositions, l'imagerie, les mises en scène, tout et absolument tout nous rapproche d'un domaine digne d'un Pauwels en grande forme. J'ai donc tout de même réussi à connaître un peu les origines de cet intérêt commun chez le groupe. « À l'origine, mon père et mes grands-pères sont sourciers. C'est à dire qu'ils cherchent des sources d'eau ou de pétrole, ou même des nappes de gaz sous terre. Utile quand tu travailles à creuser avec des pelleteuses toute la journée. ... Mon père m'emmenait avec lui et mon grand-père, quand j'étais enfant, chercher des sources chez des particuliers afin de creuser un puits. Mon grand-père forait, mon père construisait le puits. Je l'ai appris comme ça, mais ils parlaient tous deux d'un *don*. Je pense que cela appartient plus au folklore européen importé. Et pourtant, ça marche et moi même je ne me trompe jamais. J'ai alors commencé à m'intéresser aux arts divinatoires et à certaines magies occultes par pur esprit scientifique. [...] Il est vrai qu'avec Pulver, on essaie un certain nombre de choses, mais nous ne les essayons pas sur les gens, nous ne sommes pas Mengele[171] ». Et pourtant, j'ai eu écho qu'il n'était pas rare de voir des gens se sentir mal, vomir du sang, voire faire des malaises par asphyxie soudaine ou pire encore, mourir lors des concerts de Pulver. La légende veut ici que ce soient des gens qui voulaient du mal au groupe. Si l'on regroupe les faits et que l'on étudie les personnes concernées on remarquera certaines similitudes, principalement dans leur casier judiciaire. Tous ont fait de la prison, sont impliqués dans des trafics divers, ont un casier lourd. Comme si Pulver refaisait justice à sa manière. Mais pourtant, il y avait aussi ces affaires de combustion et de mort étrange de leurs connaissances qui périrent dans les flammes en écoutant la musique de Pulver. Deux faits sont répertoriés dans lesquels le support audio est l'unique élément non brûlé : le support aurait il provoqué le feu des pulvérulents, ou bien est il impossible de brûler Pulver? Un autre fait que nous pouvons rapprocher à cela, est cet incontestable impossibilité de photographier ou filmer, ou même faire une capture sonore du groupe lors des concerts. Comme si une entité les protégeait. Bon nombre de leurs photographies sont donc d'un noir parfait, avec de petites traces jaunes, comme si seuls les masques marquaient un temps soit peu de façon difforme les images. Il y a aussi, lors des concerts, et je l'ai moi-même vécu, un phénomène que je n'arriverais pas à expliquer. Soit que des nuages épais et noirs viennent soudainement se former quand Pulver s'apprête a jouer, faisant tomber la foudre guère loin sans que jamais une seule goutte ne tombe, soit que, du même ordre, des animaux viennent aux concerts. Il y aussi occasionnellement un arc-en-ciel qui se forme en début et en fin de concert, Jon s'amuse alors à répondre aux curieux que c'est Bifröst[172] et que Thor leur rendrait visite. Ce n'est pas trop singulier de voir des chiens à des concerts, mais un troupeaux de chèvres ou des oiseaux en tout genre venir faire face au bruit comme si ils appréciaient, ça l'est déjà plus. J'ai aussi noté, la fois avec ces six chèvres évadées d'un enclos voisin, une sorte de transe vers la fin du concert, comme si elles réclamaient déjà un rappel. Jul m'a confié qu'ils ont déjà vue toutes sortes d'animaux, du renard aux écureuils, lors de leurs concert et que cela ne les étonne même plus. Du coup, ces faits alimentent une bonne demi-douzaine de ragots qui vivent leur propre indépendance orale. De ce genre là on dit souvent voir dans le public des sosies de guitaristes morts ; la seule fois où Jon a pu constater ça

171. Josef Mengele (1911-1979), médecin nazi et criminel de guerre allemand.

172. Signifiant *chemin scintillant*, dans la mythologie nordique il est le nom donné à l'arc-en-ciel tricolore qui fait office de pont entre *Midgard* et *Ásgard*, la *halle* des dieux en haut de *Yggdrasil*. Il est aussi parfois nommé *Asbru* ou *pont des Ases*.

c'est quand, durant un festival, il a cru voir Dimebag Darrell[173], mais bien trop vrai pour en être une simple copie. J'ai entendu pour ma part des gens avoir vu plusieurs fois Robert Johnson[174], mais aussi eu d'autres dires sur Kurt Cobain, Jimmy Hendrix, Jim Morrison, Janis Jopelin, Duane Allman et Berry Oakley, Brian Jones et Alan Wilson... Ces dires peuvent je pense s'entendre dans bon nombre de groupes, étant donné que vous n'êtes pas à l'abri de ressembler à une défunte personne du moment que vous vous habillez un peu comme elle avec les mêmes attitudes ; de surcroît dans la musique.

De ce type là, je relève aussi un bon nombre de dires liés à l'ampli, aux fûts de la batterie et aux instruments de Pulver. Étant tous très ancien, une rumeur court sur leur possession par le diable ou à leur port d'une hantise ou du moins, une sorte de malédiction. Il y avait cette fois où le groupe a laissé ses instruments sur le lieu du concert, enfermés toute la nuit dans le bâtiment où le groupe devait jouer le lendemain, une sorte d'appartement. Du coup c'est la bâtisse qui a été témoin d'un certain nombre de phénomènes étranges. Des portes qui se sont fermées à clé durant la nuit et d'autres, verrouillées qui se sont ouvertes, différentes choses qui ont bougé et qui se sont mise en route durant la nuit, tout les robinets et les éviers se sont noircis de suie, et il régnait au lendemain matin un froid glacial à tel point que des plantes avaient péri par le gel alors que l'on était en plein mois de mai, et qu'aucune température de moins de 13° C n'a été enregistrée cette nuit-là. Une semaine plus tard, une voisine a portée pleinte pour tappage nocturne ; elle dit avoir entedus des tambours jouer une musique lugubre durant la nuit, mais le baptiment était bien vide. Il y a aussi eut cette fois où le camion de Pulver a été volé après un concert avec tout l'équipement dedans, et retrouvé par la police allemande avant même que le groupe n'eut le temps de s'apercevoir de sa disparition. D'une part tous les appareils radar automatiques ont photographié la camionnette sans qu'aucune infraction n'ait été enregistrée, et le véhicule s'est retrouvé encastré dans la vitre d'un bureau de police à 50 km de là, le chauffeur retrouvé inconscient et partiellement brûlé. Les malfaiteurs sont morts d'asphyxie six heures après leurs arrestation. L'autopsie a relevé des traces importantes de soufre dans l'organisme des deux voleurs, ce qui est impossible, ainsi qu'une dose critique de dioxyde de soufre et une probable exposition à de l'ypérite[175]. Ajoutons à cela que l'on m'a déjà raconte les talents de Pulver pour communiquer avec une forme d'au delà dans les musiques, cette même personne m'a aussi certifié qu'il guérissent de tout et qu'ils pratiquent l'exorcisme. Un jour que j'avais eu plusieurs témoignages du genre je leur ai posé la question. « En fait, à l'époque de Hurricane, on s'amusait pour que les voisins nous laissent répéter en paix, à leur faire croire que nous étions des guérisseurs qui travaillent avec le son. J'étais tellement fier de mon idée que ça s'est diffusé très vite. Surtout que du coup, pour gagner en sincérité, on a dit que c'était gratuit, sinon ça ne pouvais pas marcher. Donc un jour des gens sont venus, puis d'autres puis d'autres... enfin faut il croire que ça marchait. [...] J'ai construit une sorte de table de médecin en mousse à partir d'un truc récupéré dans une clinique ou j'ai foutu six haut-parleurs et un ampli avec un effet bizarre distordant le son à fond. Du coup les gens se prenaient des basses de malade dans le corps et ils pensaient qu'il irait mieux. C'est alors que certains ont dis que nous guérissions du VIH et du Cancer ! On c'est fait avoir à notre propre jeu. Cette table depuis est chez une vielle voisine

173. Darrell Abbott *aka* Dimebag (1966-2004) guitariste américain du groupe de *metal* Pantera.

174. Robert Leroy Johnson (1911-1938) guitariste et chanteur de blues américain, il est véritablement une légende de la musique.

175. Composé chimique qui a la capacité de former d'importantes brûlures et vésicules sur la peau ou les yeux. Ce gaz est aussi appelé gaz moutarde à cause de son odeur.

persuadée qu'en mettant du souffre dans les cônes des haut-parleurs et l'ampli a fond elle pouvait lire l'avenir. »

Les derniers phénomènes que je vais énumérer ici sont bien plus troublants car ils se rapprochent plus de l'ordre des sciences occultes que de réels phénomènes inexplicables, d'autant plus, comme les phénomènes météorologiques, qui s'observent souvent. Le groupe possède des *riffs* qui ont la capacité vibratoire de faire trembler les objets grâce aux basses et au rythme que ces dernières prennent, et il n'est pas rare de voir des murs se fissurer ou s'effondrer pour les moins solides. Une fois, l'un des gérants de la salle accueillant Pulver, furieux des dégâts, a demandé dédommagement. Le groupe a accepté, et reconstruit le mur avec les mêmes pierres. Quelques jours plus tard une marque ronde et noire est apparue sur le mur avant de devenir une forme géométrique de l'ordre d'une rosace. Malgré toutes les couches de peinture et les différents enduits recouvrant la marque, cette dernière transperce de façon évidente le support. Cela se reproduisit plusieurs fois et je suis allé voir toutes les marques, elle sont très similaires quoique variables en taille. Cela ne s'explique en aucun cas.

On attribue aussi au groupe des cas de zombification ou le fait de provoquer des syndromes de cotard[176]. Le cas le plus important remonte à début 2010 où Pulver a joué dans un cimetière abandonné pour un concert à la thématique morbide mais non profanatrice. Quelques temps plus tard des tombes se sont vidées, et les cadavres retrouvé plus loin comme si ils avaient cherché à fuir. Le groupe n'est pas vraiment croyant sur cela, mais prédispose à ce genre de mythologie notamment en employant une imagerie provocatrice, en utilisant des légendes et des incantations comme paroles *etc*. Puis, au vu des lectures et des conversations à propos d'alchimisme, de sciences occultes, de légendes et autres tentative de théorisation de la mythologie, il y a de quoi parler de tout cela. Mais il en sourient, et jouent avec, comme Jul qui m'a un jour parlé de la *Maldéction Mexicaine* qu'elle transporte avec elle. Dans les croyances locales de sa région d'origine, les métisses hispaniques sont porteurs d'une étrange malédiction qui les empêcherait d'obtenir bonheur et réussite ailleurs que dans le pays d'origine d'avant le métissage. Elle m'a raconté cela et dis aussi que c'était une raison très importante de retourner en France « afin de voir si cette supercherie s'arrêterait ». Il faut croire que cela est vrai. Malgré que Pulver soir un peu connu, il est juste de dire qu'ils n'ont jamais eut de chance ; là encore, doit on parler de malédiction ? Puis dès lors, si cela était avéré, il n'y aurait presque plus de Mexicains au Mexique. À bonne entendeur, une relecture du *Matin des Magiciens* s'impose.

---

176. Syndrome délirant hypocondriaque. Il associe les idées d'immortalité, de damnation, de négation d'organe et du corps. En clair les sujets sont persuadés d'être morts.

Belles bêtes

« Les Criminal Animals ? Oui ce sont des mecs étranges. Ça, je peux pas le nier. Tu pourras pas entrer en contact avec eux. Tout le monde est au courant qu'ils dirigent Rinnegan, mais ils le font de loin, et on passe par des intermédiaires. C'est peut être ça qui donne lieu à cette réputation de label *mystérieux*, ça et le côté secret dont tu me parlais. Tout ce que je peux te dire à ce sujet là, c'est *à chacun sa politique*. Le jour où ce sera un handicap pour moi, je m'adresserai à une autre maison et puis voilà. ... Je ne peux pas t'en dire beaucoup plus à leur sujet. Ils se planquent, et c'est pas parce que je bosse plus ou moins avec eux qu'on est amis ou que je suis dans leurs petits papiers. Tu as dû lire ce fameux article qu'une chroniqueuse avait fait sur eux, non ? Elle avait mené une sorte d'enquête, se demandait si leurs concerts étaient pas bidons, et avait obtenu un rendez-vous avec eux dans l'une de leurs tanières, pour se retrouver face à des espèces de pantins dans une mise en scène dingue ou je ne sais quoi. Je ne sais pas si son papier est vrai ou si elle fantasme complètement, j'en ai aucune idée. Ça m'étonnerait pas vraiment que ce soit vrai, mais le fait est que je sais absolument pas où peut se trouver cette bicoque ni ce qui a pu se passer à l'intérieur. Si ça se trouve tous ces trucs sur leur goût pour les vieilles habitations insalubres qui foutent les boules sont faux et ils sont en fait sept gamins, plus jeunes que toi et moi, oui, qui dirigent leurs trucs depuis la cave de chez leurs parents. Ou j'en sais rien, moi ! [...] Cette affaire les avait fait marrer apparemment, ils cultivent ça, et quand quelqu'un veut écrire un truc pour les démystifier au final tout le monde en ressort encore plus confus. Jon m'a rapidement parlé de ce que tu veux faire avec Pulver, ça me fait un peu penser à tout ça. Ouais il y a certains points communs entre les Criminal Animals et Pulver, et c'est aussi un peu pour ça que je les ai amenés dans la boîte. Tu vois, cette ambiance, là, genre les enquêtes de *Scooby Doo*[177], moi comme dit je m'en tamponne un peu, mais Jon et Jul sont assez à fond. Et c'est pas pour me moquer, je les respecte. Simplement, pour moi, le côté *concept* c'est un peu du flan. Quand il n'y a pas un contenu musical correct à l'appui, c'est du n'importe quoi. ... »

Pulver connaît Rinnegan grâce aux Criminal Animals, qui furent à une époque la figure de proue du *label* Parasite Rec[178]. J'ai fini par les voir une fois en concert, et je m'en suis même rapproché, du moins je crois l'avoir fait. La légende dit qu'ils ne quittent jamais leurs masques, aussi inconfortables soient ils. Ils ne répètent jamais, à ce qu'on dit, et sont absolument toujours ensemble. Je trouvais moi même ce concept très fort pour un groupe. Le point de départ pour une mythologies abondante. Pulver, sur ce modèle, a décidé de construire sa propre façon de vivre et de penser la musique également, et, pour officialiser la chose, de mettre ça par écrit. Je ne pense pas que les CA aient influencé directement le choix de vie de Jon et Jul, mais ils ont sans doute contribué à leur donner le courage de le faire. Les Criminal n'ont pas écrit leur histoire, mais mes recherches ont été alimentées par un article trouvé un jour dans un ouvrage sur leur fameux *label* de l'époque. Il s'agissait d'un recueil d'écrits, une sorte de compilation de chroniques et autres à propos du *label* au terme de sa première année[179]. Les analogies entre les deux groupes sont, je trouve et je crois, fortes ; j'ai du mal à formuler mes idées, mais il m'est

177. Univers de fiction centré autour d'un dogue allemand, membre de Mystère & Cie, équipe spécialisée dans l'élucidation de phénomènes inexpliqués et paranormaux.

178. *Label* de musique électronique fondé par Pski Parasite en 2008.

179. Parasite-Rec, documents & entretiens, Severine Svarendev, Éditions Parasite, 2010.

revenu à l'esprit suite à l'entretien avec Schmertzton cet article qui m'a fait frissonner comme Pulver me fait frissonner à chaque fois qu'ils montrent quelque chose de fantastique. Je profite donc d'avoir eu l'autorisation de partager ledit article de Lucy K. Trike[180], qui est à mon sens bien écrit et qui montre bien à la fois le rapport que le *label* peut avoir avec ses poulains et surtout ici le mode de vie des Criminal Animals.

« On m'explique rapidement que les Criminal Animals vivent dans une petite résidence isolée, que je vais y être emmenée, mais qu'il va falloir me bander les yeux pendant le trajet. ... Le voyage a duré environ une demi heure, et ne fut pas excessivement intéressant. On est arrivés. On me guide. Un portail s'ouvre devant moi, se referme derrière, on passe une zone de graviers, puis de terre, on tourne à gauche, gravit quelques marches, franchit une porte. C'est une fois celle ci refermée que l'on me retire mon bandeau. Le conducteur s'excuse en rigolant de l'inconfort occasionné. Alors voilà le fameux repère. C'est plutot glauque, on dirait une maison d'arrière grand mère, de style rural, abandonnée sous la poussière. Le *hall* d'entrée est une petite pièce, il y a un placard, une commode, un évier en pierre, un ancêtre de gazinière, et ca sent la pomme de terre. Je pense que tout ceci ne sert plus, que c'est juste l'entrée. ... À gauche, un salon. Bien plus propre que la pièce précédente mais qui garde une allure de *squat*. Mais de *squat* accueillant. Vieux canapés dépareillés, vieille table basse, murs ornés de panneaux de signalisation et autres trophées du style, un point de croix, quelques posters improbables, des graffitis cabalistiques, et en quelques endroits des lés de tapisserie à fleurs recouvrent le tout. Signes de vie, un cendrier encore chaud, des cadavres de bouteilles. Une guitare traîne sur un canapé. Un crucifix au dessus de chaque porte. Les volets sont fermés et la pièce est éclairée par une ampoule nue. Un abat jour immonde et cassé repose sur une chaise, immonde et cassée elle aussi, dans le coin. Une très ancienne platine joue un *vinyl* de manière désaxée, ce qui donne une vague nauséeuse dans le *tempo*, sur une ou deux secondes jouées en boucle. Pour ceux qui n'ont jamais essayé, je ne vous invite pas à le faire. Je ne suis pas sure d'avoir reconnu Abba. Enfin, la platine ne tourne pour personne d'autre que nous, l'endroit est désert. ...

Tout un mur est occupé par une étagère massive, en acier et bois. Ce sont des têtes d'animaux qui s'y alignent. Des masques. Des séries de prototypes, des versions différentes mais toujours inquiétantes des sept mêmes animaux. Dans plein de matériaux différents. Des croquis, aussi. Ça m'a impressionné. « Des anciens masques? Ce sont eux qui les fabriquent? » On me répond qu'ils en ont certainement portés quelques uns, mais que pour la fabrication c'est plus probablement une nana qui vit ici avec eux de temps en temps. Saviez-vous que le lapin, avant ses bubons à la joue, est passé par différents nombres d'oreilles, que l'oiseau a eu des yeux de mouche, que le poisson a possédé successivement des épines et des implants cybernétiques, que c'est le bœuf qui avait à un moment des tumeurs, que le cheval était alors doté de mâchoires de requin, avant une période siamoise, que le chien pouvait ouvrir sa gueule et révéler une tête de chat, que l'ours a été maquillé comme un *clown*, ou encore tout en doré, ou encore qu'il en a existé une version *écorché vif*. Et j'en oublie. ... Les Criminal Animals sont prêts à me recevoir, et une personne me demande de la suivre. Nous retraversons tout pour revenir dans le couloir, et de là, l'on m'invite à entrer dans une nouvelle pièce. Il fait très sombre. Sept personnes sont assises sur des canapés disposés en *U* à un bout de la pièce. Je distingue qu'ils désignent simultanément un fauteuil face à eux, mais à quelques mètres. Je m'assieds. La pièce est en longueur, et éclairée faiblement par quelques bougies. Il y en a juste assez

180. Journaliste et bloggeuse française, spécialisée dans le domaine musical.

près de moi pour pouvoir prendre des notes. Eux sont moins éclairés. Ils portent bel et bien des masques, que je tente de déchiffrer au gré des oscillations timidement lumineuses. Ces gens dégagent quelque chose. Je suis impressionnée, à nouveau. Ils sont tous habillés du même ensemble noir, ni classe, ni négligé, ni même sobre. Leurs masques sont sombres et mats. Le peu de lumière qui leur est envoyé s'y trouve bouffée par des cavités ou de la fourrure. En tout cas la mise en scène leur donne l'air étrangement vivants. Je pense qu'ils m'observent attentivement. Ils ne feront jamais, au cours de notre entretien, aucun geste en trop, chacun gardant sa pose. Je suis en face des Criminal Animals. Ils ressemblent à un conseil, ça me fait bizarre de devoir leur poser une série de questions. Plusieurs voix parfaitement superposées se font entendre derrière les masques : « Bonjour et bienvenue. Vous vouliez nous parler ? »
« Bonjour, et merci d'accepter de me recevoir. J'ai entendu dire que c'est assez rare de pouvoir discuter avec vous.
« Cela dépend. Nous discutons souvent ensemble (une seule voix répond, je ne distingue pas de quel animal elle provient, et je ne sais pas vers où regarder. Aucun masque ne bouge .
« Oui, je veux dire, pour quelqu'un d'extérieur.
« Chérie (c'est une autre voix), les gens qui parlent aux animaux sont des fous, tu sais ? (je suis encore plus déstabilisée qu'avant, je vais par la suite tout faire pour le cacher .
« En tout cas j'étais assez curieuse de vous rencontrer, et j'aurais quelques questions à vous poser, en tant que chroniqueuse musicale. Qui aime bien écouter ce que vous faites. D'ailleurs. Bon, je commence, alors. Vous pouvez simplement vous présenter ? Qui est qui ?
« Celui qui parle s'appelle toujours Amos (c'est encore une autre voix. Elles alterneront en fait pour chaque réponse .
« *Ah*, d'accord. Amos. Enchantée. Et les autres ? Enfin, du coup, vous vous appelez tous comme ça à tour de rôle, si je comprends bien ? Vous avez des noms pour quand vous ne parlez pas ?
« Aujourd'hui nous n'allons faire que parler. N'est ce pas ?
« Oui... Vous avez une histoire ? D'où viennent les Criminal Animals ?
« Nous avons oublié (puis, d'une voix différente), nous préférons oublier (puis une troisième voix), vous ne voudriez pas savoir.
« Si, justement.
« Nous avons oublié.
« D'accord... Et qui fait quoi au sein du groupe ? Qui chante ? Qui est à la gratte ? Qui est au clavier ? Quels autres instruments entrent dans la composition de votre musique ?
« C'est très variable. Savoir qui fait quoi est autant accessoire que savoir qui est qui.
« Nous sommes reliés et interchangeables. Nous sommes notre musique, et c'est ce qui est important.
« Il y a eu des changements de *line up* ? Est ce que ça change, ou changerait quelque chose à votre manière d'être la musique ?
« Il n'y a pas de changements structurels. Nous sommes et avons toujours été les Criminal Animals.
« Si l'un de vous quittait le groupe ?
« Le groupe ne peut être quitté.
« Vous avez toujours été les Criminal Animals. Avez-vous toujours fait de la musique, alors ? Avant *Foot print*[181] ?
« Nous avons oublié.
« Bon. Qu'y a t il sous vos masques ?
« D'autres masques.
« Je ne pense pas que vous allez vouloir, mais je demande quand-même, pouvez-vous me les montrer ?
« Non, nous ne pouvons pas. Ceux d'en dessous ne sont pas encore mûrs.

181. Premier *EP* des Criminal Animals, sorti en 2007.

...
« D'accord... Il y a une chose sur laquelle vous allez pouvoir me renseigner. En fait, je suis surtout venue pour ça. Vous faites des concerts ?
« Nous faisons de la musique. Il se trouve parfois qu'on nous amène des gens. Ils restent en face de nous et nous écoutent jouer. Ils nous font peur mais nous nous convainquons qu'ils nous craignent autant que nous les craignons.
« Alors, vous essayez de les amadouer avec votre musique ?
« Non, de les effrayer encore davantage.
« J'ai voulu venir vous voir il y a quelques semaines à Dijon. Étiez-vous à Dijon ?
« Nous avons oublié.
...
« Pourquoi chanter en anglais ?
« Nous n'avons pas encore terminé d'inventer notre langue à nous.
« C'est important pour vous que vos textes puissent être compris universellement ?
« Pensez-vous les avoir compris ?
« Je pense, oui... J'en ai ma propre interprétation, disons.
« Chérie, on croît comprendre les bêtes mais on ne fait que les interpréter, tu sais ? On leur attribue des expressions en se laissant tromper par ce qu'on connaît de soi-même. Pour toi, montrer les dents a une signification toute autre que pour nous.
« Je vois... Vous parlez de se projeter en tant qu'humain ? Alors, vous êtes à l'exact opposé de ça ? Ou alors, vous êtes dans une phase de transformation ? De quoi d'autre aimez-vous parler ? »
Les Criminal Animals resteront ensuite immobiles et silencieux. Je les remercie et sors de la pièce. Cette conversation aura été l'expérience la plus perturbante que je me rappelle avoir vécue. Mes conducteurs m'attendent dans le couloir. Ils ne me disent pas un mot. Nous nous approchons de la porte d'entrée, on remet le bandeau en place sur mes yeux. Le trajet semble durer plus longtemps qu'à l'aller. Je suis de retour au point de rendez-vous de l'après-midi. On me retire le bandeau, il fait nuit. Je ne me souviens plus de l'heure. J'ai la nausée. La dernière phrase sur mon carnet est : *ne plus essayer d'approcher les Criminal Animals* ».

Angels of darkness, Demons of light

De tous les gens interrogés sur ce qui fait l'efficacité des concerts de Pulver, un bon nombre m'a rapporté que ce qu'il se passe pendant ces concerts repose quasi uniquement sur leurs attitudes l'un envers l'autre plutôt que sur la musique, les lumières et la mise en scène. Dans l'ambiance il y a tout ce jeu de regards et de postures qui font que les gens peuvent voir que ces deux travaillent vraiment ensemble mais non pas qu'ils s'accompagnent tout au plus l'un l'autre. En même temps, on peut dire qu'ils ne fonctionnent à mon sens pas comme la majorité des groupes, je veux dire par là qu'ils ne font pas que répéter et créer tous les deux, ils ne vivent pas leur musique seulement pendant leurs tournées mais véritablement au quotidien. Un groupe qui tourne pendant des années ou encore constitué d'amis qui se connaissent depuis l'enfance peut aussi développer une complicité parfois digne d'un couple ou d'une famille très soudée, on entend d'ailleurs souvent dire que les membres d'un groupe deviennent comme une deuxième famille aux yeux de chacun. Mais peut être que travailler à deux facilite davantage les choses que de faire un groupe avec cinq ou six membres, dans lequel il finit fatalement par il y avoir des tensions.

Dans un duo, le *line up* ne peut pas vraiment changer, ou alors autant changer de nom. Puis, le processus de création n'est pas du tout le même dans le cas d'un duo ; il ne peut fatalement pas être le même. Prendre des décisions à deux c'est à la fois plus facile, car l'on arrive plus facilement à se mettre d'accord, il y a moins d'avis à entendre et à prendre en compte. Paradoxalement, et en même temps, quand on est deux il n'y a pas de majorité à laquelle on s'adapte, seulement deux avis, qui ont autant d'importance l'un que l'autre, et avec lesquels il faut s'arranger : moins facile de faire des concessions quand il n'y a qu'une personne qui n'est pas de votre avis. Ce dont je veux parler ici, et ce que l'on ignore souvent à propos des artistes de quelque domaine qu'ils soient, c'est qu'ils ne travaillent en réalité quasiment jamais seuls. Bien sûr, quantité d'entre eux jouent sur ce principe et l'avouent publiquement, deviennent des duos célèbres et accèdent peut être pus rapidement à la célébrité que s'ils avaient joué la carte du franc solitaire. On ne compte même plus le nombre de duos dans l'art moderne et contemporain, dans tous les domaines de la création d'ailleurs, des artistes qui travaillent à deux, et ne travaillent même presque qu'à deux. Mais, au delà de ça, un grand nombre d'œuvres, bien que souvent signées par un artiste, sont réalisées sinon à plusieurs mains, du moins avec la participation de complices, que ceux ci soient eux mêmes artistes, qu'ils appartiennent à d'autres domaines de la création ou qu'ils viennent de tout à fait ailleurs. Un artiste a besoin d'influences d'autres artistes, il a besoin de parler de son travail et de demander des conseils parfois ; ou parfois juste de parler, afin de se vider l'esprit et mieux travailler par la suite. À moins d'être un ermite qui s'inspire des rayons du soleil et des mouvements de l'herbe, je pense et je ne suis pas le seul, que lorsque l'on créé quelque chose, on le fait en se nourrissant de ce qui nous entoure et ce qui nous a fait avancer, la biographie donc ! L'influence de nos lectures, nos visionnages, mais surtout des autres artiste et de ses proches. C'est comme cette phrase qu'on entend souvent à propos des génies, qui dit que « derrière tout grand homme, il y a une femme », comme pour minimiser le fait que bien souvent elles abattent la moitié du boulot, ont la moitié des idées, même involontairement : c'est le principe de la muse, la personne qui accompagne l'artiste et lui offre, par sa présence ou ce qu'elle fait pour lui, le bon climat pour sa création. Ça a toujours existé, cette

relation de collaboration que ce soit une femme ou pas qui soit derrière. Pulver est déjà l'archétype de cette idée mais je pense également qu'ils la dépassent. On ressent ce groupe un peu comme étant l'enfant du couple, pour reprendre une idée souvent utilisée. Ils m'ont expliqué qu'ils ont commencé à travailler ensemble parce qu'à la base, ils aimaient les mêmes choses, ils avaient pas mal de références musicales en commun, puis pour tout le reste, ils se l'étaient fait découvrir mutuellement au fil du temps. À force de bourlinguer toutes ces années séparément puis ensemble, et s'être avalé tant de concerts, ils avaient fini par se demander pourquoi avec un tel bagage musical, et tant de matériel, ils ne seraient pas capables d'en faire autant. Pulver, dans les faits, a bientôt cinq ans au moment où j'écris. Sauf que durant les premières années et avant qu'on ne les pousse à faire des concerts, s'est resté pour eux quelque chose d'intime, une expérience ne mettant en jeu que leurs deux seules entités, pour apprendre à se connaître, créer ensemble seulement dans le but de créer. Puis ça marchait, quelques personnes ont tout de même eu l'occasion d'assister à leur petit rituel personnel, et les ont poussés à se produire sur scène, ou presque. En revenant sur toute leur histoire nous voyons qu'ils voulaient surtout faire quelque chose tous les deux. Jon m'a raconté que souvent aux beaux arts ça leur arrivait de répondre ensemble à un sujet donné par un professeur, parce qu'ils avaient eu des idées quasi similaires, ou bien qui se rejoignaient, et qu'à force cela agaçait beaucoup les enseignants qui préféraient savoir quelle idée venait exactement de qui, et qu'ils n'avaient rapidement plus eu le droit de collaborer. Comme si on ne pouvait pas, pendant ses études, travailler autrement que seul pour se développer. Je pense qu'ils se sont pas mal rattrapés et que ce groupe là dépasse toutes les petites formations que l'on créé avec des amis de lycée. J'ai récemment déterré un vieil album de Jet Jaguar, soit le premier vrai groupe groupe de Jon et Jul. C'est de ce genre de groupes dont je parle. Celui là marchait bien et prouvent qu'ils ont toujours eu cette fibre de musicien et plutôt de bonne qualité. Mais avec Pulver, c'est encore différent. Faire un groupe à deux, ça va beaucoup plus loin que simplement vouloir faire de la musique, surtout quand comme eux on vit ensemble et pas que pour ça.

Ce qui me sidère un peu et j'en ai parlé à certains de leurs proches que j'ai rencontrés, c'est cette apparence de complicité qu'ils ont tout le temps. Ils travaillent, vivent au quotidien ensemble. Je veux dire que je n'en connais pas beaucoup qui sont capables de vivre ensemble et de tout faire ensemble. La plupart des gens ont besoin d'avoir leurs moments à eux. Mais même les rares fois où j'ai assisté à des soirées avec eux il n'y avait pas beaucoup de filles mais il y avait Jul. Je veux pas rentrer dans un débat sexiste, je sais que ça existe, les *nanas* qui traînent uniquement avec des mecs, mais Jul se prenait pas pour un mec non plus, malgré ses allures de lesbienne camionneuse, il n'y avait pas ce côté de faire semblant d'avoir des couilles en s'habillant en bûcheron et en éliminant toute part de féminité de elle. Ils ont juste ce besoin de tout partager, savoirs comme expériences, et tout le temps. Leur secret pour vivre ainsi c'est ce partage d'univers très similaires qu'ils se sont construits, mais aussi un univers commun où ils se rejoignent, fait de cette culture du *rock'n roll*, de la culture américaine *seventies*, du folklorisme, du mysticisme dont ils parlent sans se lasser. De l'extérieur, on pourrait parfois avoir tendance à les considérer comme une unité, comme si le duo était devenu lui même quelqu'un. C'est même assez surprenant de les voir individuellement, moi même j'ai pris l'habitude de m'adresser à l'un pour parler aux deux, sachant que l'information parviendrait à l'autre presque instantanément. Cette chance d'évoluer ensemble, je ne sais pas si ça devait forcément donner naissance à quelque chose, ou bien si c'est ce quelque chose, leur projet, qui a contribué à construire cette relation, mais en tout cas cela joue énormément dans leur création commune et respective.

Dans le processus de création d'un groupe, il y a plusieurs étapes : les premières répétitions servent à mettre en place la manière de travailler ensemble, voir comment ça peut marcher, comment chacun fonctionne pour s'adapter. Puis enfin on peut commencer à vouloir créer, réfléchir aux rythmes, aux thèmes, au style. Cela nécessite des heures et des heures à se côtoyer sans beaucoup parler, à faire vibrer quelque chose de plus personnel que les paroles et la réflexion, et le mettre en accord avec les vibrations de l'autre. On comprend facilement qu'à deux, ça peut rapidement s'apparenter à une sorte de fusion spirituelle, et je ne crois pas que le terme soit trop fort dans ce cas. C'est un véritable échange, dans lequel tantôt l'un emporte l'autre et avec lui ses envies, tantôt c'est lui qui suit son compagnon, l'accompagne dans son expérience jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Comme dans une relation amoureuse, au final. Jon et Jul avouent qu'ils s'influencent mutuellement bien souvent, et qu'ils ont besoin, quand l'un devient trop extrême dans ses ressentis, de l'autre pour relativiser les choses, ou bien de son soutien dans les périodes de doute, et que, s'accompagner ainsi dans la musique, relevait aussi de ce besoin de se retrouver, s'isoler même, pour s'échapper ensemble de temps en temps au cœur de quelque chose qu'ils auraient créé ensemble. Ce projet devait forcément être de la musique, parce que c'est sans aucun doute encore plus fort émotionnellement qu'aucune autre sorte de création selon eux. Créer et faire de la musique implique ainsi de passer plusieurs fois par semaine des heures enfermés dans une salle de répétition, pour composer, répéter encore et encore. Il ne suffit pas de savoir quelle musique on veut jouer pour que cela fonctionne. Il faut le ressentir en même temps, devenir une seule entité dans une sorte de relation fusionnelle. Et quand on les voit jouer, c'est un peu ce qu'on ressent.

Monoliths & Dimensions

La première fois que j'ai vu Pulver jouer, c'était dans une salle minuscule, mais, bien qu'elle ait tout de même été pourvue d'une petite scène, celle ci était utilisée pour le *merchandising*. Jul et Jon, eux, jouaient à même le sol, quasiment au milieu du public. La fois suivante, ils se produisaient dans un bar un peu plus grand, mais toujours pas sur la scène, qui était pourtant assez grande pour les accueillir, eux et tout leur matériel. J'en ai donc déduit, et j'ai depuis lors pu le vérifier, qu'il s'agissait d'une volonté réelle de leur part même s'ils s'en écartent quelques rares fois. Après tout, ils ne seraient pas les premiers ni les seuls à refuser de monter sur scène pour jouer, c'est un choix que d'autres ont fait, pour différentes raisons. Il m'intéressait cependant beaucoup de connaître les leurs ; c'est pourquoi j'ai fini par les questionner sur le rôle et la fonction qu'ils attribuaient à la scène matérielle, et sur ce choix du non conformisme. J'ai rapidement compris d'ailleurs que non conformisme n'est pas le terme exact, puisque ce n'est pas du tout sur ce principe qu'ils agissent.

Il est vrai que Jon et Jul m'ont tous les deux parlé, dans l'histoire de Pulver, du fait qu'au départ, ce devait être intimiste, et que leur production n'était pas du tout vouée à être présentée à un quelconque public. Alors, passer de ça et du fait de jouer pour soi dans son garage, à jouer sur une scène cela faisait un grand écart plutôt illogique. Jon m'explique ainsi que leur volonté est de ne pas sacraliser ce qu'ils font. Parce que à la base, la scène sert à mettre en valeur les artistes, à leur donner un espace libre et exclusivement à eux pour qu'ils puissent faire tous les mouvements qu'ils veulent sans être gênés ; tout en les mettant au dessus du public. Être au dessus du public pour que celui ci ait une meilleure visibilité, c'est logique. Mais dans le même temps cela cantonne la prestation à un *spectacle* auquel le spectateur n'est pas convié ; ce qui peut convenir au théâtre pour la plupart du temps, mais pas à la musique, qui est l'un des seuls domaines dans lequel l'ambiance donnée par la foule compte autant que le jeu des musiciens pour rendre le concert inoubliable. Lorsque la scène devient une sorte de piédestal, cela crée une vraie frontière entre ceux qui sont devant et ceux qui sont dessus : ils sont alors plus ou moins inatteignables, selon la hauteur de la structure et les dispositifs de sécurité mis en place devant, comme les barrières ou même encore les vigiles en ce qui concerne certaines grandes *stars* ou certains festivals avec des règles spécifiques. Là, le souci de sécurité est justifiable, quoique certains musiciens s'amusent tout de même à casser ce *quatrième mur* théâtral qui n'a pas d'autre lieu d'être, soit en sautant dans le public, soit en le conviant sur scène.

La musique doit être une communion, on l'entend souvent. Abolir la distance peut être une manière de la rendre plus vraie. Jon et Jul ne veulent pas de ce piédestal, parce que leur musique ne s'y prête pas. Malgré le côté rituel que l'on peut percevoir en les voyant jouer, il ne s'agit pas pour autant pour eux de sacraliser leur performance : ils jouent, le public est là, et c'est tout. Après tout, Jul me précise qu'ils aiment la scène. Ils l'ont tous deux pratiquée pas mal, que ce soit avec leurs autres ou précédentes formations musicales ou bien dans le théâtre en ce qui la concerne. Nous parlons ainsi longuement de ce que la scène procure à l'artiste, ce que la distance apporte pour rentrer plus facilement dans un personnage, qui fait alors partie intégrante de l'identité du groupe, et de la représentation. « Quand tu es sur scène, tu ne penses à rien d'autre qu'à ce que tu fais, mais sans réellement y penser en fait ; c'est tellement calculé, et en même tu es tellement transporté par l'instant présent, c'est comme un état second. Le temps se déforme et passe beaucoup trop vite, mécaniquement, sans que tu aies le temps de vraiment comprendre

ce qui se déroule grâce à toi, et c'est toujours étrange de voir le public, que jusqu'alors tu ne considérais que comme faisant partie de l'instant, content de quelque chose que tu n'as pas eu conscience de faire. Juste avant de commencer, tu as une boule au ventre ; mais sitôt que le *show* est entamé, tu ne peux même plus penser à la situation, tu agis seulement. Ça s'apparente à une sorte de vertige, le vertige de la scène. C'est aussi assez dangereux parce que c'est comme ça que tes chevilles commencent à gonfler : se sentir puissant, ça te donne l'impression de l'être. Je ne sais pas pourquoi, mais personnellement, j'ai beaucoup plus de mal à ressentir cela quand on joue au milieu des spectateurs. Je suis quasiment à tout moment concentrée sur ce que je fais, sur ce que Jon fait, pour que ce soit convaincant, sinon j'ai la sensation que ça ne va pas marcher. C'est comme si je ne pouvais pas réellement entrer dans un personnage, comme si je ne pouvais pas compter sur le fait que, moi étant sur scène et pas eux, ça me donne un avantage, celui de donner quelque chose qu'eux attendent. Je veux dire, si tu es sur une scène, c'est que tu l'as mérité non ? C'est que tu as quelque chose à montrer que personne d'autre ne peut montrer, et si le public vient te voir, c'est que ce quelque chose a été reconnu. Or, si tu enlèves ceci, que tu te retrouves au même niveau que tous les autres, tu as tout à coup plus l'impression de devoir faire tes preuves, que les gens t'observent. Ça abolit toute hiérarchie, en même temps que la tentation d'être parfait. Nous ne voulons pas tomber dans un délire d'idolâtrie. Le *strass* les paillettes, je crois que ça ne nous irait pas.

« ... Et puis, nous ne faisons pas que jouer au sol. Ce que l'on refuse, c'est bien la ritualisation de notre musique en quelque chose de sacré, dans le sens où l'on devrait nous regarder en levant la tête. On ne veut pas de l'objet matériel de la scène pour ce qu'il représente. Mais on a déjà joué en étant surélevés par-rapport au public ! Notamment, et c'était assez génial, sur un ring de boxe. Je conçois que c'est bien plus pratique pour ceux qui viennent nous voir de ne pas avoir à se frayer un chemin entre les têtes pour apercevoir un bout d'un masque ou d'une guitare, et que le fait d'être ainsi en hauteur n'est pas inutile. Mais je dis bien mis en hauteur, pas mis en valeur. Nous n'avons jamais eu la prétention de faire quelque chose d'assez bien pour que ce soit présenté sur un *podium*, nous ne voulions même pas le partager à la base. À présent que nous le faisons, c'est surtout nos sensations que nous voulons transmettre, et cela passe par le fait de se confronter physiquement à la masse du public, pour une autre sorte de communion : pas une célébration où ils y a les admirateurs et les admirés, non, une véritable communion, dans laquelle tout le monde est ensemble. Et puis le but, c'est de produire quelque chose qui ne soit pas tout le temps identique. C'est pour ça que nous avons joué dans des lieux très différents, avec des publics différents. Au départ, on jouait beaucoup dans des appartements ou des friches, le genre de lieux dans lesquels tu as toujours des événements artistiques organisés. On s'est même produits dans une maison de poupée à taille humaine, juste pour le *trip*. Mais bon, les gens qui venaient nous écouter étaient du coup un peu toujours les mêmes, ou du moins se ressemblaient tous : un public qui a l'habitude de voir et d'entendre des choses étranges, et qui a du coup à mon avis un sens critique beaucoup moins développé, qui accepte plus facilement qu'on lui propose n'importe quoi. ... Quand on en a eu un peu eu marre de ce milieu *arty*, on a voulu se confronter à d'autres espaces, pas forcément adaptés, afin que les gens changent de point de vue sur l'expérience vécue. On s'est mis à jouer un peu n'importe où, dès que ça pouvait nous apporter quelque chose de nouveau : dans un train lors de l'inauguration d'une gare, dans une bibliothèque municipale juste pour voir ce que ça faisait de faire du bruit dans un lieu d'ordinaire silencieux ; dans une cave à vins, durant l'ouverture d'un nouveau supermarché, dans un *fast food* plutôt miteux, et même dans un casino, pendant une soirée privée défilé de lingerie... en fait, on a pas mal profité du fait que personne, du moins

le *grand public*, ne savait réellement quelle type de musique on jouait. On n'avait pas d'enregistrements de ce qu'on faisait, et du coup, à chaque fois qu'on entendait qu'ils recherchaient une animation musicale quelque part, on venait se présenter en disant juste qu'on jouait du *rock* plutôt lent, pas trop violent et sans cris. Et ça passait, surtout qu'on ne demandait pas de compensation financière, ou presque... Ce qu'on voulait nous, c'est se retrouver face à des gens qui n'avaient jamais entendu ce type de musique, qui n'avaient jamais demandé à en entendre, et ne comprenaient absolument pas ce qu'on faisait tous les deux, avec nos masques et nos *riffs*. Jouer devant des *fans*, c'est une chose, mais jouer devant un public qui s'en fout, c'en est une toute autre ! ... Devenir intrusif a quelque chose de très intéressant, tu as tout à coup l'impression de chambouler le quotidien et sa vision linéaire de ceux qui assistent à cela. Dans le même principe, nous nous sommes amusés, un jour de beau temps, à jouer sur la remorque d'un ami. Nous avions déménagé des affaires toute la journée, et lors du dernier voyage, voyant qu'il ne restait plus que nos instruments à déménager, nous avons eu l'idée de ce petit voyage musical. Ce fut instable, mais plutôt jouissif : l'ami en question nous a transportés à travers des petites routes et des rues fréquentées, tandis que nous imposions notre musique aux passants. C'était plutôt performatif, on se serait crus sur un char du carnaval ; mais en beaucoup moins populaire ! Du coup, ça nous a aussi donné l'idée d'une tournée en mode *road trip* : on a découvert que, pas loin de là où nous habitons à présent, passe une route appelée *N66*. On a donc décidé de la parcourir d'un bout à l'autre pour le symbole et en souvenir de l'*US road 66*, en se faisant héberger chez l'habitant ou dans des petits hôtels, mais surtout en allant jouer chez les gens, dans les bistrots, ou même sur les trottoirs, tout le long du voyage. Ça a été plutôt compliqué à mettre en place, mais vraiment très enrichissant. Nous sommes tombés sur des gens ravis d'accueillir des musiciens, mais qui bien vite se montraient sceptiques quant à notre musique, et même d'autres, dans certaines villes de campagne, qui nous accusaient d'*appeler le diable* ! Mais au final, ce fut très riche. Surtout pour nous, peut-être. » Jon enchérit que le fait que ce qu'il y a d'important aussi, dans les lieux choisis, c'est l'atmosphère qui se dégage, et ce que leur musique a à y gagner. Il me raconte ainsi qu'ils allaient, lorsqu'ils en avaient encore la possibilité, régulièrement répéter ou jouer dans le désert. « Jouer dans des *generators parties*, c'était chouette. La poussière, la chaleur, ça implique que tu dois donner encore plus de toi même pour chacun de tes mouvements, et cet effort supplémentaire finit par se ressentir dans la musique et sa lourdeur. Et puis, il y a une ambiance fantastique dans ce genre de regroupements. Mais nous allions jouer aussi pour nous mêmes, avec seulement quelques personnes qui s'amusaient parfois à nous suivre : sur la rive du grand lac salé, cette petite mer au milieu des terres, ou au fond du grand canyon, où on s'était juré d'aller avant de partir pour l'Europe. Et on l'a fait. Il y avait ces falaises rouges qui se dressaient devant nous pour nous enfermer, et nous, qui essayions de leur résister de toute notre puissance, de les défier même. Personnellement, j'avais l'impression d'être minuscule, ce qui est vrai, mais surtout d'essayer de produire du son alors même que les roches autour de moi me démontraient que c'était dérisoire. J'ai essayé de vaincre ces masses avec la musique, mais on a royalement échoué. Seule notre attitude a changé à chaque fois, même si quand je suis à un concert *normal*, dans une cave en Allemagne, je joue de la même façon, j'essaie de donner tout de moi même, et l'aura qui se dégage de nos jeux respectifs est similaire. ...

« La nature en général, a cette faculté de te rappeler que tu n'es rien, et que tu disparaîtras très vite, ainsi que ce que tu as produit, quand bien même tu t'évertues à laisser des traces de ton passage. Le plus extrême qu'on ait fait dans ce genre, je crois, c'est d'aller jouer au sommet d'une montagne, il y a peu, juste tous les deux avec nos instruments. Il n'y a pas vraiment

de désert dans les environs, mais nous avions besoin de renouer avec cette ambiance de vide et d'immensité que nous défions. Le but, c'était de vivre le truc vraiment, de le ressentir autrement. Nous n'avions pas de public, mais nous avons tout de même tout donné et tout appris une fois encore. Les lieux peuvent ainsi être chargés d'un tas de choses : tu ressens l'espace, mais aussi le temps, l'Histoire je veux dire. L'un de nos concerts qui m'a le plus marqué, pendant notre première tournée en Europe, a été celui que l'on a fait en Lituanie, sur la *Hill of Crosses*[182]. Il s'agit d'une colline entièrement recouvertes de croix en bois, crucifix et autres objets à connotation religieuse, déposés là au cours des ans par la population, souvent en signe de rébellion face à des régimes qui leur interdisaient leur religion. À force, on n'y distingue plus qu'un enchevêtrement de croix ; c'est surréaliste et incroyablement beau, de savoir que chacune a été déposée là pour une raison précise, par un individu qui a une histoire. Et il se dégage de cette forêt de symboles une aura assez dingue, glauque et très mystique. Dans la région dans laquelle nous vivons à présent, il est de coutume d'avoir des croix, voire de minuscules chapelles, sur le bord de la route. C'est déjà très beau. Mais en Lituanie, on dirait que c'est tout le pays qui en est recouvert... Il faut avoir vu ça une fois dans sa vie pour comprendre comment la présence d'un simple symbole peut influer sur toute l'atmosphère d'un lieu. Nous aimons ces lieux chargés d'énergie et de spiritualité. Bien sûr, on a aussi joué dans des chapelles, et dans un temple protestant. Mais surtout, nous avons profité de notre année en Norvège pour aller visiter les églises en bois debout, vestiges de l'art viking durant la période médiévale. La pierre peut raconter beaucoup de choses ; le bois aussi, pour peu qu'il résiste au temps. Nous avons réussi à nous immiscer dans la programmation d'un festival de musique au sein de l'une de ces églises, malgré que nous fassions une musique profane, et je peux te dire que ça restera comme une expérience très marquante. Tout à coup, tu comprends que l'on puisse dire que *du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent*... là, c'était une église qui avait seulement douze siècles, mais je pense que ça fait un effet très similaire. D'ailleurs on aime beaucoup aller jouer sur des sites historiques, juste pour ressentir les différentes ambiances laissées par le temps et les événements. Je ne sais pas si c'est réel, si l'on peut vraiment ressentir une sorte de marque du passé dans de tels lieux, ou si notre cerveau se le construit inconsciemment, en tout cas cela a une forte influence sur notre manière d'agir, donc, de jouer. Quand tu rentres dans un lieu sacré de n'importe quelle religion, et quelle que soit ta confession, si tu as un tant soit peu de sensibilité, tu ne peux qu'être intimidé et montrer du respect devant une œuvre pareille. C'est à peu près pareil avec les sites historiques. Ton cerveau semble respecter les siècles que le lieu a vécu et pas toi, comme quand tu t'adresses à une personne âgée. C'est pourquoi on a multiplié de telles expériences, jouant dans les catacombes de Paris, au milieu de la forêt de Brocéliande[183], à Stonehenge, et même sur le mont Rushmore. ...

« Parfois, nous acceptons encore des invitations à jouer plus formelles, lorsqu'on pense que ça peut nous apporter quelque chose. Des festivals, des petites soirées, bien sûr, mais aussi au cours de trucs vraiment plus particuliers. Je citerais ainsi un restaurant Suisse, dans lequel tout le monde mange dans le noir. C'est assez à la mode, mais là l'organisateur a voulu aller plus loin en ajoutant une certaine ambiance musicale. Je ne sais pas si les clients ont bien réussi à digérer leur repas ! Et, plus étrange encore, nous avons réussi à nous immiscer sur le tournage d'une film pornographique. On est en fait tombés pendant une soirée sur un réalisateur assez barré, qui fait des films classés *X*, mais avec une certaine forme artistique. Il en

182. Site de pélerinage situé non loin de Šiauliai en Lituanie du Nord, recouverte par plus de 100 000 crucifix déposés par les pélerins.

183. Forêt devenue légendaire grâce aux légendes arthuriennes. Elle se situerait en Bretagne.

avait marre des musiques d'ascenseur alors il a fait appel à Pulver ! »

Après qu'ils m'aient raconté leurs différentes expériences, et les difficultés rencontrées au niveau de l'organisation de tout cela, me vient l'envie leur demander l'endroit où ils n'ont pas encore joué mais espèrent le faire. C'est Jon qui répond : « Nous avons un projet un peu fou, qui serait de retourner dans un centre d'art, de préférence très fréquenté et bien coté, pour jouer. Mais nous serions, nous et nos instruments, enfermés dans un caisson totalement hermétique. Un vrai concert, mais inaudible pour le public. Je pense qu'il y a un rapport à la frustration et à l'art contemporain qui mériterait d'être questionné ainsi. Et puis sinon, le lieu ultime où l'on pourrait jouer, je suppose que ce serait l'Enfer ! »

Heavy rocks

Je ne sais pas si nous pouvons réellement parler d'une discographie, pourtant Pulver à un répertoire considérable de morceaux à son actif composés depuis 2007. Mais ces morceaux, nous pourrions bien plus les rapprocher de simple performances enregistrées sur le moment que de titres, *hits* ou *tubes*, soit des morceaux de musique agencés à un format standard et au final aseptisés. Pulver témoigne dans son œuvre d'une réelle sincérité musicale. Ce n'est que de l'expérimentation à l'état brut. Le groupe compose vraiment sans se poser de question sur l'auditeur final, dont il se fiche au final, mais non pas sans se poser des question sur l'inscription de leur travail unique dans l'œuvre complète du groupe. J'insisterais vraiment sur le fait que Pulver c'est de la sincérité, de l'expérience, des moments jouissifs et drôles malgré cette apparence de rouleau compresseur échoué dans la Civil War[184].

Nous noterons de prime abord la qualité garage quasi systématique des enregistrements. Ainsi nous pouvons souligner l'importance des références du groupe à ses racines *grunge*, *garage rock* et surtout à la musique *lo-fi*. Pourtant, quand Pulver enregistre en studio et en multi pistes, l'on ne peut que constater la perfection sonore, le stratage des différentes fréquences qu'on croyait alors réservées pour le *live*. Mais, malgré les tentatives d'enregistrement en toute propreté, les compositions n'ont pas la qualité nécessairement digne pour provoquer une sortie que je dirais commerciale ; ou de quoi séduire certains *labels* moins *underground*. Le *lo-fi*, encore aujourd'hui est très mal reçu, et très mal compris, mais Pulver soutiendra probablement qu'il ne font ça que pour eux et ils ne comprendront probablement pas l'intérêt à voir plus grand. Jon me dit un jour : « Le *lo-fi* ce n'est pas un style, c'est un état d'esprit car nous le retrouvons dans d'autres milieux que celui de la musique. On parle souvent de la photo et du son, mais la peintre, les installation, les œuvres littéraires, le design, la gastronomie et le cinéma peut également être *lo-fi*. »

Dans ce registre de non adaptabilité commerciale, un autre facteur empêche donc le groupe de fournir une production stérile, c'est la durée. Certains morceaux font à eux seuls plus de 80 minutes, c'est pour dire à quel point ils atteignent des records tout les matins. D'une manière générale et avec un recul global, le duo fournit des morceaux plus longs que le standard imposé par le format *CD* qui est de 74 minutes et 33 secondes. J'ai déjà entendu un morceau qui durait en tout un mois ou presque, en vrai ce morceau fait 666 heures ! L'un des souhaits de Jon et Jul est, pour une forme de défi individuel plus que de postérité, réussir à entrer dans le *Guiness Book* avec le record de la « performance orchestrale la plus longue avec composition écrite, diffusée en direct devant public et en *streaming* ». En gros le plus long morceau joué en concert de tout les temps[185]. Jon m'a donné un ordre de plus de 66 heures. « Nous manquons juste encore de matériel, d'organisation et d'endurance. Pour moi faire une pause est aisé, j'enclenche une pédale, et je laisse faire son boulot quelques secondes ; mais Jul ne peux pas. On devrait avoir recours à une boite à rythme, du moins juste pour la soutenir, et on aimerait éviter. Puis les voisins ne vont pas trop aimer, il faut qu'on trouve un autre lieu.

184. Série de sept épisodes de Marvel Comics écrits par Mark Millar. Suite a une promulgation d'une loi, les supers héros se divisent en deux groupes et s'affrontent en un combat titanesque dans New-York.

185. Information plus ou moins fausse vu qu'il reste toujours la pièce sonore *ASLSP* (*As SLow aS Possible* composé par John Cage et dont l'exécution actuelle, débutée en 2001 dans l'église Saint-Burchardi de Halberstadt en Allemagne, se terminera en 2640.

On fera une pause de vingt minutes toutes les deux heures pendant un peu moins de trois jours. J'imagine déjà notre joie d'aller dormir, surtout Jul et son gros besoin de sommeil. » Durant les longs après midi passés au Domaine, l'*antre noir* de Pulver, j'ai recherché, compilé, dépoussiéré des caisses et des caisses et des caisses de vieux papiers sérigraphiés, des truc sentant plus ou moins bon, et d'autre quasi vivants, pour trouver et établir une discographie du groupe. En effet, le groupe ne l'a jamais fait, ne considérant que quelques faits marquants. Une fois le ménage achevé, j'ai établi une liste d'*EPs* et de *LPs*. En tout et à ce jour le groupe possède à son actif 12 EPs et 6 LPs. Il est très très rare qu'en si peu de temps un groupe sorte autant de production. Mais leur *stakhanovisme* a eu raison d'un nombre impressionnant de productions ; certain dirons quantité plutôt que qualité, d'autres se satisferont des lambeaux de ce qu'ils ont entendu ; rare et impossible sont ceux qui connaissent la totalité du travail de Pulver que je vous offre ici en détail.

Le groupe naît officiellement en Utah le 9 septembre 2009, il commence par éditer des débris de ce qu'ils ont fait jusqu'alors. Notamment une compilation des productions *ante* Pulver, époque Black Savate. Cette compilation se nomme : *Master of empty*, *a nice compilation of some records made before Pulver*. Le disque comprend huit titres, comme sa référence, *Master of Reality*[186]. Les titres se nomment *Sweat left*, *Befor never*, *I'm brio*, *Children of the Mum*, *Ortie*, *Serf of this World*, *People*, et *Outside the Void* ; tous les titres parodiant les titres originaux de Black Sabbath. Dans le même mois, celui de septembre donc, le groupe édite sur son *label* Édifices *The Food Hunters of Stoner Kebab EP*. C'est un cinq titres : *Onions*, *Calf*, *Lettuce*, *Tomatoes* et *Chili* ; plutôt organique et aux sonorités encore très *stoner* mais déjà là une certaine beauté s'en dégage. Il l'éditeront au nombre de 33 exemplaires et l'offriront à quelques privilégiés. En même temps que cet *EP*, le groupe sort, toujours sur son *label* Édifices, un double *EP* de deux titres, *Fuel of hell / Farm of hell*. Ce n'est pas un *EP* mais plutôt un double long album. Chaque disque comporte un titre de 36 minutes éponyme. Ce double disque sort également à 33 exemplaires. Une semaine plus tard la sortie de *Ranch of Devils*, un titre de 33 minutes. Il le sortiront uniquement en *vinyl* douze pouces. La fin du mois d'octobre voit la sortie de *Cataclysm*, le premier morceau enregistré après la nouvelle nomination du groupe. Il est plus sombre, plus lent, plus lourd. Ce morceau marque un tournant pour eux. Il ne leur faudra d'ailleurs que deux mois pour assimiler les quelques échos et les premières grosses prestations *live* avant d'enfanter *Titan*, leur premier album. Il se compose de huit titres : *Saint Louis*, *Los Angeles*, *Lake Placid*, *Squaw Valley, Lake Placid Part.2*, *Los Angeles Part.2*, *Atlanta*, *Salt Lake City*. L'album est enregistré, mixé et masterisé en une nuit ; la *post* production du disque ne prendra que le lendemain, impression de la pochette et pressage compris. Le disque sortira dans quelques distros 72 heures après la première prise studio, une véritable machine de guerre. *Titan* est remarquablement riche. Il montre au public une sorte de tension que nous retrouvons encore aujourd'hui dans le groupe, une sorte de fil tendu entre Earth et Sleep[187]. Pas plus de quatre mois plus tard, en mars 2010, le groupe sort un nouvel album sur *CD* du nom de *Ørken*, signifiant désert en norvégien. Il se compose de 6 pistes, chacune enregistrée dans le but d'être jouée en version longue dans les mêmes déserts : *Chihuahua*, *Colorado*, *Grand Bassin*, *Mojaves*, *Sonora*, *Painted Desert*. Après cette tournée des déserts, le groupe sort un double *EP* au mois de juin. Chaque morceau est éponyme à l'*EP* et dure 36 minutes. Le premier sort début juin et se somme *Tre store pupper*, signifiant en norvégien *Trois*

186. Troisième album de Black Sabbath, il est considéré comme l'album pionnier du *heavy metal* et du *doom metal*.

187. Groupe formé en 1991 à San José en Californie, ils sont une influence importante du *stoner*. Le groupe se sépare en 1998 et les membres forment OM et High on Fire avant de se reformer en 2009.

gros seins. S'ensuit 30 jours plus tard son pendant *Luksus hore*, soit *Pute de luxe* toujours en norvégien. Le groupe s'attelle alors immédiatement à leur premier gros projet qui les mobilisera seulement trois mois avant de sortir *After us the flood* en septembre sous la forme d'un triple *LP vinyl*. Il sortira chez Édifices grâce uniquement à quelques fonds extérieurs, en 33 copies qui s'écouleront en un concert. Chaque morceau dure sur un 33 tour 60 minutes chacun, les *vinyls* se nomment : *Les Saltimbanques*, *Torrent de montagne* et *Paysage avec troupeau* en hommage à des peintures de Gustave Doré[188]. Le groupe profite d'un temps de répit pour un peu bouger et prendre du recul sur cette année plutôt intense. Ils sortent juste un *EP*, *Lastebil Transportør* à Noël 2010 dans la lignée *stoner* du début. C'est au mois de mars qu'ils sortent à nouveau un projet digne de ce nom, *Fremmedgjøringen*, un 14 titres composé à la manière de tubes pour les *hits parades*. C'est une sorte de compilation de quatorze *vinyl* 7″ et chaque morceau dure environ 11 minutes. Les titres sont en hommage à Fransisco de la Goya[189] : *Les Parques*, *Un vieux et un moine*, *Deux vieux mangeant*, *La rixe*, *Le Sabbat*, *Hommes lisant*, *Judith & Holopherne*, *Le pèlerinage à l'ermitage de San Isidro*, *Femmes riant*, *Procession du Saint-Office*, *Tête de chien*, *Saturne dévorant un de ses fils*, *Une Manola / La Leocadia*, *Asmodée au Sabbat*. Il ne sortiront que 11 exemplaires du coffret. Au mois de mai 2011, voit le jour un petit *EP* qui passera inaperçu car non distribué, *Økt*, ce qui pourrait se traduire par *intense* ou *augmenté*, issu des enregistrements dans les églises en bois debout norvégiennes. Parfois il traînait sur les *merchandising*, noyé dans une foule d'autres objets, mais du fait de ses 14 exemplaires pressés au total, seuls les plus *fans* l'ont obtenu. De plus, dans le genre il ressemble énormément à ses prédécesseurs, voire à une récupération d'un morceau du duo *Luksus hore* et *Tre store pupper*. Et effectivement, les dates d'enregistrement correspondent. Il faudra attendre octobre avant que le groupe redonne signe de vie, étant donné qu'ils ont déménagé pour l'Europe. Pour l'occasion, ils enregistrent pendant le déménagement un *EP* de 15 minutes, *Terrace* comportant deux titres, *Beiteskifte* et *Transhumance*, ils feront de même en décembre 2011 avec un *EP*, *Fir* avec les titres *Dalføre* et *Bygge*, puis sur un support *vinyl*, *Gribber Land,* qui sort à Noël en 10″. Maintenant que le groupe est établi et recommence à faire des concerts en Europe, il s'attellent à un projet plus que conséquent qui se nomme *Month of Bulls* et qui sortira sous forme d'extraits de 66 minutes d'un morceau *drone* de 666 heures. S'achève ma liste avec *Spøkelsefeld*, un album sorti en juin 2012 marquant le notoriété du groupe avec un *EP* en guise d'extrait, *No sorry, no glory*, qui sortira six mois avant avec cinq des titres présent ssur *Spøkelsefeld*, mais enregistré différement et avec les titres en anglais. Les titres 11 de l'album se nomment eux en norvégien : *Tåken*, *Eksplosjon*, *Helvete*, *Forkjærligheter*, *Ugler øyne*, *Elveblest*, *Malm/Dogger*, *Død området, Svarte horn*, *Ødelegge* et *Storfekjøtt*. Les morceaux sont assez courts, et montrent la palette vaste de Pulver et cette facilité à faire des morceaux *drone* et *stoner* sans moufeter ou choquer qui que se soit. Le groupe prévoit d'ores et déjà d'autres sorties et notamment leur premier passage dans un studio de renom pour enfin sortir un disque plus accessible au public et distribué d'une manière plus large dans les réseaux grand public. La suite, seule votre curiosité vous la dira.

---

188. Gustave Doré (1832-1883), illustrateur, graveur, peintre et sculpteur français reconu de son vivant internationnalement et principalement pour ses illustrations des comptes de Perrault.

189. Francisco José de Goya (1746-1828), peintre et graveur espagnol.

Day late, dollar short

L'on ne peut pas parler d'un groupe de musique un temps soit peu étiqueté *rock* sans parler de leur matériel, leur manière de travailler et toutes leurs autres petites habitudes liées au *hard ware*. Nous avons déjà compris que Pulver est bloqué dans les années 70 au niveau de leur déco, leur mentalité et tout le reste, y compris leur son. Pour faire un son *seventies* il faut du matériel *seventies*. Ainsi Jon présente le matériel de collection qu'ils possède lors d'une *interview* pour un *webzine podcast* américian, Iron Sonds, spécialisé dans les *interview* à propos du matériel pour les groupes. « Je joue uniquement sur du matériel Epiphone[190.] en concert, et je n'utilise que des Ernie Balls[191.] pour mes cordes. Je possède plusieurs Epiphone que j'utilise selon les besoins, les micros, les cordes et l'accordage. J'ai une Epiphone Les Paul[192.] *Special*. C'est une gratt vraiment pas chère et légère, idéale pour faire le con sur scène. Corps en acajou, manche vissé en érable, touche palissandre avec cette mince forme conique du cou et cette couleur que j'adore un peu noir usé. Toujours en LP j'ai la Black Beauty *Custom*, acajou et aulne avec ce corps de couleur *ebony*[193.] et les touches dorées des micros et des mécaniques. La dernière LP est cette signature Zakk Wylde[194.] Les Paul *Custom*, corps acajou et érable avec un manche en ébène, du matériel doré, et deux EMG 81/85 *humbuckers* actifs. Elle est devenue classique dans l'imagerie de Pulver pour ce cerclage jaune ivoire et noir que le public retient particulièrement. C'est ma guitare préférée pour le *live* ; elle est lourde, elle a un manche ultra large et c'est idéal pour les gros tas de viande comme moi. Au début je ne voulais pas jouer de guitare, j'étais trop habitué à la touche des basses, mais quand j'ai testé cette merveille j'ai eu l'impression d'avoir le chaînon manquant entre basse et guitare.

« J'ai depuis peu acheté celle-ci, une Dot EB CH modèle ES-335, c'est une semi acoustique avec des ouïes en *F*, je trouve ça classe. Corps et manche collé en érable et les repères *dot* sur les cases, deux micros double bobinage, sélecteur trois positions, accastillage chromé et couleur *ebony*... En Epiphone toujours j'ai ce banjo MB-200, vraiment facile à utiliser en cinq cordes. Ici c'est ma petite dernière en basse, la Thunderbird *pro* V, une tuerie. Corps en acajou, manche traversant en noyer et érable pour la ligne du pouce, vingt frettes, diapason *long scale* 34˝, deux micros double bobinage actif avec accastillage noir et bois teinté noir. Elle est lourde, pas équilibrée, mais quel son ! Le *stoner* c'est ça et pas autre chose... Puis j'ai ici quelque chose que je n'utilise pas dans Pulver, je l'ai parce que j'adore cette guitare et qu'elle est rare et fragile. C'est une Gretsch[195.] Jet Black *custom* maison. C'est une série *Electromatic*, corps en tilleul et j'ai rajouté des éléments d'ébène. La table est bombée en érable et le corps a des chambres acoustiques, 22 frettes médium, diapason de 625 mm et un silet de 43 mm, deux *black top filter'tron* actif, *vibrato* B50 Bigsby

190. Fabricant de guitares américain fondé en 1915 par Epaminondas Stathopoulos. L'entreprise se fait racheter par Gibson en 1957.

191. Roland Sherwood *Ernie* Ball (1930-2004), créateur de la marque de cordes pour guitares désormais mythique Ernie Ball.

192. Lester William Polfuss *aka* Les Paul (1915-2009), guitariste et inventeur américain ayant joué un rôle important dans la fabrication des guitares électriques. En 1952, Gibson se lie avec Les Paul pour la fabrication du la première guitare *solidbody* de la marque.

193. Couleur bois d'ébène.

194. Jeffrey Phillip Wielandt *aka* Zakk Wylde, guitariste américain, fondateur de Black Label Society.

195. Gretsch est une entreprise de fabrication de guitares, basses et batteries depuis 1883.

couleur noir mat maison. Le son est une tuerie. J'ai toujours voulu une G6128T-GH, mais je n'ai pas 15 000 $ à mettre dans un instrument, donc je bricole à côté. En Gretsh j'ai aussi ce *lap steel* six cordes GS5700 avec un micro simple bobinage, parfois marrant à utiliser. Après ici j'ai une guitare classique, assez classieuse qui vient d'un luthier Suisse, une *folk* un peu bas de gamme de chez Epiphone et cette basse acoustique aussi de chez Epiphone et qui ne présente guère d'intérêt à part pour jouer en hiver dans le salon et en été chez des amis lors de *barbeuk*. Mais ici j'ai ma guitare préférée que je ne montre jamais, je n'en ai pas honte mais c'est un peu mon joyau, c'est une Airline 2P DLX, noir, corps en acajou, des bons micro, elle a un son qui arrache bien mais je lui laisse prendre un peu de valeur avant de l'utiliser un jour avec Brüme je pense. Puis là j'ai deux autres basses, une SDGR 5 de chez Ibanez, bonne *cam*, et une Cort C4 *wood custom*, assemblage spécial qui vaut la peau du cul maintenant. Ici j'ai un orgue assez rare Lowrey. Je l'ai retrouvé dans cet état chez un papy qui proposait de me le donner si j'arrivais à le déplacer... Putain j'en ai chié c'est plus lourd qu'un piano ! J'ai ces synthétiseurs datant tous des années 70, trouvés dans des brocantes un peu partout. Puis j'ai celui-ci, que j'ai trouvé en Allemagne, c'est un genre d'orgue de Bontempi version jouet pour enfant, mais le son est vraiment dingue, un peu comme un mélodica, avec une soufflerie.

« J'ai ici un accordéon Hohner, et toute cette caisse là bas où il y a des harmonicas à Jul. ... Celui là est pas mal d'ailleurs, acheté en Allemagne, c'est un harmonica chromatique 40 lames et piston. Ici un mélodica Hohner Fire 32, j'adore les couleurs. Des flûtes, une vrai cornemuse d'Irlande, des percussions diverses, un *didgeridoo*, la contrebasse que je restaure en ce moment, une bombarde, là j'ai un cor de chasse, j'adore cet instrument. Là c'est un psaltérion[196], un instrument médiéval à Jul. Là il y a le reste du matériel et c'est là où nous répétons car la pièce est insonorisée. Voilà la batterie, trouvée dans une cave et entièrement restaurée, elle n'a même pas de marque mais le bois c'est de l'érable et plutôt bien fini. On pense à une Gretsh. Je ne vais pas commencer à détailler le matériel batterie on en finira pas vu que dans la pièce ici on a encore cette batterie studio double grosse caisse sept fûts. Mais on la vend car nous ne nous en servons pas. La collection de *gongs*, et juste là nous avons une batterie électronique, on s'en sert peu également. Jul joue sur des peaux Aquarian pour obtenir cette lourdeur si caractéristique, en cymbale c'est un peu de tout, là elle a une Meinl et des Zildjian, mais elle n'a pas de marque de préférence vu qu'elle passe en moyenne une à deux heures en magasin pour choisir celle qui aura le bon son. Mais bon, elle utilise essentiellement des cymbales qui lui permettent une longue tenue de note avec un son riche et profond. Chez certaines elle préfère un son court et précis, donc tout dépend.

« Ici il y a mes valises. Celle-là je l'ai trouvée chez un vieux pépé qui arrêtait la guitare. Une vrai antiquité qui a vu plus de pays que nous tous ici présents. Je l'ai aménagée moi même avec mon *pedalboard*, dans lequel on commence avec ces *switchs* qui me permettent de sélectionner les entrées, puis il y a l'accordeur ici avec lequel je peux couper le son, c'est un vieux modèle du TU-2 de Boss même si ce n'est plus marqué dessus, increvable comme matériel. Ici on rentre sur les distos : celle avec les poils je l'ai faite moi même en étant très inspiré par la Z Vex, je ne l'ai pas nommée, mais ces poils me font encore plus penser à la *Wolly Mamuth*. C'est donc une *fuzz*, elle donne sur cette Big Muff *vintage USA*, une rareté qui vaut la peau du cul encore une fois. Ici c'est une autre *fuzz* achetée en Angleterre et que j'ai modifié pendant longtemps suite à une panne. Puis elle m'a été volée, et retrouvé deux ans plus tard ! Incroyable. C'est une *Dr Freakenstein* de Rainger FX avec un petit oscillateur qui s'appelle *Igor*... Puis là on quitte

196. Instrument du Moyen-Âge à cordes fixées par paire tête-bêche à des chevilles sur une caisse de résonnance, cadre trapézoïdal.

les *fuzzs*, j'en ai encore plein là bas mais sans grand intérêt, tout ce qui est là c'est pour le *live*. Un petit compresseur, puis la ProCo Rat de 1978 aussi un modèle rare, une visual sound *raod 88*, une disto en germanium[197] de chez Electro Harmonix, enfin c'est pas vraiment une distorsion, elle donne juste un son plus coloré au *fuzzs*, ici d'autres *overdrives*. Ça c'est un égaliseur de fréquence de Electro Harmonix *USA*, le son est sympa et elle est très vielle. Là j'ai un chrous/reverbe fait maison et ici un chrous de Ashdow, il marche pas mal et avec le vu-metre ça en jette. Un équalizer MXR six bandes. Sa c'est un *delay* analogique coréen, c'est la même chose que la carbone copy de chez MXR et les *delay* numérique ici que j'ai amélioré. La *Whammy II*, entièrement modifiée par mes soins, une *Bass Ball* de chez EHX, une *Small stone vintage*, c'est un phaser analogique assez efficace. Ici c'est une *crybaby vintage* aussi que je vais changer pour une *budhah wah* prochainement mais je l'utilise encore beaucoup. Celle là je l'aime bien, même si elle est récente, c'est un *rocktron black cat* facilement réglable et bien *sixties*. Une pédale d'expression de volume, un *boost* de gain *home made*, et ça c'est un loopeur RC-2 de chez Boss ; des *switch* pour les sélections de sorties et on a fait le tour. Bon je les cite pas toutes, mais c'est celles dont je me sers le plus, et puis je change souvent de matériel donc c'est compliqué de tout citer. ... Ici il y a mes amplis. Ça c'est une baffle que j'ai faite moi même dans un corps d'un viel ampli brooklyn avec un double 15″. Là j'ai un cabinet Grenn Amp, 6×12 en 360 w stéréo, et ici un vieux Marshall classic 1960ax je crois, de 1987, assez increvable la bestiole. Puis en ampli un Sunn de 1976, c'est un *model T* qui marche vraiment bien. Puis là j'ai un *terror bass*, le dernier petit de chez Orange, là un AD200B de chez Orange et son OBC410 qui est donc un 4×10 et un OBC115 qui un gros 15″. Là j'ai encore un *Crunch pix* Orange *combo*, un Marshall merdique et des trucs bricolés par ci par là en *combo*. »

197. Métal semi-conducteur faiblement radioactif, il était utilisé autrefois dans des composants électroniques donnant un son particulier aux effets pour guitares.

Westcoast holocaust

Le groupe aime à jouer dans des lieux inattendus, afin que le public doive être prêt à sortir des schémas classiques des salles de concert, à découvrir d'autres lieux, et démontre cette réelle volonté de partager ce moment où qu'il se passe, que ce soit dans un métro, une caravane ou une cave à vin, amplifiant l'idée de communion entre les musiciens et leur public. Pulver a ainsi l'intention de ne se montrer que durant leurs tournées, qui se devront d'être le moins traditionnelles possibles. Comme pour tout bon groupe qui se doit en *metal*, l'événement le plus travaillé et le plus important, même plus important encore que l'objet de la promotion dont il est question, c'est la tournée qui va avec. C'est à dire quand le groupe va venir faire découvrir en direct au public ce qu'il vient de produire. Une tournée peut se composer de deux dates minimum à une cinquantaine pour les plus grosses du genre, une vingtaine de dates étant le standard. La tournée peut être respective aux limites d'un pays ou d'un continent, voire de plusieurs dans de rares cas. La tournée est plus importante encore que la date individuelle ou le commun *rocker* ira voir son groupe favori. C'est selon son ampleur, les lieux de passage du groupe, l'affiche et certains autres facteurs divers que certains choisiront d'aller le voir ou non. Car il n'est pas nécessaire d'aller voir un groupe que l'on aime pour apprécier un bon concert. Je crois que le *heavy* partage ça avec le *rock* indé et le *jazz*, c'est à dire posséder dans le genre en plus de *fans*, des vrai mélomanes qui n'ont pas peur de la découverte et d'éventuelles déceptions. Pour ma part, je sais que je collectionne en quelque sorte les concerts en plus de me déplacer quand il y a un ou deux groupes que j'apprécie. J'essaie de faire beaucoup de concert et de découvrir certains talents du genre, et cela est assez caractéristique quand l'on s'enfonce dans l'étude des habitudes dans les sous genre du *metal*. Par exemple on parle d'un *fan* de *death* ou de *hard core* mais l'on ne cite pas forcément de groupe auquel il se rattache. Il est *fan* du genre et non d'un groupe unique. Eux ce sont les vrais *fans* et mélomanes, habillés de manière stéréotypée, vénérant les anciens habillés en noir et rejoignant l'image que l'on peut se faire du type qui écoute du *heavy*. Ce sont souvent des personnes à la situation professionnelle stable, ayant fait des études importantes, athées et avec un avis politique très dirigé mais non sans recul critique. Cela rompt avec l'image classique du *metaleux* de bas étage qui excite certains, mais de façon minoritaire.

J'ai essayé ici d'établir une *tournographie*, exhaustive, des dates du groupe dans le monde entier en me basant sur des affiches, des flyers, des annonces *web* et tout autre matériel qui aurait pu me servir de piste de recherche. La plus grosse source d'information aura été le groupe lui même qui, au fil des discussions, me délivrait des informations sur leurs tournées et leurs concerts. Pulver encore une fois ne fait pas comme tous les groupes. Il construit sa tournée, joue les morceaux en *live*, puis les enregistre aussitôt après la tournée. Cela leur permet de peaufiner face au public les morceaux, qui effectivement peuvent alors changer du tout au tout. Avant que Pulver ne se nomme ainsi, et qu'il ne possède le nom de Black Savate, le groupe a proposé exactement douze concerts aux *States* et au Canada. Je ne peux pas compter ici les concerts faits dans leur atelier à Tucson ou Hurricane et donné à deux trois amis présent lors d'une soirée arrosée, ce sont bien des concerts officiels dont il s'agit. Cette première tournée, si on peut l'appeler ainsi s'étalait donc de 2007 à la fin du Jet jusqu'en mi-2009 et a eu pour titre *Ranch of devils from Hell*, dont les morceaux se retrouvent sur les *EPs* des débuts. Pulver prend son nom définitif et commence une tournée de 14 dates réparties sur deux fois une semaine se partageant les *USA*, le Mexique et le Canada comme terrains de jeux pour

ce *Cataclysm tour*, en référence à leur *EP* du même titre. Cette tournée permet à Pulver de faire parler d'eux dans pas mal de magazines, même si cela reste encore très discret. Ils mettent en place le *Titan Generator tour*, composé de huit dates au cours desquelles ils jouent un morceau portant le nom de la ville dans laquelle ils sont. Cette tournée ne fut pas un grand succès car les titres était choisis d'avance et qu'il n'était pas si évident de jouer dans les villes demandées aussi facilement. De plus, à chaque fois le groupe se produisait en extérieur devant les salles avec un générateur électrique à essence, ce qui n'était pas au goût de toutes les salles. Après la sortie de l'album s'ensuit en hiver 2009 la première grosse tournée du groupe avec 15 dates de promotion dudit album partout aux États Unis, c'est le *Titan tour*. Cette tournée étant un franc succès, leurs bookeur, *road ster booking* décide de faire un *Titan Europe tour* avec 27 dates en France, Norvège, Suède, Danemark, Finlande, République tchèque, Allemagne, Suisse, Lituanie, Slovénie, Pologne et Russie, le tout en deux mois, durant le printemps 2010. Cette tournée a permis au groupe de faire parler de lui en Europe, et de commencer à jouer dans la cour des grande en faisant de nombreuses premières partie. C'est aussi durant cette tournée que le groupe prendra goût aux paysages européens. De retour aux *States*, le groupe crée une tournée de six dates, *Ørken tour*, en plein milieu de six déserts différents, qui donneront chacun leur nom à ces morceaux enregistrés en *live* à chaque fois, pour être compilés sur un album du même nom que la tournée. Ces concerts n'ont vu venir que très peu de monde étant donné la difficulté d'accès de ces événements. Néanmoins cette tournée fut marquante car ce furent les dernières dates officielles de Pulver sur le sol américain et mexicain avant leur départ pour l'Europe. À leur arrivée sur le vieux continent, le groupe fera la même chose que pour *Ørken* mais en version norvégienne, dans des églises en bois debout en automne 2010, soit le *Økt tour*, dont le nom et les enregistrements engendreront ce petit *EP* insignifiant dans leur discographie. Quelques mois après, pour assurer la sortie de deux *EP* le groupe lance le *Porn tour* avec six dates en Norvège, durant la première semaine du mois de décembre 2010 ; ces concerts étaient spéciaux sous le sens où ils jouaient pendant des défilés de lingerie. Cette tournée est d'ailleurs bien plus une demande de la créatrice couturière franco belge Bianca Werner[198]. En fin décembre, le groupe s'embarque pour une tournée de trois dates : Oslo, Paris et Genève. Durant ces trois dates Pulver a, à chaque fois, joué dans des grandes salles de centre d'art avec un dispositif colossal imitant un lendemain d'apocalypse. *After us the flood* est bien plus une installation plastique et sonore proposée par le groupe et un appel à projet européen que du simple concert. L'installation était présentée trois jours dans chaque centre d'art. Entre mars et avril, Pulver part faire une petite tournée d'une semaine en Europe, entre Norvège, Suisse et Allemagne, baptisé *Transportør tour* ; le concept est de faire le concert sur une remorque et devant la salle de concert sur cette même remorque. Il était même inutile de posséder du courant vue que le groupe transportait un générateur électrique. Dès leur retour ils redémarrent par le *Fremmedgjøringen tour* avec sept dates en Norvège et sept en France, les séries étant séparées par un laps de temps correspondant à leur déménagement entre les deux pays. Dès leur installation en France, le groupe démarre leur tournée qui les fera remarquer sur leur nouveau terrain de bataille grâce à cinq dates entre Suisse et France avec le *No Sory no Glory tour*. Ils attendront quelques mois avant de démarrer une tournée très endurante en Europe avec le *Høst tour* et ses treize dates réparties en Norvège, Suisse, Allemagne, Danemark, Finlande et Suisse. Cette tournée, aussi modeste soit elle, les emmène ailleurs que dans des petite cabanes ou dans des champs, et le groupe se forge à ce moment là une solide réputation dans l'*underground* européen.

198. Bianca Werner, musicienne et styliste belge ; connue principalement pour sa production musicale *electro house* sous les pseudonymes Massive Moon Mission et DJ Edible B. Elle fait également partie du duo Beat Manufacture.

Ils laisseront à nouveau passer plusieurs mois avant de promouvoir un album avec le *Spøkelsefeld tour*, qui s'étale dans toute l'Europe avec une vingtaine de dates. Le groupe a aussi fait une présentation publique de leur fameux morceau de 666 heures nommé *Month of Bulls*, en présentant un extrait de 66 minutes. À ce jour il ne fait pas office de tournée, mais c'est l'un des objectifs prochains du groupe.

Jon m'a un jour écrit un courriel où il me racontait leur dernière tournée, au vu de son écrit je me suis dis qu'il serait sympathique d'intégrer son approche ici. « Peu de temps plus tard, je me suis remis au travail avec Jul sur une nouvelle tournée *Made in France*. Il fallait bien que notre établissement en France soit utile à quelque chose d'autre que mes études folkloriques sur la région bâloise ! Nous avons donc monté une tournée à l'aide d'un contact que nous avions eu un peu par hasard lors d'un concert de The Ocean au Nouveau Monde de Fribourg, en Suisse francophone : Mattieu Belloin, courageux savoyard ayant fait tout ce chemin pour voir l'un des groupes avec une tournée si conséquente. Et comme un peu partout des gens nous collent pour nous demander des trucs, le contact a pris facilement alors on s'est échangé nos *mails*. Quelques semaines plus tard il a pris contact avec Pulver sans en connaître les membres, et en trouvant Dieu sait où un contact. C'est moi qui lui ai donc répondu en reconnaissant son nom dans la signature. Déjà le nom, le logo, la tronche du *van* et l'attitude du type, tout m'a fait mourir de rire. J'ai dit *OK* pour me faire *booker* par lui. L'on a repris le nom de Fred Roadster. Le souci, c'était le public, et c'est sûrement pour ça que nous n'avions jamais fait vraiment de dates en France. Mais *bingo*, on a les dates presque plus d'un an après l'échange *mail*, et pile avant notre grosse tournée scandinave organisée par Jorgen pendant un mois. On a donc eu toute une année pour bosser un *set* pour la France, et surtout on a fait tomber la réédition de *NSNG* dans cette période. La tournée nous l'avions intitulée *No gain, no pain*, plutôt que de refaire une énième tournée *No sorry, no glory*. La première date était à Genève, et même si ce n'était pas en France, un plan pour jouer à l'Usine, une salle où nous allions régulièrement, c'était plutôt super *cool*. On a joué en deuxième partie, juste avant la tête d'affiche Cough avec qui nous sommes restés en contact depuis. Ensuite les date ont défilé : Annecy, Lyon, Monaco, Marseille, Montpellier Bordeaux, Toulouse, Nantes, Rennes, Caen, Tourcoing, Paris, Poitiers, Grenoble, Limoges, Biarritz Vichy, Strasbourg, Reims et pour finir en beauté, notre salon ! Jamais de très très grosse date, mais c'était l'occasion de tester un peu le public. Mises à part deux ou trois dates les gens ne comprenaient pas ce que nous faisions. Il y avait toujours un ou deux mecs à fond et même des fois en transe, mais dur dur d'être un *doomeux* en terre *metallique*. En plus de ça, on jouait beaucoup en semaine, presque jamais le samedi, ce qui est rare. On ne prenait pas le temps de rentrer mais on en profitait plutôt pour découvrir les villes.

« À Toulouse, où ça c'est super bien passé, nous sommes tombés pille durant une manifestation artistique qui s'appelle le *Printemps de septembre*. Nous avions joué le vendredi soir au Bikini avec I Pilot Deamon et Monarch en tête d'affiche, où nous faisions l'ouverture. Mais le public, c'était que des mecs qui se shootaient au *drone* qu'on leur envoyait, dès que la musique partait un peu *stoner* on avait l'impression qu'ils allaient nous buter. Des vrais *doooooomeur* ! Après le concert, le chanteur de I Pilot Daemon, Romain Barbot, nous a parlé de ce *Printemps de septembre* et qu'il y aurait moyen de nous faire jouer sans cachet assez facilement durant la foire *off*. Le lendemain nous sommes allés faire un tour dans l'événement : il y avait des choses vraiment vraiment bien et d'autres beaucoup moins drôles. On est allés voir un truc qui s'appelait l'*école de Stéphanie*. Dans la programmation, ça parlait de pas mal de bonnes choses. Arrivés sur place, dans un bâtiment au cachet plus qu'authentique, l'hôtel Dieu, on a vu

une scène construite par un artiste que j'aime beaucoup, Oscar Tuason et sur laquelle divers intervenant donnaient des cours qui s'enchaînaient. J'y suis retourné plusieurs fois même si le temps que j'avais sur place était compté : c'était notre dernier *week end* avant de retourner à notre seconde partie du *Høst tour* de Jorgen. Deux choses m'y ont admirablement conquis. La première, une intervention du Dr Simon, dont j'avais entendu parler préalablement sur Youtube, avec ses méthode d'auto hypnose *Three minutes break*. Et l'autre, le lendemain, de Katrin Solhdju venue parler sous un intitulé brumeux de Gustav Fechner, une référence non pas récurrente mais assez commune dans mes recherches personnelles. Une fois de plus, on s'éclate comme des dingues et on a pas une seconde à nous ! Dure, dure la vie d'artiste... »

Dopes to infinity

Je pense qu'au vu du recul que nous avons réussi à établir avec le regard de Jon et Jul sur leur propre œuvre, leur approche sur leurs influences, de mon regard sur leur travail, il nous fallait, pour être impartial, parler et entendre le troisième membre de la *poudrière*, celui qui se cache derrière les *flight-case*[199] et les niçois thon, celui pour qui les tables de mixages et la manipulation de la lumière n'ont pas de secret, c'est le troisième homme, c'est celui qui leur sert des bières, vérifie que l'hôtel est acceptable, démarre la voiture et gratte le pare brise, l'homme à tout faire, le *kids*, le *roadie*, le *techos* ou n'importe quel autre attributif qu'il est possible de lui donner. Il est l'ami, l'arbitre et celui qui fait tout, donc comment ne pas en parler... voici ce que Rub peut nous dire de Pulver !

« Jon et moi nous étions déjà croisés à plusieurs concerts, sans jamais se parler. C'était peut être un ou deux ans avant qu'il n'entre aux beaux arts. Il était déjà pas mal à fond dans le *doom*, le *sludge* et diverses variantes très lourdes et *low tempo* du *heavy metal*. Moi, pas encore vraiment, mais j'avais mes habitudes à l'Underbridge[200], où il était venu voir trois ou quatre concerts, notamment quand Ape Crusher avait joué ; je me souviens de ce concert assez mythique. En fait, ça correspond à l'époque où je me trouvais dans cette salle quasiment tous les *week ends*, parfois deux soirs par *week end*, pour boire des coups et sans forcément suivre les concerts. L'entrée ne coûtait que quelques *dollars* et tous les gens de l'équipe étaient mes potes. Très chouette lieu en tout cas, jusqu'à ce que le *staff* puis la gestion changent. Après je sais pas, je ne m'y sentais plus autant à l'aise. ... Un jour je marchais dans la rue avec une guitare sur le dos. On se croise à nouveau et il m'arrête pour me demander si je ne voudrais pas d'un poste de guitariste dans un groupe qu'il était en train de monter. J'ai accepté. Nous avons fait deux ou trois répètes et avions déjà un nom. Ça s'appelait Anadreline, et on essayait de faire une sorte de *punk metal* ultra lancinant avec une grande harpe classique. Mais ça n'a pas fonctionné plus que ça. On peut considérer ça comme un projet d'adolescents rapidement tombé dans l'oubli. Chacun avait d'autres choses importantes à gérer et d'autres projets qui ont rapidement pris le pas. Paradoxalement c'est là que nous sommes vraiment devenus potes, on se voyait plus souvent après la période *FF*[201]. Puis on s'est perdus de vue pendant quelques années car Jon a dû bouger pour ses études. [...] En 2009, je suis allé à un festival à Anaheim[202], pas très loin de chez moi. Je crois que c'était le *California metal fest*. J'y étais surtout pour quelques grosses têtes d'affiche, comme Suffocation ou Carcass. Parmi les petits groupes un peu plus pointus, j'attendais de voir, entre autres, Jet Jaguar. Je me souviens, ils jouaient en fin d'après-midi. J'arrive devant la scène, assez près, et attends que le concert commence. Je dois dire que la surprise fut énorme lorsque je me suis rendu compte que Jon faisait partie du groupe ! Et même si ça n'avait pas été un groupe que j'écoutais depuis un certain temps, cette manière de le retrouver reste tout à fait particulière. On a beaucoup discuté après le concert. Il s'avérait que Jet Jaguar en était à sa dernière tournée, pour laquelle Jul accompagnait le groupe à la batterie. C'est à ce moment là que Jon me l'a présentée. ... Au cours des mois suivants, on s'est revus quelques fois. Je me suis rendu à l'atelier de Jon, à Tucson, et ai pu assister à un concert privé de ce qui allait devenir, à la fin de l'année, Pulver. Je

199. Nom donné aux étuis rigides de guitares ou d'amplis.

200. Salle de concert à Pasadena, Highland Park, dans la banlieu Nord Est de *L.A.*.

201. Flamming Fœtus, trio de *grind core* sans aucune ambition.

202. Située dans la banlieux Sud de Los Angeles.

me souviens qu'au départ ils m'en parlaient comme un délire musical privé, sans aucune prétention ; lorsqu'ils parlaient de se faire connaître, c'était au second degré. Et puis c'est devenu de plus en plus sérieux. Le *show* dans l'atelier ne ressemblait même plus à une répète ou à un bœuf. C'était carré tout en étant sale, les morceaux s'enchaînaient, il n'y avait pas de coupures, et entre eux pas de *on fait celle ci ou celle là?* ou de *essaie de te souvenir de l'impro de la dernière fois*, ils n'avaient quasiment pas besoin de s'envoyer des signaux. Au bout d'une heure, une panne électrique est survenue, correspondant exactement à la fin d'un morceau. Le dernier coup de *crash* de Jul résonnait encore, et, chose plus étrange, le dernier *larsen* de Jon également, quelques secondes après la coupure. Je suis ressorti de l'atelier à la fois impressionné et troublé. ... Toujours la même année, à la fin de l'été, Jon m'a contacté pour me dire que Pulver se préparait à un vrai lancement, qu'il avait déjà déniché un petit paquet de dates sur le continent, qu'ils allaient avoir besoin d'un assistant et que je semblais être la personne toute indiquée, vu que j'avais déjà fait ce genre de choses avec d'autres groupes et que j'étais plus ou moins devenu technicien *backliner*. Ce coup ci, je ne percevrais pas de salaire mais serais logé, nourri et allais pouvoir me promener aux quatre coins des *USA* pendant presque un an. J'avais les ressources nécessaires et une grande motivation, j'ai évidemment accepté. Je ne changeais pas vraiment d'occupation, simplement de cadre et de compagnie, mais pour moi c'était un peu changer d'air et ça m'a fait un bien fou.

« ... Lorsque j'avais commencé comme *roadie* quelques années auparavant pour me faire un peu d'argent de poche, je me faisais peu d'illusions. Je sais que beaucoup de gosses s'imaginent qu'ils vont pouvoir devenir super potes avec leurs idoles, toucher leurs guitares, claquer un *solo* dessus en guise de *soundcheck*, *etc*. Lorsqu'ils se rendent compte qu'ils vont passer un certain temps à simplement déplacer des *cases* ou *gaffer* des câbles au sol, ils se découragent. Personnellement j'ai toujours vu les choses comme elles sont et mes premières expériences avec Eggplant Alpha[203], dont je n'apprécie pas spécialement la musique d'ailleurs, ne m'ont pas choqué. Je me sentais utile et appréciais chaque occasion d'observer un peu plus les ficelles du métier, même sans pouvoir beaucoup en manipuler. Mais c'est vrai qu'au fur et à mesure des expériences avec d'autres groupes, même si les tâches à accomplir changeaient et qu'on faisait de plus en plus appel à de vraies compétences, la manière de travailler a fini par me lasser. Sur la tournée de Hed P.E, qui a été mon dernier gros contrat avant de prendre la route avec Pulver, mon rôle était exclusivement de mettre en place les rampes de projecteurs. Rien que pour ça, on était plus d'une dizaine, et en gros chaque technicien n'est qu'un très petit élément d'une fourmilière. Donc, même sans pousser jusqu'au rêve de gosse naïf, je commençais à avoir envie de fonctionner autrement, de représenter un peu plus. ... Avec Pulver j'ai pu m'occuper d'un tas de choses, du transport à l'accordage, en passant par le montage, le *soundcheck*, tenir le *stand* de *merchandising*, un peu d'ingénierie son et lumière quand c'était possible... En fait il n'était pas rare qu'on arrive uniquement à trois sur le lieu de concert. Ce qui présente un gros contraste par rapport aux équipes de cinquante ou cent personnes desquelles j'ai pu faire partie. Il faut noter que Jon et Jul n'apparaissent jamais sur scène avant de commencer à jouer, en tout cas à cette époque là. C'est un truc qui devient évident lorsque ton groupe a une certaine envergure, mais eux jouent là dessus depuis le début. Donc systématiquement, c'est moi qu'on commençait par voir sur le plateau, la plupart du temps en train de diriger deux ou trois mecs de la salle, parfois seul. ... En fait, pour les gens qui sont venus voir Pulver plusieurs fois, j'étais un peu considéré comme un troisième membre du groupe, celui qui ne joue pas mais qui ne porte pas de masque, à qui on peut aller poser

203. Groupe de *rock* californien.

plein de questions. Même si Jon et Jul ont toujours su rester accessibles ! Ils ne sont pas du genre à se planquer dans une loge ou un gradin *VIP* une fois leur *set* terminé. Ils sont dans la fosse ou au bar, mais bien sûr sans masques, et se font passer pour de simples spectateurs. ... Leur identité est un secret qu'on essaie de garder comme on peut et c'est pour ça que lorsqu'on venait me poser toutes ces questions, il fallait que je reste évasif, que j'alimente leur délire, leurs légendes. C'était assez marrant ! [...] Alors que dans le métier tu constateras plus souvent l'inverse : un intermittent qui aura peut être, sur une tournée avec une grande *star*, reçu deux ou trois ordres directs d'elle tout au plus, répondra à tes questions de la manière la plus précise possible. Il appellera le mec par son prénom et te dira *je le connais bien, c'est une crème* ou *c'est un connard*. Moi j'étais très proche de J & J, et au contraire j'inventais des trucs, je faisais comme si en les côtoyant tous les jours, on devait se rendre compte de plus en plus qu'ils sont impossibles à cerner. ... De cette manière, on a fait ensemble un bon paquet de dates aux *USA*, quelques unes au Canada, au Mexique et en Alaska aussi évidemment. Je crois que même depuis, je n'ai pas re parcouru autant de kilomètres en un seul contrat. J'ai pu observer le public et ai remarqué quelque chose, un point commun indescriptible, quel que soit le coin où nous étions ou le thème de l'événement. Il y avait toujours un petit groupe plus appliqué que le reste. Des sortes d'adeptes, qui semblaient être venus pour vouer un culte à Pulver. Je ne parle pas du culte que peuvent vouer des adolescents à un groupe de *neo metal* en portant ses fringues publicitaires, ce n'est pas une question de maquillage ou de coiffure, ni de montrer qu'on connaît les paroles — ou en l'occurrence plutôt les *riffs* par cœur. Non, je parle d'un culte plutôt sérieux, voire effrayant. Ces gens-là, qui n'étaient jamais les mêmes d'une date à l'autre, portaient bien des vêtements noirs, mais pas le même noir que 90% du public porte dans de telles soirées. Le *Noir* Pulver, je ne saurais pas l'expliquer mieux. Chaque soir ils avaient la même façon étrange de danser étrange même lorsqu'on est habitué à voir des gens danser sur du *doom* et de se comporter, comme s'ils faisaient parti d'un même organisme ou quelque chose dans le genre. Or Jon et Jul ont toujours nié posséder un *fan club*. Ces gens là ne sont pas des *fans* dans le sens actuel et populaire du terme, mais de véritables *fanatiques*. Encore une fois je ne peux pas l'expliquer vraiment, mais ils étaient reconnaissables au premier coup d'œil. Aucun d'eux n'est venu me parler, et il était difficile de lancer soi-même la moindre discussion. Au bout d'un moment je me suis même rendu compte que je n'en avais jamais vu aucun parler à qui que ce soit. En fait, si je n'avais pas fait partie de l'organisation de la tournée, j'aurais pu jurer qu'il s'agissait de groupes d'acteurs embauchés par le groupe pour ajouter à l'ambiance étrange. C'était vraiment irréel, comme si Pulver véhiculait une sorte de dogme religieux sur lequel personne ne peut te renseigner. ... Un soir, lorsque nous sommes arrivés dans une salle de Cincinnati[204] où Jon et Jul devaient jouer, on nous a retenus devant la porte en prétendant que Pulver était déjà à l'intérieur. En fait, un couple, pour s'amuser, s'était présenté comme étant le groupe. Ils avaient amené des instruments et étaient accompagnés par deux types, soit disant leurs assistants. L'idée est drôle à la base, mais ils nous ont fait perdre beaucoup de temps en prolongeant la blague. Ça a été difficile de prouver aux organisateurs que nous étions la vraie équipe ; une fois que nous avons pu faire venir les imposteurs à l'entrée pour démêler la situation, ils maintenaient leur version. Bon, on a finalement pu entrer et se mettre en place, eux ont été virés. Le lendemain, le groupe jouait dans un bar de Covington[205]. Et, surprise, le couple de la veille était venu voir. Vers la fin du premier morceau, je ne sais pas si mon imagination me jouait des tours, ou si ces deux là avaient déjà trop picolé, mais je les ai vus devenir blêmes

204. Ville de l'Ohio.

205. Au Sud de Cincinnati, dans le Kentucky.

et transpirants, comme si la musique leur faisait mal. Le son était correct pour un bar, et le reste du public semblait apprécier. Mais eux, il y avait quelque chose qui les plongeait dans une nausée évidente. Ils sont restés une dizaine de minutes et sont partis ; ils tenaient à peine debout, saignaient du nez, et semblaient terrifiés. On ne les a plus revus ensuite. Tout ce qu'a pu me dire Jon, c'est qu'il n'avait pas apprécié ces gens, que pour lui c'était de la provocation de revenir voir le concert. Mais il n'avait rien tenté concrètement pour les chasser ou les punir. Il s'est passé quelques trucs étranges du même style sur la tournée, des phénomènes que je n'avais jamais vus auparavant. Ça donnait un côté encore plus excitant au voyage. Et le plus amusant, c'est que la plupart du temps, Jon et Jul étaient aussi étonnés que les autres témoins. Et ça n'arrivait que lors des concerts. Comme si dès qu'ils portent leurs cagoules et leurs instruments, ils dégageaient une force ou quelque chose de mystique, qu'ils ne contrôlent pas. [...] Lorsque, fin 2010, la tournée *US* fut terminée et qu'ils sont partis pour Oslo, je n'ai pas pu les suivre pour diverses raisons. Mais j'ai souvent de leurs nouvelles, et leur ai promis que je passerai les voir. Ils se sont trouvé des gens là bas pour les aider sur leurs tournées. Moi, de mon côté, je continue en tant que technicien sur des concerts d'assez gros groupes ; c'est devenu mon vrai métier, que j'exerce d'une nouvelle manière. Je garde un très bon souvenir de nos aventures à travers le continent et je vois ça comme le meilleur des stages. »

Master of reality

> « 50 % des critiques *rock* de ce pays, non, 90 % des critiques *rock* de la planète, ont une grandiose théorie qu'ils s'efforcent de refourguer à leurs confrères et à tout le monde, qui selon eux explique toute l'Histoire musicale et met en forme tout ce qui dépasse. Chacun d'eux, jusqu'au dernier, en a une différente et toutes, jusqu'à la dernière, ne sont que totale connerie, mais autant en avoir une dans vos bagages si vous voulez réussir.[206] »

Voilà que l'on arrive à laisser parler d'autres plumes. Voilà que l'on arrive à laisser parler des inconnus. Voilà que l'on arrive à parler des *reviews*, ou chroniques dans un terme plus franchouillard, ou mieux encore, des critiques *rock*. Ces *reviews* voient le jour dans les années soixante, surtout au États-Unis. C'est donc un domaine que nous pourrions qualifier de récent ; et, ce n'est que depuis l'arrivée du *web 2.0* que nous pouvons parler d'explosion de la critique *rock*. Avec un *blog*, c'est tellement facile de chroniquer un disque et de le diffuser. Nous trouvons même des sites qui traitent de l'Histoire de cet exercice critique et qui le qualifient de genre bien particulier. Ni scientifique, ni analysable ; la critique, c'est avant tout marquer le temps, revendiquer quelque chose parfois. C'est des fois intense, c'est souvent mauvais, mais elles fonctionnent dans l'air de leur temps, elles évoluent au gré du *zeitgeist*. Malgré cette technologisation, ou dématérialisation du support, il n'en reste pas moins quelques *punk* et headbanger réactionnistes qui poursuivent la publication de leurs textes sur support papier. C'est ici que nous retrouverons volontiers les critiques de Pulver, fidèles à eux même, ou plutôt fidèles à un temps qu'ils ne veulent comprendre comme révolu. En fouillant, je suis tombé sur un grand nombre de *fanzines*, la majeure partie ricains, d'autres français, belges, suisses et norvégiens. Ils sont tous autant qu'ils sont des reliques d'écrits de nos temps musicaux et une source de travail sur l'œuvre de Pulver. J'y ai trouvé bon nombre d'informations alimentant ici mes recherches sur le groupe. Après en avoir fait une lecture scrupuleuse j'ai choisi de vous faire part des ces bribes d'écrits, trouvées sur l'instant et choisies au gré du sort et de mon humeur.

« Pulver. Le nom me fait penser à plein de chose, je m'y accroche comme un peuple au nouveau pape, et ainsi y va le nom de l'album, *Titan* ; finesse et beauté, charisme et puissance, tout pour séduire les plus complexes des cerveaux et le plus naïfs d'entre nous. Le duo américano européenn nous présente ici bien plus qu'un premier album, mais la refonte de tout leur tubes dans un espèce de *maxi best of* réinventant le *sludge stoner*. J'ai eu ce disque il y a quelques mois. Je ne savais d'abord pas trop comment l'aborder. J'ai tout de suite été impeccablement séduit par le son de la guitare, et par l'attitude soigné du graphisme. Je recommande ![207] »

« Comment peut on être *groovy* et pachydermique à la fois ? Pulver apporte une réponse, sa réponse. Celle d'une errance, d'un combat permanent. Il y a un peu de McCarthy dans ce champ fantôme. Celui du *Blood Meridian* ou de l'*Obscurité du dehors*, le parcours d'êtres cabossés par la vie, aux repères incertains, où la violence est la règle, la plénitude, l'exception. Inutile de chercher dans le *sludge* de Pulver, le côté *redneck* des formations sudistes. Certes le genre est toujours présent en fond d'écran. *Tåken* plante ses serres dans la chair, *Elveblest* et son *bottleneck* nous rappelle que tout

206. Extrait de *rock critic*, de Lester Bangs. Leslie Conway Bangs (1948-1982), journaliste, auteur et critique musical américain.

207. Chronique de Baldur Ryther pour www.lazy-tone.nl.

vient du *bayou*, mais ça se joue à un autre niveau. *Spøkelsefelt* parle à nos tripes. À tout ce qu'on a en dedans. Ceux qui avaient aimé le premier épisode ne seront pas déçus. Ceux qui l'avaient raté ont une chance de se racheter. On a poireauté quelques années mais l'attente valait décidément le coup. Pulver arrive en pantoufles mais apportant avec lui un tombereau de nausées. Des titres comme des coups de masses, où la puissance des frappes et le gros son n'empêchent pas le mastodonte de louvoyer, les mélodies et la mélancolie de se faufiler pour atteindre une apogée, *Svarte horn* et son intro *bluesy*, annonciatrice des temps obscurs. Les autres titres ne déméritent pas, l'hypnotique *Forkjærligheter* au final totalement sans espoir, le sublime *Malm* qui éclate dans un ciel plus trop serein, le chaotique noisy *Dogger*. On pense à Taint, inévitablement, pour cette manière de faire pleurer les cordes et de donner au style un caractère brumeux et mélancolique. Plus surprenant *Ødelegge* dont le *featuring* des Criminal Animals pourrait passer pour du cache misère, en fait un titre plutôt bien foutu, très *trip hop*, peut être plus tripant que le reste, pas original pour l'égérie des Swans, mais presque à contre courant de la tendance générale de l'album. Rigoureusement conseillé si vous y arrivez ! [208]»

« L'ambiance d'une ville fantôme. Avec un pareil titre, *After us the flood*, il y a matière à faire quelque chose de tout à fait intéressant. Mais une énième fois, le genre commence sérieusement à se mordre la queue et quand Pulver arrive avec son bloc de 66 minutes la question persiste : arriveront-ils à tirer leur épingle du jeu ? Dommage de commencer la chronique de cette manière, mais il relève de l'impossible de ne pas citer au moins Monarch comme influence majeure du groupe. Mais le Monarch des débuts, plus particulièrement celui du premier *EP*, *666 EP*, dans une moindre mesure, quand le groupe était encore d'une lourdeur tellurique. Certains passages de ce *After us the flood* en sont malheureusement trop imprégnés. De plus, comme son homologue français, Pulver a fait le choix du presque tout instrumental. Parfois très ressemblant donc mais sans tourner au pillage pur et simple, plus l'album avance et plus on se prend au jeu. Au fil des compositions il apparaît que certains plans dénotent une certaine créativité, notamment l'utilisation d'instruments étrange, cor de chasse, cornemuse *etc*. Sauvés, la qualité est bien là ! Maintenant que la chose est dite, trêve de comparaisons. Avec un nom pareil aucun doute possible. La musique de Pulver est bel est bien pulvérulente, lente et presque trop *doom* par moments. Mais de ce bloc extirpe toujours un *feeling* assez mélodique avec parfois de lointaines montées *stoner* fixées sur un mur d'une guitare vibrante. Du coup le groupe produit une musique qui parvient à être relativement immersive. À ce propos, l'*artwork* est l'un des points forts de cet album, sobre et bien construit. Il y a aussi des photos prises par un photographe croate, représentant une sorte de nature étrange et absurde totalement morte. Il s'en dégage une atmosphère très particulière, proche de ce que peut évoquer la musique de Pulver :apocalyptique. Pulver signe donc là un album agréable mais dans lequel on aurait aimé une technicité plus conséquente. Heureusement il y a des moments de bravoure assez exceptionnels qui donnent bon espoir quant à la suite, à condition que ces deux américano norvégiens se forgent une identité beaucoup plus forte. Si il n'est pas exempt de défauts, on ne peut nier une certaine réussite dans ce *After us*, ne serait ce que pour l'ambiance ! [209]»

« Nous étions une petite centaine à attendre devant les portes du Shock Room. Ma première réflexion fut : *Ouah, est ce qu'ils ont du mal à caser ces gens à l'intérieur ? La salle est déjà pleine ?* Je commençais à craindre de ne pas pouvoir assister au concert. Et puis au bout d'une heure, la file a commencé à avancer assez rapidement. J'apprendrai plus tard que le

208. Chronique de Gavrel Dupuy pour le *fanzine* Territory Horse.
209. Chronique de Claire Brunoy pour le magazine belge Re-doute.

caissier, complètement ivre, s'était simplement endormi et qu'il avait fallu un certain temps pour que quelqu'un d'autre prenne sa relève. Arrivé au guichet, je signale mon appartenance à un magazine plus ou moins officiel et mon intention de prendre quelques photos. On me dit que j'ai le droit, mais que *je verrai bien* Le caissier arbore sur ces mots un petit sourire amusé. Je débarque alors que le deuxième groupe, Pulver, a déjà commencé à jouer. Pas grave, je ne vais pas m'énerver, je n'ai pas eu à payer et aurai d'autres occasions de voir Pantheon XYZ. Je découvre donc sur scène un duo cagoulé, un homme et une femme d'après les formes, aux dominantes noires et jaunes, faiblement éclairés. Mise en scène assez sympathique visuellement, déjà, et je décide de commencer tout de suite à utiliser mon matériel photo presque neuf. Il ne fonctionne pas. Je change les batteries (en ayant quand même pris soin de vérifier avant de partir de chez moi qu'aucune n'était vide . Toujours rien. La blague. Je passe cinq bonnes minutes à chercher d'où vient le problème puis abandonne. Pendant ce temps, la musique évolue à peine, tout comme pendant les dix minutes suivantes. Ce que mes oreilles reçoivent est un *riff* répétitif et très lourd joué à la guitare et à la batterie. Les murs et le sol souffrent, moi ça va. Je demande à mon voisin si ça va être tout le long comme ça, il me crie que *c'est l'intro*. Pour être franc, je n'ai pas spécialement accroché à ce morceau, peut être un peu trop lancinant pour moi et sans aucune caisse claire pour donner du groove. Je retiendrai par contre le côté vibratoire et hypnotique hors du commun, peut-être caractéristique du genre (dont je ne suis pas spécialiste), ou peut-être spécifique à Pulver. Les gens dansent, j'ai du mal à les suivre parce que je ne me sens pas très concerné par les imitations de transes ou autres rituels shamaniques. Je trouve davantage mon compte dès le deuxième morceau, tout de suite plus orienté *stoner rock*. Là, voilà une batterie qui fait bouger, voilà un *tempo* toujours lent mais accrocheur. Et une guitare super graisseuse. Là je comprends mieux les mouvements autour de moi, et le tout s'approche de ce que j'attendais de la soirée. On va ensuite crescendo dans l'énergie, mais curieusement pas dans le *tempo*. Le troisième morceau, aussi long que les deux premiers, tire vers le *metal*, ce qui, vous vous en doutez, n'est pas pour me déplaire. J'ai l'impression d'avoir découvert le genre de prédilection, ou au moins de départ, de nos deux compères tant ils retranscrivent avec aisance cette brutalité qui lui est propre. On va s'entendre. Tout le concert sera instrumental, mais on ne se contentera pas d'une structure batterie / guitare. L'apogée, selon moi, fut lorsque la batteuse utilisa son harmonica et que son partenaire eut troqué sa guitare contre une bonne grosse basse. D'ailleurs, son impressionnant pedal board prenait à mon avis bien plus de sens à ce moment là. D'autres instruments apparaîtront au cours du set, comme un synthétiseur utilisé heureusement avec parcimonie (vous me connaissez, je suis un peu réticent envers les ajouts électroniques . Pulver réussit malgré tout à rester dans une ambiance *rock'n roll* relativement pure, si j'ose dire. Les ajouts et évasions sont juste bien dosés, on ne cherche pas à en faire trop ni à ajouter une énervante série de *post* devant un genre musical. Malgré un départ un peu laborieux, je dois dire que j'ai découvert là quelque chose d'intéressant, qui m'a donné envie de me pencher un peu plus sur ces musiques lentes comme le *doom* ou le *sludge*. Si vous n'êtes pas spécialement connaisseurs non plus, mais que la crasse et les graviers vous semblent être de bons ingrédients souvent négligés dans notre cher *heavy*, je vous invite à faire de même. Ou en tout cas, à aller voir Pulver en guise d'introduction. ... [210.]

210. *Review* de concert de Steffen Bateman pour le magazine allemand Fuzzzer.

Static tensions

Dans le même effort de recherche et de collecte de textes, un autre genre d'écrits est intéressant pour l'approche et la compréhension d'artistes ou autres créatifs, ce sont les entrevues, qui, je trouve, vont toujours excellemment de paire avec les chroniques. Elles sont le fruit d'une exacte vérité, ou plutot de la vérité transmise par le groupe. Elles permettent volontiers de sortir du format conventionnel. Nous en retrouvons certes encore et toujours dans les *fanzines*, les magazines et les *webzines* ou certains *blogs* ; mais davantage nous assistons à la transformation non plus du support mais de la structure même, car les *interviews* ne sont bientôt plus un genre de texte ; avec l'arrivée du *streaming* ou du *podcast*, nous pouvons en parler comme d'émissions vidéo ou radio, et non pas uniquement sur notre cher *web*. C'est ainsi que j'ai fait une compilation de bribes de toutes les *interviews* qui ont été faites de Jon et Jul en dehors de celle qui a alimenté la totalité de cet ouvrage. Leurs paroles vaudront sans doute toujours mieux que mes mots pour décrire qui ils sont exactement.

« Jon, bonjour. Vous sortiez de scène il y a une heure à peine. C'est votre premier concert depuis quoi... deux mois ? Alors, ça s'est passé comment ?
« Pour l'instant, je me sens plutôt sale. Ils ont même pas prévu de douche, ici. Je suis obligé de patauger dans la bière et de répondre à des questions à la con sur mon hygiène. Sinon, bien content d'être retourné sur scène, même si le résultat n'était pas au rendez-vous. Le *set* a été créé il y a une semaine alors je suppose que c'est normal en même temps.
« Rapidement, et pour ceux de nos lecteurs qui ne vous connaîtraient pas encore, un petit retour sur le groupe... Pulver, c'est qui ?
« En même temps ceux qui nous connaissent pas ils s'en foutent non ? Pulver, c'est la rencontre entre Jul et moi y'a quelques années en Arizona, dans une école d'Art.On s'est pas mal entendus, et on avait le même genre de délire musical, on a un peu joué, et puis on a eu envie d'en faire un truc. On a alors créé le duo dans la forme que vous connaissez.
« Et vous en avez fait du chemin ensemble depuis ! Ça fait combien de temps que le groupe existe du coup ? Qui de vous a eu l'initiative de cette collaboration ?
« Ça coulait de source en fait. Quand tu partages ta vie avec quelqu'un, et que vous êtes tous les deux *zikos*, ça devient naturel de jouer ensemble. Mais le groupe dans sa forme actuelle existe depuis 2009.
« La scène *post core* européenne a pas mal changé en deux ans. Comment vous la voyez, avec le recul ?
« Ça fait pas si longtemps qu'on est en France, donc niveau recul... mais c'est vrai que les belges font assez fort, les suisses aussi, ça fait toujours plaisir d'accéder aussi facilement à tant de groupes de qualité. C'est un peu ce que nous sommes venus chercher, ce qui nous manquait aux *USA* !
« Et votre musique à vous, vous la définissez comment ?
« Ben, elle est bien. Au *top*, quoi !
« Certes... Mais niveau étiquette, vous vous placez où ?
« Je pense pas que ce soit aux musiciens de se coller une étiquette, c'est plutôt le *job* des choniqueurs ça. À ce qu'il paraît, on ferait du *doom*. Mais parfois c'est du *blues*, et parfois du *stoner*. En tout cas c'est pas du *reggae*. [211.] »

« Pourquoi avoir choisi la musique *rock* comme moyen d'expression ?
On a pas choisi, c'était ce qu'on écoutait le plus, donc ce qui nous

211. *Interview* réalisée par Gregorio Celacanthe pour le magazine Music Meal n° 23, paru en juin 2011.

influençait le plus... on allait pas se mettre à faire de la *pop* ! On laisse ça à Britney, elle y arrive mieux que nous. C'est vrai que j'ai eu pas mal de groupes avant Pulver, de *hard core* et même de *punk*, mais au final c'est toujours le même esprit, la même violence, celle que je continue à essayer de produire.
« Je reste perplexe. Pourquoi une chèvre sur la pochette ? Un délire du graphiste ?
« D'abord, c'est un *bouc de Winchester*. J'aime bien l'animal pour sa connotation sémantique : on l'associe au Diable, au mal, tout ça, alors que c'est juste un beau bouc ! Et j'aimais bien l'image aussi, je l'ai trouvée en tapant *goat* sur Google, et je l'ai retouchée. Je fonctionne toujours comme ça. Tant pis pour les droits, personne n'en tire de réel bénéfice de toute façons.
« *No sorry no glory* n'est même pas encore sorti, comment expliquez-vous autant d'effervescence autour de l'événement ?
« Y'a une citation d'Hitler qui résumerait très bien la chose, qui dit : « Si vous désirez la symapthie des masses, vous devez leur dire les choses les plus stupides et les plus crues ». Mais il parait que ça se fait pas de citer Hitler, ça fait nazi... [212.] »

« Tout d'abord bonjour Jul de Pulver. Merci d'accorder l'*interview* à Thrash'Billy *radio*. Première question, on sent une certaine continuité entre *Titan* et *Ørken,* une sorte de hargne maladive. D'où vient cette sensation qui prend au ventre ?
« Je sais pas, moi il n'y a que la faim qui me prend au ventre. Après entre les *EP* et les albums les compositions ne changent pas des masses, on ne veut pas non plus changer ce que l'on aime faire par rapport à une demande.. La continuité et ce qui te prend au bide c'est peut être notre sincérité que nous n'avons pas forcément dans d'autres groupes.
« Un album de 12 titres découpé aléatoirement en 66 pistes, un *LP* d'un seul morceau de 66 minutes. Quel est le prochain challenge ? Un nouvel album, un *EP* ?
« Nous sommes actuellement en train de composer notre nouvel album et de le réadapter pour que ça sonne encore plus *crust*. On a d'ores et déjà de la matière pour faire un nouvel album, aussi, mais ce sera pour plus tard.
« D'où viennent les contes inclus dans l'album ?
« Nous les tirons d'histoires traditionnelles des différentes régions où nous avons vécu et où les ancêtres à Jon ont vécu. Nous nous en inspirons et Jon les refait à sa sauce. Le but de leur présence c'est de donner la possibilité d'ouvrir la musique au delà de la simple écoute, stimuler l'auditeur par les images. Nous voulions mettre des paroles mais pas les chanter, laisser une liberté d'interprétation à l'auditeur.
« D'où vient cette passion pour les chèvres, les hiboux et les déserts, que l'on retrouve sur votre Facebook, que ce soit en photo ou *via* vos textes ?
« Je sais pas... mais l'imagerie et le cliché que ça peu donner me plaît. Les chèvres Jon a toujours voulu en avoir un élevage et faire du fromage en plein milieu des montagnes... le hibou pareil, mais c'est balaise à faire le fromage de hibou.
« Pourquoi vous n'avez pas de site internet, ni Myspace, ni Facebook... rien ?
« Déja on a pas trop le temps, puis on vraiment pas envie de se diffuser par ce média-là, enfin pour l'instant. On le fait avec nos autres groupes, mais avec Pulver ont n'a pas envie de trop faire de promo, plutôt que les gens viennent nous chercher. Puis on a une telle volonté de faire du son *garage*, *crust*, anti technologie et *vintage*, que l'on ne va pas utiliser le *net*... pour l'instant !
« Ne pensez vous pas que si vous étiez sur un plus gros *label* vous auriez plus de succès ?

212. *Interview* réalisée par Laurent Farben pour le magazine Popneglect nº 67.

« Ouais..., mais le but c'est pas de vendre Pulver, c'est pas de vendre plus. Si nous étions obligés de faire ce que nous faisons là à une plus grosse échelle on s'en sortirait plus. Nous faisons tout *home made*, *garage*, *crust*, à la *punk* quoi ! Si maintenant au lieu de fournir trente albums *home made* on devait en fournir 3000 nous ne ferions plus que ça... [213] »

« Salut J. et J., comment ça va ? Comment c'était hier à Lyon ?
« *Cool*, c'était la première date de la tournée européenne. Mais chaud en même temps : on a fini notre concert samedi à *L.A.*, puis on a pris l'avion, on est arrivés à Zürich, on a dormi par terre, et on est partis pour Genève, puis direction Lyon. On remonte sur Paris aujourd'hui pour partir vers la Belgique et le Danemark.
« Vous êtes satisfaits du nouvel album, un an après le premier ? Il fut facile à écrire ?
« Tu sais rien n'est facile à écrire, ça prend du temps, surtout quand tu es perfectionniste comme moi et Jul. Si ça sonne pas Pulver, on laisse tomber ! Mais là nous sommes assez satisfaits je crois...
« Mais vous n'avez enregistré que 14 chansons ?
« En fait, on enregistre toujours tout à la suite, nous décidons après ce que nous modifions, jetons, ou mettons sur un disque. Sinon, parfois, je me dis qu'on aurait pu mettre une chanson en plus, et celle là en moins. Puis des fois c'est trop mou, pas assez violent... pas assez *crust*. Mais bon.
« Certaines parties sont extrêmement non techniques, c'est voulu, ou tu penses que le *doom* c'est ça ?
« Non je ne pense pas que le *doom* soit ça. Mais c'est vrai que j'aime les passages où je n'en branle pas une et où la guitare chante toute seule. Au début on était technique, mais ça ne sonnait pas comme ce que nous cherchions. La technique serait plutôt dans le traitement du son et l'image que nous travaillons...
« Tu sembles assez préoccupé par le côté visuel, artistique autant que musical, en définitive.
« Oui, c'est la base de tout dans Pulver. Au début on ne voulait même pas faire de musique, juste un groupe qui ferait de l'image. Nous sommes tous deux issus d'une formation des beaux arts. Moi je suis graphiste et plasticien, Jul écrit et édite des bouquins un peu alternatifs.
« Bon, venons en à Jet Jaguar... La reformation, c'est vrai ?
« En fait, je sais pas si j'ai le droit de lâcher le morceau, mais on est sur le point de s'installer en Suisse ou en France avec un pote allemand dans l'idée de reformer Jet, ou dans le même genre, mais avec un *lin up* différent. Le projet a déjà un nom, c'est Mercedeath, on ne voulait pas s'appeler encore une fois Jet Jaguar. Plus d'info je pense vers début 2012.
« On a encore le temps ! Quel genre de groupes tu écoutes en ce moment ?
« J'écoute beaucoup Kylesa, le dernier Queens of the Stone Age. Conifer, Trap Them, Converge, Baroness. J'ai beauoup aimé le dernier Amen Ra et Kingdom. J'ai aussi ressorti des vieux trucs comme Nostromo et Black Sabbath, mais en vrai j'ai jamais trop arrêté de les écouter. [214]

« Le meilleur groupe de tous les temps ?
Dur... Black sabbath ? Nirvana ? Led Zep ? White Stripes ? Allez je vais répondre QOTSA ou Kyuss... Enfin Josh Homme ! Ce qu'il fait semble si évident, mais quand tu écoutes un peu plus attentivement, c'est très bien trouvé, et beaucoup plus compliqué que ce qu'on croit. Y'a pas mal de niveaux de lecture, d'écoute, et ça, ça me plait particulièrement. Puis ça sonne du feu de dieu et ça envoie le pâté en *live* !
« Jouons à *association de mot* : Quatre...
« Led Zepplin !

213. *Interview* réalisée par Karly von Werkstein pour la *webradio* Thrash'Billy.
214. *Interview* réalisée par Valeno Prusacki pour le magazine Artistism n° 52, paru en mars 2010.

« Barack Obama ?
« Un bon gars qui me fait bien rire. Surtout la manière dont il se fout de la gueule du président français. Il est pas mal même si ça reste un mafieux de première, les *States* ça ne changera pas de si tôt.
« Croix Noires !
« Des gens sont morts pour moins que ça… *Kreuzzzz* (crie-t-il en levant sa chope de bière vers la fenêtre
« 21/12/12…
« Bonne connerie qui prouve à quel point notre société a besoin d'avoir des peurs moyennâgeuses…
Pneu ?
Ah, si, Quentin Dupieux… il a en prjet de faire un film avec des pneus qui tuent des gens. ça va s'appeler *Rubber*… Je suis déja *fan* ![215] »

« Ça fait combien de temps que vous êtes installés ici ?
« Quelques mois, on arrive de Norvège et on découvre encore tout juste les caprices du climat ici.
« Comment ressentez-vous la différence de culture entre les *USA* et ici ?
« Rien n'est comparable…quand tu commandes un *burger* il est dégueux et tout petit… Après la mentalité est vraiment différente. Par exemple, on a toujours été frappés quand on jouait en Europe par le fait qu'on ait des bières à volonté, à manger, des loges parfois. On n'a pas forcément autant d'attentions aux *States*. Puis, ici les gens sont chaleureux.
« Les français ont-ils un travers spécifique d'après toi ? Lâchez-vous !
« Jon : Votre humour est merdique.
« Jul : Je trouve qu'il y en a beaucoup qui parlent trop. Vos méthodes de drague sont notamment plutôt nulles.
« Le public est il plus réactif ici ou là bas ?
« Bien plus chaleureux et bien plus réceptif, ici nous avons des gens qui n'hésitent pas à se déplacer pour entendre le genre de musique qu'ils aiment, même s'ils ne connaissent pas le groupe.
« Est-ce que vous avez des lubies, des rituels, en dehors du fait de mettre vos cagoules avant un concert ? Des choses que le public ne sait pas ?
« S'enfiler presque un litre de bière avant d'arriver dans le public, c'est comme ça depuis le début, ça nous aide à nous concentrer.
« Un groupe ou artiste que vous détestez tous les deux ?
« Jon : Justin Bieber ?
« Jul : La liste est trop longue ! On devrait notamment pendre ceux qui ont transformé le genre *emo* en un truc pour adolescents attardés en quête de ridicule.
« Votre pire concert ? Et le meilleur ?
« À la fois ? Y avait ce putain de concert en France une fois, où mon ampli ne marchait pas, j'étais un peu saoul et Jul n'arrivait pas à me suivre ; ils nous avaient fait jouer vraiment tard, quand tout le monde avait déjà trop bu. Du coup c'était une merde incroyable… En revanche on a passé une putain de soirée et les gens étaient vraiment *cool*. On a fini par abandonner nos instruments aux autres groupes pour faire un bœuf. L'ambiance s'y prêtait plus.
« Si demain on te propose de remonter un de tes anciens groupes et que tu es sûr qu'il va fonctionner aussi bien, voire mieux que Pulver, accepterais tu d'abandonner le projet en cours pour t'investir là dedans à la place ?
« Arial Black me manque parfois. Mais je ne sais pas si j'accepterais, je préfère mes nouveaux projets, plus en adéquation avec ce que je fais et ce que je suis maintenant.
« Imaginez que tout d'un coup, votre musique est largement récupérée par une tranche spécifique du public, disons aussi douteuse que les gens qui suivaient le phénomène *tektonic*, ça vous ferait quoi ?
Ça craindrait surtout au niveau du public des concerts. On serait obligés

215. *Interview* réalisée par Mark Tanberg et Jimmy Graward pour un *fanzine* d'art américain Sunart 6, décembre 2009.

de leur jeter des pierres, ou bien de filtrer à l'entrée. Ouais, ça, ça craindrait vraiment. Je rigolais tout à l'heure en imaginant qu'on pourrait passer à la radio, parce que ce serait un jeu, du théâtre. Mais les *lives*, c'en est pas, et on veut pas perdre notre sincérité.
« Une rumeur dit qu'il est impossible de photographier ou de filmer vos concerts. Un phénomène mystique qui aboutit toujours à des images noires. C'est quoi cette histoire ?
« Je sais pas trop. On se l'est toujours demandé parce que ce n'est que quand on joue. On pense que c'est les infra basses. Mais ça me plait de dire que c'est mystique, ça alimente plein de rumeurs.
« Il paraît que tu guéris des gens avec tes amplis, c'est vrai ?
« *Oh* merde, la vielle histoire qui sort des bas-fonds ! Oui, enfin on l'a fait croire... Quand on habitait Hurricane on avait des voisins hyper chiants qui ralaient à cause du bruit. Tu m'étonnes. Mais on ne répètair que le jour. Du coup on leur a fait croire que j'étais thérapeute et que nous guérissions avec le son. On avait installé une table avec des haut parleurs et les gens y croyaient. Du coup, ils nous laissaient faire ce que nous voulions.
« Est ce que parfois, Jul te trouve trop ésotérique ?
« Jon : Demande lui, elle mord pas !
« Jul : Faudrait définir la limite de l'ésotérisme. Il le sera trop, et on le sera trop d'ailleurs, le jour où on croira et on adhérera à la moitié de ce qu'on lit.
« Vous êtes en couple, n'est-ce pas ? Si vous vous séparez, tu penses que Pulver peut y survivre ? L'un des deux membres peut il être remplacé, ou bien simplement exclu ?
« Pas de remplacement possible, pas de séparation possible, on a un contrat à honorer avec le Diable...
« Et à l'inverse, peut on envisager l'arrivée d'un troisième membre ? Voire plus ?
« Non plus, même si on accepte des *guest*, Pulver c'est nous deux et point. Pulver c'est aussi notre façon de vivre la musique, tout le temps, tous les deux.
« Pulver peut il un jour changer de forme ? S'exprimer d'autres manières ? Par exemple abandonner, le temps d'un album, la musique lancinante et lourde pour quelque chose de doux ? Se lancer dans des performances de danse expérimentale, lire des poèmes, ou ce genre de choses ?
« Jon : Ouais, tant que nous ne tombons pas dans des schémas chiants. On s'en fout de ce qu'on fait, tant que c'est lourd. Mais ça nous est déja arrivé de faire des trucs carrément *pop*, et on aimerait sortir un disque avec que des morceaux racoleurs et du type *radio*, pour nous, pour nous prouver que c'est plus facile de faire de la merde que tout le monde mange que du *doom*.
« J'ai cherché mais n'ai rien trouvé : avez-vous fait des *clips* vidéo ?
« En fait, ça fait très peu de temps que l'on se diffuse sur le *net*, du coup on a pas encore fait de *clip* mais ça viendra. La vidéo est un média que l'on aime et que l'on a beaucoup utilisé par le passé. On aime surtout le rapport vidéo/musique, et donc oui, on a plein de projets de *clips* en tête. Mais ça prend beaucoup de temps, alors qu'on en manque déjà pour pas mal de choses. [216.]

---

216. Entrevue réalisée par Eric Schmitt pour diffusion dans des journaux du grand Est de la France.

Coup de grâce

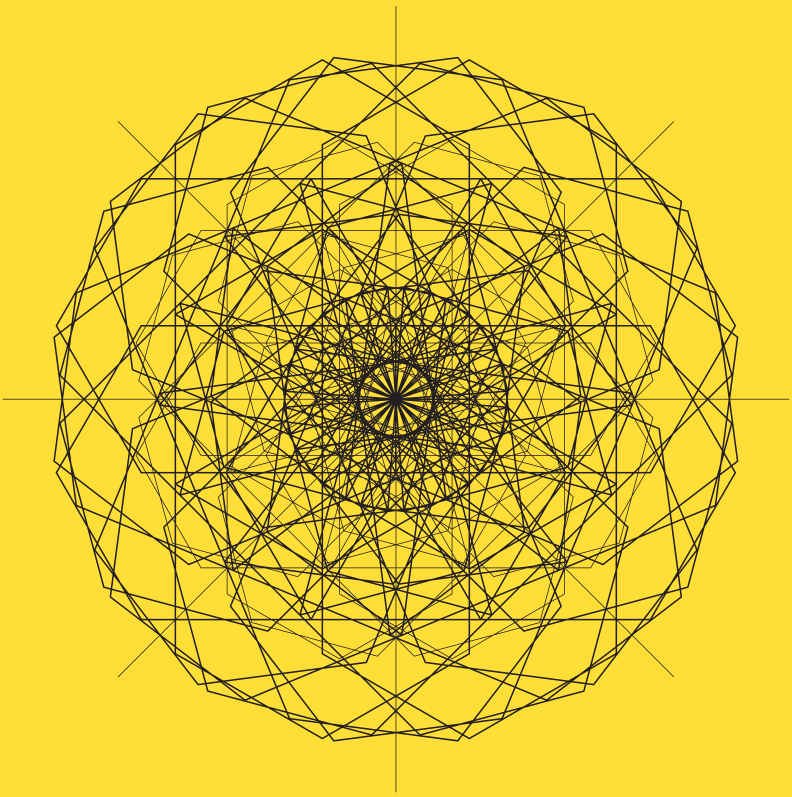
« I hear her, Oh eternity long as you are, long as you are... She wanders, causes thunder.
« She remains in his castle. One night, terrible ! The storm struck and everything disappeared in the noise.
« So since she wanders, terrible thunder every night she wanders in the woods in quest of the young man in the cradle of lime.
« Sometimes you hear this song. The song of the lightning and the girl. Just at the edge of a fountain, despair wrings her hands, she advances toward the Madonna, falls on knees and disappears in the thunder every night.
« I hear it, oh eternity, long as you are, long as you are.
« What is her fault and its role so that her life collapses ? No one know. No one know. No one know !
« The solution is complicated, because fear deters curious, the creatures keep the treasure, in his misfortune and cause thunder. We have to wait until the new linden grows, long will be the growth in this place, at that time.
« I will make a cradle of its dead wood, and only the first boy who will sleep in it, will release her when he will be thirty years old. [217] »

Dehors, un bruissement de tornade dérange les abeilles occupée à faire du miel dans des crânes de lion, un chant s'élève, les démons de lumière viennent saluer eux mêmes avec peu de tragédie cette équation ratée de la nature. Comme toute chose je suis conscient de la remise en doute, y compris de l'œuvre de Pulver. Et si ça n'existait pas, et si la toupie s'arrêtait [218], ou, si elle continuait encore et encore et que je continuais mon délire... Ce travail d'écriture biographique arrive à me faire perdre tout bon sens, tout raisonnement objectif, toute approche critique. Mais l'histoire ne se remet pas dans le bon ordre ici, Jekyll se soumet alors à Hyde. Pulver n'a pas de fin ici, c'est plutôt réellement le tout début, et *Gnist* est une prolongation d'une histoire continue, certainement pas éternelle même, si là, le papier est désormais noirci : le rêve est mémorisé. Mais la production un jour s'arrêtera, tout comme mon réveil mettra fin à toute folie, une fois que toutes les idée auront été prises et faites. En quelques années, ce groupe a réussi à se forger une identité que je me suis appropriée et que je retiens à ce réveil, la tête lourde, la nuque raide d'une trop longue nuit pour vraiment avoir la volonté de tout écrire. Je me retourne brièvement, assure mes arrières et lâche prise. Mon stylo à tête de hibou tombe au sol, mon clavier a séché et l'imprimante pousse ses derniers râles de souffrance. Ça tombe bien, *Song of the deaf* [219] se termine, le *timing* est parfait et en un instant *T* tout ce nappage sonore me rappelle à l'ordre ; comme souvent dans Pulver, certain sons m'inspirent soudainement et me poussent à écrire ou à composer. Brusquement cette envie me vient d'appliquer tout ce matériel littéraire. Je descend alors d'un étage dans mon atelier, je dégage la poussière posée sur l'Epiphone aux cercles jaune et noirs auto-mystifiés, je branche l'ampli et m'assure de son fonctionnement en glissant la main comme d'habitude dans cette fente d'aération, me rappelant alors les longs moments passés à le restaurer et à toucher la texture de l'étrange revêtement orangé ; les lampes chauffent, le *standby* est *OK*. Je me saisis du médiator Jim Dunlop jaune sur lequel la tortue sérigraphiée a fondu de par la sécrétion salée de mes doigts lors de tous ces concerts. J'enfile mon brassard éponge Heaven Shall Burn en

217. Paroles jointes à *Forkjærligheter* sur l'album *Spøkelsefelt* de Pulver.
218. Référence à la scène finale de *Inception*, film réalisé en 2011 par Christopher Nolan, dans lequel le dernier plan montre une toupie qui tourne sur une table.
219. Troisième album de Queens of the Stone Age.

m'assurant de bien le tourner pour ne pas laisser voir que c'est un objet que j'ai eu dans un *packging collector*, dernière vérification du fonctionnement sonore, pédale *OK*, ampli *OK*, prise *jack*... *OK* ; je tourne tout les *potards* de ma LP à fond en prenant garde à ne pas forcer sur celui qui est cassé, avant ça je n'oublie pas mon habitude de glisser le médiator entre mes deux canines de travers, ce qui me provoque une sensation dégueulasse et à chaque fois j'y repense, en concert je ne le fais pas parce que ce n'est pas moi, parce qu'une couche de *lycra* jaune me prive de magie... *Stand by* : *off* , *fuzzs* : *on* ; le larsen démarre et me pénètre, une dernière pensée pour mes voisins avant de basculer vers le fantasme trompeur d'une vie obscure dans une cave qu'il me suffit de décider en Norvège, aux *USA*, ou dans mes pénates françaises. Les guillemets ne sont plus ! De loin, la noirceur a retenti ; son appel a passé les murs, encore un mur, un autre, les maisons entière, les rues entières, un autre mur, loin, plus loin... Il appelait vers lui tout les badauds environnants, tous, et la ville entière, et le ciel et la campagne, et nous, tout qu'il emmenait, Pulver aussi, tout, qu'on n'en parle plus jamais. Que les asticots se délectent de mes secrets.

FIN

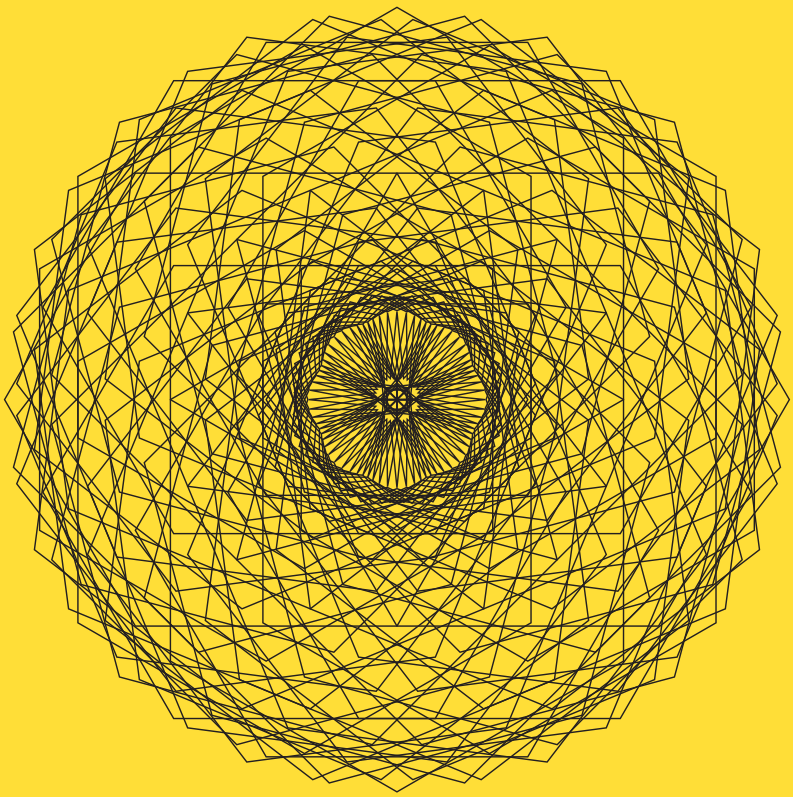


Sigillum Luciferi

Je ne sais pas ce que vous savez exactement de Pulver, du présent ouvrage ou de ses différents buts. Peut-être connaissez-vous sa fonction première. Si tel est le cas, si vous êtes au courant de ceci mais pas du reste, vous vous posez une question. Jonathan Naas est-il en train de nous présenter un groupe de musique comme œuvre d'art ? comme son œuvre personnelle ? Ou peut être est ce son travail documentaire et journalistique qu'il souhaiterait voir considéré ainsi ? De telles démarches ont déjà pu être vues dans le monde de l'art. La collecte d'information, l'élaboration d'un documentaire, est acceptée depuis quelques décennies comme pièce autonome. Il est assez logique, pour un plasticien passionné de livres et ancien chroniqueur de disques de *rock* (au sens large), d'en arriver à proposer un tel objet. C'est bien comme une pièce, un objet d'art à la fois esthétique et conceptuel que son auteur considère l'ouvrage que vous tenez en main. Mais il n'y a pas que ça... Alors, Pulver serait-il l'une de ces entités imaginaires, inventées pour être racontées ?

Jon et Jul existent, je les fréquente assez souvent. Pulver existe, vous avez peut être déjà pu assister à un de leurs concerts ou trouver une trace d'eux sur le *web*. Mais cette question de place entre l'imaginaire et le réel est un point central dans le projet. Pulver est d'abord une histoire, une biographie racontée par Jon, dont il tente au fur et à mesure de matérialiser des éléments. Vous apprendrai je que le duo n'est en réalité peut être jamais allé jouer dans le grand canyon, et que tel ou tel disque mentionné dans ce documentaire n'est jamais sorti ? Disons que ce n'est qu'une question de temps. Les idées sont là, posées par écrit dans ce récit que l'on peut prendre comme un manifeste de ce que doit véhiculer le groupe. Ce qui est réalisable, au sens de *rendre réel*, sera sans doute un jour réalisé, tout comme leur premier concert publique, voire leur première répétition, fut en quelque sorte une première validation, un début d'intrusion de la fiction dans le monde réel. Et lorsque le vécu effectif de Pulver aura entièrement rejoint les faits exposés ici, on pourra considérer que la question de l'imaginaire sera réglée et écartée. En attendant, il est difficile de dire si ce groupe existe vraiment. Je ne saurais répondre à cela, et Jon lui même ne le peut. Il existe un secteur particulier du monde, que j'observe et expérimente depuis quelques années maintenant. Jon a à son tour décidé de s'y installer et d'en étudier une caractéristique que j'avais peut être mise un peu de côté. À savoir, dans ce fameux secteur, un groupe de musique peut très bien provoquer des modifications météorologiques ou l'apparition de cercles noirs parfaits sur un mur ; il est également possible d'y trouver des *puits sonores*, d'y rencontrer des chèvres et écureuils mélomanes, des fantômes de *rock stars*, voire le diable lui même, au détour d'une salle de concert. Rien d'inhabituel, me direz-vous. Si ce n'est que nous parlons ici d'un lieu, d'une dimension qui ne tient pas enfermée dans un livre ou derrière un écran.

Paski Parasite, plasticien, graphiste et musicien, diplômé en 2010
de la Haute école d'art du Rhin, Mulhouse, avec les félicitations du jury
pour son projet *Parasite Rec*.



REMERCIEMENTS : Je tenais à remercier tout particulièrement Juliette Zeller et Pascal Auer pour toute leur aide et toute leur contribution à cet ouvrage. Un énorme merci également à Andreas Hochuli et Stéphanie Moisdon ainsi qu'à mes camarades du European Art Ensemble. Merci à tous ceux également qui ont permis à tout cela de se réaliser, tous les lieux qui ont cru en nous et tous ceux qui de près ou de loin ont fait vivre par leur patience et leur écoute notre projet notamment Robert Culat, Florence Jung, Véronique Portal, Nikola Curavic, Karim Nouerldin, Sylvie Fleury, Valentin Carron, Jovan Veljkovic, John David Tressel, Jonathan Cherrière, Christian Savioz, Edouard Boyer, le Quai, ÖDL, la famille Hagmaier, ainsi que la ville de Mulhouse.

© JONATHAN NAAS / ÉCAL — 2012
‹WWW.NAAS.FR›

jonathan
nāas